This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

La peinture et la sculpture, comme aussi la musique, luy estoient à singulier plaisir, et surtout celle du sieur Mondult, et principalement aimoit à chanter et à ouyr chanter ses vers, appelant la musique sœur puisnée de la poësie et les poëtes et musiciens enfans sacrez des Muses, que sans la musique la poësie estoit presque sans grace, comme la musique sans la melodie des vers inanimée et sans vie.

Il inciteoit fort ceux qui l'alloient voir, et principalement les jeunes hommes qu'il jugeoit par un gentil naturel promettre quelque fruict en la poësie, à bien escrire et plustost à moins et mieux faire : car les vers se doivent peser et non compter et ressemblent au diamant parangon qui, estant de belle eau et rendant un bel esclat, seul vaut mieux qu'une centaine de moyens.

Je marqueray tousjours ce jour d'un crayon bien-heureux quand, jeune d'ans et d'experience, n'ayant encores attaint l'âge de quinze ou seize ans, après avoir savouré tant soit peu du miel de ses escrits, l'ayant esté voir il ne receut pas seulement les premices de ma Muse, mais m'incita courageusement à continuer et le visiter souvent, non chiche de me deceler beaucoup de ces divins et mysterieux secrets, avec lesquels le premier il m'eschaufa l'inclination à la poësie, si peu que parmy la severité de nos loix j'en puis recognoistre en moy, et depuis honora mes escrits de la gloire qui regorgeoit en luy, engageant mon affection en son amitié par l'eternel lien de ses lauriers. En recompense de quoy, belle et genereuse ame, ayant receu de toy office et faveur de pere, puisses-tu au ciel en toute douceur et en paix tranquillement reposer, recevant en gré, comme d'un fils non ingrat qui veut aucunement recognoistre ta paternelle pitié d'une autre, ce fragile vaisseau que j'ay fait pour y enfermer tes cendres tant pretieuses, par moy ramassées, et que je presente à la posterité, reliques de tant de richesses fondues en toy seul et suffisant tesmoignage des regrets que la France et moy te consacrons avec nos larmes perpetuelles.

POÉSIES CHOISIES

DE

P. DE RONSARD

LES AMOURS

LIVRE PREMIER

AMOURS DE CASSANDRE

Qui voudra voir comme en peu de temps [illegible]
Comme il se passe, comme il se trompe [illegible]
Comme il renflamme et rengrenge son [illegible]
Comme il regnit un homme en un [illegible]
Qui voudra voir une jeunesse [illegible]
A suivre en vain l'ombre de son [illegible]

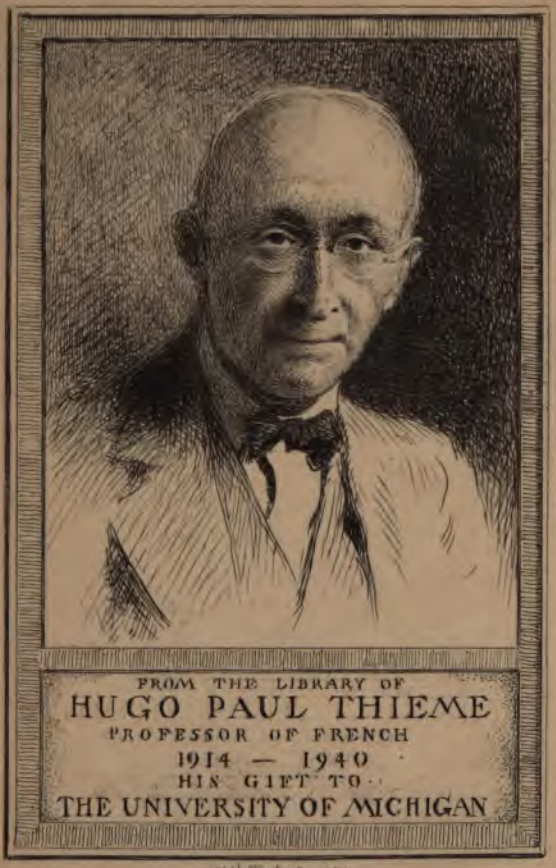
1. La 1re éd. des Amours est de 1552. Les nombreuses éditions qui suivirent ne augmentèrent de plusieurs pièces.

2. Le livre I comprend 183 sonnets, 1 stance, 2 madrigaux, 2 élégies, 1 madrigal, 1 hymne, et [illegible]

LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. TAVERNE

PG
167
.A5
B4

LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME


FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

POÉSIES CHOISIES

DE

P. DE RONSARD

PUBLIÉES

AVEC NOTES ET INDEX

CONCERNANT LA LANGUE ET LA VERSIFICATION DE RONSARD

PAR

L. BECQ DE FOUQUIÈRES

HUGO P. THIEME
ANN ARBOR, MICH.

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE, 13
1885

HUGO P. THIEME
ANN ARBOR, MICH.

POÉSIES CHOISIES

DE

P. DE RONSARD

HUGO P. THIEME
ANN ARBOR, MICH.

OUVRAGES DE M. L. BECQ DE FOUQUIÈRES

POÉSIES D'ANDRÉ CHÉNIER. Édition critique. Étude sur la vie et les œuvres d'André Chénier, bibliographie des œuvres posthumes, aperçu sur les œuvres inédites, variantes, notes, commentaires et index. 2e édition, revue et corrigée. 1 vol. grand in-18. Paris. Charpentier et Ce, 1872. — Prix . . . . . 6 fr. »

ŒUVRES EN PROSE D'ANDRÉ CHÉNIER. Nouvelle édition, revue sur les textes originaux, précédée d'une Étude sur la vie et les écrits d'André Chénier, et sur la conspiration de Saint-Lazare, accompagnée de notes historiques et d'un Index. 1 vol. Bibliothèque-Charpentier, 1872. — Prix. . . . . 3 fr. 50

ŒUVRES DE FRANÇOIS DE PANGE (1792-1796), recueillies et publiées avec une Étude sur sa vie et ses œuvres, des notes et une table analytique. 1 vol. Bibliothèque-Charpentier, 1872. — Prix. 3 fr. 50

LES JEUX DES ANCIENS, leur description, leur origine, leurs rapports avec la religion, l'histoire, les arts et les mœurs. Ouvrage accompagné de gravures sur bois d'après l'antique. 2e édition, 1 vol. grand in-8. Paris, Didier, 1872. — Prix. . . . . 8 fr. »

ASPASIE DE MILET. Étude historique et morale. 1 vol. in-12. Paris, Didier, 1872. — Prix. . . . . 3 fr. 50

CHAUMONT. — IMP. CAVANIOL, RUE DE CRÈS 1.

POÉSIES CHOISIES

DE

P. DE RONSARD

PUBLIÉES

AVEC NOTES ET INDEX

CONCERNANT LA LANGUE ET LA VERSIFICATION DE RONSARD

PAR

L. BECQ DE FOUQUIÈRES

PARIS

CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

13, RUE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1885

Tous droits réservés.

Library
of
H. P. Thieme
4-11-41
9-22-43

AVERTISSEMENT

Ronsard donna lui-même, de 1550 à 1584, plusieurs éditions de ses OEuvres. La plupart sont très rares, quelques-unes sont introuvables. Parmi les nombreuses éditions qui furent publiées après sa mort, les plus estimées sont celle de 1609, (1 vol. in-folio) et celle de 1623 (2 vol. in-folio). Cette dernière est enrichie de plusieurs beaux portraits. A partir de 1630, il s'écoula deux cents ans sans qu'on songeât à réimprimer ses OEuvres. Cependant le nom de Ronsard continua de figurer dans quelques recueils du dix-septième et du dix-huitième siècles. Il était réservé à notre siècle de rendre à la gloire, trop longtemps éclipsée, du poète de Henri II et de Charles IX un éclat qu'elle n'avait pas mérité de perdre. L'honneur en revient à M. Sainte-Beuve, qui, en 1828, presque au début d'une brillante renaissance poétique, en appela à l'opinion de ses contemporains des injustes arrêts de Malherbe et de Boileau.

Le second volume du *Tableau de la poésie française et du théâtre français au seizième siècle* était consacré aux *OEuvres choisies* de Ronsard ; elles servaient comme de preuves à l'enquête littéraire entreprise par l'illustre

critique, et elles étaient accompagnées d'un commentaire perpétuel qui en faisait ressortir les grâces méconnues et contenait l'essence de la poétique nouvelle. Cette publication eut tout le succès qu'en avait espéré l'auteur. En 1840, M. Paul Lacroix donna un volume d'*OEuvres choisies;* et, en 1862, M. Noël publia encore un *Choix de poésies de Ronsard,* choix plus ample, en deux volumes, mais dans lequel l'éditeur avait introduit l'orthographe moderne. En outre, de 1857 à 1867, M. P. Blanchemain menait à bonne fin l'impression des *OEuvres complètes de Ronsard,* édition précieuse par la restitution des premiers textes donnés par le poète. Ajoutons qu'on attend encore l'édition que promet M. Marty-Laveaux et qui doit s'ajouter aux œuvres déjà publiées de Du Bellay et de Jodelle.

Le succès de ces différentes publications nous fait espérer que le lecteur accueillera favorablement le volume que nous lui offrons, et sur la composition duquel nous devons donner quelques explications.

Nous avons placé en tête la Vie de Ronsard par Claude Binet. Bien qu'il ait un style souvent diffus, Cl. Binet a sur tous les autres biographes l'avantage d'avoir été le contemporain, l'ami et le disciple de Ronsard ; il a ressenti pour lui cette admiration et cet enthousiasme que partagèrent les plus éclairés et les plus beaux esprits du seizième siècle, et en plus d'un endroit ses accents nous donnent la mesure de la grande renommée de Ronsard. Mais cette biographie a des longueurs qui nuisent à sa clarté ; nous y avons fait çà et là quelques coupures.

Dans le choix des pièces, nous avons d'abord procédé librement, suivant notre impression personnelle ; nous avons ensuite comparé le résultat de ce premier travail avec celui de nos devanciers. Toutefois, une difficulté se présentait ; bien des pièces ne pouvaient être données complètes. Les unes, en effet, trop longues pour être ci-

tées en entier, les autres, peu susceptibles de plaire aujourd'hui, renfermaient cependant des parties véritablement remarquables ; il était nécessaire de les détacher pour les mettre sous les yeux du lecteur. Nous avons donc dû nous décider à donner des fragments. Souvent aussi nous avons cru utile de faire des coupures ; nous y avons trouvé l'avantage de faire entrer dans ce volume un beaucoup plus grand nombre de pièces. Mais, en agissant ainsi, nous avons en quelque sorte voilé un des défauts communs à tous les poètes du seizième siècle, la prolixité dans l'énumération. Pour remédier, autant que possible, à ce léger inconvénient, nous avons partout eu le soin d'indiquer entre des crochets [] le nombre de vers omis. Dans plusieurs pièces, et surtout dans *la Franciade*, nous avons relié les fragments cités par quelques lignes explicatives.

Pour le texte nous avons conservé généralement celui des premières éditions ; c'est le meilleur, il brille du feu de la jeunesse et décèle une véritable ivresse poétique. Quant à l'orthographe, nous avons gardé celle de Ronsard ou, pour parler plus exactement, celle des éditions publiées de son vivant. A cet égard, rien n'était fixe encore dans cette seconde moitié du seizième siècle, agitée par des tentatives de réformes en tout genre. Ronsard, comme tous les poètes de son temps, en agit fort librement avec l'orthographe et la modifie à chaque instant, parfois sans nécessité, écrivant un mot de trois ou quatre façons différentes, mais le plus souvent pour la mesure ou pour la rime, ajoutant ou rejetant des lettres, faisant permuter les unes avec les autres, modifiant les sons et ne faisant aucune distinction entre les nasales.

Pour les accents, qui sont d'un usage relativement moderne et qu'il faut se garder de prodiguer dans les textes anciens, nous avons pensé toutefois qu'il y avait lieu,

pour faciliter la lecture de Ronsard, d'adopter quelques règles fixes. Nous avons donc placé l'accent : 1° sur l'*é* final ou suivi d'un *e* muet (*verité, pensée, prées*) ; 2° sur la finale *es* (*après*), finale toujours muette (excepté dans *les, des, mes, tes, ses*, etc.) quand elle n'a pas d'accent (*apres*), et que d'ailleurs, dans le pluriel des noms en *é* et des participes passés, Ronsard adoucit presque toujours en *ez* (*prez, esvechez, preparez*) ; 3° sur l'*e* suivi d'une autre voyelle, quand il doit se prononcer (ainsi *géant, obéissant, océan ;* mais non sur l'*e* de *il accreut, j'ai peu, je veis,* parce qu'on prononçait *il accrut, j'ai pu, je vis*) ; 4° sur l'*e*, dans le corps des mots, quand l'*s* destinée à indiquer sa prononciation est omise (*esveiller, éveiller, arrester, arrêter*).

Les notes devaient forcément être nombreuses au bas d'un texte dont les révolutions du langage ont, depuis trois cents ans, rendu beaucoup de termes obscurs, en rejetant les uns hors de l'usage et en modifiant le sens et le genre des autres ; d'autant que Ronsard, loin de puiser des mots nouveaux, comme on l'a trop répété, dans les langues mortes d'Athènes et de Rome, s'ingéniait à faire revivre les vieux vocables français que les dialectes populaires maintenaient et maintiennent encore en honneur. Quoique nombreuses, ces notes devaient être brèves pour n'empiéter que le moins possible sur le texte ; et cependant il nous a paru nécessaire qu'elles continssent, outre l'explication des mots, un commencement d'information scientifique. Nous pensons avoir réalisé ces diverses conditions au moyen d'abréviations enfermées entre parenthèses, et dont nous donnons une liste à la fin de cet Avertissement. Elles permettront au lecteur de se former une idée générale de l'historique d'un mot ; c'est ainsi que les simples abréviations (N. ; J. Gl.) lui apprendront que tel mot, se trouvant dans Nicot, appartient à la langue du

seizième siècle, et qu'il est encore en usage dans nos provinces du Centre. Nous n'insistons pas sur ces notules, qui n'ont d'autre ambition que de satisfaire, dans des bornes très étroites, la curiosité légitime du lecteur. Nous voulons toutefois, en passant, faire ressortir ce fait digne d'attention, qui achèvera de ruiner bien des préjugés littéraires, c'est que dans les douze ou treize mille vers que renferme ce volume il ne se trouve pas un seul véritable néologisme.

Un astérisque placé à la suite d'une note indique que le mot expliqué a déjà été l'objet d'une observation et qu'il faut se reporter à l'Index. Ce dernier n'indique pas tous les passages où un mot se trouve employé, mais seulement ceux où l'explication est accompagnée d'une remarque.

Après l'Index des mots vient un second Index consacré à la versification. Il est forcément incomplet, puisque ce volume ne contient qu'un choix de pièces; il suffira néanmoins à donner une idée de la richesse des rythmes chez Ronsard en même temps que de l'habile diversité de son art. On verra avec quelle dextérité Ronsard manie tous les mètres, jusqu'à l'alexandrin, qui prend dans les *Discours* une ampleur qu'on n'a pas surpassée.

Ce volume, dans ses dimensions restreintes, ne pouvait donner place à des remarques sur la versification, le style et la syntaxe. Le lecteur remarquera de lui-même les enjambements fréquents et souvent heureux, l'habile disposition des césures et parfois leur absence calculée dans des vers qui passent tout d'un vol, partout l'harmonie du langage et cette musique des vers qu'aucun autre poète n'a possédée au même degré, et, au point de vue poétique, cette science des longues comparaisons qu'il a comme dérobée au grand Homère. En ce qui regarde la grammaire et la syntaxe, on remarquera de même la suppres-

sion des articles définis ou indéfinis devant des noms propres, communs ou abstraits; l'emploi d'un seul article devant plusieurs substantifs ; la pluralisation de termes abstraits; un grand nombre d'adjectifs employés substantivement; l'ellipse très fréquente des pronoms sujets; le rejet du pronom dans les verbes réfléchis ; le relatif presque toujours séparé du mot auquel il se rapporte ; plusieurs sujets devant un verbe au singulier ; des emplois de modes et de temps qui ne seraient plus admis aujourd'hui; enfin, car nous ne pouvons tout indiquer, des changements de construction et quelques constructions latines; et, dans un autre ordre d'idées, des inversions nombreuses dont quelques-unes ne sont pas sans dérouter à première vue.

Mais en lisant un poète, surtout un poète de verve et de premier jet comme Ronsard, il ne faut pas s'embarrasser de scrupules grammaticaux, dont nos meilleurs écrivains ont su, à toutes les époques, secouer les trop étroites entraves. D'ailleurs, c'est précisément par le style que brille Ronsard, par l'art de bien dire et de fixer sa pensée au moyen de termes justes et d'expressions propres. C'est par le style qu'il se maintient toujours à la hauteur des poètes anciens qu'il imite, et qu'il a pu échapper aux injures du temps ainsi qu'aux médisances de ses détracteurs ; c'est par le style enfin, autant que par l'abondance et la sincérité de l'inspiration, qu'il restera un des plus beaux génies poétiques qu'ait vus naître la France.

Paris, novembre 1873.

LISTE

DES OUVRAGES PRINCIPAUX

CITÉS EN ABRÉGÉ DANS LES NOTES

Acc. Rim. — Des Accords, *Dictionnaire des rimes françoises*. 1 vol. in-8, Paris, 1587.

Amp. Form. — Ampère, *Histoire de la formation de la langue française*. 1 vol. in-18, Paris, 1871.

Bart. Chr. — Karl Bartsch, *Chrestomathie de l'ancien français*, 2e éd. 1 vol. in-4, Leipsig, 1872.

Bourg. Gr. — A. Bourguignon, *Grammaire de la langue d'oïl* 1 vol. in-12. Paris, 1873.

Brach. Dict. — A. Brachet, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 5e éd. 1 vol. in-12, Paris, 1873.

Brach. Gr. — A. Brachet, *Grammaire historique de la langue française*, 7e éd. 1 vol. in-12, Paris, 1871.

Burg. Gr. ou Gl. — Burguy, *Grammaire de la langue d'oïl*, suivie d'un *Glossaire*, 2e éd. 3 vol. in-8, Paris, 1874.

Chev. — Chevallet, *Origine et formation de la langue française*, 2e éd. 3 vol. in-8, Paris, 1858.

Dum. Gl. — Édouard Dumont, *Dictionnaire du patois normand*. 1 vol. in-8. Caen. 1856.

F. Gl. — L. Favre, *Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis*. 1 vol. in-8. Niort. 1867.

F. et Z. — Favre et Zimmerlin, publié par M. V. Tourdes et ses 1 vol. Paris. 1858.

Gach. Gl. — [illegible] *Glossaire roman des chansonniers romans du Gévaudan, du Languedoc et du comté de Foix*. 1 vol. in-8. Versailles. 1858.

Gén. — Var. — F. Génin, *des Variations du langage français depuis le* XII*e siècle*. 1 vol. in-8, Paris, 1845.

J. Gl. — Jaubert, *Glossaire du centre de la France*, 1 vol. in-4, 2e éd., Paris, 1864.

Jon. Gl. — P. Jônain, *Dictionnaire du patois saintongeais*, in-8. Paris, 1869.

Lab. Gl. — Léon de Laborde, *Glossaire français du moyen âge*. 1 vol. in-8, Paris, 1872.

Lac. Gl. — Lacombe, *Dictionnaire du vieux langage françois*. 2 vol. in-8, Paris, 1766-1767.

L. — Littré. *Dictionnaire historique de la langue française*.

Liv. Gr. — Ch.-L. Livet, *la Grammaire française et les grammairiens du* XVI*e siècle*, 1 vol. in-8, Paris, 1859.

N. — J. Nicot, *Thresor de la langue françoyse... avec une grammaire françoyse*, 1 vol. in-folio, Paris, 1606.

Palsg. — J. Palsgrave, *l'Éclaircissement de la langue française*, [1530], publié par F. Génin. 1 vol. in-4, Paris, 1852.

Pougens. — Ch. Pougens, *Archéologie française*. 2 vol. in-8, Paris, 1821-1825.

Quich. Vers. — L. Quicherat, *Traité de versification française*, 2e éd. 1 vol. in-8, Paris, 1850.

Regn. Desm. — Regnier Desmarais, *Grammaire françoise*. 1 vol. in-12, Paris 1706.

R. de la R. — *Le Roman de la Rose*, publié par Méon, 4 vol. in-8, Paris, 1814.

R. de T. — *Le Roman de Troie*, publié par A. Joly, 1 vol. in-4, Paris, 1870.

R. du R. — *Le Roman du Renart*, publié par Méon, 4 vol. in-4, Paris, 1826.

Roquef. — Roquefort, *Glossaire de la langue romane*, 2 vol. et suppl., in-8, Paris, 1808.

Saint Alexis. — *La Vie de saint Alexis*, publiée par Gaston Paris. 1 vol. in-8, Paris, 1872.

Th. Fr. Gl. — *Ancien théâtre français, Glossaire* publié par Jannet, 8e éd. in. Paris, 1857.

Verm. Gl. — L. Vermesse, *Dictionnaire du patois de la Flandre française*, 1 vol. in-8, Douai, 1867.

LA VIE

DE PIERRE DE RONSARD[1]

GENTILHOMME VENDOMOIS

PAR CLAUDE BINET

. . . Pierre de Ronsard est issu d'une des nobles familles de France, de la maison des Ronsards, au païs de Vandomois, l'antiquité de laquelle est assez avouée et remarquée des plus curieux pour avoir tiré son origine des confins de la Hongrie et de la Bulgarie, où le Danube voisine de plus près le païs de Thrace, qui devoit aussi bien qu'à la Grèce donner à la France l'origine d'un second Orphée, auquel lieu se trouve une seigneurie appelée le marquisat de Ronsard... De ce marquisat sortit un puisné nommé Baudoin, qui se voulant faire voye à l'honneur par la pointe des armes, assembla une compaignie de gentil-hommes puisnez, auxquels il fit traverser la Hongrie et l'Alemagne, gaignant la Bourgogne pour venir en France, qui estoit lors le champ de vertu, et s'offrit au roy Philippes de Valois, adonc empesché en une forte guerre contre les Anglois ; lequel l'employa en charges si honorables et ausquelles il fit si bon service à la couronne, qu'il eut occasion, par les bienfaits du roy qui se souvint de ses merites, d'oublier son païs et

1. La Vie de Ronsard a été aussi écrite par Colletet et publiée en 1855 par M. P. Blanchemain. Cette biographie faisait partie de la *Vie des poètes français*, dont le manuscrit a péri dans l'incendie de la bibliothèque du Louvre. — Sur Ronsard, on peut consulter les ouvrages suivants : le tome VIII des *Œuvres complètes de Ronsard*, par M. P. Blanchemain, qui contient, outre des pièces inédites, une biographie et une bibliographie détaillée ; *la famille de Ronsard, recherches généalogiques, historiques et littéraires*, par Achille de Rochambeau, coll. elzév. Paris, 1868 ; *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au seizième siècle*, par Sainte-Beuve, Paris, 1828, 2 vol. in-8° (ou la 2e édit., Paris,

bastir une nouvelle fortune en France, où il trouva sortable party pour s'establir au pays de Vandomois, region fertile et agréable tant pour la temperature du ciel que pour la bonté du terroir. De là fit souche ceste maison des Ronsards françois, d'où sortirent plusieurs grands personnages et entre autres un Julian, qui fut (à ce que l'on dit), evesque du Mans, et continua en nobles et grandes alliances jusques à Loys de Ronsard, pere de Pierre, qui s'allia de la maison de Chaudrier, conjointe de proche alliance à celle de Bouchage, de la Trimouille et de Rouaux, desquelles sont sortis plusieurs grands capitaines et illustres seigneurs, dont nos histoires françoises et la France encor, à bon droit, se glorifient. Quant à celle de Chaudrier, elle fut fort recommandée en son temps pour le regard et signalé service qu'elle fit à la France, ayant repris sur les Anglois la ville de la Rochelle, en remarque de quoy y a une rue qui se nomme encore aujourd'huy du nom de l'un de ceste famille...

Loys de Ronsard, son pere, fut chevalier de l'ordre et maistre d'hostel du roy François Ier, qui pour la sagesse et fidelité qui estoit en luy fut choisy pour accompagner François, dauphin de Viennois, et Henry d'Orléans, ses enfans, en Espagne, pendant qu'ils furent en hostage pour le roy leur pere, d'où il les ramena au grand contentement de la France... Du mariage de Loys et de Jeanne de Chaudrier nasquit Pierre de Ronsard, au chasteau de la Poissonniere, au village de Cousture, en la varenne du bas Vandomois, situé sur le pied d'un cousteau qui regarde la region septentrionale, un samedy 11 de septembre 1524 [1]..... Mais

Charpentier, 1843); joindre à cet ouvrage un article sur *Joachim du Bellay*, par Sainte-Beuve, inséré dans le *Journal des savants*, et reproduit au tome XIII des *Nouveaux Lundis ;* l'article *Ronsard*, dans le *Dictionnaire de Bayle ; Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare,* par M. E. Gandar, Metz, 1854, in-8°: *Observations sur l'usage syntaxique de Ronsard et de ses contemporains*, par M. W. Édouard Lidforss. Stockholm, 1865, in-8°; *la Versification de Ronsard*, par le professeur Büscher. Weimar, 1867 (dans le compte rendu des cours faits au gymnase de Weimar). Sur la naissance de Ronsard, voy. le *Journal de Verdun*, 1757, p. 186 et 410.

1. Cette date a été contestée ; mais bien que les considérations qui feraient reporter la naissance de Ronsard au 11 septembre 1525 ne soient pas sans importance, nous croyons que, jusqu'à nouvel ordre, il faut s'en tenir à l'affirmation de Cl. Binet. La détermination exacte de la naissance de Ronsard est un problème que les données actuelles laissent insolubles. En effet, le témoignage qui,

peu sans falut que le jour de sa naissance ne fust aussi le jour de son enterrement : car, comme on le portoit baptizer du chasteau de la Poissonniere en l'eglise du lieu, celle qui le portoit, traversant un pré, le laissa tomber par mesgarde à terre, mais ce fut sur l'herbe et sur les fleurs, qui le receurent plus doucement...

Il ne fust l'aisné de sa maison, ains eut cinq freres nez auparavant luy, dont les deux moururent au berceau ; trois autres avec nostre Ronsard resterent, dont l'aisné fut Claude de Ronsard, qui suivit les armes ; Loys, qui estoit l'un des trois, fut abbé de Tyron et de Beaulieu [1], Quant à Pierre, son pere le fit instruire en sa maison de la Poissonniere, aux premiers traits des lettres, par un precepteur qu'il y tint exprès jusques à l'âge de neuf ans, qu'il fit conduire à Paris, au college royal de Navarre, où estoit lors Charles, cardinal de Lorraine, qui le cogneut et l'aima dès lors pour ses premieres vertus, pensant son pere qu'il deust continuer l'esperance qu'il avoit conceue de luy, lors qu'avec une si grande vivacité d'esprit il surpassoit tous ses freres à comprendre les premiers commencements des lettres. Il n'avoit pas été demi-an sous la charge d'un de

à défaut d'actes authentiques, prime tous les autres, celui de Ronsard lui-même, est entaché d'erreur. Voici comment il s'exprime dans l'*Élégie à Remy Belleau :*

> L'an que le roy François fut pris devant Pavie,
> Le jour d'un samedi, Dieu me presta la vie,
> L'onziesme de septembre. . . . . .

La bataille de Pavie a eu lieu un vendredi, 24 février 1524, d'après l'ancienne manière de compter les années, mais le 24 février 1525, d'après la nôtre. L'Élégie à Remy Belleau se trouvant dans l'édition de 1560 a été écrite sous l'ancienne chronologie, antérieurement à l'édit de Charles IX ; ce serait donc bien à l'an 1524 qu'il faudrait placer la naissance de Ronsard. Mais nous n'insistons pas. Ce que nous voulons faire remarquer, c'est que, contrairement à l'affirmation de Ronsard, le 11 septembre 1524 (avant la bataille de Pavie) était un *dimanche*, et le 11 septembre 1525 (après la bataille de Pavie) était un *lundi*. A quelle date reporter la naissance de Ronsard ? Dans les années 1518 et 1529 seulement, le 11 septembre tombe un samedi ; dans l'année 1524, il n'y a que le mois de juin où le 11 soit un samedi ; dans l'année 1525, ce sont les 11 février, 11 mars et 11 novembre qui sont des samedis. Il faut donc s'en tenir à la date donnée par Cl. Binet, puisqu'en l'adoptant, on atténue, le plus possible, l'erreur commise par Ronsard.

1. Le troisième s'appelait Charles et fut curé d'Évaillé en Vendômois. V. *la Famille de Ronsard*, p. 34.

Vailly, quand, rebuté par ses precepteurs, comme ordinairement un beau naturel ne veut estre forcé par une rigueur pedantesque, il commença à se degouster de l'estude; de quoy son pere adverti, le fit venir en Avignon, où pour lors estoit le roy, sur les preparatifs d'une grande et puissante armée contre l'empereur Charles V, et le donna pour page à François, fils aisné du roy, le dediant aux armes, avec lequel il ne fut que trois jours qu'il mourut à Tournon. De là, il fut donné à Charles, duc d'Orléans, second fils du roy.

Afin de lui faire voir du païs, le duc d'Orléans le donna page à Jacques de Stuart, roy d'Escosse, qui estoit venu espouser madame Magdeleine, fille du roy François, qui l'emmena en son royaume, où il demeura deux ans, et en Angleterre six mois. Ayant appris la langue en peu de temps, il acquit si grande faveur près de ce prince, qui l'aimoit fort, que peu s'en falut que la France ne perdist celuy qu'elle avoit nourri pour estre un jour la trompette de sa renommée. Le bon instinct de vray François le chatouilloit à toute heure de revenir en France, ce qu'il fit, et se retira vers le duc d'Orléans, son maistre, qui le retint page en son escurie, où il avoit pour compagnon et familier amy le seigneur Carnavalet. Mais comme le duc d'Orléans eut pris garde que Ronsard en tous exercices estoit le mieux appris de ses pages, fust à dancer, luiter, sauter ou escrimer, fust à monter à cheval et le manier ou voltiger, ne voulant qu'un si beau naturel s'engourdist en paresse, il le despecha pour quelques affaires en Flandre et Zelande, avec charge expresse de passer jusques en Escosse, ce qu'il fit, s'estant embarqué avec le sieur de Lassigny, gentilhomme françois ; auquel voyage, pensant tirer en Escosse, le vaisseau auquel il estoit fut tellement durant trois jours pourmené par la tempeste, qu'il cuida, sur la coste d'Angleterre, estre brisé contre un rocher [1]...

Retourné qu'il fut de ce voyage, ayant atteint seulement l'âge de quinze à seize ans, ayant esté au duc d'Orléans cinq ans et jusques à son decez, et depuis à Henry, qui fut roy, l'an 1540, fut mis en la compagnie de Lazare de Baïf, grand personnage, et des plus doctes de ce temps-là, lequel, ayant ja esté employé en belles et grandes charges, alloit lors ambassadeur pour le roy à Spire, ville impériale d'Allemagne, où se devoit tenir une diete... Il apprit en peu de temps la langue allemande, ayant l'esprit capable de tou-

1. Sur toute cette première partie de la vie de Ronsard, voyez l'*Élégie à Remy Belleau.*

tes disciplines, qu'il façonna beaucoup en la compagnie d'un si sçavant personnage, que les plus doctes d'Allemagne recherchoient non tant pour le rang qu'il tenoit que pour sa doctrine singuliere. Après ce voyage il en fit un autre en Piemont avec ce grand capitaine de Langey, pour faire service au roy, en la profession où le flot des affaires du temps, et non l'inclination de sa nature, le poussoit.

S'estant puis après retiré en la cour, il lui avint un malheur, s'il faut l'appeler de ce nom, ce qui fut cause d'un plus grand bien ;... il devint sourdaut, maladie qui lui a continué jusques à la mort, et qui a semblé être fatale à nos poëtes, comme à du Bellay, à nostre Dorat et autres... J'apeleray toutefois ce mal-heur bien-heureux qui fut cause que Ronsard, qui pour s'avancer près des grands par le chemin des courtizans eust peut estre perdu son temps inutilement, changea de dessein et reprit les estudes laissées, encore qu'il eust ja assez bonne part aux graces du roy Henry II nouvellement venu à la couronne, duquel il avoit esté quelque temps page sous la charge du sieur de Granval ; car ce prince l'estimoit entre tous les gentilshommes de sa cour pour emporter le prix en tous les honnestes exercices auxquels sa noblesse de France estoit ordinairement addonnée... Outre que sa beauté et sa grace le rendoit fort agréable à tout le monde ; car il estoit d'une stature fort belle, auguste et martiale, avoit les membres forts et proportionnez, le visage noble, liberal et vrayement françois, la barbe blondoyante, cheveux chastains, nez aquilin [1], les yeux pleins de douce gravité et le front fort serain, mais sur tout sa conversation estoit facile et attrayante. Ayant pris sa nourriture avec la jeunesse du roy, et presque de pareil âge, il commençoit à estre fort estimé près de luy ; et de fait le roy ne faisoit partie, fust à la luitte, fust au balon et autres exercices propres à degourdir et fortifier la jeunesse, où Ronsard ne fust tousjours appelé de son costé.

Or quelque faveur qu'il le peust chatouiller et qui semblast le semondre à une belle fortune, demeurant en cour, considerant qu'il estoit malaisé avec le vice d'oreilles de s'y avancer et d'y estre agréable, où l'entretien et discours sont plus necessaires que la vertu et où il faut plustot estre muet que sourd, il pensa de transferer l'office des oreilles à celuy des yeux par la lecture des bons livres et se mettre à l'estude à bon escient... Et ce qui luy augmenta ce

1. Sur les portraits de Ronsard, voyez le chapitre *Iconographie* dans *la Famille de Ronsard*, p. 109 et suiv.

desir, fut un gentil-homme nommé le seigneur Paul, Escossois, ainsi que disent aucuns (Baïf m'a asseuré toutesfois qu'il estoit Piemontois), lequel avoit esté page avec Ronsard et ne laissoit de hanter l'escurie du roy, qui estoit lors une escole de tous honnestes et vertueux exercices, comme aussi faisoit Ronsard. Ce gentil-homme avoit fort bien estudié les poëtes latins, et mesme lors qu'il estoit page avoit tousjours un Virgile en main, interpretant aucunes fois à Ronsard quelques beaux traits de ce grand poëte, où il prit si grand appetit que depuis il ne fut jamais sans un Virgile, jusques à l'apprendre entierement par cœur... Il ne laissoit toutesfois d'avoir tousjours en main quelque poëte françois, qu'il lisoit avec jugement, et principalement (comme luy-mesme m'a maintes fois raconté), un Jean le Maire de Belges, un romant de la Rose et les œuvres de Clement Marot, lesquelles il a depuis appelé, comme on lit que Virgile disoit de celles d'Ennie, les nettayeures dont il tiroit, comme par une industrieuse laveure, de riches limures d'or.

Fust donc par la lecture de ces livres, fust donc par la hautise de ce docte gentil-homme qui luy donna entierement le goust de la poësie et le premier jetta en son esprit la semence de tant de beaux fruits qu'il a depuis produit à l'honneur de nostre France, l'an 1543, il fit trouver bon à son pere le desir de se remettre aux lettres, mais non en intention qu'il s'adonnast à la poësie, luy defendant expressement de tenir aucun livre françois, l'ayant cogneu presque dès le berceau enclin au mestier des Muses... Son pere mourut bientost après, à sçavoir le sixième jour de juin 1544, en la ville de Paris, servant son quartier chez le roy. Ronsard donc voulant recompenser le temps perdu, ayant le plus souvent pour compagnon le sieur de Carnavalet, gentil-homme breton, et des mieux nourris, se desroboit de l'escurie du roy, près de laquelle il estoit logé aux Tournelles, pour passer l'eau et venir trouver Jean Dorat, honneur du païs Limosin, excellent personnage et celuy que l'on peut dire la source qui a abbreuvé tous nos poëtes des eaux Pieriennes, ou, comme Ronsard a dit de luy, le premier qui a destoupé la fonteine des Muses par les outils des Grecs et le recueil des sciences mortes..... Dorat demeuroit lors au quartier de l'Université, chez le seigneur Lazare de Baïf, maistre des requestes ordinaire de l'hostel du roy, et enseignoit les lettres grecques à Jean-Antoine de Baïf, son fils, personnage aussi des plus doctes et des premiers compagnons de Ronsard, et maintenant un des derniers survivans à ceste premiere et docte volée

de bons esprits, qui se fit paroistre en ce temps-là et auquel est deu l'honneur des premiers vers françois mesurez à la mode des Grecs et Latins.

Depuis Ronsard ayant sceu que Dorat alloit establir une academie au college de Coqueret, duquel on luy avoit baillé le gouvernement, ayant sous sa charge le jeune Baïf, il delibera de ne perdre une si belle occasion et de se loger avec luy ; car ayant esté comme charmé par Dorat du phyltre des bonnes lettres, il vid bien que pour sçavoir quelque chose, et principalement en la poësie, il ne falloit puiser l'eau ès rivieres des Latins, mais recourir aux fonteines des Grecs. Il se fit compagnon de Jean-Antoine de Baïf, et commença par son emulation à estudier : vray est qu'il y avoit grande difference, car Baïf estoit beaucoup plus avancé en l'une et l'autre langue, encore que Ronsard surpassast beaucoup Baïf d'âge. Néantmoins la diligence du maistre, l'infatigable travail de Ronsard et la conference amyable de Baïf, qui à toutes heures lui desnouoit les plus fascheux commencemens de la langue grecque, comme Ronsard, en contre eschange, lui apprenoit les moyens qu'il sçavoit pour s'acheminer à la poësie françoise, furent cause qu'en peu de temps il récompensa le temps perdu. Et n'est à oublier que Dorat, par un artifice nouveau, luy apprenoit la langue latine, sçavoir est par la grecque. Nous ne pouvons aussi oublier de quel desir et envie ces deux futurs ornemens de la France s'adonnoient à l'estude ; car Ronsard, qui avoit esté nourri jeune à la cour, accoustumé à veiller tard, continuoit à l'estude jusques à deux ou trois heures après minuict, et se couchant réveilloit Baïf qui se levoit et prenoit la chandelle et ne laissoit refroidir la place.

En ceste contention d'honneur, il demeura sept ans avec Dorat, continuant tousjours l'estude des lettres grecques et latines et de la philosophie et autres bonnes sciences, pour lesquelles il fut aussi auditeur d'Adrian Turnebe, lecteur du roy, et l'honneur des bonnes lettres. Il s'adonna des lors souvent à faire quelques petits poëmes, où paroissoit des lors je ne sçay quoy du magnanime charactere de son Virgile, premiers essais d'un si brave ouvrier. Quand Dorat eut veu que son instinct se deceloit à ces petits eschantillons, il luy predit qu'il seroit quelque jour l'Homere de France ;... et, pour le nourrir de viande propre, luy leut de plain vol le Promethée d'Eschile, pour le mettre en plus haut goust d'une poësie qui n'avoit encore passé les mers...: « Et quoy, dit-il à Dorat, mon maistre, m'aviez-vous caché si longtemps ces richesses ? » Ce fut

ce qui l'incita encor, outre le conseil de son precepteur, à tourner en françois le Plutus d'Aristophane et le faire représenter en public au théâtre de Coqueret, qui fut la première comedie françoise jouée en France.

Mais Ronsard, qui n'avoit ny faute de cœur ny d'enthousiasme pour monstrer que la poësie estoit née avec luy en France, osa passer plus avant et pria Dorat de lui ouvrir le chemin d'Homere, de Pindare et de Lycophron. Il ne vid pas si tost le passage ouvert qu'il se fit maistre de la campagne. Voyant que nostre langue estoit pauvre, il tascha de la defricher et enrichir, inventant mots nouveaux, rappelant et provignant les vieux, adoptant les estrangers et la revestant de propres epithetes et de mots heureusement composez à la façon des Grecs; bref il traça le chemin pour aller chercher des tresors en plus d'un lieu et suppléer à la necessité. Il essaya premierement à se rompre, façonner et fortifier sur la lyre d'Horace, lequel tant s'en faut qu'en le lisant et pratiquant en nostre langue il se desbauchast d'oser quelque chose après Pindare, que cela luy servit d'aiguillon pour l'entreprendre, estimant l'esprit françois capable de toute perfection... Il commença donc alors à pourpenser de grands desseins pour mettre nostre langue hors d'enfance, ayant fait provision de toutes matieres necessaires, car d'un costé il avoit leu les autheurs Grecs et Latins avec tel menage, qu'il ne se pouvoit presenter sujet dont il n'eust remarqué quelque excellent trait des Anciens; d'ailleurs il avoit couru suffisamment la philosophie en toutes ses parties; et, pour l'elegance des paroles, il n'y avoit mot propre en nostre langue qu'il n'eust curieusement recherché, ne desdaignant d'aller aux boutiques des artisans et pratiquer toutes sortes de mestiers pour apprendre leurs termes, prenant garde aux moindres choses tant naturelles que celles où l'artifice des hommes se rend admirable, faisant son profit de toutes.

Environ ce temps, qui estoit l'an mil cinq cens quarante neuf, ainsi qu'il retournoit d'un voyage de Poictiers à Paris, de fortune il se rencontra en une mesme hostellerie avec Joachim du Bellay, jeune gentil-homme angevin... Ils se firent cognoistre l'un à l'autre pour estre non seulement alliez de parentage, mais de mesme inclination aux Muses, qui fut cause qu'ils acheverent le voyage ensemble; et depuis l'attira Ronsard à demeurer avec luy et Baïf, pour en cest heureux triumvirat, et à la semonce les uns des autres, donner effet à l'ardent desir qu'ils avoient de resveiller la poësie françoise, avant eux foible et languis-

sante[1]... C'estoit à qui mieux mieux feroit, tantost sur le sujet d'amour, qui des lors quitta l'Italie pour voler en France, tantost sur quelque autre sujet que le temps leur presentoit. Comme Ronsard, qui ne pouvoit plus se tenir en ses bornes, fit premierement voir le jour à l'Epithalame sur le mariage de monsieur de Vandome, qui espousa madame Jeanne d'Albret, royne de Navarre, puis un Poëme sur l'entrée du roy à Paris qu'il a supprimé, qui fut suivy de l'Hymne de la Paix; Baïf aussi en mesme temps mit en lumiere le Poëme de la Paix et le Ravissement d'Europe. Depuis Ronsard s'estant enamouré d'une belle fille blesienne qui avoit nom Cassandre, le vingt unieme jour d'avril en un voyage qu'il fit à Blois où estoit la cour, ayant lors attaint l'âge de vingt ans, resolut de la chanter, tant pour la beauté du sujet que du nom, dont il fut espris aussitost qu'il l'eut veue, ainsi que par un instinct divinement inspiré, ce qu'il semble assez vouloir donner à cognoistre par ceste devise qu'il print alors : ΩΣ ΙΔΟΝ ΩΣ ΕΜΑΝΗΝ[2]...

Ainsi que le bruit couroit des Amours de Cassandre et de quatre livres d'Odes, que jà Ronsard promettoit à la façon de Pindare et d'Horace, comme le plus souvent les bons esprits sont jaloux les uns des autres, du Bellay, qui avoit sur le mesme sujet d'amour chanté son Olive, après luy voulut s'essayer aux odes sur l'invention et crayon de celles de Ronsard qu'il trouva moyen de tirer et de voir sans son sceu ; il en composa quelques unes, lesquelles avec quelques sonnets sans mot dire, pensant prevenir la renommée de Ronsard, il mit en lumiere sous le nom de recueil de poësie[3], qui engendra en Ronsard sinon une envie à tout le moins une raisonnable jalousie contre du Bellay, jusques à intenter action contre luy pour le recouvrement de ses papiers, lesquels ayant retiré par droit, non seulement ils quitterent leur querelle, mais, Ronsard ayant incité du Bellay à continuer ses odes, redoublerent leur amitié... Mais, après qu'il eut fait voir le jour à ses Amours et à quatre livres d'Odes[4], à ceste naissante gloire de Ronsard s'opposa un gros escadron de petits rimeurs de la cour, qui pour avoir fait un petit sonnet pe-

1. *La Deffence et illustration de la langue françoyse*, par Joachim du Bellay, parut à Paris en 1549.

2. Je la vis et je fus transporté.

3. Voy. la vie de Ronsard, dans l'éd. P. Blanchemain, tome VIII p. 20.

4. En 1552.

trarquisé, un dizain ou un rondeau avec le refrain mal à propos pensoient avoir seul merité tous les lauriers d'Apollon. Le chef de ceste bande fut Melin... de Saint-Gelais... qui, pour sçavoir plus que les autres et avoir acquis beaucoup de crédit envers les grands et principalement auprès du roy, osa bien se descouvrir... : en pleine assemblée devant le roy il calomnia les œuvres de Ronsard. Mais quoy! un grand poëte comme cestuy-ci ne devoit pas avoir moins de Zoïles et de Carbiles qu'Homere et Virgile puisqu'il devoit succeder à pareille louange. Il a touché luy-mesme ceste querelle en l'hymme qu'il fit après la mort de madame Marguerite, royne de Navarre, où se lisoit autrefois sur la fin :

Ecarte loin de mon chef
Tout malheur et tout meschef,
Preserve moy d'infamie
De toute langue ennemie,
Et de tout acte malin,
Et fay que devant mon prince
Desormais plus ne me pince
La tenaille de Melin.

Mais en faveur de Saint-Gelais, qui rechercha depuis son amitié, il ne changea pas seulement ces vers qui se lisent aujourd'huy autrement[1], mais l'honora de tiltres et louanges non communes par ses escrits, tesmoignages de sa naturelle candeur, l'appelant le premier des mieux appris. Ceux qui n'avoient occasion de se reprendre, s'ils n'accusoient leur ignorance, avoient recours aux sornettes et mocqueries, lisans au roy ses vers tronquez et les prononçant de mauvaise grace, mesmes les mots non communs d'une ignorance et courtisane impudence, et faisans courir contre luy leurs calomnieux et fades escrits...

Voyant que la docte obscurité, dont on le blasmoit, venoit de l'ignorance de ceux qui lisoient ses œuvres, il delibera d'escrire en stile plus facile les Amours de Marie, qui estoit une belle fille d'Anjou et laquelle il entend souvent sous le nom de Pin de Bourgueil, parce que c'est le lieu où elle demeuroit et où il la vid premierement, s'estant trouvé là avec un sien amy qui estoit Baïf. Il l'a fort aimée après avoir faict l'amour à Cassandre dix ans et icelle quittée par quelque jalousie conçeue. Quant aux

1. Dans les édit. suivantes, *la tenaille de Mellin* est remplacée par *le caquet des envieux*. V. éd. Bl., II, p. 326.

Amours de Marie, il s'y trouve assez de sonnets que le peu d'artifice et la pure simplicité à la Catullienne recommandent beaucoup. Mais à fin d'oster toute obscurité, M. Antoine de Muret et Remy Belleau dresserent des annotations sur la premiere et seconde partie des Amours.

Il souloit dire que ces courtisans envieux ressembloient aux mastins qui cherchent à mordre la pierre qu'ils ne peuvent digerer. Toutes ces calomnies ressemblerent aux bouillettes que la violence d'une pluye fait boursoufler sur l'eau, qui se crevent aussitost qu'elles sont engendrees et ne laissent aucune marque d'avoir esté, ou comme des nues qui, enflées du brouillas d'une nuict, s'evanouissent aux rayons de ce soleil, par le moyen du soustien qu'eut sa vertu des plus grands esprits de la France et principalement de ceste unique Marguerite[1], qui fut depuis duchesse de Savoye, laquelle (comme princesse très-vertueuse et sçavante) fit changer d'opinion au roy, qui depuis gousta tellement la beauté des œuvres de Ronsard qu'il estima à grand honneur d'avoir un si bel esprit en son royaume ; et de là le gratifia et d'honneurs et de biens assez amplement et de pension ordinaire... Ce grand Caton de nostre âge, Michel de l'Hospital, lors chancelier de cette dame et depuis de France, entreprit aussi la defence de Ronsard. Et defait fit une très-docte elegie latine en son nom, où il respond à toutes les calomnies... Ceste brigade de muguets ignorans qui avoient gaigné quelque crédit plus par opinion que par raison et qui ne faisoient rien trouver de bon aux princes que ce qui leur plaisoit, ne fut pas plustost defaite par l'egide de ceste Pallas françoise et par les vers et defence de ce grand chancelier que toute la France commença d'embrasser un Ronsard, mesmes ses ennemis, entre autres Melin de Sainct-Gelais qui chanta une palinodie et requit Ronsard d'amitié, laquelle, comme il estoit d'un cœur fort noble et benin, il ne refusa pas, ains au contraire la confirma par le seau perdurable de ses vers en ceste ode :

> Tousjours ne tempeste, enragée,
> Contre ses bords la mer Egée, etc.

Sa gloire s'estant augmentée par les mesdisances de ses haineux, et le cœur luy ayant enflé, il resolut à l'honneur du roy Henry et de ses devanciers roys d'escrire la Franciade à l'imitation d'Homere et de Virgile, lesquels il se proposa pour patrons avec Apolloine Rhodien, et la pro-

1. Marguerite de Valois, fille de François Ier.

mit deslors et la commença; mais il n'en fit rien voir pendant son regne, pour n'avoir esté recompensé comme il esperoit par ce prince, dont l'inclination estoit plus aux armes qu'aux lettres et autres exercices de paix : ce qui fit desirer à nostre Ronsard le regne du grand roy François Ier et d'estre venu de son temps. Bien fit-il sortir alors ses Hymnes pleins de doctrine et de majesté poëtique en faveur de ceste brave princesse Marguerite, sœur du roy, où il monstra comme il avoit l'esprit et le stile ployable à toutes sortes d'argumens. Ce fut ce qui le fit estimer encor d'avantage des grands et principalement du cardinal de Chastillon, qui favorisoit fort les hommes de lettres, et de Charles, cardinal de Lorraine, qui l'aima fort et l'honora selon le merite de sa vertu. Il n'y avoit grand seigneur en France qui ne tinst à grande gloire d'estre en son amitié, et ses œuvres en font assez de foy...

En mesme temps il receut de Tholose une gratification non seulement liberale, mais qui tesmoignoit le bon jugement de ceux qui l'offroient et le merite de celuy qui le recevoit. Chacun sçait le prix proposé à Tholose, aux Jeux Floraux, qui furent instituez par ceste gentille dame Clemence Isore, à celuy qui seroit trouvé avoir mieux fait en vers, lequel est gratifié de l'eglantine, le suivant du soucy et le troisiesme de la violette. Mais combien que ce prix ne se donnast qu'à ceux qui se presentoient et qui avoient faict experience de leur gentil esprit en la poësie, toutefois de la franche et pure liberalité du Parlement et peuple de Tholose, entre lesquels le sieur de Pybrac tenoit lors un des premiers rangs, par decret public, pour honorer la muse de Ronsard, qu'ils appellent par excellence le poëte françois, estimant l'eglantine trop petite pour un si grand poëte, lui envoyerent une Minerve d'argent massif de grand prix... Ronsard leur envoya en recompense l'hymne de l'Hercule chrestien qu'il adressa à Odet, cardinal de Chastillon, lors archevesque de Tholose, son Mecene, et qui avoit esté des premiers qui donna l'entrée à la réputation de sa poësie en cour.

Après la mort du roy Henry, le roy François deuxiesme, son fils, luy ayant succedé, les troubles commencerent à s'eslever en France, sous pretexte de la religion, qui donna occasion à Ronsard de s'opposer à ceste nouvelle opinion et armer les Muses au secours de la France, faisant voir le jour à ses Remonstrances, qui furent jugées de tant d'efficace pour combattre les ennemis de la religion catholique, que le roy et la royne sa mere l'en gratifierent comme aussi le pape Pie V, qui l'en remercia par lettres expresses :

ce qui fut cause que ceux de la nouvelle opinion commencerent à l'attaquer et dresserent un poëme fort satyrique et mordant contre luy, qu'ils nommoient le Temple de Ronsard [1], où en forme de tapisserie ils depeignoient sa vie; ils firent aussi quelques responces à ses Remonstrances où estoit ce tiltre la Metamorphose de Ronsard... Ils le blasmoient entre autres choses d'avoir sacrifié un bouc à Jodelle, au village d'Hercueil, mais il respond assez luy-mesme à ce chef d'accusation [2], et voicy ce qui en est : Jodelle avoit fait représenter devant le roy la tragedie de Cleopatre, qui eut tel applaudissement d'un chacun que, quelques jours après, s'estant toute la brigade des poëtes trouvée en ce village, pour passer le temps et s'esjouïr aux jours licentieux de Caresme-prenant, il n'y eut aucun d'eux qui ne fist quelques vers à l'imitation des Bacchanales des Anciens; il vint à propos de rencontrer un bouc par les rues, qui leur donna occasion de folastrer sur ce sujet, tant pour estre victime de Bacchus que pour faire contenance de le presenter à Jodelle et representer le loyer de sa tragedie à la mode ancienne... Tout cela ne fut qu'une feinte et mascarade.

Au reste, les Muses, qui à cause des divisions entre les grands, effarouchées, sembloient avoir esté muettes, commencerent à se resveiller sous Charles neufiesme, bon et vertueux prince, qui succeda à François son frere, pere des bons esprits, lequel print Ronsard en telle amitié, admirant l'excellence de son divin esprit, qu'il luy commanda de le suivre par tout et ne le point abandonner, luy faisant marquer logis en sa maison, tesmoin le voyage de Bayonne à l'avant-venue d'Elisabeth de France, royne d'Espaigne, où il le voulut avoir tousjours près de luy; tesmoin aussi le voyage de Meaux où le roy cuida estre pris par les ennemis, lequel il assista jusques dans Paris. De ceste faveur il reprit courage et plus que jamais s'eschauffa à la poësie et mit en effect les projects de la Franciade dont il avoit dressé le dessein par arguments de quatorze livres que j'ay veus, qu'il desiroit continuer jusques à vingt-quatre, à l'imitation d'Homere. Il luy en presenta quatre seulement qu'il eut moyen d'achever pendant que la faveur et l'enthousiasme durerent avec la vie d'un si genereux prince. Il luy avoit aussi presenté, d'autant qu'il se plaisoit fort à la chasse et aux plaisirs rustiques, ses Eclogues, où il monstra la fecondité de son esprit, luy

1. Voyez cette pièce dans l'éd. P. Bl., VII, p. 88.
2. Voyez page 374.

estant aussi facile d'abaisser son stile comme il luy estoit aisé et quasi propre et naturel de le hausser. Il m'a dit maintes fois qu'aucunes pieces de ses Amours et des Mascarades avoient esté forgées sur le commandement des grands, voulant dire qu'il avoit souvent forcé sa Minerve et n'y avoit pris grand plaisir, quelques autres en ayant remporté la recompense, c'est pourquoy il fit mettre au devant de ces ouvrages là les vers de Virgile : *Sic vos non vobis* et les suivants. On sçait assez en faveur de qui il fit les Amours de Callyrée, qui estoit une très-belle dame de la cour de la noble maison d'Atry, surnommée *Aqua viva*, comme il l'exprime assez en ce sonnet qui commence : *La belle eau vive...*; et ceux d'Astrée, qui fut aussi une fort belle dame de la cour, dont le nom est assez embelly par le seul deguisement d'une voyelle changée en la prochaine premiere.

Après avoir chanté divers subjects, il voulut finir et couronner ses œuvres par les Sonnets d'Helene, les vertus, beautez et rares perfections de laquelle furent le dernier et plus digne object de sa Muse, le dernier parce qu'il n'eut l'heur de la voir qu'en sa vieillesse, et le plus digne parce qu'il surpassa aussi bien que de qualité, de vertu et de reputation les autres precedents sujects de ses jeunes amours, lesquels on peut juger qu'il aima plus familierement et non cestuy-cy qu'il entreprit plus d'honorer et louer que d'aimer et servir. Tesmoin le titre qu'il a donné à ses louanges, imitant en cela Petrarque, lequel comme un jour en sa poësie chaste ou modeste on louoit devant la royne, mere du roy, Sa Majesté l'excita à escrire de pareil stile, comme plus conforme à son âge et à la gravité de son sçavoir. Et ayant, ce luy sembloit, par ce discours, occasion de vouer sa Muse à un sujet d'excellent merite, il print le conseil de la royne pour permission ou plustost commandement de s'adresser en si bon lieu, qui estoit une des filles de sa chambre, d'une très-ancienne et très-noble maison en Saintonge. Ayant continué en ceste volonté jusques à la fin il finit quasi sa vie en la louant. Et parce que par son gentil esprit elle luy avoit souvent fourny d'argument pour exercer sa plume, il consacra à sa memoire une fonteine en Vandosmois, et qui encor aujourd'huy garde son nom, pour abbreuver ceux qui veulent devenir poëtes. Le roy Charles, outre sa pension ordinaire, luy fit quelques dons liberalement ; vray est qu'il disoit ordinairement en gaussant qu'il avoit peur de perdre son Ronsard et que le trop de biens ne le rendist paresseux au mestier de la Muse, et qu'un bon poëte ne se de-

voit non plus engresser que le bon cheval, et qu'il le falloit seulement entretenir et non assouvir. Néantmoins il le gratifia tousjours fort librement, et eust fait s'il eust vescu, car il n'ignoroit pas que les poëtes ont je ne sçay quelle sympathie avec la grandeur des roys et sont sujets à s'irriter, fort sensibles aux disgraces quand ils voyent la faveur ne respondre à leurs labeurs et merites, comme il s'en est plaint en plusieurs endroits. Il fut si familier avec ce bon roy que le plus souvent il le faisoit venir pour deviser et discourir avec luy, l'incitoit à faire des vers et à le venir trouver de Tours à Amboise par vers qu'il composoit, lesquels se voyent imprimez parmi ses œuvres, et trouvoit tellement bon ce qui venoit de sa part que mesmes il luy permit ou plustost l'incita d'ecrire des satyres indifferemment contre telles personnes qu'il sçauroit que le vice deust accuser, s'offrant mesmes à n'en estre exempt s'il voyoit qu'il y eust quelque chose à reprendre en luy, comme de faict il fit en la satyre de la Dryade violée [1], où il reprenoit aigrement le roy et ceux qui gouvernoient lors de l'alienation du domaine et d'avoir fait vendre la coupe de la forest de Gastine, laquelle il avoit consacrée aux Muses ; et en une autre qu'il appeloit la Truelle crossée [2], blasmant le roy de ce que les benefices se donnoient à des maçons et autres plus viles personnes, où particulierement il taxe un de Lorme, architecte des Tuilleries, qui avoit obtenu l'abbaye de Livry, et duquel se trouve un livre non impertinent de l'architecture... Il se trouve aussi une autre satyre où il touche vivement le roy mesme et l'admoneste de son devoir, qui commence :

Il me desplait de voir un si grand roy de France

et une autre encor à luy, dont le commencement est :

Roy, le meilleur des roys ...

Ce bon prince luy donna l'abbaye de Bellozane et quelques prieurez ; et, environ ce temps, devint Ronsard fort malade d'une fievre quarte dont il cuida mourir et qui néantmoins esbranla fort sa santé, le rendant depuis plus malade que sain...

1. Voy. l'Élégie aux bûcherons de la forêt de Gastine.
2. Voy. éd. P. Bl., VIII, p. 139.
3. Pièce perdue.
4. Voy. éd. P. Bl., VIII, p. 105.

Il ne fut pas moins estimé du roy Henry III, à present regnant, duquel les tant heureuses victoires avoient servi de suject à sa Muse, que du feu roy, mais non si familierement caressé ; et s'en est plaint ouvertement, disant plein d'humeur françoise qu'il vouloit que le roy l'aimast, et pour preuve d'amitié luy commandast, et en signe de bon service l'honorast et le gratifiast. Vray est que depuis douze ans les gouttes fort douloureuses l'avoient tellement assailly qu'il luy estoit presque impossible de faire la court, joinct qu'il n'avoit oncques esté de son naturel courtisan importun et ne se pouvoit contraindre pour se trouver aux heures des grands. Voila pourquoy ceste familiere privauté, qui se doit acquerir et continuer par une hantise ordinaire, ne fut telle que sous le roy Charles, encores que son merite le recommandast assez et le rendist tousjours present en la memoire de nostre bon et sage roy. Il fut tant admiré par la royne d'Angleterre, qui lisoit ordinairement ses escrits, qu'elle les voulut comparer à un diamant d'excellente valeur qu'elle luy envoya. De mesmes aussi ceste belle royne d'Escosse, toute prisonniere qu'elle estoit, laquelle ne se pouvoit saouler de lire ses vers sur tous autres, en recompense desquels et de ses louanges parsemées, l'an 1583, elle luy fit present d'un buffet de deux mil escus qu'elle luy envoya par le sieur de Nauson, secretaire, avec une inscription sur un vase qui estoit elabouré en forme de rocher, representant le Parnasse et un Pegase au dessus. L'inscription portoit ces mots : *A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.*

Il contracta telle amitié avec le sieur Galland, chef et seigneur de l'académie de Boncourt, docte personnage certes, digne de ce nom et d'une telle rencontre, que depuis dix ans venant à Paris à diverses fois il l'avoit tousjours choisi pour son hoste, aimant naturellement ce lieu pour le bel air et l'appelant le Parnasse de Paris. Le dernier voyage qu'il y fit fut au mois de fevrier mil cinq cens quatre vingts cinq et y demeura jusques au 13 du mois de juin ensuivant, durant lequel temps il ne bougea presque du lict, tourmenté de ses gouttes ordinaires. Il passoit néantmoins le temps à faire quelquefois des vers et entre autres fit l'Hymne à Mercure qu'il me donna...

Il fit faire un coche pour s'en retourner en la compagnie dudit Galland, sans lequel il ne pouvoit vivre, l'appelant ordinairement sa seconde ame, comme il le declare assez en ce fragment qu'il n'a peu achever, prevenu de mort :

Galland, ma seconde ame, atrebatique race,
Encor' que nos ayeux ay'nt emmuré la place
De nos villes bien loin, la tienne près d'Arras,
La mienne près Vendosme, où le Loir de ses bras
Arrouse doucement nos collines vineuses
Et nos champs fromentiers de vagues limoneuses,
Et la Lise des tiens qui baignent ton Artois
S'enfuit au sein du Rhin, la borne des Gaulois;
Pour estre separé de villes et d'espaces
Cela n'empesche point que les trois belles Graces,
L'honneur et la vertu, n'ourdissent le lien
Qui serre de si près mon cœur avec le tien.
Heureux qui peust trouver pour passer l'avanture
De ce monde un amy de gentille nature
Comme tu es, Galland, en qui les cieux ont mis
Tout le parfait requis aux plus parfaits amis.
Ja mon soir s'embrunit et desja ma journée
Fuit vers son occident à demy retournée;
Le Parque ne me veut ny me peut secourir.
Ecore ta carrière est bien longue à courir,
Ta vie est en sa course, et d'une forte haleine
Et d'un pied vigoureux tu fais jaillir l'areine
Sous tes pas, aussi fort que quelque bon guerrier
Le sablon æléan pour le prix du laurier.

Il se fit mener à Croix-Val qui estoit sa demeure ordinaire, pour estre un lieu fort plaisant et voisin de la forest de Gastine et de la fontaine Bellerie, par lui tant celebrez, et pour estre le païs de sa naissance. Mais comme il aimoit à changer, au mois de juillet il se fit porter en son prieuré de Saint-Cosme, y demeurant huict ou dix jours, pour retourner à Croix-Val, où il sejourna assez longtemps. Le 22 du mois d'octobre, il escrivit au sieur Galland, et le suject de ses lettres estoit qu'il estoit devenu fort faible et maigre depuis quinze jours, qu'il craignoit que les fueilles d'automne ne le vissent tomber avec elles, que la volonté de Dieu fust faite et qu'aussi bien, parmy tant de douleurs nerveuses ne se pouvant soustenir, il n'estoit plus qu'un inutile fardeau sur la terre, le priant au reste de l'aller trouver, estimant sa presence luy estre un remede.

Quelques jours après, comme la douleur luy augmentoit et que ses forces diminuoient, ne pouvant dormir pour l'indigestion et grandes douleurs d'estomach qu'il sentoit, il envoya querir avec un notaire le curé de Ternay pour deposer le secret de sa volonté, ouït la messe en grande devotion, et, s'estant fait habillé premierement, receut la chrestienne communion, ne voulant tant à son aise recevoir celuy qui avoit tant enduré pour nous, regrettant sa

vie passée et en prevoyant une meilleure. Ce fait, il se fit devestir et remettre au lict, disant : « Me voila au lict, attendant la mort, terme et passage commun d'une meilleure vie ; quand il plaira à Dieu m'appeler, je suis tout prest de partir. » Il r'envoya le notaire, luy disant qu'il n'y avoit encor rien de pressé et qu'il se portoit mieux après avoir mis toute sa fiance en Dieu. Le sieur Galland arriva le trentiesme d'octobre à Montoire en un de ses benefices nommé Sainct-Gilles, distant de lieue et demie de Croix-Val, où il s'estoit retiré pour la crainte de ceux de la nouvelle opinion, qui rompus du siege d'Angers venoient fondre en ce pays. Il y sejourna six jours, y ayant solennisé la feste de Toussaints. De là retourna à Croix-Val le lendemain, accompagné du sieur Galland, lequel il pria d'escrire un epigramme qu'il avoit medité pour passer temps, imitant un ancien en ceste sorte :

Amelette Ronsardelette,
Mignonnelette doucelette,
Très-chere hostesse de mon corps,
Tu descends là bas foiblelette,
Pasle, maigrelette, seulette,
Dans le froid royaume des mors ;
Toutefois simple, sans remors
De meurtre, poison et rancune,
Mesprisant faveurs et tresors
Tant enviez par la commune.
Passant, j'ay dit, suy ta fortune,
Ne trouble mon repos : je dors.

Mais depuis il quitta tous passetemps et ne medita plus que des choses d'une fin chrestienne ; car inquiet et ne pouvant dormir, il se plaignoit et dictoit incessamment pour alentir ses douleurs. Prevoyant sa mort prochaine, il fit escrire cest epitaphe en six vers pour graver sur son tombeau qui est tel :

Ronsard repose icy, qui hardy dès enfance , etc.

Et semble que bien à propos il ait avancé luy-mesme son tombeau, se doutant de l'ingratitude de nostre siecle...

Les nuicts suivantes, auxquelles il ne pouvoit dormir, quelques remedes qu'il eust esprouvé, ayant usé de pavot en diverses façons,. . il continua à faire quelques stances et jusques à quatre sonnets, lesquels au matin il recitoit au sieur Galland pour les escrire, ayant la memoire et la

1. Voyez page 381.

vivacité de l'esprit si entieres qu'elles sembloient arguer de feinte l'extreme foiblesse de son corps. Le long du jour tous ses discours estoient pleins de belles et graves considerations, mesmes sur les troubles renaissans et qui menaçoient nostre siecle de miseres nouvelles.

Comme il languissoit ainsi, sejournant encore quinze jours à Croix-Val, il lui print envie de se faire transporter à Tours, en son prieuré de Sainct-Cosme en l'Isle, tant pour recouvrer plus facilement toutes ses commoditez et survenir à sa maladie que pour satisfaire à l'opinion qu'il avoit, que le changement d'air lui apporteroit quelques secours ; ce qu'il fit avec grand'-peine, ayant demeuré en chemin, et pour faire sept lieues, trois jours entiers, pendant lequel temps il eut deux foiblesses grandes. Il n'avoit pas esté huict jours en ce lieu, que ses forces se diminuans à veue d'œil, les os luy perçans la peau, et se voyant et sentant mourir, il fit venir pour estre consolé l'un des religieux, nommé Jacques Desguez, agé de soixante et quinze ans, aumosnier de Sainct-Cosme et issu de noble maison, auquel, ainsy qu'il luy eust demandé de quelle resolution il vouloit mourir, il respondit assez aigrement et promptement en ceste sorte : « Qui vous fait dire cela mon bon amy ? Doutez-vous de ma volonté ? Je veux mourir en la religion catholique comme mes ayeux, bisayeux, trisayeux et comme j'ay tesmoigné assez par mes escrits. » L'aumosnier luy dist lors qu'il ne l'entendoit en ceste façon, mais que ce qu'il luy avoit dit estoit pour sçavoir s'il vouloit ordonner quelque chose par forme de derniere volonté et pour tirer de luy-mesme ceste resolution de bien mourir qui a grand efficace quand elle naist en nous-mesmes sans l'attendre d'autruy. Ronsard alors luy dit : « Je desire donc que vous et vos confreres soyez tesmoins de mes dernieres actions. » Alors il commença à discourir de sa vie, monstrant avec grande repentance qu'il renonçoit à toutes les blandices de ce monde, qu'il estoit un grand pecheur, s'esjouissant que par ses douleurs Dieu l'eust comme resveillé d'un profond sommeil pour n'oublier celuy qu'en prosperité nous oublions ordinairement, le remerciant infiniment de ce qu'il luy avoit donné le temps de se recognoistre, demandant pardon à chacun, disant à toute heure : « Je n'ay aucune haine contre personne, ainsi me puisse chacun pardonner. » Puis s'addressant aux assistans et les exhortant à bien vivre et de vaquer soigneusement à leur devoir, leur dit que la mort la plus douce estoit celle à qui la propre conscience n'apportoit aucun prejugé de crimes et meschancetez. Cela fait, le jour de la Nativité de Nostre-

Seigneur, il pria le sous-prieur d'ouïr sa confession, celebrer en sa chambre et luy distribuer la communion, qu'il receut d'une singuliere devotion, et plus grande qu'on n'eust attendu d'un personnage nourry parmy les desbauches irreligieuses d'une cour, disant incessamment que Dieu n'estoit Dieu de vengeance, ains de misericorde, et que ceste divine douceur qu'il avoit entierement en l'imagination luy aidoit fort à supporter ses douleurs, lesquelles il meritoit bien et de plus grandes...

Le dimanche vingt-deuxiesme decembre, il fit son testament, par lequel il ordonna de toutes choses, ayant distribué tous ses biens, parties à l'Eglise et aux pauvres de Dieu (ainsi les nommoit-il par son testament), partie à ses parens et à ses serviteurs. Il eut une telle constance qu'il demanda à l'aumosnier souvent combien à son advis il pourroit encore vivre. Il eut l'esprit toujours sain et entier et sans aucune perturbation, sinon d'une envie qu'il avoit de dicter qui l'accompagna jusques au mourir. Et les derniers vers qu'il fit sont les deux derniers sonnets par lesquels il entretient son ame et l'incite d'aller trouver Jésus-Christ et de marcher par le chemin qu'il avoit frayé, finissant ses vers et sa vie heureusement par ces beaux mots de Jesus-Christ et d'esprit, lequel semblable à celuy qui sommeille il rendit à Dieu, ayant les mains jointes au ciel et qui, en tombant, firent cognoistre aux assistans le moment de son trespas, qui fut sur les deux heures de nuict, le vendredi vingt-septieme de decembre mil cinq cens quatre vingt cinq, ayant vescu soixante et un ans trois mois et seize jours. Et fut mis en sepulture, ainsi qu'il l'avoit desiré et ordonné, au chœur de l'eglise de Sainct-Cosme...

La nouvelle de sa mort, trop vrayment asseurée par le sieur Galland, fut d'autant plus regrettée que ja nous nous estions par la fausse nouvelle premiere non accoustumez mais preparez pour apprehender la perte que nous faisions, perdant un Ronsard, l'honneur de la France, ainçois du monde, nous estans comme disposez par ce faux bruit à le regretter à l'égal de la perte vrayment depuis advenue. Aussi le sieur Galland, n'ayant enseveli l'amitié qu'il luy portoit sous un mesme tombeau, faisant ce que la France devoit, fit dresser un magnifique appareil dans la chapelle de Boncourt, là où furent celebrées et imitées ses funerailles fort solennellement le lundy vingt-quatriesme de fevrier 1586. Le service, mis en musique nombrée par le sieur Mauduit, l'un de ses meilleurs amis, animé de toutes sortes d'instruments, fut chanté par l'elite de tous les en-

fants des Muses, s'y estans trouvé ceux de la musique du roy suyvant son commandement, et qui regretta à bon escient le trespas d'un si grand personnage, ornement de son royaume. Je n'aurois jamais fait, si je voulois descrire par le menu les oraisons funebres, les eloges et vers qui furent ce jour sacrez à sa memoire, et combien de grands seigneurs avec ce genereux prince Charles de Valois, accompagné du duc de Joyeuse, et du reverendissime cardinal son frere, auxquels Ronsard appartenoit, honorerent ceste pompe funebre, à laquelle l'eslite de ce grand sénat de Paris daigna bien assister, comme à un acte public, suivi de la fleur des meilleurs esprits de la France. Après disner le sieur du Perron prononça l'oraison funebre avec tant d'eloquence, et pour laquelle ouïr l'affluence des auditeurs fut si grande que Monseigneur le cardinal de Bourbon et plusieurs autres princes et seigneurs furent contraints de s'en retourner pour n'avoir peu forcer la presse. L'applaudissement des assistans en très-grand nombre, et le regret de la troupe immense qui ne peut entrer, fit cognoistre l'effect merveilleux de son eloquence et tesmoigna combien la gloire de Ronsard et la perte en estoit grande... A l'issue de l'oraison fut representée une eclogue par moy faite, pour fermer cest acte funebre.

Voila la fin de celuy qui avoit donné commencement et accroissement à l'honneur de la langue et poësie françoise, et qui possible l'a ensevely avec soy sous mesme sepulture, qui le premier de nos François osa tracer un sentier incogneu pour aller à l'immortalité, ayant guidé les autres au chemin d'un si honneste labeur. Il fut en toute sa vie autant ambitieux de l'honneur vray que la vertu nous apporte comme espargnant de celuy d'autruy, n'ayant jamais offensé personne s'il n'estoit provoqué auparavant. Vray est qu'il s'est quelquefois courroucé contre ceux qui brouilloient le papier et qui ne faisoient à son gré, comme on peut le voir au poëme escrit à Christofle de Choiseul... Il disoit ordinairement que tous ne devoient temerairement se mesler de la poësie, que la prose estoit le langage des hommes, mais la poësie estoit le langage des dieux, et que les hommes n'en devoient estre les interpretes s'ils n'estoient sacrez dès leur naissance et dediez à ce ministère.

Les premiers poëtes qu'il a estimé avoir commencé à bien escrire ont esté Maurice Seeve, Hugues Salel, Anthoine Heroet, Melin de Sainct-Gelais, Jacques Pelletier et Guillaume des Autels. Quant aux autres qui ont suivy plus heureusement, ils sont assez cogneus et remarquez par leurs œuvres. Il aima et estima sur tous, tant pour la

grande doctrine et pour avoir le mieux escrit, que pour l'amitié à laquelle l'excellence de son sçavoir les avoit obligez, Jean-Anthoine de Baïf, Joachim du Bellay, Pontus de Tyard, Estienne Jodelle, Remy Belleau, qu'il appeloit le peintre de nature, la compagnie desquels avec luy et Dorat, à l'imitation des sept excellens poëtes grecs qui florissoient presque d'un mesme temps, il appela la Pleiade, parce qu'ils estoient les premiers et plus excellents par la diligence desquels la poësie françoise estoit montée au comble de tout honneur. Il mettoit aussi en ceste honorable rang Estienne Pasquier, Olivier de Maigny, J. de la Peruse, Amadis Jamin, qu'il avoit nourry page et fait instruire, Robert Garnier, poëte tragique, Florent Chrestien, Scevole de Saincte-Marthe, Jean Passerat et Philippes Des-Portes, J. D. Perron, et le poly Bertaud, lesquels ont si purement escrit qu'ils me font desesperer de voir jamais nostre langue en plus haute perfection. Il faisoit encore estat de quelques autres dont le jugement est en ses œuvres. Il avoit une liberté de juger des escrits de ceux de son temps, joincte à une candeur eloignée de toute jalousie (aussi estoit-il par dessus elle), ne retenant les louanges de ceux auxquels elles estoient raisonnablement deues... Quant au jugement de ses ouvrages, il le laissoit librement à un chacun, et deferoit à celuy des doctes, les exposant en public à la façon d'Apelle, à fin d'entendre le jugement et l'arrest d'un chacun, qu'aussi volontiers il recevoit comme il pensoit estre candidement prononcé, n'estant pas vice de s'amender ains extreme malice de persister en son peché, raison pour laquelle, tantost par un meilleur advis de soy-mesme, tantost par le conseil de ses plus doctes amis, il a changé, abregé, alongé beaucoup de lieux et principalement de sa divine Franciade.

Aucuns ont trouvé la correction qu'il a faite en ses œuvres en quelques endroits moins agreable que ce qu'il avoit premierement conceu, comme il peut advenir principalement en la poësie que la premiere fureur est plus naïve et que la lime trop de fois mise, en lieu d'esclaircir et polir, ne fait qu'user et corrompre la trempe. Les doctes qui verront sans passion ses dernieres conceptions en jugeront. J'oseray bien prononcer toutefois que ses œuvres en general sont tant pleines d'excellence et de beautez que nous les pouvons mieux entendre et admirer que les expliquer et imiter ; et nostre Ronsard a fait si bien son profit de la profonde science de toutes choses, pratiqué si heureusement les graces anciennes, et à icelles joinct une telle fureur poëtiqué à luy seul propre, que depuis le siecle

d'Auguste il ne s'est trouvé un naturel plus divin, plus hardy, plus poëtique et plus accomply que le sien...

Sa conversation estoit fort facile avec ceux qu'il aimoit, mais il aimoit sur tout les hommes studieux, vertueux et de nette conscience, et qui estoient libres, ouverts et simples, sans fiction et affeterie courtisane, comme aussi luy-mesme avoit tousjours desiré d'estre tel, pouvant dire hardiment que ses mœurs, sa face et ses escrits portoient tousjours je ne sçay quoy de noble au front, et en toutes ses actions on voyoit paroistre les effets d'un vray gentilhomme françois, au reste liberal et magnifique en la despense des biens qu'il avoit. Il n'estoit ennemy d'aucun, et si aucuns se sont rendus ses ennemis ils s'en sont donné le suject, mais sa naturelle douceur les en fait repentir.

Sa demeure ordinaire estoit ou à Sainct-Cosme, lieu fort plaisant et comme l'œillet de la Touraine, jardin de France, ou à Bourgueil, à cause du deduit de la chassé auquel il s'exerçoit volontiers, et où pour cet exercice il faisoit nourrir des chiens que le feu roy Charles luy avoit donnez ensemble un faulcon et un tiercelet d'autour; comme aussi à Croix-Val, recherchant ores la solitude de la forest de Gastine, ores les rives du Loir et la belle fontaine Bellerie ou celle d'Helene, où bien souvent seul, mais tousjours en la compagnie des Muses, il s'egaroit pour r'assembler les belles inventions, lesquelles, parmy le tumulte des villes et du peuple, s'escartant çà et là comme une semence esgarée de la matrice, ne peuvent si bien se concevoir en nous. Quand il estoit à Paris et qu'il vouloit s'esjouir avec ses amis ou composer à requoy, il se delectoit ou à Meudon, tant à cause des bois que du plaisant regard de la riviere de Seine, ou à Gentilly, Hercueil, Sainct-Clou et Vanves, pour l'agréable frescheur du ruisseau de Bievre et des fonteines que les Muses aiment naturellement. Il prenoit aussi singulier plaisir à jardiner, et, sur tous lieux, en sa maison de Sainct-Cosme, où monsieur le duc d'Anjou, qui le prisoit, l'aimoit et admiroit, le fut voir plusieurs fois après avoir fait son entrée à Tours. Il sçavoit assez, comme il n'ignoroit rien, beaucoup de beaux secrets pour le jardinage, fust pour semer, planter ou pour enter et greffer en toutes sortes, et souvent en presentoit des fruits au roy Charles, qui prenoit à gré tout ce qui venoit de luy. Quand il se mettoit à l'estude il ne s'en retiroit aisément, et lors qu'il en sortoit il estoit assez melancholique et bien aise de rencontrer compagnie recréative; mais lors qu'il composoit il ne vouloit estre importuné de personne, se faisant excuser librement, mesmes à ses plus grans amis.

La peinture et la sculpture, comme aussi la musique, luy estoient à singulier plaisir, et surtout celle du sieur Mauduit, et principalement aimoit à chanter et à ouyr chanter ses vers, appelant la musique sœur puisnée de la poësie et les poëtes et musiciens enfans sacrez des Muses, que sans la musique la poësie estoit presque sans grace, comme la musique sans la melodie des vers inanimée et sans vie.

Il incitoit fort ceux qui l'alloient voir, et principalement les jeunes hommes qu'il jugeoit par un gentil naturel promettre quelque fruict en la poësie, à bien escrire et plustost à moins et mieux faire : car les vers se doivent peser et non compter et ressemblent au diamant parangon qui, estant de belle eau et rendant un bel esclat, seul vaut mieux qu'une centaine de moyens.

Je marqueray tousjours ce jour d'un crayon bien-heureux quand, jeune d'ans et d'experience, n'ayant encores attaint l'âge de quinze ou seize ans, après avoir savouré tant soit peu du miel de ses escrits, l'ayant esté voir il ne receut pas seulement les premices de ma Muse, mais m'incita courageusement à continuer et le visiter souvent, non chiche de me deceler beaucoup de ces divins et mysterieux secrets, avec lesquels le premier il m'eschaufa l'inclination à la poësie, si peu que parmy la severité de nos loix j'en puis recognoistre en moy, et depuis honora mes escrits de la gloire qui regorgeoit en luy, engageant mon affection en son amitié par l'eternel lien de ses lauriers. En recompense de quoy, belle et genereuse ame, ayant receu de toy office et faveur de pere, puisses-tu au ciel en toute douceur et en paix tranquillement reposer, recevant en gré, comme d'un fils non ingrat qui veut aucunement recognoistre ta paternelle pitié d'une autre, ce fragile vaisseau que j'ay fait pour y enfermer tes cendres tant pretieuses, par moy ramassées, et que je presente à la posterité, reliques de tant de richesses fondues en toy seul et suffisant tesmoignage des regrets que la France et moy te consacrons avec nos larmes perpetuelles.

POÉSIES CHOISIES

DE

P. DE RONSARD

LES AMOURS[1]

LIVRE PREMIER[2]

AMOURS DE CASSANDRE[3]

Qui voudra voir comme un dieu me surmonte,
Comme il m'assaut, comme il se fait vainqueur,
Comme il renflame et renglace mon cœur,
Comme il reçoit un honneur de ma honte;
Qui voudra voir une jeunesse pronte[4]
A suivre en vain l'objet de son malheur,

1. La 1re éd. des *Amours* est de 1552. Les nombreuses édit. qui suivirent les augmentèrent de plusieurs pièces.

2. Le liv. I comprend 225 sonnets, 1 stance, 3 chansons, 3 élégies, 1 madrigal, 1 baiser; en tout 231 pièces. Ce premier livre fut commenté par Muret.

3. C'était, dit-on, une jeune fille dont Ronsard s'éprit dans un voyage qu'il fit à Blois à l'âge de vingt ans.

4. Orthographe italienne.

Me vienne voir, il voirra ma douleur,
Et la rigueur de l'archer qui me domte.
Il cognoistra combien la raison peut
Contre son arc, quand une fois il veut
Que nostre cueur son esclave demeure.
Et si[1] verra que je suis trop heureux
D'avoir au flanc l'aiguillon amoureux,
Plein du venin dont il faut que je meure.

Nature ornant la dame qui devoit
De sa douceur forcer les plus rebelles,
Lui fit présent des beautez les plus belles,
Que dès mille ans en espargne elle avoit.
Tout ce qu'Amour avarement couvoit
De beau, de chaste et d'honneur sous ses ailes,
Emmiella les graces immortelles
De son bel œil, qui les dieux esmouvoit.
Du ciel à peine elle estoit descendue
Quand je la vey, quand mon ame esperdue
En devint folle, et d'un si poignant trait
Le fier Destin l'engrava[2] dans mon ame,
Que, vif ne[3] mort, jamais d'une autre dame
Empreint au cueur je n'aurai le portrait.

Le plus touffu d'un solitaire bois,
Le plus aigu d'une roche sauvage,
Le plus désert d'un séparé rivage,
Et la frayeur des autres les plus cois[4],
Soulagent tant les souspirs de ma vois,
Qu'au seul escart de leur secret ombrage
Je sens guarir une amoureuse rage,
Qui me r'afole[5] au plus verd de mes mois.

1. *Si* copule renforçant *et* (Burg. Gr., II, 392; Gach. Gl.).
2. Grava (N.; J. Gl.).
3. Ni (Chev., III, 397).
4. Tranquilles, *quietus* (N.; Br. Dict.).
5. Re-affoler, sens affaibli de tuer (Gl., F. et Bl.), blesser, *læ-*

Là, renversé dessus la terre dure,
Hors de mon sein je tire une peinture,
De tous mes maux le seul allegement,
Dont les beautez, par Denisot[1] encloses,
Me font sentir mille metamorphoses
Tout en un coup d'un regard seulement.

Amour, Amour, donne-moy paix ou treve,
Ou bien retire, et d'un garrot plus fort
Tranche ma vie et m'avance la mort :
Douce est la mort qui vient subite et breve[2].
Soit que le jour ou se couche ou se leve,
Je sens toujours un penser qui me mord,
Et malheureux en si heureux effort,
Me fait la guerre et mes peines rengreve[3].
Que dois-je faire ? Amour me fait errer
Si hautement, que je n'ose esperer
De mon salut que la desesperance[4].
Puis qu'Amour donc ne me veut secourir,
Pour me defendre il me plaist de mourir,
Et par la mort trouver ma delivrance.

« Avant le temps tes tempes fleuriront,
De peu de jours ta fin sera bornée,
Avant ton soir se clorra ta journée[5],
Trahis d'espoir tes pensers periront.
« Sans me flechir tes escrits flétriront,
En ton desastre ira ma destinée,
Ta mort sera pour m'amour[6] terminée,
De tes souspirs tes neveux se riront;

dere (N.; L.; Palsg., 678; R. de la R.).
1. Peintre comtemporain de Ronsard.
2. Ovide, *Her.*, X, 82. M.
3. Rend plus pesantes. Re-engrever (Burg. Gl.; Grief).
4. Virgile, *En.*, II, 351. Malherbe, Corneille.
5. V. A. Chénier, p. 176.
6. Élision, pour ma amour (Chev., III, 74).

« Tu seras fait du vulgaire la fable,
Tu bastiras sur l'incertain du sable,
Et vainement tu peindras dans les cieux. »
Ainsi disait la nymphe qui m'affolle [1],
Lors que le ciel, témoin de sa parolle,
D'un dextre[2] éclair fut presage à mes yeux.

Je voudrois bien, richement jaunissant,
En pluye d'or goutte à goutte descendre
Dans le giron de ma belle Cassandre,
Lors qu'en ses yeux le somme va glissant;
Puis je voudrois, en taureau blanchissant
Me transformer, pour sur mon dos la prendre
Quand elle va sur l'herbe la plus tendre
Seule, à l'escart, mille fleurs ravissant.
Je voudrois bien pour alleger ma peine,
Estre un Narcisse, et elle une fontaine,
Pour m'y plonger une nuict à sejour[3],
Et voudrois bien que cette nuict encore
Fust eternelle, et que jamais l'Aurore
Pour m'éveiller ne r'allumast le jour.

Si mille œillets, si mille liz j'embrasse[4],
Entortillant mes bras tout à l'entour,
Plus fort qu'un cep qui d'un amoureux tour
La branche aimée en mille plis enlasse;
Si le soucy ne jaunit plus ma face,
Si le plaisir fait en moy son sejour;
Si j'aime mieux les ombres que le jour,
Songe divin, cela vient de ta grace.
En te suivant je volerois aux cieux:
Mais ce portrait qui nage dans mes yeux

1. V. p. 2. Ici, rendre fou.
2. Adj., du côté droit.
3. A loisir, en toute liberté (Gl., F. et Bl.; Bart. Chr.). V. Son retr., 1, 2.
4. Bembo. M.

Fraude tousjours ma joye entre-rompue[1].
Et tu me fuis au milieu de mon bien
Comme un éclair qui se finit en rien,
Ou comme au vent s'évanouit la nue.

Pour la douleur qu'Amour veut que je sente,
Ainsi que moy, Phœbus, tu lamentois[2],
Quand, amoureux, loin du ciel tu chantois
Près d'Ilion, sur les rives de Xanthe !
Pinçant en vain ta lyre blandissante[3],
Fleuves et fleurs et bois tu enchantois,
Non la beauté qu'en l'ame tu sentois,
Qui te navroit[4] d'une playe[5] aigrissante.
Là de ton teint se pallissoient les fleurs,
Et l'eau, croissant du degout de tes pleurs[6],
Portoit tes cris, dont elle rouloit pleine.
Pour mesme nom les fleurettes du Loir,
Près de Vendôme, ont daigné me douloir[7],
Et l'eau se plaindre aux souspirs de ma peine.

Quand au matin ma déesse s'habille
D'un riche or crespe[8] ombrageant ses talons,
Et que les rets de ses beaux cheveux blons,
En cent façons en-onde[9] et entortille,
Je l'accompare à l'escumiere fille
Qui or' pignant[10] les siens jaunement lons,
Or'[11] les frizant en mille crespillons,

1. Dont la continuité est rompue. Anc. forme de interrompre (N.; L.).
2. Quand il aimait Cassandre. M.
3. De blandir, flatter (N.; Palsg., 456; L.; Pougens).
4. Blesser, *vulnerare* (N.; L.; Br. Dict.; Pasq.; Chev., I, 432).
5. Blessure d'amour (L.).
6. Même métaph. dans Malh.
7. A l'actif, comme *dolere*, plaindre, déplorer.
8. D'une riche chevelure d'or crêpe, c. à d. bouclée, frisée (N.; L., Crépu, hist.; Palsg., 309).
9. Elle (ellipsé) tourne en forme d'ondes.
10. Peignant (Lab. Gl. : Pigne).
11. Ores... ores, ore... ore, or'... or', maintenant... maintenant, tantôt... tantôt (Chev., III, 301).

Nageoit à bord [1] dedans une coquille.
De femme humaine encore ne sont pas
Son ris, son front, ses gestes ne [2] ses pas,
Ne de ses yeux l'une et l'autre estincelle.
Rocs, eaux ne bois ne logent point en eux
Nymphe qui ait si follastres cheveux,
Ny l'œil si beau, ny la bouche si belle.

Amour me tue, et si [3] je ne veux dire
Le plaisant mal que ce m'est de mourir,
Tant j'ay grand'peur qu'on vueille secourir
Ce doux tourment pour lequel je souspire.
Il est bien vrai que ma langueur desire
Qu'avec le temps je me puisse guerir;
Mais je ne veux ma dame requerir
Pour ma santé, tant me plaist mon martyre.
Tais-toy, langueur : je sen [4] venir le jour
Que ma maistresse, après si long sejour [5],
Voyant le soin qui ronge ma pensée,
Toute une nuict folatrement m'ayant
Entre ses bras, prodigue, ira payant
Les interêts de ma peine avancée.

Je veux mourir pour tes beautez, maistresse,
Pour ce bel œil qui me prit à son hain [6],
Pour ce doux ris, pour ce baiser tout plein
D'ambre et de musq, baiser d'une déesse.
Je veux mourir pour ceste longue tresse,
Pour le mignard embonpoinct de ce sein,

1. Vers la terre (N.; L.).
2. Ni (Chev., II, 397). — Pris de Lelio Capilupi. M.
3. Pourtant.
4. Pour Ronsard l's n'est que paragodigue et non la marque de la première personne. Il suit presque toujours l'usage constant de l'ancienne langue (Br. Gr.; L., *Hist. de la langue fr.*, I, 17; Amp. Form. 160).
5. Retard, *mora* (N.; L.).
6. Hameçon (N.; L.; Chev., II, 404; J. Gl.; Dum. Gl.).

Pour la rigueur de ceste douce main,
Qui tout d'un coup me guarit et me blesse.
Je veux mourir pour le brun de ce teint,
Pour ce maintien qui, divin, me contraint
De trop aimer; mais, par sus[1] toute chose,
Je veux mourir ès[2] amoureux combats,
Laissant l'amour qu'au cœur je porte enclose
Toute une nuict au milieu de tes bras.

Divin Bellay[3], dont les nombreuses lois,
Par une ardeur du peuple separée,
Ont revestu l'enfant de Cytherée
D'arc, de flambeau, de traicts et de carquois;
Si le doux feu dont jeune tu ardois[4]
Enflame encor' ta poitrine sacrée;
Si ton oreille encore se recrée
D'ouïr les plaints[5] des amoureuses vois;
Oy[6] ton Ronsard, qui sanglote et lamente,
Pâle, agité des flots de la tourmente,
Croizant en vain ses mains devers[7] les cieux,
En fraile nef, et sans voile et sans rame,
Et loin du bord où, pour astre, sa dame
Le conduisoit du phare de ses yeux.

Comme un chevreuil[8], quand le printemps détruit
Du froid hyver la poignante gelée,
Pour mieux brouter la fueille emmiellée,
Hors de son bois avec l'aube s'enfuit;
Et seul, et seur, loin des chiens et du bruit.
Or, sur un mont, or'[9] dans une valée,

1. Dessus.
2. Dans les (N.; L.),
3. V. J. de Bellay, *Olive*, LX.
4. Ardoir, ardre, brûler (N.; Burg. Gr. II, 115).
5. S. m., plaintes (R. de la R; Gach. Gl.; St-Alexis, 021 e; Rabel.; J. Gl.).
6. Impér. de ouïr.
7. Vers (N.).
8. Pris de Bembo. M.
9. Tantôt... tantôt.

Or' près d'une onde à l'escart recelée,
Libre, folâtre où son pied le conduit;
De rets ne d'arc sa liberté n'a crainte,
Sinon alors que sa vie est atteinte
D'un trait meurtrier[1] empourpré de son sang;
Ainsi j'allois, sans espoir de dommage,
Le jour qu'un œil, sur l'avril de mon âge,
Tira d'un coup mille traits dans mon flanc.

Dedans un pré je veis une Naïade
Qui comme fleur marchoit dessus les fleurs,
Et mignottoit[2] un bouquet de couleurs
Échevelée en simple vertugade[3].
Dès ce jour-là ma raison fut malade,
Mon front pensif, mes yeux chargez de pleurs,
Moi triste et lent : tel amas de douleurs
En ma franchise[4] imprima son œillade.
Là je senty dedans mes yeux couler
Un doux venin, subtil à se mesler
Au fond de l'ame, et depuis cet outrage,
Comme un beau lis, au mois de juin, blessé
D'un rais[5] trop chaud, languit à chef baissé,
Je me consume au plus verd de mon âge.

Quand ces beaux yeux jugeront que je meure
Avant mes jours me bannissans là-bas,
Et que la Parque aura porté mes pas
A l'autre bord de la rive meilleure;
Antres et prez, et vous forets, à l'heure[6],
Je vous supply, ne me dédaignez pas;

1. Dissyllabique; *ier, iez,* monosyl. jusqu'à Corneille (Quich. Vere. p. 291).
2. Traitait, arrangeait d'une façon mignonne. V, un peu plus loin, p. 14 (N.; L.).
3. Tournure, ici p. jupon (Roque).
4. Liberté (N.; L.; R. de la R.; Malh. Corn., Mol.).
5. Rayon (N.; L.).
6. Alors (L.; Malh.).

Ains[1] donnez-moy, sous l'ombre de vos bras,
Pour tout jamais eternelle demeure.
Puisse advenir qu'un poëte amoureux,
Ayant pitié de mon sort malheureux,
Dans un cyprès note cette epigramme :
« Cy-dessous gist un amant vendomois,
Que la douleur tua dedans ce bois,
Pour aimer trop les beaux yeux de sa dame. »

Ciel, air et vents, plaine et monts descouvers,
Tertres fourchus et forests verdoyantes,
Rivages tors[2], et sources ondoyantes,
Taillis rasez, et vous, bocages vers ;
Antres moussus à demy-front ouvers,
Prez, boutons, fleurs et herbes rousoyantes[3],
Coteaux vineux et plages blondoyantes,
Gastine, Loir, et vous, mes tristes vers,
Puis qu'au partir, rongé de soin et d'ire,
A ce bel œil l'adieu je n'ay sceu dire,
Qui près et loin me detient en esmoy,
Je vous supply, ciel, air, vents, monts et plaines
Taillis, forests, rivages et fontaines,
Antres, prez, fleurs, dites-le-luy pour moy.

Que n'ay-je, Dame, en escrivant, la grace
Divine autant que j'ay la volonté ?
Par mes escrits tu serois surmonté,
Vieil enchanteur des vieux rochers de Thrace.
Plus haut encor que Pindare et qu'Horace,
J'appenderois[4] à ta divinité

1. Conj., mais, mais bien, mais bien plutôt (Burh. Gr., II, 376 ; Amp. Form. 264 ; Chev., III, 351 ; St-Alexis, 0 54 d).
2. Part. p. de tordre (L.); qui se recourbent.
3. *Rocidæ, rorulantæ*. M. Humides, chargées de rousée (rosée). Rousoyant (Lac.; L., ex. de Régnier), rousineux (J. Gl.).
4. Muret remarque avec raison que l's n'est qu'euphonique.

Un livre enflé de telle gravité
Que du Bellay luy quitteroit la place.
Si vive encor Laure par l'univers
Ne fuit volant dessus les thusques[1] vers,
Que nostre siecle heureusement estime,
Comme ton nõm, honneur des vers françois,
Victorieux des peuples et des rois,
S'en-voleroit sur l'aile de ma ryme.

Si je trespasse[2] entre tes bras, Madame,
Il me suffit : car je ne veux avoir
Plus grand honneur sinon que de me voir,
En te baisant, dans ton sein rendre l'ame.
Celuy que Mars horriblement r'enflame
Aille à la guerre, et d'ans et de pouvoir
Tout furieux, s'esbate[3] à recevoir
En sa poitrine une espagnole lame.
Mais moy, plus froid, je ne requiers sinon,
Après cent ans, sans gloire et sans rénom
Mourir oisif en ton giron, Cassandre :
Car je me trompe, ou c'est plus de bon-heur
D'ainsi mourir, que d'avoir tout l'honneur,
Pour vivre peu, d'un monarque Alexandre.

Je te hay, peuple[4], et m'en sert de tesmoin
Le Loir, Gastine[5] et les rives de Braye[6],
Et la Neuffaune[7] et la verte saulaye
Qui de Sabut[8] borne l'extreme coin.
Quand je me perds entre deux monts bien loin,
M'arraisonnant, seul, à l'heure j'essaye
De soulager la douleur de ma playe,

1. Toscans.
2. Cf. Tibulle, I, 1, 73; Properce, I, IV, 27, M.
3. Se plaise (N.; L.).
4. Hor.. *Od.*, III, I Pétrarq. M.
5. La forêt de Gastine.
6. Rivière du Vendômois.
7. Bocage appartenant à la maison de l'auteur. M.
8. Colline couverte de vignes,

Qu'amour encharne[1] au plus vif de mon soin.
  Là, pas à pas, Dame, je rememore
Ton front, ta bouche et les graces encore
De tes beaux yeux, trop fideles archers;
  Puis, figurant ta belle idole feinte
Dedans quelque eau, je sanglote une pleinte
Qui fait gemir le plus dur des rochers.

STANCES

  Quand au temple nous serons
Agenouillez, nous ferons
Les devots, selon la guise
De ceux qui pour louer Dieu,
Humbles, se courbent au lieu
Le plus secret de l'eglise.
  Mais quand au lict nous serons
Entrelacez, nous ferons
Les lascifs, selon les guises
Des amants, qui librement
Pratiquent folastrement
Dans les draps cent mignardises.
  Pourquoi doncque, quand je veux
Ou mordre tes beaux cheveux,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou toucher à ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans un cloistre enfermée?
  Pour qui gardes-tu tes yeux
Et ton sein delicieux,
Ta joue et ta bouche belle?
En veux-tu baiser Pluton

1. Anc. forme de incarner (L.; Lac., II ; Roq.; d'Aub., *Trag.*, p. 41).

Là-bas, après que Charon
T'aura mise en sa nacelle ?
  Après ton dernier trespas,
Gresle, tu n'auras là-bas
Qu'une bouchette blesmie,
Et quand, mort, je te verrois,
Aux ombres je n'avou'rois
Que jadis tu fus m'amie.
  Ton test[1] n'aura plus de peau,
Ny ton visage si beau
N'aura veines ny arteres ;
Tu n'auras plus que des dents
Telles qu'on les void dedans
Les testes des cimeteres[2].
  Doncques, tandis que tu vis,
Change, maistresse, d'advis,
Et ne m'espargne ta bouche ;
Incontinent tu mourras :
Lors tu te repentiras
De m'avoir esté farouche.
  Ah ! je meurs ! ah ! baise-moy !
Ah ! maistresse, approche-toy !
Tu fuis comme fan qui tremble ;
Au moins souffre que ma main
S'esbate un peu dans ton sein,
Ou plus bas, si bon te semble.

CHANSON

Las ! je n'eusse jamais pensé,
Dame qui causes ma langueur,

1. S. m., tête (Les 2 dans N.; R. de T., 14126; Bueg. Gl.); mais désigne spécialement le crâne (Chev., II, 252 ; d'Aubig., *Trag.*. éd. L., p. 133).
2. Cimetières (L., hist.).

De voir ainsi recompensé
Mon service d'une rigueur,
Et qu'en lieu de me secourir
Ta cruauté m'eust fait mourir.
  Si, bien accort, j'eusse apperceu,
Quand je te vy premierement,
Le mal que j'ay depuis receu
Pour aimer trop loyalement,
Mon cœur, qui franc avoit vescu,
N'eust pas esté si tost vaincu.
  Mais tu fis promettre à tes yeux,
Qui seuls me vindrent decevoir,
De me donner encore mieux
Que mon cœur n'esperoit avoir;
Puis, comme jaloux de mon bien
Ont transformé mon aise en rien. [6]
  Ce fut, Dame, ton bel accueil
Qui, pour me faire bien-heureux,
M'ouvrit par la clef de ton œil
Le paradis des amoureux;
Et, fait esclave en si beau lieu,
D'un homme je devins un dieu [1].
  Si bien que, n'estant plus à moy,
Mais à l'œil qui m'avoit blessé,
Mon cœur en gage de ma foy
A mon vainqueur j'ai delaissé,
Où serf si doucement il est
Qu'autre liberté lui desplait;
  Et, bien qu'il souffre jours et nuits
Mainte amoureuse adversité,
Le plus cruel de ses ennuis
Lui semble une felicité,
Et ne sçauroit jamais vouloir
Qu'un autre œil le face douloir [2] ... [24]
  Chanson, les estoilles seront
La nuict sans les cieux allumer,

1. Sappho ; Catulle.

2. Pour se douloir, se plaindre.

Et plustost les vents cesseront
De tempester dessus la mer,
Que de ses yeux la cruauté
Puisse amoindrir ma loyauté [1].

Lune à l'œil brun, déesse aux noirs chevaux,
Qui çà, qui là, qui haut, qui bas te tournent,
Et, de retours qui jamais ne sejournent,
Trainent ton char eternel en travaux,
A tes desirs les miens ne sont egaux,
Car les amours qui ton ame époinçonnent [2]
Et les amours qui mon cœur aiguillonnent
Divers souhaits desirent à leurs maux.
Toy, mignottant [3] ton dormeur de Latmie,
Voudrois toujours qu'une course endormie
Emblât [4] le train de ton char qui s'enfuit.
Mais moy, qu'Amour toute la nuict devore,
Depuis le soir je souhaite l'aurore [5],
Pour voir le jour, que me celoit ta nuit.

MADRIGAL

Que maudit soit le miroer [6] qui vous mire
Et vous fait estre ainsi fiere en beauté [7],
Ainsi enfler le cœur de cruauté,
Me refusant le bien que je desire !
Depuis trois ans pour vos yeux je souspire,

1. Pris de l'Arioste. M.
2. Piquent (N.; L.).
3. Caressant Endymion.
4. Entraîner rapidement, ravir subtilement (N.; Palsg., 734; L.; Burg. Gl.; Chev., I, 145).
5. Pétrarque. M.
6. Ou mirouër, selon la prononciation du XVIe s. (Palsg. 225; Lab. Gl.).
7. Ovide, *Am.*, II. XLII; Pétrarque. M.

Et si[1] mes pleurs, ma foy, ma loyauté,
N'ont, las! je meurs! de vostre cœur osté
Ce doux orgueil qui cause mon martyre.
Et cependant vous ne cognoissez pas
Que ce beau mois et vostre âge se passe,
Comme une fleur qui languit contre-bas[2],
Et que le temps passé ne se ramasse pas.
Tandis qu'avec la jeunesse et la grace,
Et le temps propre aux amoureux combas,
De tous plaisirs ne soyez jamais lasse,
Et sans aimer n'attendez le trespas.

Voicy le bois que ma saincte angelette
Sur le printemps anima de son chant;
Voicy les fleurs où son pied va marchant,
Lorsque, pensive, elle s'ébat seulette;
Io[3], voicy la prée[4] verdelette
Qui prend vigueur de sa main la touchant,
Quand pas à pas, pillarde, va[5] cherchant
Le bel émail de l'herbe nouvelette.
Icy chanter, là pleurer je la vy[6];
Icy sourire, et là je fus ravy
De ses beaux yeux par lesquels je des-vie[7];
Icy s'asseoir, là je la vy danser:
Sus le mestier d'un si vague penser
Amour ourdit les trames de ma vie.

Quand le grand œil dans les Jumeaux arrive,
Un jour plus doux serene l'univers,
D'espics crestez ondoyent les champs vers,

1. Et pourtant. Cf. p. 1.
2. Adv., dans une direction vers le bas (L.).
3. Ἰώ.
4. Pré, au fem. (N.; Palsg.; 159; Bart. Chr.; R. de la R.; L. Labbé; J. Gl.).
5. Rem. l'ellipse du pron.
6. Pétrarque. M.
7. Dévier, mourir Lac.; St-Alexis, S. 932), comme desvoier (R. du R.).

Et de couleurs se peinture la rive.
Mais quand sa fuite, obliquement tardive,
Par le sentier qui roulle de travers,
Atteint l'Archer, un changement divers
De jour, d'espics et de couleurs les prive.
Ainsi, quand l'œil de ma déesse luit
Dedans mon cœur, en mon cœur se produit
Maint beau penser qui me donne asseurance;
Mais aussi tost que mon rayon s'enfuit,
De mon printemps il avorte[1] le fruit,
Et, sans meurir, tranche mon esperance.

Fauche, garçon, d'une main pilleresse[2],
Le bel esmail de la verte saison,
Puis à plein poing en-jonche[3] la maison
Des fleurs qu'avril enfante en sa jeunesse.
Despen du croc ma lyre chanteresse :
Je veux charmer, si je puis, la poison[4]
Dont un bel œil enchanta ma raison
Par la vertu d'une œillade maistresse.
Donne-moy l'encre et le papier aussi :
En cent papiers, tesmoins de mon soucy,
Je veux tracer la peine que j'endure;
En cent papiers, plus dur que diamant,
Afin qu'un jour nostre race future
Juge du mal que je souffre en aimant.

Des maris grecs l'industrieuse Heleine,
L'aiguille en main, retraçoit les combas;
Dessus ta gaze en ce poinct[5] tu t'esbas,
Traçant le mal duquel ma vie est pleine.
Mais, tout ainsi, maistresse, que ta leine

1. Pour il fait avorter.
2. Pillarde.
3. Couvre de fleurs (N.; L.).
4. S. f. (L.; Malh.; Roquef.; J. Gl.; Chev., 1, 146).
5. En cette situation, ainsi.

D'un filet noir figure mon trespas,
Tout au rebours, pourquoy ne peins-tu pas
De quelque verd un espoir à ma peine ?
Las ! je ne vois sur ta gaze rangé
Sinon du noir, sinon de l'orangé,
Tristes tesmoins de ma longue souffrance.
O fier destin ! son œil ne me desfait
Tant seulement, mais tout ce qu'elle fait
Ne me promet qu'une desesperance.

Quand je te voy seule assise à par toy,
Toute amusée avecques ta pensée,
Un peu la teste encontre-bas baissée,
Te retirant du vulgaire et de moy,
Je veux souvent pour rompre ton esmoy,
Te saluer; mais ma voix offensée [1]
De trop de peur se retient amassée
Dedans la bouche, et me laisse tout coy.
Souffrir ne puis les rayons de ta veue;
Craintive au corps, mon ame tremble esmeue;
Langue ne [2] voix ne font leur action :
Seuls mes souspirs, seul mon triste visage,
Parlent pour moy, et telle passion
De mon amour donne assez tesmoignage.

Que dites-vous, que faites-vous, mignonne ?
Que songez-vous ? Pensez-vous point en moy ?
Avez-vous point soucy de mon esmoy,
Comme de vous le soucy m'espoinçonne ?
De vostre amour tout le cœur me bouillonne;
Devant mes yeux sans cesse je vous voy,
Je vous entens; absente, je vous oy [3],
Et mon penser d'autre amour ne resonne.

1. C. à d. atteinte de peur.
2. Ni.
3. Prés. de l'ind. de ouïr. — Virgile, *En.*, IV, 83.

J'ay vos beautez, vos graces et vos yeux
Gravez en moy, les places et les lieux
Où je vous vy danser, parler et rire.
Je vous tien mienne, et si [1] ne suis pas mien :
Je me perds tant en vous, que je desire.
Que tout sans vous, maistresse, ne m'est rien.

ELEGIE A CASSANDRE

Mon œil, mon cœur, ma Cassandre, ma vie,
Hé! qu'à bon droit tu dois porter d'envie
A ce grand roy [2] qui ne veut plus souffrir
Qu'à mes chansons ton nom se vienne offrir.
C'est luy qui veut qu'en trompette j'eschange
Mon luth, afin d'entonner sa louange,
Non de luy seul, mais de tous ses ayeux
Qui sont là haut assis au rang des dieux.
Je le feray, puis qu'il me le commande.
Car d'un tel roy la puissance est si grande,
Que tant s'en faut qu'on la puisse eviter,
Qu'un camp armé n'y pourroit resister.
Mais que me sert d'avoir tant leu Tibulle,
Gallus, Ovide, et Properce et Catulle,
Avoir tant veu Petrarque et tant noté.
Si par un roy le pouvoir m'est osté
De les ensuivre, et s'il faut que ma lyre,
Pendue au croc, ne m'ose plus rien dire?
Doncques en vain je me paissois d'espoir
De faire un jour à la Tuscane voir
Que nostre France, autant qu'elle, est heureuse
A souspirer une plainte amoureuse,
Et, pour monstrer qu'on la peut surpasser,

1. Et pourtant je.
2. Henri II.

J'avois desja commencé de trasser
Mainte elegie à la façon antique,
Mainte belle ode, et mainte bucolique,
  Car, à vray dire, encore mon esprit
N'est satisfait de ceux qui ont escrit
En nostre langue, et leur Muse merite
Ou du tout rien, ou faveur bien petite.
  Non que je sois vanteur si glorieux
D'oser passer les vers laborieux
De tant d'amants qui se plaignent en France;
Mais pour le moins j'avoy bien esperance
Que, si mes vers ne marchoient les premiers,
Ils ne seroient sans honneur les derniers... [8]
  Que pleures-tu, Cassandre, ma douce ame?
Encore Amour ne veut couper la trame
Qu'en ta faveur je pendis au métier,
Sans achever l'ouvrage tout entier.
  Mon roy n'a pas d'une tigre [1] sauvage
Succé le laict, et son jeune courage,
Ou je me trompe, a senti quelquefois
Le trait d'Amour, qui surmonte les roys... [10]

(Après avoir chanté les combats, il reviendra donc à ses amours et reprendra son luth. Ainsi Achille :)

Son luth doré prenoit entre ses mains,
Teintes encor de meurdres [2] inhumains,
Et vis à vis du fils de Menetie
Chantoit l'amour de Briséis s'amie [3],
Puis tout soudain les armes reprenoit
Et plus vaillant au combat retournoit... [8]

J'alloy roulant ces larmes en mes yeux [4],
Or' plein de doute, ore [5] plein d'esperance,

1. Fém. de tigre (L., hist.); Rons. a dit aussi tigresse (N.).
2. *Dr* étym. est antérieur à *tr* insolite (Br. Dict.).
3. Élis., pour sa amie. V. M'amour.
4. Virg., *Georg.*, IV, 559 et suiv.
5. Tantôt... tantôt.

Lorsque Henry, loing des bornes de France,
Vengeoit l'honneur de ses premiers ayeux;
  Lorsqu'il trenchoit d'un bras victorieux,
Au bord du Rhin, l'espagnole vaillance,
Ja [1] se traçant de l'aigu de sa lance
Un beau sentier pour s'en aller aux cieux.
  Vous, sainct troupeau qui dessus Pinde errez,
Et qui de grace ouvrez et desserrez
Vos doctes eaux à ceux qui les vont boire,
  Si quelquefois vous m'avez abreuvé,
Soit pour jamais ce souspir engravé
Au plus sainct lieu du temple de Memoire.

1. Déjà, mais souvent explétif (Chev., III, 307; La Font. dans L.).

LIVRE SECOND[1]

AMOURS DE MARIE

PREMIÈRE PARTIE

ELEGIE A SON ELEGIE

. . . . . [122]

Quand un jeune homme peut heureusement choisir
Une belle maistresse eslue à son plaisir,
Soit de haut ou bas lieu, pourveu qu'elle soit fille
Humble, courtoise, honneste, amoureuse et gentille,
Sans fard, sans tromperie, et qui sans mauvaistié[2]
Garde de tout son cœur une simple amitié,
Aimant trop mieux cent fois à la mort estre mise
Que de rompre sa foy quand elle l'a promise,
Il la faut bien aimer tant qu'on sera vivant,
Comme un rare joyau qu'on trouve peu souvent... [4]

N'est-ce pas un grand bien, quand on fait un voyage,
De rencontrer quelqu'un qui d'un pareil courage
Veut nous accompagner et comme nous passer
Les chemins, tant soient-ils fascheux à traverser?

1. Le liv. II, *Amours de Marie*, publié en 1556, est composé, pour la première partie, de : 67 sonnets, 6 madrigaux, 22 chansons, 1 pastorale et 5 élégies et pièces div.; pour la seconde partie, de : 13 sonnets, 1 stance, 1 élégie; en tout 116 pièces. La première partie a été commentée par Remy Belleau.

2. Méchanceté (N.; Burg. Gl.; Marot).

Aussi n'est-ce un grand bien de trouver une amie
Qui nous ayde à passer ceste chetive vie,
Qui, sans estre fardée ou pleine de rigueur,
Traitte fidelement de son amy le cœur?
Dy-leur, si de fortune une belle Cassandre,
Vers moy se fust monstrée un peu courtoise et tendre,
Un peu douce et traitable, et soigneuse à guerir
Le mal dont ses beaux yeux dix ans m'ont fait mourir,
Non seulement du corps, mais, sans plus, d'une œillade
Eust voulu soulager mon pauvre cœur malade,
Je ne l'eusse laissée, et m'en soit à tesmoin
Ce jeune enfant ailé qui des amours a soin.
Mais voyant que tousjours elle marchoit plus fiere,
Je desliay du tout mon amitié premiere,
Pour en aimer une autre en ce pays d'Anjou,
Où maintenant Amour me detient sous le jou[1]... [38]

Marie, vous avez la joue aussi merveille
Qu'une rose de may; vous avez les cheveux
De couleur de chastaigne, entrefrisez de nœuds,
Gentement[2] tortillez tout autour de l'oreille.
Quand vous estiez petite, une mignarde abeille
Dans vos levres forma son nectar savoureux,
Amour laissa ses traits dans vos yeux rigoureux,
Pithon[3] vous fit la voix à nulle autre pareille.
Vous avez les tetins comme deux monts de lait,
Qui pommelent[4] ainsi qu'au printemps nouvelet
Pommelent deux boutons que leur châsse[5] environne.
De Junon sont vos bras, des Graces vostre sein,
Vous avez de l'Aurore et le front et la main,
Mais vous avez le cœur d'une fiere lionne.

1. Joug (les 2 dans N.; L., hist.; Chev., II, 172).
2. Gentiment (N.).
3. Πείθω, la Persuasion.
4. S'arrondissent en forme de pommes (Pougans ; Pommelu).
5. Doublet de caisse, *capsa* (Br. Dict.; Lab. Gl.: Capse), enveloppe du bouton, sorte de capsule.

Douce, belle, gentille et bien-flairante[1] rose[2],
Que tu es à bon droit à Venus consacrée !
Ta delicate odeur hommes et dieux recrée,
Et, bref, rose, tu es belle sur toute chose.
La Grace pour son chef un chapelet[3] compose
De ta feuille, et tousjours sa gorge en est parée;
Et mille fois le jour la gaye Cytherée
De ton eau pour son fard sa belle joue arrose.
Ha Dieu ! que je suis aise alors que je te voy
Esclore au poinct du jour sur l'espine à requoy[4]
Aux jardins de Bourgueil, près d'un bois solitaire !
De toy les nymphes ont les coudes et le sein,
De toy l'Aurore emprunte et sa joue et sa main,
Et son teint ceste[5] là qui d'Amour est la mere.

CHANSON

Je veux chanter en ces vers ma tristesse[6],
Car autrement chanter je ne pourrois,
Veu que je suis absent de ma maistresse;
Si je chantois autrement je mourrois.
Pour ne mourir il faut donc que je chante
En chants piteux ma plaintive langueur,
Pour le depart de ma maistresse absente,
Qui de mon sein m'a desrobé le cœur... [24]
Et soit que j'erre au plus haut des montagnes,

1. Fleurante (N.; L.).
2. Anacréon, LIII. B.
3. Petite coiffure, guirlande, couronne (N.; Br. Dict.; Lab. Gl.; Chev., II, 193).
4. A ou en requoy, en secret, tranquillement (N.; Palsg., 841; Burg. Gl.: Coi; Gach. Gl.).
5. Cest, ceste, p. icest. iceste, pronom démonst. (Chev., III, 190; Bourg. Gr., p. 38).
6. Marulle. B.

Ou dans un bois, loin de gens et de bruit,
Ou dans les prés, ou parmy les campagnes,
Toujours à l'œil ce beau pourtrait me suit... [16]
Quand j'apperçoy la rose sur l'espine,
Je pense voir de ses levres le teint;
Mais la beauté de l'une au soir decline,
L'autre beauté jamais ne se desteint... [8]
Si j'enten bruire une fontaine claire,
Je pense ouyr sa voix dessus le bord,
Qui, se plaignant de ma triste misere,
M'appelle à soy pour me donner confort... [4]
Amour vraiment est une maladie;
Les medecins la sçavent bien juger,
En la nommant fureur de fantaisie
Qui ne se peut par herbes soulager[1]... [8]

Marie, qui voudroit vostre nom retourner,
Il trouveroit Aimer : aimez-moy donc, Marie;
Puisque vostre beau nom à l'amour vous convie,
Il faut vostre jeunesse à l'amour adonner.
S'il vous plaist pour jamais vostre amy m'ordonner,
Ensemble nous prendrons les plaisirs de la vie,
D'une amour contre-aimée, et jamais autre envie
Ne me pourra le cœur du vostre détourner.
Si faut-il bien[2] aimer au monde quelque chose;
Celuy qui n'aime point, pour son but se propose
Une vie d'un Scythe, et ses jours veut passer
Sans gouster la douceur des douceurs la meilleure.
Eh! qu'est-il rien de doux sans Venus[3]? Las, à l'heure
Que je n'aimeray plus, puissé-je trespasser!

Je veux, me souvenant de ma gentille amie,
Boire ce soir d'autant[4], et pour ce, Corydon,

1. Ovide, *Met.*, I, 523; Tibulle, II, III, B.
2. Il faut pourtant bien (L.: Si).
3. Mimnerme; A. Chénier, p. 169.
4. En proport. de mon amour.

Fay remplir mes flacons et verse à l'abandon
Du vin pour resjouir toute la compagnie.
Soit que m'amie ait nom ou Cassandre ou Marie,
Neuf fois je m'en vais boire aux lettres de son nom;
Et toy, si de ta belle et jeune Magdelon [1],
Belleau, l'amour te poind, je te pri', ne l'oublie.
Apporte ces bouquets que tu m'avois cueillis,
Ces roses, ces œillets, ce jasmin et ces lis;
Attache une couronne à l'entour de ma teste [2].
Gaignons ce jour icy, trompons nostre trespas;
Peut-estre que demain nous ne reboirons pas.
S'attendre au lendemain n'est pas chose trop preste [3].

Mignonne, levez-vous, vous estes paresseuse,
Ja [4] la gaye alouette au ciel a fredonné,
Et ja le rossignol doucement jargonné,
Dessus l'espine assis, sa complainte amoureuse.
Sus! debout! allons voir l'herbelette perleuse,
Et vostre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets aimés auxquels aviez donné
Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.
Harsoir [5] en vous couchant vous jurastes vos yeux
D'estre plutost que moi ce matin esveillée;
Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,
Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée [6].
Çà, çà, que je les baise, et vostre beau tetin,
Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin.

Amour est un charmeur : si je suis une année,
Avecques ma maistresse à deviser toujours,

1. C'était, suivant Colletet, le nom de la maitresse chantée par Remy Belleau.
2. Anacréon, VI. B.
3. Qui est à la disposition (L., hist., ex. de Montaigne).
4. Déjà*.
5. Ou hersoir, hier au soir (N.; Burg., II, 270; Th. fr.. Gl; J. Gl.).
6. Fermés (N.: L.). Pour la rime il a employé une tournure grecque vicieuse en français.

Et à luy raconter quelles sont mes amours,
L'an me semble plus court qu'une courte journée [1].
Si quelque tiers survient, j'en ai l'ame gennée,
Ou je deviens muet, ou mes propos sont lours;
Au milieu du devis s'esgarent mes discours,
Et tout ainsi que moi ma langue est estonnée.
Mais, quand je suis tout seul auprès de mon plaisir,
Ma langue interpretant le plus de mon desir,
Alors de caqueter [2] mon ardeur ne fait cesse;
Je ne fais qu'inventer, que conter, que parler :
Car, pour estre cent ans auprès de ma maistresse,
Cent ans me sont trop courts, et ne m'en puis aller.

Cache pour ceste nuict ta corne, bonne lune;
Ainsi Endymion soit tousjours ton amy,
Et, sans se réveiller, en ton sein endormy,
Ainsi nul enchanteur jamais ne t'importune;
Le jour m'est odieux, la nuict m'est opportune;
Je crains de jour l'aguet d'un voisin ennemy;
De nuict, plus courageux, je traverse parmy
Les espions, couvert de la courtine [3] brune.
Tu sçais, Lune, que [4] peut l'amoureuse poison :
Le dieu Pan pour le prix d'une blanche toison
Peut bien flechir ton cœur. Et vous, Astres insignes,
Favorisez au feu qui me tient allumé :
Car, s'il vous en souvient, la plus part de vous, Signes,
N'a place dans le ciel que pour avoir aimé.

CHANSON

Fleur angevine de quinze ans [5]
Ton front monstre assez de simplesse :

1. Cf. A. Chénier, p. 227.
2. Parler avec volubilité, *gavrive* (N.), Ronsard le conjugue.
3. Rideau, voile de la nuit.
4. *Quod*, ce que (L.).
5. Marulle. B.

Mais ton cœur ne cache au dedans
Sinon que malice et finesse,
Celant sous ombre d'amitié
Une jeunette mauvaistié [1].
Ren[2]-moy (si tu as quelque honte)
Mon cœur, que tu m'as emmené,
Dont tu ne fais non plus de conte[3]
Que d'un prisonnier enchaisné,
Ou d'un valet, ou d'un forcere[4],
Qui est esclave d'un corsaire.
Une autre moins belle que toy,
Mais plus que toy courtoise et bonne,
Le veut de grace avoir de moy,
Me priant que je le luy donne.
Elle l'aura, puis qu'autrement
Il n'a de toy bon traitement.
Mais non, j'aime trop mieux qu'il meure
Dedans la prison de tes mains,
J'aime trop mieux qu'il y demeure
Tourmenté de maux inhumains,
Qu'en te changeant, jouir de celle
Qui m'est plus douce et non si belle.

Vous mesprisez nature : estes-vous si cruelle
De ne vouloir aimer? Voyez les passereaux
Qui demenent [5] l'amour; voyez les colombeaux [6]
Regardez le ramier, voyez la tourterelle;
Voyez deçà, delà, d'une fretillante aile
Voleter par les bois les amoureux oiseaux :
Voyez la jeune vigne embrasser les ormeaux,
Et toute chose rire en la saison nouvelle [7].

1. Méchanceté*.
2. Rend ou ren, sans s (Burg. Gr., II, 120); Amp. Form., 420).
3. Ou compte, indifféremment (L. hist.; Br. Dict.).
4. Ou forçaire, forçat (L.; d'Aubigné, *Trag.*, éd. L., p. 90).
5. V. act., faire, mener, *agitare* (N.; L., hist. et étym.; St-Alexis, 021 d, 86 a; R. de la R.).
6. Dim. de colomb. pigeon (L.; Pougens).
7. V. A. Chénier, p. 31. Théocrite, XXVII, 4.

Ici la bergerette[1], en tournant son fuseau,
Desgoise ses amours, et là le pastoureau
Respond à sa chanson. Icy toute chose aime;
Tout parle de l'amour, tout s'en veut enflammer[2];
Seulement vostre cœur, froid d'une glace extreme,
Demeure opiniastre et ne veut point aimer.

CHANSON

Demandes-tu, chere Marie[3]
Quelle est pour toy ma pauvre vie?
Je jure par tes yeux qu'elle est
Telle qu'ordonner te la plaist,
Pauvre, chetive, langoureuse,
Dolente, triste, malheureuse;
Et tout le plus fascheux esmoy
D'amour fascheux loge chez moy.
Après, demandes-tu, Marie,
Quels compagnons suivent ma vie?
Suivie en sa fortune elle est
De tels compagnons qu'il te plaist,
Ennuy, travail, peine, tristesse,
Larmes, souspirs, sanglots, destresse;
Et tout le plus fascheux soucy
D'amour fascheux y loge aussi... [4]

CHANSON

Amour, dy-moy, de grace (ainsi des bas[4] humains
Et des dieux soit tousjours l'empire entre tes mains),

1. Dim. de bergère (L.).
2. Cf. Lucrèce, I, 10. B.
3. Marulle. B.
4. Infimes.

Qui te fournist de fleches,
Veu que tousjours colere en mille et mille lieux
Tu pers tes traits ès cœurs des hommes et des dieux,
Empennez de flammeches ?

Mais je te pri', dy-moi, est-ce point le dieu Mars,
Quand il revient chargé du butin des soldars[1]
Occis à la bataille ?
Ou bien si c'est Vulcan qui dedans ses fourneaux
(Après les tiens perdus) t'en refait de nouveaux
Et tousjours t'en rebaille ?

Paurret (respond Amour), et quoy ! ignores-tu
La rigueur, la douceur, la force, la vertu
Des beaux yeux de t'amie ?
Plus je respan[2] de traits sus[3] hommes et sus dieux,
Et plus d'un seul regard m'en fournissent les yeux
De ta belle Marie.

LE VOYAGE DE TOURS

L'Huillier, à qui Phebus, comme au seul de nostre âge,
A donné ses beaux vers et son luth en partage,
En ta faveur icy je chante les amours
Que Perrot et Thoinet souspirerent à Tours,
L'un espris de Francine et l'autre de Marie.
Ce Thoinet est Baïf, qui doctement manie
Les mestiers d'Apollon ; ce Perrot est Ronsard
Que la Muse n'a fait le dernier en son art.
Si ce grand duc de Guyse, honneur de nostre France,
N'amuse point ta plume en chose d'importance,

1. Fréqu. sous cette forme dans Ronsard (N. : Souldart ; Th. fr. Gl.; Chev., II, 359).

2. V. le paradigme des v. de la 4e conj. dans Burg. Gr., II, p. 119.

3. Sur (Chev., III, 385).

Preste moy ton oreille, et t'en viens lire icy
L'amour de ces pasteurs et leur voyage aussy.

—

C'estoit en la saison que l'amoureuse Flore
Faisoit pour son amy les fleurettes esclore,
Par les prez bigarrez d'autant d'esmail de fleurs
Que le grand arc du ciel s'esmaille de couleurs;
Lorsque les papillons et les blondes avettes [1],
Les uns chargez au bec, les autres aux cuissettes,
Errent par les jardins, et les petits oiseaux
Voletans par les bois de rameaux en rameaux,
Amassent la bechée [2], et parmy la verdure
Ont souci comme nous de leur race future.
Thoinet, en ce beau temps, passant par Vendomois,
Me mena voir à Tours Marion que j'aymois,
Qui aux nopces estoit d'une sienne cousine;
Et ce Thoinet aussi alloit voir sa Francine
Que la grande Venus, d'un trait plein de rigueur,
Luy avoit près le Clain escrite dans le cœur.
Nous partismes tous deux du hameau de Coustures [3]
Nous passasmes Gastine et ses hautes verdures;
Nous passasmes Marré et vismes à mi-jour
Du pasteur Phelippot s'eslever la grand'tour
Qui de Beaumont-la-Ronse, honore le village,
Comme un pin fait honneur aux arbres d'un bocage.
Ce pasteur, qu'on nommoit Phelippot le Gaillard,
Courtois, nous festoya jusques au soir bien tard.
De là vinsmes coucher au gué de Lengenrie,
Sous des saules plantez le long d'une prairie;
Puis, dès le poinct du jour redoublant le marcher,
Nous vismes en un bois s'eslever le clocher
De Sainct-Cosme, près Tours, où la nopce gentille
Dans un pré se faisoit au beau milieu de l'isle.

1. Ou apettes, abeilles (Chev., II, 402; J. Gl.).
2. Becquée (Les 2 dans N.; L.; J. Gl.).
3. Lieu de naissance de Ronsard. B.

Là Francine dançoit, de Thoinet le souci;
Là Marion balloit[1], qui fut le mien aussi;
Puis, nous mettant tous deux en l'ordre de la dance,
Thoinet tout le premier ceste plainte commence :... [10]
« Je suis, s'il t'en convient, Thoinet qui, dès jeunesse,
Te voyant sur le Clain, t'appela sa maistresse,
Qui musette et flageol[2] à ses levres usa
Pour te donner plaisir; mais cela m'abusa... [4]
Et toutefois le temps, qui les prez de leurs herbes
Despouille d'an en an, et les champs de leurs gerbes,
Ne m'a point despouillé le souvenir du jour
Ny du mois où je mis en tes yeux mon amour,
Ny ne fera jamais, voire eussé-je avallée
L'onde qui court là bas sous l'obscure vallée[3].
C'estoit au mois d'avril, Francine, il m'en souvient,
Quand tout arbre florit, quand la terre devient
De vieillesse en jouvence, et l'estrange[4] arondelle
Fait contre un soliveau sa maison naturelle;
Quand la limace, au dos qui porte sa maison,
Laisse un trac[5] sur les fleurs; quand la blonde toison
Va couvrant la chenille, et quand parmy les prées
Volent les papillons aux ailes diaprées,
Lors que fol je te vy, et depuis je n'ay peu
Rien voir après tes yeux que tout ne m'ait despleu.
Six ans sont ja passez, et si dedans l'oreille
J'entens encor le son de ta voix nompareille,
Qui me gaigna le cœur, et me souvient encor
De ta vermeille bouche et de tes cheveux d'or,
De ta main, de tes yeux, et si le temps qui passe
A depuis desrobé quelque peu de leur grace,
Si est-ce que[6] de toy je ne suis moins ravy
Que je fus sur le Clain le jour que je te vy
Surpasser en beauté toutes les pastourelles

1. Dansait (N.; L.).
2. Antérieur à flageolet (N.; Br. Dict.).
3. Le Léthé.
4. Étrangère (N.; L.; Palsg., 380; J. Gl.).
5. S. m., trace (N.; L.; Palsg., 276).
6. Pourtant. Après *si*, inversion du sujet du verbe.

Que les jeunes pasteurs estimoient les plus belles;
Car je n'ay pas esgard à cela que tu es,
Mais à ce que tu fus, tant les amoureux traits
Te graverent dans moy, voire de telle sorte
Que telle que tu fus telle au cœur je porte .. [56]
Ha! cruelle, demeure, et tes yeux amoureux
Ne destourne de moy. Ha! je suis malheureux,
Car je cognois mon mal, et si[1] ai cognoissance
D'Amour et de sa mere, et quelle est leur puissance... [8]
O belle aux doux regards! Francine au beau sourcy,
Baise-moy, je te prie, et m'embrasses ainsi
Qu'un arbre est embrassé d'une vigne bien forte.
Souvent un vain baiser quelque plaisir apporte[2].
Je meurs! tu me feras despecer ce bouquet,
Que j'ai cueilli pour toy, de thym et de muguet. »... [16]
J'ouvroy[3] desja la levre après Thoinet pour dire
De combien Marion estoit encores pire
Quand j'avise sa mere en haste gagner l'eau,
Et sa fille emmener avec elle en bateau,
Qui, se jouant sur l'onde, attendoit ceste charge,
Lié contre le tronc d'un saule au feste large... [4]
Et voyant le bateau qui s'enfuyoit de moy... [4]
Parlant à Marion, je chantoy ce convoy[4] :
« Bateau qui par les flots ma chere vie emportes,
Des vents en ta faveur les haleines soient mortes!... [8]
Que les bords soient semez de mille belles fleurs
Representans sur l'eau mille belles couleurs... [24]
Que ne puis-je muer ma ressemblance humaine
En la forme de l'eau qui ceste barque emmeine!
J'irois en murmurant sous le fond du vaisseau,
J'irois tout alentour, et mon amoureuse eau
Baiseroit or' sa main, ore[5] sa bouche franche,
La suyvant jusqu'au port de la Chappelle blanche;
Puis forçant mon canal pour ensuivre mon vueil[6],

1. Aussi*.
2. V. A. Chénier, p. 80.
3. 1re pers. de l'imparf. sans s (N. Gr.).
4. Littéralement, cet accompagnement (N.).
5. Tantôt... tantôt*.
6. Vouloir, volonté (N.; J. le

Par le trac[1] de ses pas j'irois jusqu'à Bourgueil,
Et là, dessous un pin couché sur la verdure,
Je voudrois revestir ma premiere figure... [18]
Je veux faire un beau lict d'une verte jonchée,
De parvanche fueillue encontre-bas couchée,
De tym qui fleure[2] bon et d'aspic porte-épy,
D'odorant poliot contre terre tapy,
De neufard[3] tousjours verd qui les tables imite,
Et de jonc qui les bords des rivieres habite.
Je veux jusques au coude avoir l'herbe, et si veux
De roses et de lys couronner mes cheveux;
Je veux qu'on me défonce une pippe angevine,
Et en me souvenant de ma toute divine,
De toy, mon doux soucy, espuiser jusqu'au fond
Mille fois ce jourd'hui mon gobelet profond,
Et ne partir d'icy jusqu'à tant[4] qu'à la lie
De ce bon vin d'Anjou la liqueur soit faillie[5]... [26]
Quel passe-temps prens-tu d'habiter la vallée
De Bourgueil, où jamais la Muse n'est allée?
Quite-moy ton Anjou et vien en Vendomois.
Là s'eslevent au ciel les sommets de nos bois,
Là sont mille taillis et mille belles plaines,
Là gargouillent les eaux de cent mille fontaines,
Là sont mille rochers, où Échon à l'entour,
En resonnant mes vers, ne parle que d'amour.
Ou bien, si tu ne veux, il me plaist de me rendre
Angevin, pour te voir et ton langage apprendre;
Et là, pour te flechir, les hauts vers que j'avois
En ma langue traduits du Pindare gregeois,
Humble je redirai en un chant plus facile
Sur le doux chalumeau du pasteur de Sicile[6]... [12]
Là, sans ambition de plus grands biens avoir,
Contenté seulement de t'aimer et te voir,

Maire, dans Palsg., 62; Rabelais, Marot; Roquef.; Lac.).
1. La trace*.
2. Sent*.
3. Nénufar (Br. Dict.).
4. Suivi du subj. (N.; Palsg., 856; L.; A. Chénier, p. 251).
5. Faillir, faire défaut, manquer.
6. Virgile, *Egl.*, X, 51,

Je passeroy mon âge et sur ma sepulture
Les Angevins mettroient ceste breve escriture :
  Celui qui gist icy, touché de l'aiguillon
Qu'Amour nous laisse au cœur, garda comme Apollon
Les troupeaux de sa dame, et en ceste prairie
Mourut en bien-aimant une belle Marie;
Et elle après sa mort mourut aussi d'ennuy,
Et sous ce verd tombeau repose avecques luy. »... [10]

Si j'estois Jupiter, Sinope, vous seriez
Mon espouse Junon; si j'estois roy des ondes,
Vous seriez ma Tethys, royne des eaux profondes,
Et pour vostre maison l'Océan vous auriez.
  Si la terre estoit mienne, avec moy vous tiendriez [1]
L'empire de la terre aux mammelles feconde,
Et, dessus une coche[2], en belles tresses blondes,
Par le peuple en honneur déesse vous iriez[3].
  Mais je ne suis pas dieu et si[4] ne le puis estre :
Le ciel pour vous servir seulement m'a fait naistre,
De vous seule je pren mon sort aventureux.
  Vous estes tout mon bien, mon mal et ma fortune ;
S'il vous plaist de m'aimer je deviendray Neptune,
Tout Jupiter, tout roy, tout riche et tout heureux.

CHANSON

  Voulant, ô ma douce moitié,
T'asseurer que mon amitié
Jamais ne se verra faillie[5],
Je te fis, pour t'asseurer mieux,

1. V. p. 8.
2. Char. Genre alors indécis (L. hist.; féminin dans N.).
3. Virgile, *En.*, VI, 785.
4. Cf. p. 1.
5. Épuisée.

Un serment juré par mes yeux,
Et par mon cœur et par ma vie.
« Tu jures ce qui n'est à toy;
Ton cœur et tes yeux sont à moy
D'une promesse irrevocable, »
Ce me dis-tu. Las! pour le moins
Reçoy mes larmes pour tesmoins
Que ma parole est veritable!
Alors, belle, tu me baisas,
Et doucement des-attisas
Le feu qui brusle mon courage,
Puis tu fis signe de ton œil
Que tu recevois bien mon dueil
Et mes larmes pour tesmoignage [1].

Que dis-tu, que fais-tu, pensive tourterelle,
Dessus cet arbre sec? — Las! passant, je lamente.
— Pourquoi lamentes-tu? — Pour ma compagne absente,
Plus chere que ma vie. — En quelle part [2] est-elle?
— Un cruel oiseleur, par glueuse cautelle [3],
L'a prise et l'a tuée, et nuict et jour je chante
Son trespas dans ce bois, nommant la mort meschante
Qu'elle ne m'a tuée avecques ma fidelle.
— Voudrois-tu bien mourir avecques ta compaigne?
— Aussi bien je languis en ce bois tenebreux,
Où tousjours le regret de sa mort m'accompaigne.
— O gentils oiselets, que vous estes heureux [4]!
Nature d'elle-mesme à l'amour vous enseigne [5]
Qui mourez et vivez fideles amoureux.

1. Marulle. B.
2. Lieu (L.).
3. Artifice, ruse, par cautelle, *ex insidiis* (N.; Lac.; Bart., Ch.).
4. V. A. Chénier, p. 107.
5. Pour instruire, avec rég. ind. (L.; mais voy. l'ex. de Voiture).

CHANSON

Quand j'estois libre [1], ains que [2] l'amour cruelle
Ne fut éprise encore en ma mouelle,
Je vivois bien heureux;
Comme à l'envy, les plus accortes filles
Se travailloient, par leurs flames gentilles,
De me rendre amoureux!

Mais tout ainsi qu'un beau poulain farouche [3]
Qui n'a masché le frein dedans la bouche,
Va seulet écarté,
N'ayant soucy sinon d'un pied superbe
A mille bonds fouler les fleurs et l'herbe,
Vivant en liberté;

Ores [4] il court le long d'un beau rivage,
Ores il erre en quelque bois sauvage
Ou sur quelque mont haut;
De toutes parts les poutres [5] hennissantes
Lui font l'amour, pour néant [6] blandissantes [7],
A luy, qui ne s'en chaut;

Ainsi, j'allois desdaignant les pucelles
Qu'on estimoit en beauté les plus belles,
Sans respondre à leur vueil [8];
Lors je vivois amoureux de moy-mesme,
Content et gay, sans porter couleur blesme,
Ny les larmes à l'œil.

1. Marulle. B.
2. Avant que (Burg. Gr., II, 376; Chev., III, 351).
3. Horace, *Odes*, III, II. B.
4. Maintenant.
5. Jument, *pullitrum* (N.; Br. Dict.; Rabelais).
6. En vain.
7. Caressantes*.
8. Volonté*.

J'avois escrite au plus haut de la face,
Avec la honte, une agréable audace
Pleine d'un franc desir ;
Avec le pied marchoit ma fantaisie
De çà de là, sans peur ne jalousie,
Vivant de mon plaisir.

Mais, aussi tost que par mauvais desastre
Je vey ton sein blanchissant comme albastre,
Et tes yeux, deux soleils,
Tes beaux cheveux espanchez par ondées,
Et les beaux lys de tes levres bordées
De cent œillets vermeils,

Incontinent j'appris que c'est service ;
La liberté, de ma vie nourrice,
S'eschappa loin de moy ;
Dedans tes rets ma première franchise[1],
Pour obéir à ton bel œil, fut prise
Esclave sous ta loy.

Tu mis cruelle en signe de conqueste,
Comme vainqueur[2], tes deux pieds sur ma teste,
Et du front m'as osté
La jeune honte et l'audace premiere,
Accouardant[3] mon ame prisonniere,
Serve à ta volonté.

Vengeant d'un coup mille fautes commises[4]
Et les beautez qu'à grand tort j'avois mises
Par-avant à mespris,
Qui me prioient, en lieu que je te prie.
Mais d'autant plus que merci je te crie,
Tu es sourde à mes cris,

1. Liberté[a].
2. Properce, I, I, B.
3. *Accouarder*, mot nouveau inventé par Ronsard, dit Belleau; pas précisément, l'anc. langue avait *couarder* (N.). et *accouardir* (L.; Palsg., 621).
4 Pétrarque. B.

Et ne respons non plus que la fontaine
Qui de Narcis mira la forme vaine,
Vengeant dessus son bord
Mille beautez des nymphes amoureuses
Que cet enfant, par mines desdaigneuses,
Avoit mises à mort.

AMOURETTE

Or' que[1] l'hyver roidit la glace épesse,
Rechauffons-nous, ma gentille maistresse,
Non accroupis dans le fouyer[2] cendreux,
Mais au plaisir des combats amoureux.
Assisons-nous[3] sur ceste molle couche ;
Sus, baisez-moy de vostre belle bouche,
Pressez mon col de vos bras deliez,
Et maintenant vostre mere oubliez.
Que de la dent vostre tetin je morde,
Que vos cheveux fil à fil je destorde ;
Il ne faut point en si folastres jeux
Comme au dimanche arranger ses cheveux.
Approchez-vous, tendez-moy vostre oreille :
Ha ! vous avez la couleur plus vermeille
Que par-avant ; avez-vous point ouy
Quelque doux mot qui vous ait resjouy ?
Je vous disois que la main j'allois mettre
Sur vos genoux ; le voulez-vous permettre ?
Vous rougissez, maistresse ; je voy bien
A vostre front que je vous fais grand bien.
Quoi ! vous faut-il cognoistre à vostre mine ?
Je jure Amour que vous estes si fine,
Que, pour mourir[4], de bouche ne diriez
Qu'on vous le fist, bien que le desiriez :

1. Maintenant que.
2. Foyer (L.; J. Gl.).
3. Pour asseyons-nous. L's euphonique remplace la diphthongaison.
4. Même devant la mort.

Car toute fille, encor' qu'elle ait envie
Du jeu d'aimer, desire estre ravie :
Tesmoin en est Helene, qui suivit
D'un franc vouloir Paris qui la ravit.
  Je veux user d'une douce main forte.
Ha ! vous tombez, vous faites ja[1] la morte !
Ha ! quel plaisir dans le cœur je reçoy !
Sans vous baiser vous mocqueriez de moy
En vostre lit quand vous seriez seulette.
Or sus, c'est fait, ma gentille brunette ;
Recommençons à fin que nos beaux ans
Soyent rechauffez en combats si plaisans.

LA QUENOUILLE

Quenouille [2], de Pallas la compagne et l'amie,
Cher present que je porte à ma chere ennemie,
Afin de soulager l'ennuy qu'elle a de moy,
Disant quelque chanson en filant dessur [3] toy,
Faisant pirouetter, à son huys amusée,
Tout le jour son rouet et sa grosse fusée.
  Sus ! quenouille, suis moy, je te meine servir
Celle que je ne puis m'engarder de suivir [4].
Tu ne viendras ès main d'une pucelle oisive,
Qui ne fait qu'attifer sa perruque lascive,
Et qui perd tout le jour à mirer et farder
Sa face, à celle [5] fin qu'on l'aille regarder ;
Mais bien entre les mains d'une disposte [6] fille
Qui devide, qui coust, qui mesnage [7] et qui file

1. Déjà.
2. Théocrite, XXVIII. B.
3. Sur, prép. (St-Alexis, 0 120 a ; Gach. Gl.).
4. Suivre (R. de la R. ; L.).
5. Pron. dém. employé pour l'adj. dém. (Gach. Gl. ; Chev., III, 186; Rabelais, Amyot dans L.).
6. Fém. de dispos (L.).
7. Fait le ménage (L. hist.).

Avecque ses deux sœurs pour tromper ses ennuis,
L'hyver devant le feu, l'esté devant son huys.
Aussi je ne voudrois que toy, quenouille gente [1],
Qui es de Vendomois (où le peuple se vante
D'estre bon ménager), allasses en Anjou
Pour demeurer oisive et te rouiller au clou.
Je te puis asseurer que sa main délicate
Filera dougément [2] quelque drap d'escarlate,
Qui si fin et si souef [3] en sa laine sera
Que pour un jour de feste un roy le vestira.
Suy-moi donc, tu seras la plus que bien-venue,
Quenouille, des deux bouts et greslette et menue,
Un peu grosse au milieu où la filace tient,
Estreinte d'un ruban qui de Montoire vient,
Aime-laine, aime-fil, aime-estaim [4], maisonniere,
Longue, palladienne, enflée, chansonniere ;
Suy-moi, laisse Cousture, et va droit à Bourgueil,
Où, quenouille, on te doit recevoir d'un bon œil,
Car le petit present qu'un loyal amy donne
Passe des puissans roys le sceptre et la couronne.

CHANSON

Quand ce beau printemps je voy [5],
J'apperçoy
Rajeunir la terre et l'onde,
Et me semble que le jour
Et l'amour
Comme enfans naissent au monde.

1. Gentille (N.; L.).
2. Subtilement. *Dougé* est un mot d'Anjou et de Vendomois, propre aux filandières. B. Délié, fin (Lac.; R. de la R., 518). C'est un de ces vieux mots qu'aimait Ronsard (d'Aubigné, *Trag.*, Avis aux lect., p. 6, éd. L.).
3. Suave (N.; L.; Palsg., 324.)
4. Espèce de laine cardée et prête à filer. B. *Stamen* (N.; L.).
5. Pétrarque. B.

Le jour qui plus beau se fait,
Nous refait
Plus belle et verde la terre ;
Et Amour, armé de traits
Et d'attraits
En nos cœurs nous fait la guerre.

Il respand de toutes parts
Feu et dards,
Et domte sous sa puissance
Hommes, bestes et oyseaux,
Et les eaux
Luy rendent obéissance.

Venus, avec son enfant
Triomphant,
Au haut de sa coche [1] assise,
Laisse ses cygnes voler
Parmy l'air
Pour aller voir son [2] Anchise.

Quelque part que ses beaux yeux
Par les cieux
Tournent leurs lumieres belles,
L'air, qui se monstre serein,
Est tout plein
D'amoureuses estincelles.

Puis, en descendant à bas,
Sous ses pas,
Croissent mille fleurs écloses ;
Les beaux lys et les œillets
Vermeillets
Rougissent entre les roses... [6]

Je sens en ce mois si beau
Le flambeau

1. Char*.

2. V. A. Chénier, p. xcvii

D'Amour qui m'eschaufe l'ame,
Y voyant de tous costez
Les beautez
Qu'il emprunte de ma dame.

Quand je voy tant de couleurs
Et de fleurs
Qui esmaillent un rivage,
Je pense voir le beau teint
Qui est peint
Si vermeil en son visage.

Quand je voy les grands rameaux
Des ormeaux
Qui sont lacez de lierre,
Je pense estre pris ès laz
De ses bras,
Et que mon col elle serre.

Quand j'enten la douce vois
Par les bois
Du beau rossignol qui chante,
D'elle je pense jouyr,
Et ouyr
Sa douce voix qui m'enchante.

Quand Zephyre meine un bruit
Qui se suit
Au travers d'une ramée,
Des propos il me souvient
Que me tient
Seule à seul ma bien-aimée... [6]

Quand je voy dans un jardin
Au matin
S'esclore une fleur nouvelle,

J'accompare le bouton
Au teton
De son beau sein qui pommelle[1].

Quand le soleil tout riant
D'orient
Nous monstre sa blonde tresse,
Il me semble que je voy
Devant moy
Lever ma belle maistresse.

Quand je sens, parmi les prez
Diaprez,
Les fleurs dont la terre est pleine,
Lors je fais croire à mes sens
Que je sens
La douceur de son haleine.

Bref, je fais comparaison
Par raison
Du printemps et de m'amie :
Il donne aux fleurs la vigueur,
Et mon cœur
D'elle prend vigueur et vie.

Je voudrois au bruit de l'eau
D'un ruisseau
Desplier ses tresses blondes,
Frizant en autant de nœus[2]
Ses cheveux
Que je verrois friser d'ondes.

Je voudrois, pour la tenir,
Devenir
Dieu de ces forests desertes,
La baisant autant de fois

1. Qui s'arrondit*.

2. Sur la chute du *d*, v. p. 58.

Qu'en un bois
Il y a de fueilles vertes.

Ha ! maistresse, mon soucy,
Vien ici,
Vien contempler la verdure !
Les fleurs de mon amitié
Ont pitié,
Et seule tu n'en as cure.

Au moins leve un peu tes yeux
Gracieux,
Et voy ces deux colombelles
Qui font naturellement,
Doucement,
L'amour du bec et des ailes ;

Et nous, sous ombre d'honneur,
Le bon-heur
Trahissons par une crainte ;
Les oyseaux sont plus heureux,
Amoureux
Qui font l'amour sans contrainte.

Toutefois ne perdons pas
Nos esbats
Pour ces loix tant rigoureuses ;
Mais, si tu m'en crois, vivons
Et suyvons
Les colombes amoureuses.

Pour effacer mon esmoy,
Baise-moy,
Rebaise-moy, ma déesse.
Ne laissons passer en vain
Si soudain
Les ans de nostre jeunesse.

CHANSON

Douce maistresse, touche,
Pour soulager mon mal,
Mes levres de ta bouche
Plus rouge que coral[1];
Que mon col soit pressé
De ton bras enlassé.
Puis, face dessus face,
Regarde-moy les yeux,
Afin que ton trait passe
En mon cœur soucieux,
Cœur qui ne vit sinon
D'amour et de ton nom.
Je l'ay veu fiere et brave,
Avant que ta beauté
Pour estre ton esclave
Doucement l'eust domté;
Mais son mal lui plaist bien,
Pourveu qu'il meure tien.
Belle par qui je donne
A mes yeux tant d'esmoy,
Baise-moy, ma mignonne,
Cent fois rebaise-moy.
Et quoy! faut-il en vain
Languir dessus ton sein?
Maistresse, je n'ay garde
De vouloir t'éveiller,
Heureux, quand je regarde
Tes beaux yeux sommeiller,
Heureux quand je les voy
Endormis dessous moy.
Veux-tu que je les baise
Afin de les ouvrir[2]?

1. Corail*. 2. Properce, II, xv. B.

Ha ! tu fais la mauvaise
Pour me faire mourir.
Je meurs entre tes bras
Et si[1] ne t'en chaut pas !
Ha ! ma chere ennemie,
Si tu veux m'appaiser,
Redonne-moy la vie
Par l'esprit d'un baiser[2].
Ha ! j'en ay la douceur
Senti jusques au cœur.
C'est une douce rage
Qui nous poinct doucement
Quand d'un mesme courage.
On s'aime incessament.
Heureux sera le jour
Que je mourray d'amour !

ELEGIE A MARIE

. . . . . [26]
Si j'estois un grand roy[3], pour eternel exemple
De fidele amitié, je bastirois un temple
Dessus le bord de Loire, et ce temple aurait nom
Le temple de Ronsard et de sa Marion... [36]
Ce temple, frequenté de festes solennelles[4],
Passeroit en honneur celuy des immortelles,
Et par vœux nous serions invoquez tous les jours
Comme les nouveaux dieux des fidelles amours.
D'âge en âge suivant, au retour de l'année,
Nous aurions près le temple une feste ordonnée,
Non pour faire courir, comme les anciens,
Des chariots couplez aux jeux olympiens,

1. Et pourtant*.
2. Jean Segond. B.
3. Théocrite, XII. B.
4. Annuelles, *solennis* (N,),

Pour saulter, pour lutter, ou de jambe venteuse[1]
Franchir en haletant la carriere poudreuse ;
Mais tous les jouvenceaux des pays d'alentour
Touchez au fond du cœur de la fleche d'Amour,
Ayant d'un gentil feu les ames allumées,
S'assembleroient au temple avecques leurs aimées ;
Et là celui qui mieux sa levre poseroit
Sur la levre amoureuse, et qui mieux baiseroit... [8]
Seroit dit le vainqueur des baisers de Cythere,
Et tout chargé de fleurs s'en-iroit à sa mere.
Aux pieds de mon autel, en ce temple nouveau,
Luiroit le feu veillant d'un eternel flambeau,
Et seroient ces combats nommez, après ma vie,
Les jeux que fit Ronsard pour sa belle Marie.
O ma belle maistresse ! hé ! que je voudrois bien
Qu'amour nous eust conjoints d'un semblable lien,
Et qu'après nos trespas, dans nos fosses ombreuses[2],
Nous fussions la chanson des bouches amoureuses ;
Que ceux de Vendomois dissent tous d'un accord,
Visitant le tombeau sous qui je serois mort:
« Nostre Ronsard, quittant son Loir et sa Gastine,
A Bourgueil fut épris d'une belle Angevine ; »
Et que ceux-là d'Anjou dissent tous d'une vois ;
« Nostre belle Marie aimoit un Vendomois ;
Tous les deux n'estoient qu'un, et l'amour mutuelle,
Qu'on ne void plus icy, leur fut perpetuelle.
Leur siecle estoit vrayment un siecle bienheureux,
Où tousjours se voyoit contre-aimé l'amoureux ! »
Puisse arriver, après l'espace d'un long âge,
Qu'un esprit vienne à bas[3], sous l'amoureux ombrage
Des myrtes, me conter que les âges n'ont peu
Effacer la clarté qui luist de nostre feu[4],
Mais que de voix en voix, de parole en parole,
Notre gentille amour par la jeunesse vole,
Et qu'on apprend par cœur les vers et les chansons

1. Ποδήνεμος, Hom., *Il.*, V. 353, en parlant d'Iris.
2. Ténébreuses, *umbrosæ* (N.).
3. En bas (N.).
4. P. cette rime, v. l'index.

Que j'ai tissus pour vous en diverses façons,
Et qu'on pense amoureux celui qui rememore
Vostre nom et le mien et nos tombes honore!
Or les dieux en feront cela qu'il leur plaira;
Si est-ce que [1] ce livre après mille ans dira
Aux hommes et aux temps, et à la Renommée,
Que je vous ay six ans plus que mon cœur aimée.

Cesse tes pleurs, mon livre: il n'est pas ordonné
Du destin que, moy vif, tu reçoives la gloire;
Avant que passé j'aye outre la rive noire,
L'honneur que l'on te doit ne te sera donné.
Quelqu'un, après mil ans, de mes vers estonné,
Voudra dedans mon Loir comme en Permesse boire,
Et, voyant mon pays, à peine voudra croire
Que d'un si petit champ tel poëte soit né [2].
Pren, mon livre, pren cœur: la vertu precieuse
De l'homme, quand il vit, est toujours odieuse.
Après qu'il est absent, chacun le pense un dieu.
La rancueur nuit toujours à ceux qui sont en vie;
Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,
Et la posterité rend l'honneur sans envie.

DEUXIÈME PARTIE [3]

LA MORT DE MARIE

STANCES

Je lamente sans reconfort [4],
Me souvenant de ceste mort
Qui desroba ma douce vie;

1. Toutefois.
2. Ovide, *Am.*, III, xv. B.
3. Commentée par Richelet.
4. Pétrarque. R.

Pensant en ses yeux qui souloient[1]
Faire de moy ce qu'ils vouloient,
De vivre je n'ay plus d'envie... [42]
  Ciel, que tu es malicieux!
Qui eust pensé que ces beaux yeux
Qui me faisoient si douce guerre,
Ces mains, ceste bouche et ce front,
Qui prindrent[2] mon cœur, et qui l'ont,
Ne fussent maintenant que terre?
  Helas! où est ce doux parler,
Ce voir, cet ouyr, cet aller,
Ce ris qui me faisoit apprendre
Que c'est qu'aimer? Ha! doux refus!
Ha! doux desdains, vous n'estes plus,
Vous n'estes plus qu'un peu de cendre!... [24]
  Toutesfois en moy je la sens
Encore l'objet de mes sens,
Comme à l'heure qu'elle estoit vive[3];
Ny mort ne me peut retarder,
Ny tombeau ne me peut garder,
Que par penser je ne la suive.
  Si je n'eusse eu l'esprit chargé
De vaine erreur, prenant congé
De sa belle et vive figure,
Oyant sa voix, qui sonnoit mieux
Que de coustume, et ses beaux yeux,
Qui reluisoient outre mesure,
  Et son souspir, qui m'embrasoit,
J'eusse bien veu qu'elle disoit:
Or, soûle-toy[4] de mon visage,
Si jamais tu en eus souci:
Tu ne me verras plus ici,
Je m'en vay faire un long voyage.
  J'eusse amassé de ses regars

1. Avaient coutume de, du verbe souloir (N.; L.).
2. Prirent (Palsg., 94; Burg., II, 196; Bart. Chr., 515; Rabelais, Montaigne).
3. Vivante.
4. Maintenant rassasie-toi, de *saouler* (N.; L.; Brach. Dict.).

Un magazin de toutes pars,
Pour nourrir mon ame estonnée
Et paistre long temps ma douleur,
Mais oncques [1] mon cruel malheur
Ne sceut prevoir ma destinée.
Depuis j'ay vescu de souci
Et de regret qui m'a transi,
Comblé de passions estranges [2],
Je ne desguise mes ennuis;
Tu vois l'estat auquel je suis,
Du ciel, assise entre les anges... [12]
En ton âge le plus gaillard [3]
Tu as seul laissé ton Ronsard,
Dans le ciel trop tost retournée,
Perdant beauté, grace et couleur,
Tout ainsi qu'une belle fleur
Qui ne vit qu'une matinée [4].
En mourant tu m'as sceu fermer
Si bien tout argument d'aimer
Et toute nouvelle entreprise
Que rien à mon gré je ne voy,
Et tout cela qui n'est pas toy
Me desplaist et je le mesprise... [30]
Soit que tu vives près de Dieu
Ou aux Champs Elysez, adieu,
Adieu cent fois, adieu Marie;
Jamais Ronsard ne t'oublira
Jamais la mort ne desli'ra
Le nœud dont ta beauté me lie.

Comme on void sur la branche au mois de may la rose
En sa belle ieunesse, en sa premiere fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ses pleurs au poinct du jour l'arrose,

1. Jamais, *unquam* (L.).
2. Étrangères*.
3. Vigoureux, florissant (N.;L.)
4. Malherbe.

La Grace dans sa fueille et l'Amour se repose,
Embasmant les jardins et les arbres d'odeur ;
Mais, batue ou de pluye ou d'excessive ardeur [1],
Languissante, elle meurt [2], fueille à fueille déclose [3].
Ainsi, en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoroient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.
Pour obseques reçoy mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de laict, ce panier plein de fleurs,
Afin que, vif et mort, ton corps ne soit que roses.

ÉPITAPHE DE MARIE

Cy reposent les os de toy, belle Marie,
Qui me fis pour Anjou quitter mon Vendomois
Qui m'eschauffa le sang au plus verd de mes mois,
Qui fus toute mon cœur, mon bien et mon envie.
En ta tombe repose honneur et courtoisie [4],
La vertu, la beauté, qu'en l'ame je sentois,
La grace et les amours qu'aux regards tu portois
Tels qu'ils eussent d'un mort ressuscité la vie [5].
Tu es, belle Angevine, un bel astre des cieux :
Les anges tous ravis se paissent de tes yeux,
La terre te regrette, o beauté sans seconde !
Maintenant tu es vive [6] et je suis mort d'ennuy.
Ah ! siecle malheureux ! malheureux est celuy
Qui s'abuse d'Amour et qui se fie au monde !

1. Chaleur, de ardoir, ardre*.
2. Malherbe.
3. Ouverte (N.; L.).
4. Marulle, Sannazar. R.
5. Malherbe.
6. Vivante au ciel.

LES

VERS D'EURYMEDON ET DE CALLIRÉE[1]

CALLIRÉE, CONTRE LA CHASSE

Celuy fut ennemy des déitez puissantes,
Et cruel viola de nature les lois,
Qui le premier rompit le silence des bois
Et les nymphes qui sont dans les arbres naissantes ;
Qui premier de limiers et de meutes pressantes,
De piqueurs, de veneurs, de trompes et d'abois,
Donna par les forests un passetemps aux roys
De la course et du sang des bestes innocentes.
Je n'aime ny piqueurs, ni filets, ni veneurs,
Ny meutes, ny forests, la cause de mes peurs :
Je doute[2] qu'Artemis quelque sanglier[3] n'appelle
Encontre[4] Eurymedon pour voir ses jours finis,
Que le dueil ne me face une Venus nouvelle,
Que la mort ne le face un nouvel Adonis.

1. Ces vers, joints aux *Amours* (éd. 1560), comprennent six pièces diverses (stances, élégies, chanson et sonnet), et furent commentés par Marcassus dans l'éd. de 1623. Ils furent composés pour le roi Charles IX et mademoiselle d'Atrie, de la maison d'Aquavive.

2. Je redoute (N., ex. d'Amadis; L., rem.; R. de la R.; Marot; Génin, *Lex. de Mol.*; Chev., II, 305).

3. Dissyllabe jusqu'au XVIIe s.; v. p. 8. Il avait sonné sengler (Gach. Gl.; Chev., III, 107).

4. Prép., contre (Chev., III, 368).

SONNETS ET MADRIGALS

POUR ASTRÉE[1]

Jamais Hector aux guerres n'estoit lâche
Lorsqu'il alloit combattre les Gregeois ;
Tousjours sa femme attachoit son harnois,
Et sur l'armet lui plantoit son pennache[2].
Il ne craignoit la Pelienne hache
Du grand Achille, ayant deux ou trois fois
Baisé sa femme, et tenant en ses dois
Une faveur de sa belle Andromache.
Heureux cent fois, toy, chevalier errant,
Que ma déesse alloit hier parant,
Et qu'en armant baisoit, comme je pense.
De sa vertu procede ton honneur ;
Que pleust à Dieu, pour avoir ce bon-heur,
Avoir changé mes plumes à ta lance !

Au mois d'avril, quand l'an se renouvelle,
L'aube ne sort si belle de la mer,
Ny hors des flots la déesse d'aimer
Ne vient à Cypre en sa conque si belle,

1. Ce livre des Amours d'Astrée, jointe aux *Amours* (éd. 1578), fut composé, dit Colletet, en l'honneur d'une demoiselle d'Estrées. Il comprend : 16 sonnets, 3 madrigaux et 1 élégie. Le commentaire (éd. 1623) est de Marcassus.

2. Panache ; forme calquée (XVIe siècle) sur l'italien *pennachio* (N.; Rabel.; d'Aubigné, *Trag.*, éd. L., p. 118).

Comme je vy la beauté que j'appelle
Mon astre sainct au matin s'éveiller,
Rire le ciel, la terre s'émailler
Et les Amours voler à l'entour d'elle.
Beauté, Jeunesse, et les Graces, qui sont
Filles du ciel, luy pendoient sur le front;
Mais ce qui plus redoubla mon service [1],
C'est qu'elle avoit un visage sans art.
La femme laide est belle d'artifice,
La femme belle est belle sans du fard.

A mon retour (hé! je m'en desespere)
Tu m'as receu d'un baiser tout glacé,
Froid, sans saveur, baiser d'un trespassé,
Tel que Diane en donnoit à son frere,
Tel qu'une fille en donne à sa grand'mere,
La fiancée en donne au fiancé,
Ny savoureux, ny moiteux [2], ny pressé.
Et quoy! ma levre est-elle si amere?
Ha! tu devrois imiter les pigeons [3],
Qui bec à bec de baisers doux et longs
Se font l'amour sur le haut d'une souche.
Je te supply! maistresse, desormais,
Ou baise-moy la saveur en la bouche,
Ou bien du tout ne me baise jamais.

Pour retenir un amant en servage
Il faut aimer, et non dissimuler;
De mesme flame amoureuse brusler,
Et que le cœur soit pareil au langage:
Tousjours un ris, tousjours un bon visage,
Tousjours s'escrire et s'entre-consoler;

1. Attachement en amour (R. de la R. et Malh. dans L.).
2. Humide, formant double emploi avec la forme plus ancienne moite.
3. Cf. page 41.

Ou qui ne peut escrire ny parler
A tout le moins s'entre-voir par message.
  Il faut avoir de l'amy le pourtraict,
Cent fois le jour en rebaiser le traict ;
Que d'un plaisir deux ames soient guidées,
  Deux corps en un rejoincts en leur moitié.
Voila les points qui gardent l'amitié,
Et non pas vous, qui n'aimez qu'en idées.

ELEGIE DU PRINTEMPS

A LA SŒUR D'ASTRÉE

Printemps, fils du Soleil, que la terre arrousée
De la fertile humeur d'une douce rousée [1],
Au milieu des œillets et des roses conceut,
Quand Flore entre ses bras nourrice vous receut,
Naissez, croissez, Printemps, laissez-vous apparoistre ;
En voyant Isabeau, vous pourrez vous cognoistre.
Elle est vostre miroër, et deux lys assemblez
Ne se ressemblent tant que vous entre-semblez [2]... [4]
  On dit que le Printemps, pompeux de sa richesse,
Orgueilleux de ses fleurs, enflé de sa jeunesse,
Logé comme un grand prince en ses vertes maisons,
Se vantoit le plus beau de toutes les saisons,
Et, se glorifiant, le contoit à Zephyre.
Le ciel en fut marry, qui soudain le vint dire
A la mere Nature. Elle, pour r'abaisser
L'orgueil de cet enfant, va par tout ramasser
Les biens qu'elle serroit de mainte en mainte année.

1. Pour arrosée et rosée ; sur ces formes très-anciennes (XIIIe s.), dont la 1re est encore dans Malherbe, voy. L., hist. des deux mots (Cf. Nicot ; J. Gl.; Jonain, Gl ; Palsg., 213).

2. Que vous (vous) entre- (re) semblez.

Quand elle eut son espargne en son moule ordonnée,
La fit fondre, et, versant ce qu'elle avoit de beau,
Miracle! nous fit naistre une belle Isabeau... [10]
« Et quoy, disoit ce dieu de honte furieux,
Ayant la honte au front et les larmes aux yeux,
Je ne sers plus de rien, et ma beauté premiere,
D'autre beauté vaincue, a perdu sa lumiere;
Une autre tient ma place, et ses yeux en tout temps
Font aux hommes sans moy tous les jours un prin-
[temps;... [4]
Elle m'a desrobé mes graces les plus belles,
Mes œillets et mes lys et mes roses nouvelles,
Ma jeunesse, mon teint, mon fard, ma nouveauté;
Et diriez, en voyant une telle beauté,
Que tout son corps ressemble une belle prairie
De cent mille couleurs au mois d'avril fleurie. »... [18]
Ainsi disoit ce dieu tout remply de vergogne.
Voila pourquoy de nous si long temps il s'élongne [1],
Craignant vostre beauté, dont il est surpassé;
Ayant quitté la place à l'Hyver tout glacé,
Il n'ose retourner. Retourne, je te prie,
Printemps, père des fleurs! Il faut qu'on te marie
A la belle Isabeau, car vous apparier,
C'est aux mesmes beautez les beautez marier,
Les fleurs avec les fleurs; de si belle alliance
Naistra de siecle en siecle un Printemps en la France... [4]

1. Ngn = nn mouillées. On prononçait éloñe. Cf. d'Aubigné. *Trag.*, éd. L., p. 75.

SONNETS POUR HELENE[1]

LIVRE PREMIER[2]

Le premier jour de may, Helene, je vous jure
Par Castor, par Pollux, vos deux frères jumeaux,
Par la vigne enlassée à l'entour des ormeaux,
Par les prez, par les bois herissez de verdure ;
Par le printemps sacré, fils aisné de Nature,
Par le sablon qui roule au giron des ruisseaux,
Par tous les rossignols, merveille des oyseaux,
Qu'autre part je ne veux chercher autre aventure.
Vous seule me plaisez : j'ay par election,
Et non à la volée, aimé vostre jeunesse;
Aussi je prens en gré toute ma passion.
Je suis de ma fortune autheur, je le confesse :
La vertu m'a conduit en telle affection.
Si la vertu me trompe, adieu, belle maistresse.

Quand à longs traits je boy l'amoureuse estincelle[3]
Qui sort de tes beaux yeux, les miens sont esblouis ;
D'esprit ny de raison, troublé, je ne jouis,
Et comme yvre d'amour tout le corps me chancelle.

1. Ces sonnets parurent pour la première fois, je crois, joints aux *Amours* en 1557. Ils sont adressés à Hélène de Surgères, fille d'honneur de Catherine de Médicis. Ils furent commentés par Richelet.

2. Le Ier livre comprend 63 sonnets et 1 chanson.

3. Sappho ; Marulle. R.

Le cœur me bat au sein, ma chaleur naturelle
Se refroidit de peur, mes sens évanouis
Se perdent dedans l'air, tant tu te réjouis
D'acquerir par ma mort le surnom de cruelle.
Tes regards foudroyants me percent de leurs rais [1]
Tout le corps, tout le cœur, comme poinctes de trais [2]
Que je sens dedans l'ame ; et, quand je me veux plaindre
Ou demander mercy du mal que je reçois,
Si bien ta cruauté me resserre la vois,
Que je n'ose parler, tant tes yeux me font craindre.

Je liay d'un filet de soye cramoisie
Vostre bras l'autre jour parlant avecques vous ;
Mais le bras seulement fut captif de mes nouds [3]
Sans vous pouvoir lier ny cœur ny fantaisie.
Beauté que pour maistresse unique j'ay choisie,
Le sort est inegal : vous triomphez de nous ;
Vous me tenez esclave, esprit, bras et genous,
Et Amour ne vous tient ny prinse [4] ny saisie.
Je veux parler, maistresse, à quelque vieil sorcier,
Afin qu'il puisse au mien vostre vouloir lier,
Et qu'une mesme playe à nos cœurs soit semblable.
Je faux [5] : l'amour qu'on charme est de peu séjour [6] ;
Estre beau, jeune, riche, eloquent, agréable,
Non les vers enchantez, sont les sorciers d'amour.

Ostez votre beauté, ostez vostre jeunesse [7],
Ostez ces rares dons que vous tenez des cieux,
Ostez ce docte esprit, ostez-moy ces beaux yeux,
Cet aller, ce parler digne d'une déesse.

1. Rayons*.
2. Sur la chute du *t*, voy. dans l'*Abrégé de l'art poétique* l'endroit où Ronsard parle des licences d'orthographe que le poète peut se permettre pour la rime.
3. Nœuds (Acc. Rim.; on prononce encore ainsi dans le centre (J. Gl.).
4. Prise*.
5. Ovide, *Art d'aimer*, II, 101. R.
5. Durée.
7. Pétrarque. R.

Je ne vous seray plus, d'une importune presse[1],
Fascheux comme je suis ; vos dons si precieux
Me font, en les voyant, devenir furieux[2],
Et par le desespoir l'ame prend hardiesse.
Pour ce, si quelquefois je vous touche la main,
Par courroux vostre teint n'en doit devenir blesme ;
Je suis fol, ma raison n'obéyt plus au frein,
Tant je suis agité d'une fureur extrême ;
Ne prenez, s'il vous plaist, mon offence à desdain ;
Mais, douce, pardonnez mes fautes à vous mesme.

Voicy le mois d'avril, où nasquit la merveille
Qui fait en terre foy de la beauté des cieux,
Le mirouer de vertu, le soleil de mes yeux,
Qui vit comme un phenix, au monde sans pareille.
Les œillets et les lys et la rose vermeille
Servirent de berceau ; la Nature et les dieux
La regarderent naistre en ce mois gracieux ;
Puis Amour la nourrit des douceurs d'une abeille.
Les Muses, Apollon et les Graces estoient
Tout à l'entour du lict, qui à l'envy jettoient
Des fleurs sur l'angelette[3]. Ah ! ce mois me convie
D'eslever un autel, et, suppliant Amour,
Sanctifier d'avril le neufiesme[4] jour,
Qui m'est cent fois plus cher que celuy de ma vie.

LIVRE DEUXIÈME[5]

Je plante, en ta faveur cet arbre de Cybelle,
Ce pin, où tes honneurs se liront tous les jours :

1. Par une imp. insistance (L.).
2. Ovide, *Hér.*, XX, 55. R.
3. V. A. Chénier, p. 183.
4. Dans neuf, l'f prenait régulièrement le son du v, devant une voyelle (Regnier-Desmarais).
5. Ce livre comprend 79 sonnets, 1 stance, 1 élégie.

J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours,
Qui croistront à l'envy de l'escorce nouvelle [1].
Faunes, qui habitez ma terre paternelle [2],
Qui menez sur le Loir vos danses et vos tours,
Favorisez la plante et lui donnez secours,
Que l'esté ne la brusle et l'hyver ne la gelle.
Pasteur qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
Flageollant [3] une eclogue en ton tuyau d'aveine [4],
Attache tous les ans à cest arbre un tableau
Qui tesmoigne aux passans mes amours et ma peine;
Puis, l'arrosant de laict et du sang d'un agneau,
Dy : « Ce pin est sacré, c'est la plante d'Helene. [5] »

Adieu, belle Cassandre, et vous belle Marie,
Pour qui je fus trois ans en servage à Bourgueil;
L'une vit, l'autre est morte, et ores [6] de son œil
Le ciel se réjouit, dont la terre est marrie.
Sur mon premier avril, d'une amoureuse envie
J'adoray vos beautez, mais vostre fier orgueil
Ne s'amollit jamais pour larmes ny pour dueil,
Tant d'une gauche [7] main la Parque ourdit ma vie.
Maintenant, en automne encore malheureux,
Je vy comme au printemps, de nature amoureux,
Afin que tout mon âge aille au gré de la peine.
Et, ore que je deusse estre exempt du harnois,
Mon colonnel m'envoye à grands coups de carquois [8],
Rassieger Ilion pour conquerir Helene.

Amour, je pren congé de ta menteuse escole,
Où j'ay perdu l'esprit, la raison et le sens,

1. Virgile, *Egl.*, X, 54.
2. Le Vendomois.
3. Jouant du flag.; (N.; L.; Pougens). Cf. p. 31.
4. Virg., *Egl.*, I, 2.
5. Théocrite, XVIII. R.
6. Maintenant.
7. Défavorable, *sinistra*.
8. Pour ces deux rimes prononcez, comme au XVIe siècle, *oi* en *oai*, *oê* (N. Gr., p. 2; Div., Gr., p. 507, 522; Chev., III, 220.).

Où je me suis trompé, où j'ay gasté mes ans,
Où j'ay mal employé ma jeunesse trop folle.
Mal-heureux qui se fie en un enfant qui vole,
Qui a l'esprit soudain, les effects inconstants,
Qui moissonne nos fleurs avant nostre printans,
Qui nous paist de créance et d'un songe frivole.
Jeunesse l'allaicta, le sang chaud le nourrit,
Cuider [1] l'ensorcela, Paresse le pourrit
Entre les voluptez vaines comme fumées.
Cassandre me ravit, Marie me tint pris,
Ja grison à la cour d'une autre je m'espris.
Le feu d'amour ressemble aux pailles allumées.

Vous triomphez de moy, et pour ce je vous donne
Ce lierre qui coule et se glisse à l'entour
Des arbres et des murs, lesquels, tour dessus tour,
Plis dessus plis, il serre, embrasse et environne.
A vous de ce lierre appartient la couronne;
Je voudrois, comme il fait, et de nuict et de jour,
Me plier contre vous, et, languissant d'amour,
D'un nœud ferme enlacer vostre belle colonne [2].
Ne viendra point le temps que dessous les rameaux
Au matin où l'aurore éveille toutes choses,
En un ciel bien tranquille, au caquet des oiseaux,
Je vous puisse baiser à levres demy-closes,
Et vous conter mon mal, et de mes bras jumeaux
Embrasser à souhait vostre yvoire et vos roses?

Quand vous serez bien vieille [3], au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devidant et filant,
Direz, chantant mes vers, et vous esmerveillant :
Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.

1. Inf. pris subst., présomption (Gachet, Gl.). Souvent dans Ronsard *cuider* = *oultre cuider*.

2. Corps ou plutôt corsage, taille.

3. Tibulle, I, VIII, 41. R. Sainte-Beuve a rapproché de ce sonnet la chanson célèbre de Béranger : « Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse. »

Lors vous n'aurez servante oyant[1] telle nouvelle,
Desja sous le labeur à demy sommeillant,
Qui, au bruit de Ronsard, ne s'aille réveillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.
Je seray sous la terre, et, fantosme sans os,
Par les ombres myrteux[2] je prendray mon repos;
Vous serez au fouyer[3] une vieille accroupie,
Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain;
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie[4].

Genevres herissez, et vous, houx espineux,
L'un hoste des deserts, et l'autre d'un bocage;
Lierre, le tapis d'un bel antre sauvage,
Sources qui bouillonnez d'un surgeon[5] sabloneux,
Pigeons, qui vous baisez d'un baiser savoureux,
Tourtres[6] qui lamentez d'un eternel veufvage,
Rossignols ramagers qui d'un plaisant langage
Nuict et jour rechantez vos versets amoureux;
Vous, à la gorge rouge, estrangere arondelle[7],
Si vous voyez aller ma nymphe en ce printemps
Pour cueillir des bouquets par ceste herbe nouvelle,
Dites-luy pour néant que sa grace j'attens,
Et que, pour ne souffrir le mal que j'ay pour elle,
J'ay mieux aimé mourir que languir si longtemps.

Celle de qui l'amour vainquit la fantaisie,
Que Jupiter conceut sous un cygne emprunté,
Ceste sœur des jumeaux, qui fit par sa beauté
Opposer toute Europe aux forces de l'Asie,

1. Part. prés. de ouïr.
2. Des myrtes, *myrteus*. Cf. myrtin.
3. Foyer[a].
4. V. l'ode : « Mignonne, allons-voir... »
5. Jet naturel (N.; L.).
6. Tourterelles (N.; Tourte ; L.; J. Gl.; Favre, Gl.).
7. Ou aronde, *arundo*, hirondelle (N.; L.; Palsg., 278 ; J. Gl.; F. Gl.).

Disoit à son mirouer, quand elle veit saisie
Sa face de vieillesse et de hideuseté[1] :
« Que mes premiers maris insensez ont esté
De s'armer pour jouir d'une chair si moisie[2] !
Dieux, vous estes cruels[3], jaloux de nostre temps.
Des dames sans retour s'envole le printemps ;
Aux serpens tous les ans vous ostez la vieillesse[4]. »
Ainsi disoit Helene en remirant[5] son teint.
Cest exemple est pour vous, cueillez vostre jeunesse :
Quand on perd son avril, en octobre on s'en plaint.

Qu'il me soit arraché des tetins de sa mere,
Ce jeune enfant Amour, et qu'il me soit vendu ;
Il ne faut plus qu'il croisse ; il m'a desja perdu !
Vienne quelque marchand, je le mets à l'enchere.
D'un si mauvais garçon la vente n'est pas chere ;
J'en feray bon marché. Ah ! j'ai trop attendu.
Mais voyez comme il pleure ! il m'a bien entendu.
Appaise-toy, mignon, j'ay passé ma cholere,
Je ne te vendray poinct ; au contraire, je veux
Pour page t'envoyer à ma maistresse Helene,
Qui toute te ressemble et d'yeux et de cheveux,
Aussi fine que toy, de malice aussi pleine.
Comme enfants vous croistrez et vous jou'rez tous deux;
Quand tu seras plus grand, tu me payras ma peine.

Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars,
Dessus le mur troyen, voyans passer Helene[6],
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine :
Nostre mal ne vaut pas un seul de ses regars.
Toutesfois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,
La rendre à son espoux, afin qu'il la remmeine,

1. Hideur (les 2 dans Palsg., 231, 232).
2. Ovide, *Mét.*, XV, 232. R.
3. Tibulle, I, IV, 35.
4. Ils font peau neuve.
5. En mirant de nouveau (N.: L.; et Bl.; Palsg., 447).
6. V. Homère, *Il*,. III, 159. R.

Que voir de tant de sang nostre campagne pleine,
Nos re havre gaigné, l'assaut à nos rempars.
Peres, il ne falloit, à qui la force tremble,
Par un mauvais conseil les jeunes retarder ;
Mais, et jeunes et vieux, vous deviez tous ensemble
Pour elle corps et biens et ville hazarder.
Menelas fut bien sage [1] et Pâris, ce me semble,
L'un de la demander, l'autre de la garder.

Ceste fleur de vertu pour qui cent mlle larmes
Je verse nuict et jour, sans m'en pouvoir soûler,
Peut bien sa destinée à ce Grec egaler,
A ce fils de Thetis, à l'autre fleur des armes.
Le ciel malin borna ses jours de peu de termes [2] ;
Il eut courte la vie, ailée à s'en aller ;
Mais son nom qui a fait tant de bouches parler,
Lui sert contre la mort de piliers et de termes.
Il eut pour sa prouesse un excellent sonneur [3] ;
Tu as pour tes vertus en mes vers un honneur
Qui malgré le tombeau suivra ta renommée.
Les dames de ce temps n'envient ta beauté,
Mais ton nom tant de fois par les Muses chanté,
Qui languiroit d'oubly si je ne t'eusse aimée

Afin que ton honneur coule parmi la plaine
Autant qu'il monte au ciel engravé [4] dans un pin,
Invoquant tous les dieux et respandant du vin,
Je consacre à ton nom ceste belle fontaine.

1. Properce, II, III, 57. R.

2. Pour les rimes, *larmes, armes, termes*, avoisinez les sons en fermant l'*a* et en ouvrant l'*è*. Pareilles rimes dans Villon, Marot (Quich., Vers. p. 360). Ex. du son indéter. de l'a et de l'e (Livet, Gr., p. 481 ; cf. Génin, Var., 291). Assonances anciennes dans la langue (G. Paris, St-Alexis. p. 48 et suiv.). Dans le centre, on prononce encore *tarme* (J. Gl.) « Aucuns riment *arme* avec *erme* par licence. » (Acc. Rim.)

3. De vers, c. à d. poète ; fréq. dans Ronsard. L'excellent sonneur, c'est Homère.

4. Gravé*.

Pasteurs, que vos troupeaux frisez de blanche laine
Ne paissent à ces bords ; y fleurissent le thyn
Et la fleur dont le maistre eut si mauvais destin [1],
Et soit dite à jamais la fontaine d'Helene.
Le passant en été s'y puisse reposer,
Et, assis dessus l'herbe, à l'ombre composer
Mille chansons d'Helene, et de moy lui souvienne.
Quiconques en boira, qu'amoureux il devienne,
Et puisse, en la humant, une flame puiser
Aussi chaude qu'au cœur je sens chaude la mienne.

STANCES

SUR LA FONTAINE D'HELENE [2]

. . . . . [10]
Vous qui rafraichissez ces belles fleurs vermeilles,
Petits freres ailez, Favones et Zephirs,
Portez vers ma maistresse aux ingrates oreilles,
En volant parmy l'air, quelqu'un de mes souspirs... [20]
Dryades, qui vivez sous les escorces sainctes,
Venez et tesmoignez combien de fois le jour
Ay-je troublé vos bois par le cri de mes plaintes,
N'ayant autre plaisir qu'à souspirer d'amour.
Echo, fille de l'air, hostesse solitaire
Des rochers, où souvent tu me vois retirer,
Dy quantes [3] fois le jour, lamentant ma misere,
T'ay-je fait souspirer en m'oyant souspirer ?
Ni cannes, ni roseaux ne bordent ton rivage,
Mais le gay poliot [4], des bergeres amy ;
Tousjours au chaud du jour le dieu de ce bocage,
Appuyé sur sa fleute, y puisse estre endormy... [20]

1. Le Narcisse.
2. Théocrite, II, R.
3. Combien de (B. Gr., 1, 186).
4. Pouliot (L.).

Lune, qui as ta robe en rayons estoilée,
Garde ceste fontaine aux jours les plus ardans ;
Defen-la pour jamais de chaud et de gelée ;
Remply-la de rosée et te mire dedans... [12]

ELEGIE

Six ans estoient coulez, et la septieme année
Estoit presques entiere en ses pas retournée,
Quand, loin d'affection, de desir et d'amour,
En pure liberté je passois tout le jour,
Et, franc de tout soucy qui les ames devore,
Je dormois dès le soir jusqu'au poinct de l'aurore :
Car, seul maistre de moy, j'allois, plein de loisir,
Où le pied me portoit, conduit de mon desir,
Ayant tousjours ès mains, pour me servir de guide,
Aristote ou Platon, ou le docte Euripide,
Mes bons hostes muets qui ne fâchent jamais ;
Ainsi que je les prens, ainsi je les remais.
O douce compagnie et utile et honneste !
Un autre en caquetant m'estourdiroit la teste.
Puis, du livre ennuyé, je regardois les fleurs,
Fueilles, tiges, rameaux, especes et couleurs,
Et l'entrecoupement de leurs formes diverses,
Peintes de cent façons, jaunes, rouges et perses [1],
Ne me pouvant saouler, ainsi qu'en un tableau,
D'admirer la nature et ce qu'elle a de beau,
Et de dire, en parlant aux fleurettes escloses :
« Celuy est presque dieu qui cognoist toutes choses [2],
Esloigné du vulgaire et loin des courtizans,
De fraude et de malice impudens artizans. »
Tantost j'errois seulet [3] par les forests sauvages,

1. Pers, bleu, *cœrulus* (N.; L.; Chev., II, 230).
2. Virgile, *Georg.*, II, 489.
3. Dim. de seul (N.; L.).

Sur les bords enjonchez des peinturez rivages,
Tantost par les rochez reculez et deserts,
Tantost par les taillis, verte maison des cerfs.
J'aimois le cours suivy d'une longue riviere,
Et voir onde sur onde allonger sa carriere,
Et flot à l'autre flot en voulant s'attacher,
Et, pendu sur le bord, me plaisoit d'y pescher,
Estant plus resjouy, d'une chasse muette,
Troubler des escaillez la demeure secrette,
Tirer avecq'la ligne, en tremblant emporté,
Le credule poisson prins à l'haim apasté [1],
Qu'un grand prince n'ait aise ayant pris à la chasse
Un cerf qu'en haletant tout un jour il pourchasse.
Heureux si vous eussiez d'un mutuel esmoy
Prins l'apast amoureux aussi bien comme moy,
Que tout seul j'avallay, quand par trop desireuse
Mon ame en vos yeux beut la poison amoureuse.
Puis, alors que Vesper vient embrunir nos yeux,
Attaché dans le ciel, je contemple les cieux,
En qui Dieu nous escrit en notes non obscures
Les sorts et les destins de toutes créatures;
Car luy, en desdaignant (comme font les humains)
D'avoir encre et papier et plume entre les mains,
Par les astres du ciel, qui sont ses caracteres,
Les choses nous predit et bonnes et contraires;
Mais les hommes, chargez de terre et du trespas,
Mesprisent tel escrit et ne le lisent pas.
Or le plus de mon bien, pour decevoir ma peine,
C'est de boire à longs traits les eaux de la fontaine
Qui de vostre beau nom se brave [2], et, en courant
Par les prez, vos honneurs va tousjours murmurant,
Et la royne se dit des eaux de la contrée :
Tant vaut le gentil [3] soin d'une muse sacrée
Qui peut vaincre la mort et les sorts inconstants,

1. Hameçon*, garni d'un appât, *inescatus* (N.).
2. S'enorgueillit, se pare (voy. N. ; Brave.).
3. Noble, pur, relevé, *honestus, venustus* (N.; St-Alexis, O 4 e, 90 b; Pasq., II, 222; L.; Chev., II, 194).

Sinon pour tout jamais, au moins pour un long temps,
Là, couché dessus l'herbe, en mes discours je pense
Que pour aimer beaucoup j'ay peu de recompense,
Et que mettre son cœur aux dames si avant,
C'est vouloir peindre en l'onde et arrester le vent ;
M'asseurant toutefois qu'alors que le vieil âge
Aura comme un sorcier changé vostre visage,
Et lorsque vos cheveux deviendront argentez,
Et que vos yeux d'Amour ne seront plus hantez,
Que tousjours vous aurez, si quelque soin vous touche,
En l'esprit mes escrits, mon nom en vostre bouche.
  Maintenant que voicy l'an septieme venir,
Ne pensez plus, Helene, en vos laqs me tenir :
Le raison m'en delivre et vostre rigueur dure ;
Puis il faut que mon âge obéisse à nature.

LES AMOURS DIVERSES[1]

A NICOLAS DE NEUFVILLE

SEIGNEUR DE VILLEROY

Ja du prochain hyver je prevoy la tempeste,
Ja cinquante et six ans ont neigé sur ma teste,
Il est temps de laisser les vers et les amours
Et de prendre congé du plus beau de mes jours.
J'ay vescu, Villeroy, si bien que nulle envie
En partant je ne porte aux plaisirs de la vie ;
Je les ay tous goustez, et me les suis permis
Autant que la raison me les rendoit amis,
Sur l'eschaffaut[2] mondain, jouant mon personnage
D'un habit convenable aux temps et à mon âge.
J'ay veu lever le jour, j'ai veu lever le soir;
J'ay veu gresler, tonner, esclairer et pleuvoir ;
J'ay veu peuples et roys, et depuis vingt années
J'ay veu presque la France au bout de ses journées[3] ;
J'ay veu guerres, debats, tantost treves et paix,
Tantost accords promis, redéfais et refais,
Puis défais et refais ; j'ai veu que sous la lune
Tout n'estoit que hazard et pendoit[4] de Fortune.
Pour néant la prudence est guide des humains ;

1. Ces pièces s'augmentèrent successivement dans les éditions de 1560, 1571, 1578, 1581. Elles sont au nombre de 26 : 1 épitre, 3 chansons et 22 sonnets.
2. Sur la scène du monde.
3. Au terme de ses jours.
4. Dépendait (N.; L.).

L'invincible destin lui enchaisne les mains,
La tenant prisonniere, et tout ce qu'on propose
Sagement la Fortune autrement en dispose.
Je m'en-vais saoul du monde, ainsi qu'un convié
S'en-va saoul du banquet de quelque marié,
Ou du festin d'un roy, sans renfrongner sa face
Si un autre après luy se saisist de sa place.
J'ai couru mon flambeau sans me donner esmoy,
Le baillant à quelqu'un s'il recourt après moy [1];
Il ne faut s'en fascher, c'est la loy de nature,
Où s'engage en naissant chacune créature... [102]
Or, comme un endebté de qui proche est le terme
De payer à son maistre ou l'usure ou la ferme,
Et, n'ayant ny argent ny biens pour secourir
Sa misere au besoin, desire de mourir;
Ainsi, ton obligé, ne pouvant satisfaire
Aux biens que je te doibs, le jour ne me peut plaire;
Presque à regret je vy et à regret je voy
Les rayons du soleil s'estendre dessus moy.
Pour ce [2] je porte en l'ame une amere tristesse
De quoy mon pied s'avance aux faux-bourgs de vieillesse,
Et voy (quelque moyen que je puisse essayer)
Qu'il faut que je desloge avant que te payer,
S'il ne te plaist d'ouvrir le ressort de mon coffre,
Et prendre ce papier que pour acquit je t'offre,
Et ma plume qui peut, escrivant verité,
Tesmoigner ta louange à la posterité.
Reçois donc mon present, s'il te plaist, et le garde
En ta belle maison de Conflant, qui regarde
Paris, sejour des roys, dont le front spacieux
Ne void rien de pareil sous la voute des cieux;
Attendant qu'Apollon m'eschauffe le courage
De chanter tes jardins, ton clos et ton bocage,
Ton bel air, ta riviere et les champs d'alentour,
Qui sont toute l'année eschauffez d'un beau jour;
Ta forest d'orangers, dont la perruque [3] verte

1. Lucrèce, II, 79.
2. C'est pourquoi (L.).
3. Chevelure; c'est le sens de perruque au xve siècle (N.; L.).

De cheveux eternels en tout temps est couverte,
Et tousjours son fruict d'or de ses fueilles defend
Comme une mere fait de ses bras son enfant.
Pren ce livre pour gage et luy fais, je te prie,
Ouvrir en ma faveur ta belle librairie [1],
Où logent sans parler tant d'hostes estrangers :
Car il sent aussi bon que font tes orangers.

Ce jour de may, qui a la teste peinte
D'une gaillarde et gentille verdeur,
Ne doit passer sans que ma vive ardeur
De vostre grace un peu ne soit esteinte.
De vostre part, si vous estes atteinte
Autant que moy d'amoureuse langueur,
D'un feu pareil soulageons nostre cœur.
Qui aime bien ne doit poinct avoir crainte.
Le temps s'enfuit ; cependant ce beau jour
Nous doit apprendre à demener l'amour,
Et le pigeon qui sa femelle baise.
Baisez-moy donc, et faisons tout ainsi
Que les oyseaux, sans nous donner souci :
Après la mort on ne void rien qui plaise.

O de nepenthe et de liesse pleine,
Chambrette heureuse, où deux heureux flambeaux
De deux beaux yeux plus que les astres beaux
Me font escorte après si longue peine !
Or' je pardonne à la mer inhumaine,
Aux flots, aux vents, mon naufrage et mes maux,
Puisque par tant et par tant de travaux
Une main douce à si doux port me meine.
Adieu tormente [2], adieu tempeste, adieu,
Vous, flots cruels, ayeux du petit dieu
Qui dans mon sang a sa fleche souillée ;

1. Bibliothèque (M.; L.). 2. Tourmente.

Ores ancré dedans le sein du port
En vœu promis j'appan dessus le bort
Aux dieux marins ma despouille mouillée [1].

D'autant que l'arrogance est pire que l'humblesse [2],
Que les pompes et fards sont tousjours desplaisans,
Que les riches habits d'artifice pesans
Ne sont jamais si beaux que la pure simplesse [3];
D'autant que l'innocente et peu caute [4] jeunesse
D'une vierge vaut mieux, en la fleur de ses ans,
Q'une dame espousée abondante en enfans,
D'autant j'aime ma vierge, humble et jeune maistresse.
J'aime un bouton vermeil entr'esclos au matin,
Non la rose du soir, qui au soleil se lâche [5],
J'aime un corps de jeunesse en son printemps fleury;
J'aime une jeune bouche, un baiser enfantin
Encore non souillé d'une rude moustache,
Et qui n'a point senty le poil blanc d'un mary.

CHANSON

Plus estroit que la vigne à l'ormeau se marie
De bras souplement forts,
Du lien de tes mains, maistresse, je te prie,
Enlace-moy le corps,
Et, feignant de dormir, d'une mignarde face,
Sur mon front, penche-toy ;
Inspire [6], en me baisant, ton haleine et ta grace
Et ton cœur dedans moy ;

1. Horace, *Odes*, I, v.
2. Humilité (les 2 dans N, et dans Palsg., 211; L.; Villon ; Th. r. Gl.).
3. Simplicité (Palsg., 270 ; les 2 dans N.; L.).
4. Prudente, rusée. Cf. Cautelle.
5. Se laisse aller, s'incline.
6. Souffle (L.).

Puis, appuyant ton sein sur le mien, qui se pâme,
Pour mon mal appaiser,
Serre plus fort mon col et me redonne l'ame
Par l'esprit d'un baiser.
Si tu me fais ce bien, par tes yeux je te jure,
Serment qui m'est si cher,
Que de tes bras aimez jamais nulle avanture
Ne pourra m'arracher :
Mais, souffrant doucement le joug de ton empire,
Tant soit-il rigoureux,
Dans les Champs Elysez une mesme navire [1]
Nous passera tous deux.
Là, morts de trop aimer, sous les branches myrtines [2],
Nous verrons tous les jours
Les heros près de nous avec les heroïnes
Ne parler que d'amours.
Tantost nous dancerons par les fleurs des rivages
Sous maints accords divers,
Tantost, lassez du bal, irons sous les ombrages
Des lauriers tousjours verds,
Où le mollet Zephyre en haletant secoue
De souspirs printanniers
Ores les orangers, ores, mignard, se joue
Parmy les citronniers.
Là du plaisant avril la saison immortelle
Sans eschange [3] le suit,
La terre sans labeur, de sa grasse mamelle,
Toute chose y produit.
D'en bas la troupe sainte autrefois amoureuse,
Nous honorant sur tous,
Viendra nous saluer, s'estimant bien-heureuse
De s'accointer de nous ;
Puis, nous faisant asseoir dessus l'herbe fleurie
De toutes au milieu,
Nulle, et fut-ce Procris, ne sera point marrie

1. Jadis des deux genres (Palsg., 161; distinction dans N.; L.; Malh.)

2. De Myrtes, *myrtinus*. Cf. Myrteux.

3. Sans changement de saison.

De nous quitter son lieu [1] :
Non celle qu'un taureau sous une peau menteuse
Emporta par la mer ;
Non celle qu'Apollon vid, vierge despiteuse [2],
En laurier se former ;
Ny celles qui s'en vont toutes tristes ensemble,
Artemise et Didon ;
Ny ceste belle Grecque à qui ta beauté semble [3],
Comme tu fais de nom.

1. De nous céder sa place.
2. Irritée, *stomachosus* (N.).
3. Ressemble (J. Gl.); on a dit longtemps *semblance* pour *ressemblance* (N.; St-Alexis, 0 23 e ; Lab. Gl.).

RECUEIL

DES SONNETS RETRANCHÉS

DANS LES DIFFÉRENTES ÉDITIONS [1]

Je vous envoye un bouquet que ma main [2]
Vient de trier de ces fleurs épanies [3] ;
Qui ne les eust à ce vespre [4] cueillies,
Cheutes [5] à terre elles fussent demain.
Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautez bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps seront toutes flaitries,
Et, comme fleurs, periront tout soudain.
Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame;
Las ! le temps non, mais nous nous en-allons,
Et tost serons estendus sous la lame [6].

1. En 1609, Buon, à la suite des Œuvres de Ronsard, réimprima (outre quelques pièces inédites) toutes les pièces, sonnets, odes, élégies, etc., retranchées par Ronsard aux différentes éditions de ses ouvrages. Le recueil des sonnets se compose de 88 sonnets et de 10 pièces diverses, la plupart ayant figuré dans l'édition de 1560. Quelques-uns étaient publiés pour la première fois.

2. Marulle. B.

3. Épanouies (les 2 dans N.; F. et Bl.; R. de la R.; L.).

4. Ou vesprée, le soir (N.; L.).

5. Part. p. fém. de cheoir, choir (L. hist. XVIe siècle; ex. de N., p. 187 b, l. 20). Remarquez le changement de construction.

6. Pierre sépulcrale (L.).

Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle.
Pour ce aimez-moy ce pendant qu'estes belle.

Je ne suis seulement amoureux de Marie,
Anne me tient aussi dans les liens d'Amour ;
Ore l'une me plaist, ore l'autre à son tour.
Ainsi Tibulle aymoit Nemesis et Delie.
Un loyal me dira que c'est une folie
D'en aymer, inconstant, deux ou trois en un jour,
Voire[1], et qu'il faudroit bien un homme de sejour[2]
Pour, gaillard, satisfaire à une seule amie.
Je respons, mon Choiseul, que je suis amoureux,
Et non pas jouissant de ce bien doucereux,
Que tout amant souhaitte avoir à sa commande.
Quant à moy, seulement je leur baise la main,
Les yeux, le front, le col, les levres et le sein,
Et rien que ces biens-là, mon Choiseul, ne demande.

Bien que vous surpassiez en grace et en richesse
Celles de ce pays et de toute autre part,
Vous ne devez pourtant, et fussiez-vous princesse,
Jamais vous repentir d'avoir aymé Ronsard.
C'est luy, dame, qui peut avecque son bel art
Vous affranchir des ans et vous faire déesse ;
Il vous promet ce bien, car rien de luy ne part
Qui ne soit bien poli, son siecle le confesse.
Vous me responderez[3] qu'il est un peu sourdaut,
Et que c'est déplaisir en amour parler haut ;
Vous dites verité, mais vous celez après

1. Adv., assurément, sans doute, *certe*, *sane* (N.: L.).

2. Qui séjourne. c. à d. qui peut y mettre le temps. Un homme [qui a] *séjourné* Marot) est un h. reposé. Être tourmenté *sans séjour* (R. de la R., 4252), c'est être tourmenté sans relâche. V. A séjour.

3. L'e intercalé repris à l'infin. latin (Bourg. Gr., 82). Mais voy. l'*Abrégé de l'Art poétique*.

Que luy, pour vous ouyr, s'approche à vostre oreille,
Et qu'il baise à tous coups vostre bouche vermeille,
Au milieu des propos, d'autant qu'il en est près.

L'an se rajeunissoit en sa verte jouvence
Quand je m'épris de vous, ma Sinope cruelle;
Seize ans estoit la fleur [1] de vostre âge nouvelle [2],
Et vostre teint sentoit encores son enfance.
Vous aviez d'une infante encor la contenance,
La parolle et les pas; vostre bouche estoit belle,
Vostre front et vos mains dignes d'une immortelle,
Et vostre œil, qui me fait trespasser quand j'y pense.
Amour, qui ce jour-là si grandes beautez vit,
Dans un marbre, en mon cœur, d'un trait les escrivit;
Et, si pour le jourd'huy vos beautez si parfaites
Ne sont comme autrefois, je n'en suis moins ravy,
Car je n'ay pas égard à cela que vous estes,
Mais au doux souvenir des beautez que je vy.

Je veux lire en trois jours l'Iliade d'Homere,
Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moy;
Si rien [3] me vient troubler, je t'asseure ma foy,
Tu sentiras combien pesante est ma colere.
Je ne veux seulement que nostre chambriere
Vienne faire mon lit, ton compagnon ni toy;
Je veux trois jours entiers demeurer à requoy [4],
Pour follastrer après une sepmaine entiere.
Mais, si quelqu'un venoit de la part de Cassandre,
Ouvre-luy tost la porte, et ne le fais attendre,
Soudain entre en ma chambre et me vien accoustrer.
Je veux tant seulement à luy seul me monstrer;
Au reste, si un dieu vouloit pour moy descendre
Du ciel, ferme la porte et ne le laisse entrer.

1. V. A. Chénier, p. 230.
2. Au fém. L., rem. et étym.);
3. Quelque chose, *res* (N.; L.).
4. En repos".

AU PRINCE CHARLES, CARDINAL DE LORRAINE

Monseigneur, je n'ay plus ceste ardeur de jeunesse
Qui me faisoit chanter les passions d'Amour;
J'ay le sang refroidy; le jour suivant le jour
En desrobant mes ans les donne à la vieillesse.
Plus Phœbus ne me plaist ny Venus la déesse,
Et la grecque fureur qui bouillonnoit autour
De mon cœur, qui estoit son fidele sejour,
Comme vin escumé sa puissance r'abaisse.
Maintenant je ressemble au vieil cheval guerrier
Qui souloit couronner son maistre de laurier :
Quand il oit[1] la trompette, il est d'ardeur espris,
Et courageux en vain se pousse en la carriere;
Mais, en lieu de courir, demeure seul derriere,
Et r'apporte au logis la honte pour le prix.

L'AMOUR OYSEAU[2]

Un enfant dedans un bocage
Tendoit finement ses gluaux,
Afin de prendre des oyseaux
Pour les emprisonner en cage,
Quand il veit, par cas d'aventure,
Sur un arbre Amour emplumé,
Qui voloit par le bois ramé[3]
Sur l'une et sur l'autre verdure.
L'enfant, qui ne cognoissoit pas
Cet oyseau, fut si plein de joye
Que pour prendre une si grand'proye

1. Ind. prés. de ouïr.
2. Moschus.
3. Garni de branches (R. de la R., 1777).

Tendit sur l'arbre tous ses las.
  Mais quand il vit qu'il ne pouvoit
(Pour quelques gluaux qu'il peust tendre)
Ce cauteleux oyseau surprendre,
Qui voletant le decevoit,
  Il se print à se mutiner
Et, jettant sa glus de colere,
Vint trouver une vieille mere
Qui se mesloit de deviner.
  Il luy va le fait avouer,
Et sur le haut d'un buys lui monstre
L'oyseau de mauvaise rencontre,
Qui ne faisoit que se jouer.
  La vieille en branlant ses cheveux,
Qui ja [1] grisonnoient de vieillesse,
Luy dit : « Cesse mon enfant, cesse,
Si bien tost mourir tu ne veux,
  De prendre ce fier animal.
Cet oyseau, c'est Amour qui vole,
Qui tousjours les hommes affole [2]
Et jamais ne fait que du mal.
  O que tu seras bien heureux
Si tu le fuis toute ta vie,
Et si jamais tu n'as envie
D'estre au rolle des amoureux !
  Mais j'ay grand doute [3] qu'à l'instant
Que d'homme parfait auras l'âge,
Ce mal-heureux oyseau volage,
Qui par ces arbres te fuit tant,
  Sans y penser te surprendra,
Comme une jeune et tendre queste [4],
Et, foullant de ses pieds ta teste,
Que [5] c'est que d'aimer t'apprendra. »

1. Déjà*.
2. Blesse, et aussi rend fou (R. de la R.). V. p. 2 et 4.
3. Crainte. Cf. Douter.
4. La chose quêtée, la proie.
5. Ce que, *quod* (L.).

LES ODES[1]

LIVRE PREMIER[2]

AU ROY HENRI II

SUR LA PAIX FAITE ENTRE LUI ET LE ROY D'ANGLETERRE L'AN 1550

. . . . . [300]
Diversement, ô Paix heureuse,
Tu es la garde vigoureuse
Des peuples et de leurs citez ;
Des royaumes la clef tu portes,

1. Les odes parurent, les 4 premiers livres en 1550, le 5e en 1553. Elles furent commentées par Richelet. Ronsard est le premier qui se soit servi du mot *ode*. V. l'*Epistre au Lecteur* qui précède les odes.

2. Le livre Ier comprend une dédicace au roi Henri II et 22 pièces. Les 15 premières odes sont dites pindariques, et sont composées de strophes et d'antistrophes isomètres ayant le même nombre de vers, et d'épodes ayant souvent moins de vers avec un changement de rythme. Les plus considérables sont la 1re (10 str. de 18 vers octosyll.; 10 antistr. de 18 vers octosyll.; 10 ép. de 14 v. heptasyll.; en tout 500 v.) et la Xe (24 str. de 12 v. octosyll.; 24 antistr. de 12 v. octosyll.; 24 ép. de 10 v. heptasyll.; en tout 816). La plupart des odes de Pindare ont moins de 200 vers; une seule (Pyt. IV) en a 533.

Tu ouvres des villes les portes,
Serenant [1] leurs adversitez.
Bien qu'un prince voulust darder
Les flots armez de son orage,
Et tu le viennes regarder,
Ton œil appaise son courage ;
L'effort de ta divinité
Commande à la necessité,
Ployant sous ton obéissance ;
Les hommes sentent ta puissance,
Allechez de ton doux repos.
De l'air la vagabonde troupe
T'obéyt, et celle qui coupe
De l'eschine l'azur des flots.

. . . . . [6]
Je te salue, heureuse Paix,
Je te salue et re-salue,
Toy seule, déesse, tu fais
Que la vie soit mieux voulue [2].
Ainsi que les champs tapissez
De pampres ou d'espics herissez
Desirent les filles des nues
Après les chaleurs survenues,
Ainsi la France t'attendoit,
Douce nourriciere des hommes,
Douce rosée qui consommes [3]
La chaleur qui trop nous ardoit [4].

Tu as esteint tout l'ennuy
Des guerres injurieuses,
Faisant flamber [5] aujourd'huy
Tes graces victorieuses.
En lieu du fer outrageux,

1. Rendre sercin, apaiser (N.; L.).
2. Désirée.
3. Pour consumer, dissiper, (N.; L.).
4. Brûlait*.
5. Jeter des flammes, briller confusion fréq. alors (L., rem.).

Des menaces et des flames,
Tu nous rameines les jeux,
Le bal et l'amour des dames[1],
Travaux mignars et plaisans
A l'ardeur des jeunes ans... [22]

Nul n'est exempt de la Fortune,
Car sans égard elle importune
Et peuples et rois et seigneurs.
Cadme sentit bien sa secousse
Et de quel tonnerre elle pousse[2]
Les grands princes de leurs honneurs... [12]

Et qu'est-ce que des mortels?
Si au matin ils fleurissent,
Le soir ils ne sont plus tels,
Pareils aux champs qui fanissent[3].
Nul jamais ne s'est vanté
D'eviter la bourbe noire
Si la Muse n'a chanté
Les hymnes de sa memoire.
C'est à toi, Roy, d'honorer
Les vers, et les decorer
Des presens de ta hautesse[4];
Soufle ma nef, je seray
Le premier qui passeray
Mes compagnons de vistesse.

Plus tost que les feux ne s'eslancent,
Quand au ciel les foudres nous tancent,
Je courray dire aux estrangers
Combien l'effort de ta main dextre[5],
Maniant le fer, est adextre[6]
A briser l'horreur des dangers,

1. Malherbe.
2. *Depellere* (N.).
3. Pour se fanissent, se fanent (L.; Faner).
4. Grandeur (N.).
5. Droite (N.; L.; Chev., l. 376).
6. Adroit (N.; R. du R.; Villon; Jodelle; Lacombe,

Et de quel soin prudent et caut [1]
Ton peuple justement tu guides,
Appris au mestier comme il faut
Luy lâcher et serrer les brides.
Ta vieille jeunesse et tes ans
En mille vertus reluisans
M'inspirent une voix hardie,
Et me commandent que je die
Ce regne heureux et fortuné
Sous qui l'heureuse destinée,
Avoit chanté dès mainte année
Qu'un si grand prince seroit né

Pour gouverner comme un bon pere
La France heureusement prospere
Par les effects de sa vertu.
Rien icy bas ne s'accompare
A l'equité saintement rare
Dont un monarque est revestu ;
Aussi rien n'est tant vicieux
Qu'un grand gouverneur de province
Quand il fault [2], d'autant que mille yeux
Avisent la faute d'un prince.
Ne preste l'aureille aux menteurs
Et fuy de bien loin les flateurs,
S'ils veulent oindre [3] tes aureilles
De fausses et vaines merveilles,
Fardans sous vaine authorité
Le vain abus de leurs vains songes,
Subtils artisans de mensonges
Et bons piqueurs de verité... [64]

1. Circonspect*.
2. Commet une faute*.
3. Au fig. amadouer. R. Au sens de caresser (L.. hist.).

A LUY-MESME[1]

Comme un qui prend une coupe[2],
Seul honneur de son tresor,
Et de rang[3] verse à la troupe
Du vin qui rit dedans l'or :
Ainsi, versant la rosée
Dont ma langue est arrousée
Sur la race des Valois,
En son doux nectar j'abbreuve
Le plus grand roy qui se treuve[4]
Soit en armes ou en lois.

Heureux l'honneur que j'embrasse,
Heureux qui se peut vanter
De voir la thebaine grace
Qui sa vertu veut chanter.
Je vien pour chanter la tienne
Sur la corde dorienne,
Et pour estre desormais
Celui qui de tes victoires
Ne souffrira que les gloires
En l'oubly tombent jamais.

De ce beau trait decoché,
Dy, Muse mon esperance,
Quel prince sera touché
Le tirant parmy la France ?
Sera-ce pas notre Roy,
De qui la divine aureille
Boira la douce merveille[5]
Qui n'obéit qu'à ma loy ?... [28]

1. C. à d. au même, à Henri II.
2. Pindare, *Ol.* VII. R.
3. L'un après l'autre.
4. Trouve (Acc. Rim., 95 b ; encore chez la Fontaine).
5. Malherbe.

A MICHEL DE L'HOSPITAL [1]

Errant par les champs de la Grace [2],
Qui peint mes vers de ses couleurs,
Sur les bords dircéans j'amasse
L'eslite des plus belles fleurs,
Afin qu'en pillant je façonne
D'une laborieuse main
La rondeur de ceste couronne
Trois fois torse d'un ply thebain,
Pour orner le haut de la gloire
De l'Hospital, mignon des dieux,
Qui çà bas [3] ramena des cieux
Les filles qu'enfanta Memoire.

Memoire, royne d'Eleuthere,
Par neuf baisers qu'elle receut
De Jupiter, qui la fit mere,
En neuf soirs neuf filles conceut.
Mais quand la Lune vagabonde
Eut courbé douze fois en rond
(Pour r'enflamer l'obscur du monde)
La double voûte de son front,
Elle adonc [4] lassement outrée [5]
Dessous Olympe se coucha
Et, criant Lucine, accoucha
De neuf filles d'une ventrée [6],

En qui respandit le Ciel
Une musique immortelle,

1. C'est l'ode de Ronsard qui eut le plus de retentissement à son époque. C'est la Xe; v. p. 80.
2. Pindare, *Pyth.* VI, 1. R.
3. Ici-bas (L.).
4. Alors (L.; Chev., III, 393).
5. Surchargée (L.), épuisée de lassitude.
6. Appliqué à la femme (N.; L., hist., R. du R. et Calvin).

Comblant leur bouche nouvelle
Du jus d'un attique miel,
Et à qui vrayment aussi
Les vers furent en souci,
Les vers dont flattez nous sommes,
Afin que leur doux chanter
Peust doucement enchanter
Le soin [1] des dieux et des hommes.

Aussi tost que leur petitesse
Courant avec les pas du temps,
Eut d'une rampante vistesse
Touché la borne de sept ans,
Le sang naturel, qui commande
De voir ses parents, vint saisir
Le cœur de ceste jeune bande,
Chatouillé d'un noble desir;
Si [2] qu'elles mignardant [3] leur mere,
Neuf et neuf bras furent pliant
Autour de son col, la priant
De voir la face de leur pere.

Memoire, impatiente d'aise,
Délaçant leur petite main,
L'une après l'autre les rebaise
Et les presse contre son sein.
Hors des poumons à lente peine
Une parole lui montoit,
De souspirs allegrement pleine,
Tant l'affection l'agitoit,
Pour avoir desja cognoissance
Combien ses filles auront d'heur,
Ayant pratiqué la grandeur
Du dieu qui planta leur naissance.

1. Charmer le souci.
2. Tellement que, de manière que, *sic ut* (N.; Burg. Gr., II, 394).
3. Comme Mignoter.

Après avoir relié
D'un tortis [1] de violettes
Et d'un cerne [2] de fleurettes
L'or de leur chef délié,
Après avoir proprement
Troussé leur accoustrement
Marcha loin devant sa trope [3],
Et, la hastant jour et nuict,
D'un pied dispos la conduit
Jusqu'au rivage Ethiope.

Ces vierges encore nouvelles [4]
Et mal-apprises au labeur,
Voyant le front des eaux cruelles,
S'effroyerent d'une grand'peur,
Et toutes pancherent arriere
(Tant elles s'alloient émouvant),
Comme on voit dans quelque riviere
Un jonc se pencher sous le vent;
Mais leur mere, non estonnée
De voir leur sein qui haletoit,
Pour les asseurer les flatoit
De ceste parole empennée [5]:

« Courage, mes filles (dit-elle)
Et filles de ce dieu puissant
Qui seul en sa main immortelle
Soustient le foudre rougissant !
Ne craignez point les vagues creuses

1. Guirlande, *sertum* (N.; L.).

2. « Vaut autant que cercle (N.). » Cercle, couronne (L.; R. de la R., 1094).

3. Troupe (d'Aubigné, *Trag.*, éd. L., p. 69). *Trope* est la forme ancienne (L.); Ronsard n'emploie *troupe*, comme tous les mots où il change *o* en *ou* (Callioupe, propouse, (etc.), que lorsqu'il veut rendre la rime plus *sonoreuse* et mieux *sonnante* (*Préf. des Odes*; *Abr. de l'art poét.*). D'ailleurs au moyen de cette modification de la voyelle, les mots en *ope* et ceux en *oupe* rimaient ensemble (Acc. Rim.).

4. Novices (L.).

5. Ailée, ἔπεα πτερόεντα (Homère).

De l'eau qui bruit profondement,
Sur qui vos chansons doucereuses
Auront un jour commandement ;
Mais dédaignez ses longues rides,
En ne vous souffrez decevoir
Que vostre pere n'aillez voir
Dessous ces royaumes humides. »

Disant ainsi, d'un plein saut
Toute dans les eaux s'allonge,
Comme un cygne qui se plonge
Quand il voit l'aigle plus haut... [27]

(Les Muses se précipitent dans la mer à la suite de Mémoire, et descendent au fond des flots).

Jusques aux portes du chasteau
De l'Océan, qui dessous l'eau
Donnoit un festin à leur pere.

De ce palais eternel,
Brave [1] en colonnes hautaines [2],
Sourdoit de vives fontaines
Le vif surgeon [3] perennel [4].
Là pendoit sous le portail
Lambrissé d'un verd émail
Sa charrette [5] vagabonde,
Qui le roule d'un grand tour,
Soit de nuict ou soit de jour
Deux fois tout au rond du monde... [12]

Phœbus, du milieu de la table,
Pour derider le front des dieux,
Marioit sa voix delectable
A son archet melodieux,

1. Beau* (L.).
2. Hautes (L.).
3. Jet*.
4. Perpétuel, *perennis* (N.; Pougens).
5. Alors poétique.

Quand l'œil du père, qui prend garde
Sur un chacun [1], se costoyant
A l'escart des autres, regarde
Ce petit troupeau flamboyant,
Du quel et l'honneur et la grace
Qu'empreints sur le front il portoit,
Publioit assez qu'il sortoit
De l'heureux tige [2] de sa race.

Luy qui debout se dressa
Et de plus près les œillade [3],
Les serrant d'une accolade,
Mille fois les caressa,
Tout esgayé de voir peint
Dedans les traits de leur teint
Le naïf des graces siennes.
Puis, pour son hoste éjouir,
Les chansons voulut ouïr
De ces neuf musiciennes.

Elles, ouvrant leur bouche pleine
D'une douce arabe [4] moisson :... [140]
Par l'esprit d'une vive haleine
Donnerent l'ame à leur chanson : ... [140]

(Après avoir dit la querelle de Minerve et de Neptune, les Muses chantent le combat des dieux et des géants, et célèbrent le triomphe de Jupiter qui foudroie les Titans dans les Champs Phlégréans.)

A tant [5] les filles de Mémoire
Du luth apaiserent le son,
Finissans leur douce chanson
Par ce bel hymme de victoire.

1. *Unusquisque* (L.: J. Gl.).
2. Masc. au XVIe siècle, fautivement (L., ex. de Montaigne ; Amp. Form., p. 406; fém. dans N.).
3. Regarde (N.; L.).
4. Pour d'Arabie (N.), c. à d. riche et abondante.
5. Adv. alors (N.; Burg. Gr. II, 325 ; Bart. Chr.; L. : Tant).

Jupiter, qui tendoit l'aureille,
La combloit d'un aise parfait,
Ravi de la voix nonpareille
Qui si bien l'avoit contrefait ;
Et, retourné, rit en arriere
De Mars, qui tenoit l'œil fermé,
Ronflant sur sa lance guerriere,
Tant la chanson l'avoit charmé ;
Puis à ses filles il commande
De luy requerir, pour guerdon [1]
De leurs chansons, quelque beau don
Qui soit digne de leur demande.

Lors sa race s'approcha,
Et, luy flatant de la destre
Les genoux, de la senestre [2]
Le sous-menton luy toucha ;
Voyant son grave sourci
Longtemps fut béante ainsi,
Sans parler, quand Calliope,
De la belle voix qu'elle a,
Ouvrant sa bouche, parla
Seule pour toute la trope [3] :

« Donne-nous, mon pere, dit-elle,
Pere, dit-elle, donne-nous
Que nostre chanson immortelle
Passe en douceur le sucre doux ;
Fay-nous princesses des montagnes,
Des antres, des eaux et des bois,
Et que les prez et les campagnes
S'animent dessous nostre vois.
Donne-nous encor d'avantage
La tourbe [4] des chantres divins,

1. Récompense, *præmium* (N.; L.; Chev., I, 384).
2. Gauche (N.; Chev., I, 376).
3. Troupe*.
4. Troupe, *turba* (N.; L. hist.; St-Alexis, O 103 c).

Les poëtes et les devins,
Et les prophetes en partage.

Fais que les vertueux miracles
Des vers, medecins enchantez,
Soient à nous, et que les oracles
Par nous encore soient chantez... » [18]

A-tant[1] acheva sa requeste,
Courbant les genoux humblement,
Et Jupiter, d'un clin de teste
L'accorda liberalement.
« Si toutes les femmes mortelles
Que je donte dessous mes bras
Me concevoient des filles telles
(Dit-il), il ne me chaudroit pas
Ny de Junon ny de sa rage;
Tousjours pour me faire honteux,
M'enfante ou des monstres boiteux
Ou des fils de mauvais courage,

Comme Mars; mais vous, troupe chere,
Que j'ayme trop[2] plus que mes yeux,
Je vous plantay dans vostre mere
Pour plaire aux hommes et aux dieux.
Sus doncques, retournez au monde,
Coupez-moy derechef les flos,
Et là d'une langue faconde
Chantez ma gloire et vostre los.
Vostre mestier, race gentille,
Les autres mestiers passera
D'autant qu'esclave il ne sera
De l'art, aux Muses inutile... [90]

Allez, mes filles, il est heure
De fendre les champs escumeux;

1. Alors*.

2. Beaucoup (Burg. Gr., II, 331).

Allez, ma gloire la meilleure,
Allez, mon los le plus fameux.
Vous ne devez, dessus la terre,
Longtemps cette fois sejourner,
Que l'Ignorance avec sa guerre
Ne vous contraigne retourner
Pour retomber sous la conduite
D'un guide [1] dont la docte main
Par un effroy grec et romain
Ailera ses pieds [2] à la fuite. » ... [22]

Elles, trenchant les ondes bleues [3],
Vinrent du creux des flots chenus,
Ainsi que neuf petites nues,
Parmi les peuples incognus ;
Puis, dardant leurs flames subtiles,
Du premier coup ont agité
Le cœur prophete des sibylles
Espoint [4] de leur divinité ;
Si bien que leur langue comblée
D'un son douteusement obscur,
Chantoit aux hommes le futur
D'une bouche toute troublée... [78]

(Le poète célèbre la naissance et le progrès de la poésie ; et dit comment, après la poésie grecque, brilla la poésie latine. Mais, selon la prédiction de Jupiter, l'Ignorance s'abat sur le monde et chasse de la terre les Muses qui retournent au ciel.)

Auprès du throne de leur pere
Tout à l'entour se vont asseoir,
Chantant, avec Phebus leur frere,
Du grand Jupiter le pouvoir.
Les dieux ne faisoient rien sans elles,

1. Michel de l'Hospital.
2. C. à d. que l'effroi donnera des ailes aux pieds de l'ignorance ; v. l'ex. de du Bellay (L. : Ailé, hist.).
3. Pron. *blues* p. la rime (Quicherat, *Versif.*, 354-358) ; auj. encore (J. Gl.). Licence permise alors (Acc. Rim. 211 a).
4. Aiguillonné (N.; L.).

Ou soit qu'ils voulussent aller
A quelques nopces solennelles,
Ou soit qu'ils voulussent baller [1]
Mais si tost qu'arriva le terme
Qui les hastoit de retourner
Au monde pour y sejourner,
D'un pas eternellement ferme,

Adonc [2] Jupiter se devale [3]
De son throne, et, grave, conduit
Gravement ses pas en la salle
Des Parques, filles de la Nuit.
Leur roquet [4] pendoit jusqu'aux hanches [5],
Et un dodonien fueillard [6]
Faisoit ombrage aux tresses blanches
De leur chef tristement vieillard ;
Elles, ceintes sous les mammelles,
Filoient assises en un rond
Sur trois carreaux, ayant le front
Renfrongné [7] de grosses prunelles.

Leur pezon se herissoit
D'un fer estoillé de rouille ;
Au flanc pendoit leur quenouille,
Qui d'airain se roidissoit.
Au milieu d'elles estoit
Un cofre où le Temps mettoit
Les fuzeaux de leurs journées,
De courts, de grands, d'allongez,
De gros et de bien dougez [8],
Comme il plait aux Destinées.

1. Danser*.
2. Alors*.
3. Descend (N.; L.; R. de la R.; J. Gl.).
4. Pour rochet, bobine (L.).
5. Catulle, LXIV, 517. R.
6. Un rameau de chêne. Fueillard, sub. masc., *ramus* (N.).
7. V. p. 56.
8. Fins, subtils*.

Ces trois sœurs, à l'œuvre ententives [1],
Marmotoient un charme fatal,
Tortillans les filaces vives
Du corps futur de l'Hospital.
Clothon, qui le filet replie,
Ces deux vers mascha pour neuf fois :
« Je retors la plus belle vie
Qu'oncques [2] retordirent mes dois. »
Mais si tost qu'elle fut tirée
A l'entour du fuzeau humain,
Le Destin la mit en la main
Du fils de Saturne et de Rhée... [90]

(Jupiter lui donne la forme humaine et ses neuf filles, les Muses, retournent sur la terre, conduites et guidées par Michel de l'Hospital.)

C'est luy dont les graces infuses
Ont ramené par l'univers
Le chœur des Pierides Muses,
Faites illustres par ses vers ;
Par luy leurs honneurs s'embellissent,
Soit d'escrits rampants à deux piez [3],
Ou soit par des nombres qui glissent
De pas tous francs et déliez [4] ;
C'est luy qui honore et qui prise
Ceux qui font l'amour aux neuf Sœurs,
Et qui estime leurs douceurs,
Et qui anime leur emprise [5].

C'est luy, Chanson, que tu reveres
Comme l'honneur de nostre ciel,
C'est celuy qui aux lois severes
A fait gouster l'attique miel ;
C'est luy qui la saincte balance

1. Attentives (N.; R. de T.; J. le Maire, dans Palsg., 299 ; R. de la R.; L.).
2. Que jamais.
3. Les vers.
4. La prose.
5. Entreprise (N. Palsg., 217; L.; Bartsch, Chr., Marot).

Cognoist, et qui ne [1] bas ne haut,
Juste, son poids douteux n'eslance,
La tenant droite comme il faut;
C'est luy dont l'œil non variable
Note les meschans et les bons,
Et qui contre le heurt des dons [2]
Oppose son cœur imployable [3]... [41]

AU SIEUR BERTRAND BERGIER

La mercerie [4] que je porte,
Bertrand, est bien d'une autre sorte
Que celle que l'usurier vend
Dedans ses boutiques avares,
Ou celle des Indes barbares
Qui enflent l'orgueil du Levant.
Ma douce navire [5] immortelle
Ne se charge de drogue telle,
Et telle de moy tu n'attens,
Ou, si tu l'attends, tu t'abuses :
Je suis le trafiqueur [6] des Muses
Et de leurs biens, maistres du temps.
Leur marchandise ne s'estalle
Au plus offrant dans quelque halle,
Car leur bien en vente n'est mis,
Et pour l'or il ne s'abandonne;
Sans plus, liberal je le donne
A qui me plaist de mes amis.
Reçoy donque ceste largesse,
Et croy que c'est une richesse

1. Ni*.
2. Contre les dons qui viennent heurter à sa porte.
3. Inflexible (N., cite Rons.; Roquef.; L.; Pougens).
4. C. à d. les marchandises, *merx* (N.).
5. V. p. 75.
6. Trafiquant (N.; Lacombe; Roquef.).

Qui par le temps ne s'use pas ;
Mais contre le temps elle dure,
Et, de siecle en siecle plus pure,
Ne donne point aux vers d'appas.
L'audacieuse encre d'Alcée [1]
Par les ans n'est point effacée,
Et vivent encores les sons
Que l'amante [2] bailloit en garde
A sa tortue [3] babillarde,
La compagne de ses chansons.
Mon grand Pindare vit encore
Et Simonide et Stesichore,
Sinon en vers, au moins par nom ;
Et des chansons qu'a voulu dire
Anacréon dessur [4] la lyre
Le temps n'efface le renom.
N'as-tu ouy parler d'Enée,
D'Achil, d'Ajax, d'Idomenée ?
A moy semblables artisans
Ont immortalizé leur gloire
Et fait allonger la memoire
De leur nom jusques à nos ans.
Helene seule, estant gaignée [5]
D'une perruque [6] bien peignée,
D'un port royal, d'un vestement
Brodé d'or ou d'une grand suite,
N'a pas eu la poitrine cuite [7]
Par un amour premierement [8].
Hector, le premier des gendarmes,
Et Teucre n'a vêtu les armes
Dardant ses homicides traits ;
Non une fois Troye fut prise;

1. Horace, III, I ; IV, XI. R.
2. Sappho.
3. Lyre, χέλυς.
4. V. p. 39.
5. Captivée, et sous cette forme (N.).
6. Chevelure, sens propre (L.). Cf. p. 70.
7. Brûlée ardemment ; sens conservé dans le part. *cuisant*.
8. Heléne n'est pas la première qui, etc. Le même sens continue.

Maint prince a fait mainte entreprise
Devant le camp des deux roys grecs.
Mais leur prouesse n'est cogneue,
Et une oblivieuse[1] nue
Les tient sous un silence estraints;
Engloutie est leur vertu haute
Sans renom, pour avoir eu faute[2]
Du secours des poëtes saincts... [42]

A CASSANDRE[3]

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait desclose[4]
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu cette vesprée[5]
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.
Las ! voyez comme un peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las ! las ! ses beautez laissé cheoir !
O vrayment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !
Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

1. Qui fait oublier, lat, (Hor., *Od.*, II, VII), oublieux (N., cite Rons.; L., ex. de Desportes).
2. Manque.
3. Cette pièce, la plus célèbre des odes de Ronsard, ne parut qu'en 1553, à la suite d'une nouvelle édit. des *Amours*.
4. Ouverte[e].
5. Ce soir) L. : Vepre). R. de la Rose, 8359 (éd. M.) :
Biauté se puet trop poi garder.
Tantost a faite sa vesprée
Com les floretes en la prée ;
Car biauté est de tel matire,
Que el plus vit, et plus empire.

A SA LYRE

Lyre dorée [1] où Phebus seulement
Et les neuf Sœurs ont part egalement,
Le seul confort qui mes tristesses tue,
Que la danse oit [2], et toute s'évertue
De t'obéyr et mesurer ses pas
Sous tes fredons mignardés par compas [3],
Lors qu'en bruyant tu marques la cadance
D'un avant-jeu [4] le guide de la danse.
Le feu armé de Jupiter s'esteint
Sous ta chanson, si ta chanson l'atteint,
Et au caquet de tes cordes bien jointes
Son aigle dort sur la foudre à trois pointes,
Abaissant l'aile : adonc [5] tu vas charmant
Ses yeux aigus [6], et luy, en les fermant,
Son dos herisse et ses plumes repousse,
Flatté du son de ta corde si douce.
Celuy ne vît le bien-aimé des dieux,
A qui desplait ton chant melodieux.
Heureuse lyre! honneur de mon enfance !
Je te sonnay devant tous en la France
De peu à peu : car, quand premierement
Je te trouvay, tu sonnois durement ;
Tu n'avois point de cordes qui valussent,
Ne [7] qui respondre aux loix de mon doigt peussent.
Moisi du temps, ton fust ne sonnoit point ;
Mais j'eu pitié de te voir mal en-point [8] ;
Toy qui jadis des grands roys les viandes [9]

1. Pindare, *Pyth.*, I. R.
2. Ind. pr. de ouir.
3. Gracieusement rythmés, mesurés (N.).
4. Prélude (N., cite Ronsard et du Bellay).
5. Alors*.
6. Perçants (L.).
7. Ni*.
8. En mauvais état (N.: L., ex. de la Fontaine ; Chev., II, 271).
9. Terme général, alors non restreint à la chair (N.: Br. Dict.; Sr-Alexis, O 51 a; F. et Bl.; Chev., I, 362, II, 200 ; Lab. Gl.). V. plus loin l'ode *A son laquais*.

Faisois trouver plus douces et friandes.
Pour te monter de cordes et d'un fust,
Voire d'un son qui naturel te fust,
Je pillay Thebe et saccageay la Pouille,
T'enrichissant de leur belle despouille.
Et lors en France avec toy je chantay,
Et, jeune d'ans, sur le Loir inventay
De marier aux cordes les victoires
Et des grands roys les honneurs et leurs gloires.
Puis, affectant [1] un œuvre [2] plus divin,
Je t'envoyay sous le pouce angevin [3]
Qui depuis moi t'a si bien fredonnée
Qu'à lui tout seul la gloire en soit donnée.
Certainement celuy que tes chansons
Paissent [4], ravy du plaisir de leurs sons,
Ne sera point haut estimé pour estre
Ou à l'escrime ou à la luitte [5] adestre,
Ni de laurier couronné ne sera,
Car l'arme au poingt jamais n'abaissera
L'orgueil des rois ni la fureur des princes,
Portant vainqueur le feu dans leurs provinces.
Mais ma Gastine, et le haut crin des bois
Qui vont bornant mon fleuve vendomois,
Le dieu bouquin qui la Neufaune entourne,
Et le saint chœur qui en Braye sejourne,
Le feront tel que par tout l'univers
Il se verra renommé par ses vers,
Tant il aura de graces en son pouce
Et de fredons fils de sa lyre douce.
Déja, mon luth, ton loyer tu reçois,
Et ja [6] déjà la race des François
Me veut nombrer entre ceux qu'elle loue,
Et pour son chantre heureusement m'avoue.

1. Aspirant à, entreprenant (N.; L.).
2. S. m., livre (N.; L.).
3. J. du Bellay.
4. Horace, *Od.* IX, III. R.
5. Forme ancienne, lutte (N.; L., hist.; J. le Maire dans Palsg., 299; Burg. Gl.; Génin, Var., p. 168).
6. Ici est explétif. V. p. 20.

O Calliope, ô Cleion, ô les Sœurs,
Qui de ma Muse animez les douceurs,
Je vous salue et re-salue encore,
Par qui mon roi et ses princes j'honore !
  Par toy je plais, et par toy je suis leu ;
C'est toy qui fais que Ronsard soit esleu
Harpeur [1] françois, et, quand on le rencontre,
Qu'avec le doigt par la rue on le monstre.
Si je plais donc, si je sçay contenter,
Si mon renom la France veut chanter.
Si de mon front les estoilles je passe [2],
Certes, mon luth, cela vient de ta grace.

1. Joueur de harpe (N.; Palsg., 229 ; Pougens).

2. Horace, *Od.*, I, 1.

LIVRE DEUXIÈME[1]

A CASSANDRE

La lune est coustumiere
Renaistre tous les mois ;
Mais quand notre lumiere
Sera morte une fois,
Longtemps sans réveiller
Nous faudra sommeiller.
Tandis que vivons ores[2],
Un baiser donne-moy ;
Donne-m'en mille encores[3] :
Amour n'a point de loy ;
A sa grand'déité
Convient l'infinité.
Ah ! vous m'avez, maistresse,
De la dent entamé[4]
La langue chanteresse[5]
De vostre nom aimé.
Quoi ! est-ce là le prix
Du labeur qu'elle a pris,
Elle qui vos louanges
Dessus le luth vantoit,

1. Composé de 23 odes.
2. Maintenant*.
3. Catulle V. R.
4. Jean Second. R. Il prend à diff. sources, comme A. Chénier.
5. Fém. de l'anc. subs. fr. masc. chanteres (N.; Palsg., 290 ; L.; Burg. Gl.).

Et aux peuples estranges[1]
Vos merites chantoit,
Ne faisant l'air sinon
Bruire de vostre nom ?
De vos tetins d'yvoire
(Joyaux de l'Orient)
Elle chantoit la gloire,
Et de vostre œil riant,
Pour la récompenser,
La faut-il offenser ?
Las ! de petite chose
Je me plains durement :
La playe en l'ame enclose
Me cuit bien autrement,
Que ton œil m'y laissa
Le jour qu'il me blessa.

A SA MAISTRESSE

Cassandre ne donne pas[2]
Des baisers, mais des appas
Qui seuls nourrissent mon ame,
Les biens dont les dieux sont fous,
Du nectar, du sucre dous,
De la cannelle et du bâme[3],
Du thym, du lis, de la rose
Parmy ses levres desclose,
Fleurante en toutes saisons,
Et du miel tel qu'en Hymette
La desrobe-fleur avette[4]
Remplit ses douces maisons.
O dieux ! que j'ay de plaisir
Quand je sens mon col saisir

1. Étrangers*.
2. Jean Segond. R.
3. Baume (N.; L.; Lab. Gl.).
4. Abeille*.

De ses bras en mainte sorte !
Sur moy se laissant courber,
Peu à peu la voit tomber
Dans mon sein à demi-morte ;
  Puis, mettant la bouche sienne
Tout à plat dessus la mienne,
Me mord, et je la remors.
Je lui darde, elle me darde
Sa languette fretillarde [1] ;
Puis en ses bras je m'endors.
  D'un baiser doucement long
Ell' me suce l'ame-adonc [2],
Puis en souflant la repousse,
La ressuce encore un coup,
La ressoufle tout à coup
Avec son haleine douce.
  Tout ainsi les colombelles,
Tremoussant un peu des ailes,
Havement [3] se vont baisant,
Après que l'oiseuse [4] glace
A quitté la froide place
Au printemps doux et plaisant.
  Helas ! mais tempere un peu
Les biens dont je suis repeu [5],
Tempere un peu ma liesse :
Tu me ferois immortel.
Hé ! je ne veux estre tel
Si tu n'es aussi déesse.

1. Frétillant, *lascivus* (N.; L.).
2. Alors*.
3. Avidement, *avide* (N.), comme en se *havant*. *Haver*, *Havir*, saisir (Chev. I, 403).
4. Lente, immobile *veses* (N).
5. *Peu* et *repeu* rimaient bien ensemble (Acc. Rim. 210 b).

A UNE FILLE

Ma petite nymphe Macée,
Plus blanche qu'yvoire taillé,
Que la neige à monts amassée,
Que sur le jonc le laict caillé,
Ton beau teint ressemble [1] les liz
Avecque les roses cueillis.
Ton chef de soie et d'or descœuvre [2],
Où le ciel, des beautés donneur,
Employa sa peine et son œuvre,
Curieux de luy faire honneur.
Descœuvre ton beau front aussi,
Heureux object de mon souci.
Plus belle que Venus tu marches ;
Plus que les siens tes yeux sont beaux,
Qui flambent sous deux noires arches
Comme deux celestes flambeaux,
D'où le brandon fut allumé
Qui tout le cœur m'a consumé.
Eh ! n'est-ce pas ton œil, mignonne,
Qui dans son regard escarté
Les miens encores emprisonne,
Peu soucieux de liberté,
Et qui m'a desrobé le cœur
Et seul de moy s'est fait vainqueur ?
Ennuy, plaisir, joye, tristesse,
De tous costés naissent de toy.
Enlasse mon col, ma déesse !
Baise-moy et rebaise-moy ;
Veuilles au moins d'un seul baiser
Le feu de mon cœur appaiser.
Te voyant des belles la belle,

1. V. act. (N.; L.).
2. Découvre (L. hist.). *Cœuvre* pour *couvre* avait l'autorité des bons poètes (Acc. Rim., 80 b.).

Tu me suces l'ame et le sang.
Monstre-moy ta rose nouvelle,
Je dy ton sein d'yvoire blanc,
Et tes deux rondelets tetons
Qui s'enflent comme deux boutons.
Las ! puis que ta beauté meurtriere
Ne me veut point faire merci,
Et que, de jour en jour plus fiere,
Prends passe-temps de mon souci,
Au moins un jour voi sur mon front
Combien de maux tes yeux me font.

A LA FONTAINE BELLERIE

O fontaine Bellerie[1] !
Belle déesse cherie
De nos nymphes, quand ton eau
Les cache au fond de ta source,
Fuyantes le satyreau
Qui les pourchasse à la course
Jusqu'au bord de ton ruisseau,
Tu es la nymphe eternelle
De ma terre paternelle.
Pour ce, en ce pré verdelet[2],
Voy ton poëte qui t'orne
D'un petit chevreau de lait,
A qui l'une et l'autre corne
Sortent du front nouvelet[3].
Tousjours l'esté je repose
Près ton onde, où je compose,
Caché sous tes saules vers,
Je ne sçay quoy qui ta gloire
Envoira par l'univers,

1. Horace, *Odes*, III, XIII. R.
2. Qui verdit (L.).
3. Jeune et gracieux (N.; Pougens).

Commandant à la memoire
Que tu vives par mes vers.
L'ardeur de la canicule
Jamais tes rives ne brule,
Tellement qu'en toutes pars
Ton ombre est espaisse et drue
Aux pasteurs venans des parcs,
Aux bœufs las de la charrue
Et au bestial [1] espars.
Io [2], tu seras sans cesse
Des fontaines la princesse,
Moy celebrant le conduit
Du rocher percé qui darde
Avec un enroué bruit
L'eau de ta source jazarde [3],
Qui trepillante [4] se suit.

A SON PAGE

POUR LE RETOUR DE MACLOU DE LA HAIE.

Fais rafraischir le vin de sorte
Qu'il passe en froideur un glaçon,
Page, et que Marguerite apporte
Son luth pour dire une chanson :
Nous ballerons [5] tous trois au son ;
Et dy à Jane qu'elle vienne
Les cheveux tors [6] à la façon
D'une folastre Italienne [7].
Ne sens-tu que le jour se passe ?

1. Bétail (N.: Bestiail; L.; Bestiaux).
2. Ἰώ
3. Jaseuse (N.; L.). Ronsard a dit aussi jazeresse.
4. Frémissante, *trepida*. Horace, *Odes*, II, III.
5. Danserons*.
6. Tordus*.
7. Horace, *Odes*, II, XI. R.

Et tu ne te vas point hastant!
Qu'on verse du vin dans ma tasse!
A qui le boirai-je d'autant?
Pour ce aujourd'hui je suis content
Qu'un autre plus fol ne se treuve
Revoyant mon Maclou, que tant
J'ai connu seur ami d'épreuve.

A LA FOREST DE GASTINE

Couché sous tes ombrages vers,
  Gastine, je te chante
Autant que les Grecs, par leurs vers
  La forest d'Erymanthe :
Car, malin, celer je ne puis
  A la race future
De combien obligé je suis
  A ta belle verdure.
Toy qui, sous l'abry de tes bois,
  Ravy d'esprit m'amuses;
Toy qui fais qu'à toutes les fois
  Me respondent les Muses;
Toy par qui de l'importun soin
  Tout franc je me delivre,
Lorsqu'en toy je me pers bien loin,
  Parlant avec un livre,
Tes bocages soient tousjours pleins
  D'amoureuses brigades [1]
De Satyres et de Sylvains,
  La crainte des Naiades!
En toy habite desormais
  Des Muses le college [2],
Et ton bois ne sente jamais
  La flamme sacrilege!

1. Troupe, compagnie (N.; L.). 2. Confrérie, corps.

A CASSANDRE

Ma petite colombelle [1],
Ma mignonne toute belle,
Mon petit œil, baisez-moy;
D'une bouche toute pleine
De baisers chassez la peine
De mon amoureux esmoy.
Quand je vous diray : Mignonne [2],
Approchez-vous, qu'on me donne
Neuf baisers tout à la fois,
Lors ne m'en baillez que trois,
Tels que Diane guerriere
Les donne à Phebus son frere [3],
Et l'Aurore à son vieillard [4];
Puis reculez vostre bouche,
Et bien loin, toute farouche,
Fuyez d'un pied fretillard.
Comme un taureau par la prée
Court après son amourée [5],
Ainsi, tout plein de courroux,
Je courray fol après vous.
Et, prise d'une main forte,
Vous tiendray de telle sorte
Qu'un aigle l'oiseau tremblant.
Lors, faisant de la modeste,
De me redonner le reste
Des baisers ferez semblant.
Mais en vain serez pendante
Toute à mon col, attendante
(Tenant un peu l'œil blessé)
Pardon de m'avoir laissé :

1. Marulle. R.
2. Jean Segond. R.
3. Ovide, *Am.*, II, v, 27. R.
4. Tithon.
5. Son amante (*Woman paramour*, Palsg., 290), du verbe *amourer*, rendre ou devenir amoureux (Roquef.; Jonain. Gl.).

Car, en lieu de six, adonques [1]
J'en demanderay plus qu'onques [2]
Tout le ciel d'estoiles n'eut,
Plus que d'arene [3] poussée
Aux bords, quand l'eau courroussée
Contre les rives s'esmeut.

Pour boire, dessus l'herbe tendre [4]
Je veux sous un laurier m'estendre,
Et veux qu'Amour d'un petit brin
Ou de lin, ou de cheneviere,
Trousse au flanc sa robe legere,
Et my-nud me verse du vin.
L'incertaine vie de l'homme
De jour en jour se roule comme
Aux rives se roulent les flots [5],
Et, après notre heure derniere,
Rien de nous ne reste en la biere
Que je ne sçay quels petits os.
Je ne veux selon la coustume,
Que d'encens ma tombe on parfume,
Ny qu'on y verse des odeurs ;
Mais, tandis que je suis en vie,
J'ay de me parfumer envie
Et de me couronner de fleurs.
Corydon, va querir m'amie.
Avant que la Parque blesmie [6]
M'envoye aux eternelles nuits,
Je veux, avec la tasse pleine
Et avec elle, oster la peine
De mes miserables ennuis.

1. Alors*.
3. Jamais.
3. Sable (N.; L.).
4. Anacréon, IV. R.
5. Malherbe.
6. *Pallida Mors*.

A SON LAQUAIS

J'ay l'esprit tout ennuyé
D'avoir trop estudié
Les Phenomenes d'Arate ;
Il est temps que je m'esbate
Et que j'aille aux champs jouer.
Bons dieux ! qui voudroit louer
Ceux qui, collez sur un livre,
N'ont jamais soucy de vivre ?
Que nous sert l'estudier,
Sinon de nous ennuyer
Et soing dessus soing accrestre [1],
A nous qui serons peut-estre,
Ou ce matin ou ce soir,
Victime de l'Orque noir,
De l'Orque qui ne pardonne,
Tant il est fier [2], à personne ?
Corydon, marche devant ;
Sçache où le bon vin se vend.
Fais après à ma bouteille,
Des feuilles de quelque treille,
Un tapon [3] pour la boucher.
Ne m'achete point de chair,
Car, tant soit-elle friande,
L'esté je hay la viande [4].
Achete des abricôs,
Des pompons [5], des artichôs,
Des fraises et de la creme :

1. Accroître, selon la pron. d'alors de *croire, croïstre, connoistre, paroistre, noyer, nettoyer*, où *oi* = *ai* (Regnier-Desmarais).
2. Farouche (N.; L.).
3. Tampon, bouchon (Chev., I), 479 ; Br. Dict.).
4. Offrant ici clairement l'idée de chair. V. p. 98. Toutefois Richelet appelle les abricots des *viandes d'este*.
5. Ou pepons, melons, *pepo* N.; Junius, *Nomenclat.*, 41; L.).

C'est en esté ce que j'aime,
Quand, sur le bord d'un ruisseau,
Je les mange au bruit de l'eau,
Estendu sur le rivage
Ou dans un antre sauvage.
  Ores que je suis dispos,
Je veux rire sans repos,
De peur que la maladie
Un de ces jours ne me die,
Me happant à l'impourveu [1] :
« Meurs, gallant [2] : c'est assez beu. »

L'AMOUR MOUILLÉ [3]

AU SIEUR ROBERTET

  Du malheur de recevoir
Un estranger sans avoir
De luy quelque cognoissance,
Tu as fait experiance,
Menelas, ayant receu
Pâris, dont tu fus deceu ;
Et moy je la viens de faire,
Las ! qui ay voulu retraire [4]
Tout soudain un estranger
Dans ma chambre et le loger.
  Il estoit minuict, et l'ourse
De son char tournoit la course
Entre les mains du bouvier,
Quand le somme vint lier

1. Ou à l'improuveu, à l'improviste (N.; L.; Pougens).
2. Joyeux compagnon, gaillard (Villon ; Chev., I, 229), de *galer*, se réjouir (Lac.; Roquef.; Br. Dict., L., ét. de Galant et Gala).
3. Anacréon, III, R.
4. Recevoir (L.; Roquef.).

D'une chaine sommeillere
Mes yeux clos sous la paupiere.
Ja, je dormois en mon lit,
Lorsque j'entr'ouy le bruit
D'un qui frapoit à ma porte,
Et heurtoit de telle sorte
Que mon dormir s'en alla.
Je demanday : « Qu'est-ce là
Qui fait à mon huis sa plainte ?
— Je suis enfant, n'aye crainte, »
Ce me dit-il. Et adonc [1]
Je lui desserre le gond
De ma porte verrouillée.
« J'ay la chemise mouillée,
Qui me trempe jusqu'aux oz,
Ce disoit, car sur le doz
Toute nuict j'ay eu la pluie ;
Et pour ce je te supplie
De me conduire à ton feu
Pour m'aller seicher [2] un peu. »
Lors je prins sa main humide,
Et par pitié je le guide
En ma chambre, et le fis seoir
Au feu qui restoit du soir ;
Puis, allumant des chandelles,
Je vy qu'il portoit des ailes,
Dans la main un arc turquois [3]
Et sous l'aisselle un carquois.
Adonc en mon cœur je pense
Qu'il avoit grande puissance,
Et qu'il falloit m'apprester
Pour le faire banqueter.
Ce-pendant il me regarde
D'un œil, de l'autre il prend garde
Si son arc estoit seché ;

1. Alors*.
2. Sécher (les 2 dans N.).
3. A la turque (R. de la R. ; 912; Lab. Gl., p. 530; Roquef.).

Puis, me voyant empesché
A luy faire bonne chere,
Me tire une fleche amere
Droict en l'œil, et qui de là
Plus bas au cœur devala [1],
Et m'y fit telle ouverture
Qu'herbe, drogue ny murmure [2],
N'y serviroient plus de rien.
Voilà, Robertet, le bien
(Mon Robertet qui embrasses
Les neuf Muses et les Graces),
Le bien qui m'est advenu
Pour loger un incognu.

Si j'aime depuis naguiere [3]
Une belle chambriere,
Je ne suis pas à blasmer
De si bassement aimer.
Non, l'amour n'est point vilaine
Que maint brave capitaine,
Maint philosophe et maint roy,
A trouvé digne de soy.
Hercule, dont l'honneur vole
Au ciel, aima bien Iole,
Qui, prisonniere, dontoit
Celuy qui son maistre estoit.
Achille, l'effroy de Troye,
De Briséis fut la proye,
Dont si bien il s'échaufa,
Que, serve, elle en trionfa.
Ajax eut pour sa maistresse
Sa prisonniere Tecmesse,
Bien qu'il secouast au bras
Un bouclier à sept rebras [4].

1. Descendit.
2. Murmure magique.
3. Naguère (Acc. Rim.).
4. Replis, *replicatio* (N.; L.).

Agamemnon se vit prendre
De sa captive Cassandre,
Qui sentit plus d'aise au cœur
D'estre veincu que veinqueur.
Le petit Amour veut estre
Tousjours des plus grands le maistre,
Et jamais il n'a esté
Compagnon de majesté.
A quoy [1] diroy-je l'histoire
De Jupiter, qui fait gloire
De se vestir d'un oyseau,
D'un satyre et d'un taureau,
Pour abuser nos femelles ?
Et, bien que les immortelles
Soient à son commandement,
Il veut aimer bassement.
Jamais on n'a que tristesses
A servir ces grand's déesses [2] ;
Qui veut avoir ses esbas
Il faut aimer en lieu bas.
Quant à moy, je laisse dire
Tous ceux qui veulent mesdire :
Je ne veux laisser pour eux
En bas lieu d'estre amoureux.

A JOACHIM DU BELLAY

Escoute, du Bellay, ou les Muses ont peur [3]
De l'enfant de Venus, ou l'aiment de bon cœur,
Et tousjours pas à pas accompagnent sa trace ;
Car, si quelqu'un ne veut les Amours desdaigner,
Toutes à qui mieux mieux le viennent enseigner,
Et sa bouche mielleuse emplissent de leur grace.

1. Pourquoi.
2. Cf. une des élégies.
3. Bion, IV. R. V. A. Chénier. p. 165.

Mais au brave qui met les Amours à desdain,
Les desdaignant aussi, l'abandonnent soudain,
Et plus ne luy font part de leur gentille veine,
Ains [1] Clion lui defend de ne se plus trouver
En leur danse, et jamais ne venir abreuver
Sa bouche non amante en leur belle fontaine.
Certes, j'en suis tesmoin, car, quand je veux louer
Quelque homme ou quelque dieu, soudain je sens nouer [2]
La langue à mon palais, et ma gorge se bouche ;
Mais quand je veux d'Amour ou escrire ou parler,
Ma langue se desnoue, et lors je sens couler
Ma chanson d'elle-mesme aisément en la bouche.

1. Mais*.

2. Pour se nouer.

LIVRE TROISIÈME[1]

A MONSEIGNEUR D'ANGOULESME[2]

Toy qui chantes l'honneur des rois,
Polymnie, ma douce Muse,
Ce dernier labeur de mes dois
Ta lyre d'or ne me refuse.
J'ay souvenance que tes mains,
Jeune garçon, me couronnerent
Quand j'eu masché les lauriers saints
Que tes compagnes me donnerent,
Alors qu'amoureux de tes yeux
Tu me donnas ta douce lyre
Pour y chanter jusques aux cieux
D'Amour le bien et le martyre.
Mais or[3], par le commandement
Du roy, ta lyre j'abandonne
Pour entonner plus hautement
La grand'trompette de Bellonne.
Toutefois, ains que[4] de tenter
L'instrument de telle guerriere,
Fais qu'encor je puisse chanter
Pour adieu ceste ode derniere... [60]

1. Comprend 24 pièces.
2. Depuis Henri III.
3. Maintenant*.
4. Avant que*.

(Il feint que le jour de la naissance du duc d'Alençon, l'Europe et l'Afrique se disputent l'enfant. L'Europe finit par le céder à l'Afrique, qui, sur le berceau de l'enfant, célèbre ainsi ses hautes destinées :

« Comme un pin planté sur les eaux,
Bien nourri de l'humeur[1] prochaine,
Croist par sus[2] tous les arbrisseaux
Et se fait l'honneur de la plaine,
Ainsi, ô prince, tu croistras
Entre les princes de l'Europe,
Et plus vaillant apparoistras
L'ornement royal de leur trope[3].
Si tost que l'âge, produisant
Les fleurs de la jeunesse tendre,
T'aura fait l'esprit suffisant
Pour les douces lettres apprendre,
Les trois Graces te meneront
Au bal des Muses Pegasides,
Et toute nuict t'abreuveront
De leurs ondes aganippides... [4]
Mais quant l'ardeur t'eschaufera
Le sang bouillant dans les entrailles,
Et que la gloire te fera
Concevoir le soin des batailles,
Nul plus que toy sera sçavant
A tourner les bandes en fuite,
Et nul soldat courra devant
Les pas ailez[4] de ta poursuite... [24]
Comme on voit l'orgueil d'un torrent[5]
Bouillonnant d'une trace neuve
Parmy les plaines en courant
Ravager tout cela qu'il treuve,
Ainsi ta main renversera
Sur la terre de sang trempée
Tout cela qui s'opposera

1. Liquide quelconque, eau, *latex* (N.; L. hist.).
2. Par dessus.
3. Troupe[s].
4. Cf. p. 92.
5. Malherbe.

Devant le fil de ton espée.
  Le faucheur à grand tour de bras,
Du matin jusqu'à la serée [1],
De rang [2] ne fait tomber à bas
Tant d'herbes cheutes [3] sur la prée,
  Ne le scieur ne va taillant
Tant de moissons, lors que nous sommes
En esté, que toy bataillant
Tailleras de chevaux et d'hommes [4]... » [36]
  Ainsi disant, elle ferma
La parole aux futures choses,
Et de çà et de là sema
Sur le berceau dix mille roses.
  Puis comme une voix qui se plaint,
Au soir, dedans un antre ouie,
Ou de nuict, comme un songe feint,
Parmy l'air s'est évanouie.

A MES DAMES, FILLES DU ROY HENRY II

  Ma nourrice Calliope,
Qui du luth musicien,
Dessus la jumelle crope [5]
D'Helicon, guides la trope [6]
Du sainct chœur Parnassien ;
  Et vous, ses sœurs, qui recrues [7]
D'avoir trop mené le bal,
Toute nuict vous baignez nues
Dessous les rives herbues

1. Soirée (L.; Favre. Gl.; Jonain, Gl.; Marot).
2. L'un après l'autre*.
3. Chues*.
4. Catulle, LXIV, 351. R. *Iliade*, XI, 67.
6. Croupe (Les 2 dans N.; L., hist.; Acc. Rim.; J. Gl.). V. p. 87.
6. Troupe*.
7. Excédées de fatigue, *enectus* (N.; L.; R. de la R.; Rabelais).

De la fontaine au cheval;
  Puis, tressans dans quelque prée
Vos cheveux delicieux,
Chantez d'une voix sacrée
Une chanson qui recrée
Et les hommes et les dieux!
  Laissez vos antres sauvages
(Doux sejour de vos esbas),
Vos forests et vos rivages,
Vos rochers et vos bocages,
Et venez suivre mes pas.
  Vous sçavez, pucelles cheres,
Que, libre, onques je n'appris
De vous faire mercenaires,
Ny chetives prisonnieres,
Vous vendant pour quelque pris [1];
  Mais sans estre marchandées,
Vous sçavez que librement
Je vous ai tousjours guidées
Es [2] maisons recommandées
Pour leurs vertus seulement.
  Comme ores [3], nymphes très-belles,
Je vous meine avecques moy
En ces maisons immortelles,
Pour celebrer trois pucelles,
Comme vous filles de roy,
  Qui dessous leur mere croissent
Ainsi que trois arbrisseaux,
Et ja [4] grandes apparoissent
Comme trois beaux lis qui naissent
A la fraischeur des ruisseaux,
  Quand quelque future espouse,
Aimant leur chef nouvelet [5],
Soir et matin les arrouse [6],

1. Malherbe.
2. Dans les.
3. Maintenant*.
4. Déjà*.
5. Récent*.
6. Arrose*.

Et à ces nopces propouse [1]
De s'en faire un chapelet [2].
  Mais de quel vers plein de grace
Vous iray-je decorant ?
Chanteray-je vostre race,
Ou l'honneur de vostre face
D'un teint brun se colorant ?
  Divin est vostre lignage,
Et le brun que vous voyez
Rougir en vostre visage
En rien ne vous endommage
Que trois Graces ne soyez.
  Les Charites sont brunettes,
Bruns les Muses ont les yeux,
Toutefois belles et nettes,
Reluisant comme planettes
Parmy la troupe des dieux.
  Mais que sert d'estre les filles
D'un grand roy, si vous tenez
Les Muses comme inutiles,
Et leurs sciences gentiles [3]
Dès le berceau n'apprenez ?
  Ne craignez, pour mieux revivre,
D'assembler d'egal compas [4]
Les aiguilles et le livre,
Et de doublement ensuivre [5]
Les deux mestiers de Pallas.
  Peu de temps la beauté dure,
Et le sang qui des roys sort,
Si de l'esprit on n'a cure,
Autant vaut quelque peinture
Qui n'est vive qu'en son mort [6].
  Ces richesses orgueilleuses,

1. Propose*. V. p. 87.
2. Guirlande*.
3. Nobles, relevées*.
4. Également, dans une égale mesure.
5. Suivre sans relâche, pour suivre, *insequi*, *sectari* (N., Roquef.; Rabel.).
6. Qu'en son état d'immobilité. L.).

Ces gros diamans luisans,
Ces robes voluptueuses,
Ces dorures somptueuses,
Periront avec les ans.
Mais le sçavoir de la Muse
Plus que la richesse est fort ;
Car jamais rouillé ne s'use,
Et maugré les ans refuse
De donner place à la mort.
Si tost que serez apprises
A la danse des neuf Sœurs,
Et que vous aurez comprises [1]
Les doctrines plus exquises
A former vos jeunes mœurs,
Tout aussi tost la déesse
Qui trompette les renoms
De sa bouche parleresse [2]
Par tout espandra sans cesse
Les louanges de vos noms.
Lors s'un [3] roy, pour sa defence,
A vos freres repoussez
De sa terre avec sa lance,
Refroidissant la vaillance
De ses peuples courroucez,
Au bruit de la renommée,
Espris de vostre sçavoir,
Aura son ame enflammée,
Et, quittant là son armée,
Pour mary vous viendra voir.
Voylà comment en deux sortes
Tous roys seront combatus,
Soit qu'ils sentent les mains fortes
De nos françaises cohortes,
Soit qu'ils aiment vos vertus.
Là donq, Princesses divines,

1. Acc. facult. av. Vaugelas.
2. Parleuse (Pougens).
3. Élis. pour se (si) un (Palsg., 45; Burg. Gr., II, 303).

Race ancienne des dieux,
Armez vos tendres poitrines
Des vertus et de doctrines ;
C'est le vray chemin des cieux.
  Par tel chemin Polixene
D'un beau renom a jouy ;
Par tel mestier la Romaine[1]
De chasteté toute pleine
Vit encores aujourd'huy,
  Laquelle de son espée
Sa vie aux ombres jetta,
Et, par soy-mesme frappée,
Ayant la honte trompée,
Un beau renom s'acheta.

A LA FONTAINE BELLERIE

  Escoute un peu, fontaine vive,
En qui j'ai rebeu si souvent,
Couché tout plat dessus ta rive,
Oisif à la fraischeur du vent,
  Quand l'esté mesnager moissonne
Le sein de Cerès dévestu,
Et l'aire par compas[2] ressonne
Gemissant sous le blé batu.
  Ainsi tousjours puisses-tu estre
En religion à tous ceux
Qui te boiront, ou feront paistre
Tes verds rivages à leurs bœufs ;
  Ainsi tousjours la lune claire
Voye à my-nuict, au fond d'un val,
Les nymphes près de ton repaire
A mille bonds mener le bal,

1. Lucrèce.
2. A conps mesurés.

Comme je desire, fontaine,
De plus ne songer boire en toy
L'esté, lors de la fievre ameine
La mort despite[1] contre moy.

A JEANNE IMPITOYABLE

O grand'beauté, mais trop outrecuidée
Des presents de Venus,
Quand tu voirras ta face estre ridée[2]
Et tes flocons chenus,
Contre le temps et contre toy rebelle,
Diras en te tançant :
Que ne pensois-je alors que j'estois belle
Ce que je vay pensant ?
Ou bien pourquoy à mon desir pareille
Ne suis-je maintenant ?
La beauté semble[3] à la rose vermeille,
Qui meurt incontinent.
Voilà les vers tragiques et la plainte
Qu'au ciel tu envoyras,
Incontinent que ta face depainte
Par le temps tu voirras.
Tu sçais combien ardamment je t'adore,
Indocile à pitié,
Et tu me fuis, et tu ne veux encore
Te joindre à ta moitié.
O de Paphos et de Cypre regente,
Déesse aux noirs soucis[4].
Plus tost encor que le temps sois vengeante
Mes desdaignez soucis !

1. Qui a du dépit (N.; L.).
2. Horace, *Odes*, IV. x. R.
3. V. p. 74.
4. Sourcils, tel qu'on prononce encore dans le cenire (J. Gl.). V. plus loin (*Franc.*, 1).

Et, du brandon dont les cœurs tu enflammes
Des jumens tout autour,
Brusle-la moy, afin que de ses flames
Je me rie à mon tour.

A CHARLES DE PISSELEU.

D'où vient cela, Pisseleu, que les hommes
De leur nature aiment le changement,
Et qu'on ne void en ce monde où nous sommes
Un seul qui n'ait un divers jugement[1] ?
L'un, esloigné des foudres de la guerre,
Veut par les champs son âge consumer
A bien poitrir les mottes de sa terre
Pour de Cerès les presens y semer ;
L'autre, au contraire, ardant, aime les armes,
Et ne sauroit en un lieu sejourner
Sans bravement attaquer[2] les allarmes,
Bien que jamais ne pense retourner.
Qui le palais, de langue mise en vente,
Fait esclater devant un president,
Et qui, piqué d'avarice suivante,
Franchit la mer de l'Inde à l'occident.
L'un de l'amour adore l'inconstance ;
L'autre, plus sain, ne met l'esprit sinon
Au bien public, aux choses d'importance,
Cherchant par peine un perdurable[3] nom.
L'un suit la cour et les faveurs ensemble,
Si que[4] sa teste au ciel semble toucher ;
L'autre les fuit et est mort, ce luy semble,
S'il void le roy de son toict approcher.

1. Cf. Horace, *Odes*, I, 1, et *Sat.* I, 1.
2. Se jeter dans (L., hist.).
3. Qui dure toujours (N.; Pougens).
4. Tellement que.

Le pelerin à l'ombre se delasse,
Ou d'un sommeil le travail adoucit,
Ou, réveillé, avec la pleine tasse
Des jours d'esté la longueur accourcit.
Qui devant l'aube accourt triste à la porte
Du conseiller, et là, faisant maint tour,
Le sac au poing, attend que Monsieur sorte
Pour luy donner humblement le bon-jour.
Icy cestuy [1] de la sage nature
Les faits divers remasche [2] en y pensant,
Et cestuy-là, par la linéature
Des mains, predit le malheur menaçant.
L'un, allumant ses vains fourneaux, se fonde
Dessus la pierre incertaine, et combien
Que [3] l'invoqué Mercure ne responde,
Soufle en deux mois le meilleur de son bien.
L'un grave en bronze, et dans le marbre à force
Veut le labeur de nature imiter ;
Des corps errans l'astrologue s'efforce
Oser par art le chemin limiter.
Mais tels estats inconstants de la vie
Ne m'ont point pleu, et me suis tellement
Esloigné d'eux que je n'eus onc [4] envie
D'abaisser l'œil pour les voir seulement.
L'honneur sans plus du verd laurier m'agrée ;
Par luy je hay le vulgaire odieux [5].
Voilà pourquoy Euterpe la sacrée
M'a de mortel fait compagnon des dieux.
La belle m'aime et par ses bois m'amuse,
Me tient, m'embrasse, et, quand je veux sonner,
De m'accorder ses flutes ne refuse,
Ne [6] de m'apprendre à bien les entonner ;
Car elle m'a de l'eau de ses fontaines

1. Cas régime, employé au cas sujet, du pron. dém. *cest* (Br. Gr. hist. p. 178 ; Bourg. Gr.) ; pour cestuy cy, *hicce* (N.).
2. Repasse en son esprit, rumine (N.; L.).
3. Bien que (L.).
4. Oncques, jamais.
5. Horace, *Odes*, III, 1.
6. Ni.

Pour prestre bien baptisé de sa main,
Me faisant part du haut honneur d'Athenes
Et du sçavoir de l'antique Romain.

A ODET DE COLLIGNY[1]

Mais d'où vient cela, mon Odet ?
Si de fortune[2] par la rue
Quelque courtisan je salue
Ou de la voix, ou du bonnet,
Ou d'un clin d'œil tant seulement,
De la teste, ou d'un autre geste,
Soudain par serment il proteste
Qu'il est à mon commandement.
Soit qu'il me treuve chez le roy,
Soit qu'il en sorte ou qu'il y vienne,
Il met sa main dedans la mienne,
Et jure qu'il est tout à moy... [4]
Mais quand un affaire de soin
Me presse à luy faire requeste,
Tout soudain il tourne la teste,
Et me delaisse à mon besoin ;
Et si je veux ou l'aborder
Ou l'accoster en quelque sorte,
Mon courtisan passe une porte,
Et ne daigne me regarder ;
Et plus je ne lui suis cognu,
Ny mes vers ny ma poësie,
Non plus qu'un estranger d'Asie
Ou quelqu'un d'Afrique venu.
Mais vous, mon support gracieux,
Mon appuy, mon prelat que j'aime,
Mille fois plus ny que moi-mesme,

1. Cardinal de Chastillon. 2. Par hasard (L.; la Fontaine).

Ny que mon cœur, ny que mes yeux,
  Vous ne me faictes pas ainsi :
Car si quelque affaire me presse,
Librement à vous je m'addresse,
Qui de mon fait avez souci.
  Vous avez soin de mon honneur,
Et voulez que mon bien prospere,
M'aimant tout ainsi qu'un doux pere,
Et non comme un rude seigneur,
  Sans me promettre ces grands monts
Ni ces grands'mers d'or ondoyantes;
Car telles bourdes impudantes
Sont indignes des Chastillons.
  La raison, Prelat, je l'entens,
C'est que vous estes veritable,
Et non courtisan variable
Qui sert[1] aux faveurs et au temps.

1. Qui obéit à (L.; Chev., I. 182).

LIVRE QUATRIÈME[1]

EPITHALAME

D'ANTOINE DE BOURBON ET DE JEANNE DE NAVARRE[2]

. . . . . [10]
Nymphes, de vos couleurs
Ornez leur couche sainte
Des plus gentilles fleurs
Dont la terre soit peinte.
Que menu l'on y jette
Cet excellent butin
Que le marchant achette
Bien loing sous le matin,
O hymen, hymenée!
Hymen, ô hymenée!
Et vous, divin troupeau,
Qui les eaux de Pegase
Tenez, et le coupeau[3]
Du chevelu Parnasse,
Venez, divine race,
Offrir vos lauriers vers,
Et, prenant nostre place,

1. Le quatrième livre est composé de 33 pièces.
2. Théocrite, XVIII. R. Cette pièce a été imprimée en 1549 ; c'est probablement, dit M. P. Blanchemain, la première publiée par Ronsard.
3. Sommet (N.; L.; Roquef.).

Chantez vos meilleurs vers.
O hymen, hymenée !
Hymen, ô hymenée !
Car l'ardeur qui vous tient
Nous guide par les plaines
Que le Loir entretient
De verdeur tousjours pleines.
Là, nous ne verrons prée
Sans leur faire un autel,
N'eau [1] qui ne soit sacrée [2]
A leur nom immortel.
O hymen ! hymenée !
Hymen ! ô hymenée !... [20]
Adieu Prince, adieu soir,
Adieu, Pucelle encore,
Nous te reviendrons voir
Demain avec l'Aurore,
Pour prier Hymenée
De vouloir prendre à gré
Nostre chanson sonnée [3]
Sur vostre lict sacré.
O hymen, hymenée !
Hymen, ô hymenée !

AU PAYS DE VENDOMOIS

A SON DÉPART POUR L'ITALIE

. . . . . [8]
Terre, adieu, qui premiere
En tes bras m'a receu,
Quand la belle lumiere

1. Élis. pour ne (ni) eau.
2. Consacrée, *dicatus* (N.; L. hist., ex. de Marot.
3. Chantée.

Du monde j'apperçeu !
Et toy, Brayé, qui roules
En tes eaux fortement,
Et toy, mon Loir, qui coules
Un peu plus lentement !
  Adieu, fameux rivages
De bel esmail couverts,
Et vous, antres sauvages,
Delices de mes vers ;
Et vous, riches campagnes,
Où presque enfant je vy
Les neuf Muses compagnes
M'enseigner l'envy !... [8]
  De la Serene [1] antique
Je verray le tombeau,
Et la course erratique [2]
D'Arethuse, dont l'eau,
Fuyant les bras d'Alphée,
Se desrobe à nos yeux,
Et Etna, le trophée
Des victoires des dieux.
  Je verray ceste ville
Dont jadis le grand heur
Rendit à soy servile
Du monde la grandeur [3] ;
Et celle qui entr'ouvre
Les flots à l'environ [4],
Et riche se descouvre
Dans l'humide giron.
  Plus les beaux vers d'Horace
Ne me seront plaisans,
Ne [5] la thebaine grace,
Nourrice de mes ans ;
Car ains que [6] tu reviennes,

1. Sirène (N.; L., hist.). Naples.
2. Vagabonde (Rabelais).
3. Rome.
4. Venise.
5. Ni.
6. Avant que.

Petite lyre, il faut
Que trompe tu deviennes
Pour resonner plus haut — 32.

DE L'ELECTION DE SON SEPULCHRE

Antres, et vous fontaines,
De ces roches hautaines [1]
Qui tombez contre-bas [2]
D'un glissant pas [3];

Et vous forests, et ondes
Par ces prez vagabondes,
Et vous rives et bois,
Oyez [4] ma vois.

Quand le ciel et mon heure
Jugeront que je meure,
Ravi du beau sejour
Du commun jour,

Je defens qu'on ne rompe
Le marbre pour la pompe [5]
De vousloir mon tombeau
Bastir plus beau... [12]

Mais bien je veux qu'un arbre
M'ombrage au lieu d'un marbre,
Arbre qui soit couvert
Tousjours de verd [6].

1. Hautes*.
2. Vers le bas*.
3. Mètre inventé par Ronsard.
4. Imp. de ouïr.
5. Au fig., pour l'ostentation de.
6. Properce, II, XIII, 19.

De moy puisse la terre
Engendrer un lierre
M'embrassant en maint tour
Tout à l'entour;

Et la vigne tortisse [1]
Mon sepulchre embellisse,
Faisant de toutes pars
Un ombre [2] espars.

Là viendront chaque année
A ma feste ordonnée,
Avecques leurs troupeaux
Les pastoureaux;

Puis, ayant fait l'office
De leur beau sacrifice,
Parlans à l'isle ainsi
Diront ceci :

« Que tu es renommée
D'estre tombeau nommée
D'un de qui l'univers
Chante les vers,

« Et qui oncque [3] en sa vie
Ne fut brulé d'envie,
Mendiant les honneurs
Des grands seigneurs,

« Ny n'enseigna l'usage
De l'amoureux brevage,
Ny l'art des anciens
Magiciens,

1. Tordue, adj. (N., cite Rons.; Burg. Gl.).
2. Longtemps m. et f. (L.).
3. Jamais.

« Mais ceux à nos compagnes
Et nos ses frères compagnes
Fontaines [illegible] aux sons
De nos chansons.

« Que [illegible]
Si nous accourons [illegible]
Qu'il [illegible] de ses chaumes
Nous et nos champs

« La nuée [illegible] lumine
A jamais sur sa [illegible],
Et l'honneur [illegible] gémit
En [illegible] nuit !

« Tout à l'entour l'[illegible] [1]
L'herbe et l'eau qui murmure,
L'un toujours verdoyant,
L'autre coulant !

« Et nous, avons mémoire
Du renom de sa gloire,
Lui ferons, comme à Pan,
Honneur chaque an. »

Ainsi dira la troupe,
Versant de mainte coupe
Le sang d'un agnelet
Avec du lait,

Dessus moy, qui à l'heure [3]
Seray par la demeure
Où les heureux esprits
Ont leur pourpris [4].

1. La rosée, *humor*. V. p. 117.
2. L'entoure, l'enferme (N.; L.; Lac.; Marot; Pougens).
3. Alors*.
4. Habitation, [illegible], [illegible] *tum* (N.; L.; Roquet; Pougens).

La gresle ne la nége
N'ont tels lieux pour leur siege
Ne [1] la foudre oncques [2] là
Ne devala [3].

Mais bien constante y dure
L'immortelle verdure
Et constant en tout temps
Le beau printemps.

Et Zephire y alaine [4]
Les myrtes et la plaine
Qui porte les couleurs
De mille fleurs.

Le soin qui sollicite
Les rois ne les incite
Le monde ruiner
Pour dominer,

Ains [5] comme freres vivent,
Et, morts, encore suivent
Les mestiers qu'ils avoient
Quand ils vivoient.

Là, là, j'oirray [6] d'Alcée
La lyre courroucée,
Et Sapphon, qui sur tous
Sonne plus doux.

Combien ceux qui entendent
Les odes qu'ils respendent
Se doivent réjouir
De les ouïr !... [4]

1. Ni.
2. Jamais.
3. Ne tomba*.
4. Halène, évente (N.; L).; par *ai* sans *h* (R. de la R., 9122; Palsg., 201; Roquef.).
5. Mais*.
6. Fut. de ouïr.

La seule lyre douce
L'ennuy des cœurs repousse,
Et va l'esprit flatant
De l'escoutant.

A LUCINE

O déesse puissante [1]
De pouvoir secourir
La vierge languissante
Déja preste à mourir [2],
Quand la douleur amere
D'un enfant la rend mere !
Si, douce et secourable,
Heureusement tu veux
D'aureille favorable
Ouïr mes humbles vœux,
J'esleveray d'yvoire
Une image à ta gloire ;
Et moy, la teste ornée.
De beau lis fleurissans,
Iray trois fois l'année
La parfumer d'encens,
Accordant sur ma lyre
L'honneur de ton Osire [3].
Descens, déesse humaine,
Du ciel, et, te hâtant,
La santé douce ameine
A celle qui l'attend,
Et d'une main maistresse
Repousse sa detresse... [6[
Toy, déesse Lucine,

1. Puissante de, avec l'inf. (L., ex. de Pascal).
2. Horace, *Odes*, III, XXII. R.
3. Osiris.

Requise par trois fois,
De la vierge en gesine
Tu escoutes la vois,
Et desserres la porte
Au doux fruict qu'elle porte.
Tu as de la nature
La clef dedans tes mains;
Tu donnes l'ouverture
De la vie aux humains,
Et des siecles avares
Les fautes tu repares.

Quand je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vendomois,
Plein de pensées vagabondes,
Plein d'un remors et d'un souci,
Aux rochers je me plains ainsi [1],
Aux bois, aux antres et aux ondes:
Rochers, bien que soyez âgez
De trois mil ans, vous ne changez
Jamais ny d'estat ny de forme;
Mais tousjours ma jeunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit
De jeune en vieillard me transforme.
Bois, bien que perdiez tous les ans
En hyver vos cheveux mouvans,
L'an d'après qui se renouvelle,
Renouvelle aussi vostre chef;
Mais le mien ne peut de rechef
Ravoir sa perruque nouvelle.
Antres, je me suis veu chez vous
Avoir jadis verds les genous,
Le corps habile et la main bonne;
Mais ores [2] j'ay le corps plus dur,

1. Racine, *Phèdre*. 2. Maintenant.

Et les genoux, que n'est le mur
Qui froidement vous environne.
  Ondes, sans fin vous promenez,
Et vous menez et ramenez
Vos flots d'un court qui ne sejourne;
Et moy, sans faire long sejour,
Je m'en vais de nuict et de jour,
Au lieu d'où plus on ne retourne[1]... [6]

  Ma douce jouvence est passée,
Ma premiere force est cassée,
J'ay la dent noire et le chef blanc[2];
Mes nerfs sont dissous, et mes veines,
Tant j'ay le corps froid, ne sont pleines
Que d'une eau rousse en lieu de sang.
  Adieu, ma lyre; adieu, fillettes,
Jadis mes douces amourettes,
Adieu, je sens venir ma fin;
Nul passetemps de ma jeunesse
Ne m'accompagne en la vieillesse,
Que le feu, le lict et le vin.
  J'ay la teste toute estourdie
De trop d'ans et de maladie;
De tous costez le soin me mord,
Et soit que j'aille ou que je tarde,
Tousjours après moy je regarde
Si je verray venir la mort,
  Qui doit, ce me semble, à toute heure
Me mener là bas, où demeure
Je ne sçay quel Pluton, qui tient
Ouvert à tous venans un antre,
Où bien facilement on entre,
Mais d'où jamais on ne revient[3].

1. V. A. Chénier, p. 286.
2. Anacréon, LVI. R.
3. V. ci-dessus. Cf. la Font., *Fab.*, VI, XIV.

Pourquoy, chetif[1] laboureur,
Trembles-tu d'un empereur
Qui doit bien tost, legere ombre,
Des morts accroistre le nombre ?
Ne sçais-tu pas qu'à tout chacun
Le port d'enfer est commun,
Et qu'une ame imperiale
Aussi tost là bas devale[2]
Dans le bateau de Charon
Que l'ame d'un bucheron[3] ?
Courage, coupeur de terre !
Ces grands foudres de la guerre
Non plus que toy n'iront pas
Armez d'un plastron[4] là bas
Comme ils alloient aux batailles :
Autant leur vaudront leurs mailles.
Leurs lances et leur estoc[5],
Comme à toy vaudra ton soc.
Car le juge Rhadamante,
Asseuré, ne s'espouvante
Non plus de voir un harnois
Là bas qu'un levier de bois,
Ou voir une souquenie[6]
Qu'une cape bien garnie,
Ou qu'un riche accoustrement
D'un roy mort pompeusement.

Les espics sont à Cerès[7],
Aux chevre-pieds[8] les forests,
A Chlore l'herbe nouvelle,

1. Malheureux, *miser* (N.; L.; Chev., II, 246; Malh.).
2. Descend°.
3. Malherbe.
4. Devant de la cuirasse (L.).
5. Épée (N.; L.; Chev., I, 319).
6. Souquenille (N.; Roquef.; L.; Rabel.).
7. Phèdre, III. XVIII. R.
8. Satyres (N., cite Ronsard).

A Phebus le verd laurier,
A Minerve l'olivier,
Et le beau pin à Cybelle;
  Aux Zephyres le doux bruit,
A Pomone le doux fruit,
L'onde aux Nymphes est sacrée [1],
A Flore les belles fleurs;
Mais les soucis et les pleurs
Sont sacrez à Cytherée.

Le petit enfant Amour [2]
Cueilloit des fleurs à l'entour
D'une ruche, où les avettes [3]
Font leurs petites logettes.
  Comme il les alloit cueillant,
Une avette sommeillant
Dans le fond d'une fleurette,
Lui piqua la main tendrette [4].
  Si tost que piqué se vit,
Ah ! je suis perdu, ce dit;
Et, s'en-courant [5] vers sa mere,
Lui monstra sa playe amere :
  Ma mere, voyez ma main,
Ce disoit Amour tout plein
De pleurs, voyez quelle enflure
M'a fait une esgratignure !
  Alors Venus se sou-rit [6],
Et en le baisant le prit,
Puis sa main luy a soufflée
Pour guarir sa plaie enflée.
  Qui t'a, dy-moy, faux garçon,
Blessé de telle façon !

1. Consacrée*.
2. Anacréon, XL. R.
3. Abeilles*.
4. Dim. de tendre (N.; L.).
5. Se mettant à courir (L.; J. Gl.; Jonain, Gl.).
6. Sourit. Forme réfléchie (N.; Pasquier).

Sont-ce mes Graces riantes,
De leurs aiguilles poignantes [1] ?
  Nenny, c'est un serpenteau,
Qui vole au printemps nouveau
Avecques deux ailerettes
Çà et là sur les fleurettes.
  Ah ! vrayment je le cognois,
Dit Venus ; les villageois
De la montagne d'Hymette
Le surnomment Melissette [2].
  Si doncques un animal
Si petit fait tant de mal,
Quand son halesne espoinçonne [3]
La main de quelque personne,
  Combien fais-tu de douleurs
Au prix de luy, dans les cœurs
De ceux contre qui tu jettes
Tes homicides sagettes [4] ?

Nagueres chanter je voulois [5]
Comme Francus au bord gaulois
Avec sa troupe vint descendre ;
Mais mon luth pincé de mon doy
Ne vouloit en despit de moy
Que chanter Amour et Cassandre.
  Je pensois (d'autant que tousjours
J'avois dit sur luy mes amours)
Que ses cordes par long usage
Chantoient d'Amour [6], et qu'il falloit
En mettre d'autres s'on [7] vouloit
Lui apprendre un autre langage.

1. Piquantes, du verbe poindre (N.; L.).
2. Μέλισσα.
3. Pique*.
4. Flèche (N.; Palsg., 195 ; L.; Pougens).
5. Anacréon, I. R.
6. Chanter de, prendre pour sujet de ses chants (L.; Malherbe).
7. Se (si) on. V. p. 121.

Et pour ce faire il n'y eut fust,
Archet ne[1] corde qui ne fust
Eschangée en d'autres nouvelles;
Mais après qu'il fut remonté,
Plus fort que devant a chanté
De Venus les flammes cruelles.
Or, adieu donc, pauvre Francus;
Ta gloire sous tes murs vaincus
Se cachera tousjours pressée,
Si à ton neveu nostre Roy
Tu ne dis qu'en l'honneur de toy
Il face ma lyre crossée[2].

Chere Vesper, lumiere dorée[3]
De la belle Venus Cytherée,
Vesper, dont la belle clarté luit
Autant sur les astres de la nuit
Que reluit par dessus toy la lune;
O claire image de la nuict brune,
En lieu du beau croissant tout ce soir
Donne lumiere, et te laisse choir
Bien tard dedans la marine source.
Je ne veux, larron, oster la bourse
A quelque amant, ou comme un meschant
Voleur, dévaliser un marchant;
Je veux aller outre la riviere
Voir m'amie; mais sans ta lumiere
Je ne puis mon voyage achever.
Sors doncques de l'eau pour te lever,
Et de ta belle nuitale flame
Esclaire au feu d'amour qui m'enflame.

1. Ni°.
2. C. à d. qu'il me donne une abbaye.
3. Bion, XVI. V. A. Chénier, p. 70; Baïf; Ste-Beuve, *Poés. fr. au* XVI° *siècle*, 2° éd., p. 438.

Dieu vous gard [1], messagers fidelles
Du printemps, gentes arondelles [2],
Huppes, cocus, rossignolets,
Tourtres [3], et vous oiseaux sauvages,
Qui de cent sortes de ramages
Animez les bois verdelets.
Dieu vous gard, belles paquerettes,
Belles roses, belles fleurettes,
Et vous boutons jadis cognus
Du sang d'Ajax et de Narcisse ;
Et vous thym, anis et melisse,
Vous soyez les biens revenus.
Dieu vous gard, troupe diaprée
De papillons, qui par la prée
Les douces herbes suçotez ;
Et vous, nouvel essain d'abeilles,
Qui les fleurs jaunes et vermeilles
De vostre bouche baisotez.
Cent mille fois je resalue
Vostre belle et douce venue ;
O que j'aime ceste saison
Et ce doux caquet des rivages,
Au prix des vents et des orages
Qui m'enfermoient en la maison !... [6]

Bel aubespin verdissant,
Fleurissant,
Le long de ce beau rivage,
Tu es vestu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambrunche [4] sauvage.

1. Suppr. de l'e à la 3e pers. (Bart. Chr.; Ampère, Form., 419).
2. Gentilles* hirondelles*.
3. Tourterelles*.
4. Vigne sauvage (N.; L.; J. Gl.).

Deux camps drillants [1] de fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche ;
Et dans ton tronc mi-mangé
Arrangé
Les avettes ont leur couche.

Le gentil rossignolet,
Nouvelet,
Avecques sa bien-aimée,
Pour ses amours alleger
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cyme il fait son ny,
Bien garny
De laine et de fine soye,
Où ses petits esclorront,
Qui seront
De mes mains la douce proye.

Or vy, gentil aubespin,
Vy sans fin,
Vy sans que jamais tonnerre
Ou la cognée, ou les vents
Ou les temps
Te puissent ruer [2] par terre.

A REMY BELLEAU

Du grand Turc je n'ay souci [3]
Ni du grand soldan [4] aussi ;

1. Diligents, pressés (N. qui le confond avec brillant ; L., hist. et étym.) ; du verbe driller.
2. Jeter avec force (N.; L.).
3. Anacréon, XV et XVII. R.
4. Sultan (N.).

L'or ne maistrise ma vie,
Aux roys je ne porte envie;
J'ay soucy tant seulement [1]
De parfumer cointement [2]
Ma barbe, et qu'une couronne
De fleurs le chef m'environne,
Le soin de ce jour me point [3],
Du demain je n'en ai point.
Qui, bons dieux! sçauroit cognoistre
Si un lendemain doit estre.
Vulcan, en faveur de moy,
Je te pri', despeche-toy
De me tourner une tasse,
Qui de profondeur surpasse
Celle du vieillard Nestor;
Je ne veux qu'elle soit d'or,
Sans plus fay-la-moi de chesne,
Ou de lierre ou de fresne.
Et ne m'engrave [4] dedans
Ces grands panaches pendans,
Plastrons [5] morions, ny armes :
Qu'ai-je soucy des allarmes,
Des assauts ni des combas?
Aussi ne m'y grave pas
Ny le soleil ny la lune,
Ny le jour ny la nuict brune,
Ny les astres radieux :
Eh! quel soin ai-je des cieux,
De leurs Ours, de leur Charrette,
D'Orion, ny de Boëte [6]?
Mais pein-moy, je te suppli,
D'une treille le repli
Non encore vendangée;
Peins une vigne chargée

1. Un peu seulement (L.; Burg. Gr., II, 325).
2. Soigneusement, *culte* (N.; Pougens; F. Gl.).
3. Poind, pique*.
4. Grave*.
5. Cuirasse*.
6. Le Bouvier, Βοώτης.

De grapes et de raisins ;
Peins-y des fouleurs de vins ;
Peins-y Venus et Cassandre ;
Laisse de Bacchus espandre
Le lierre tout autour ;
Peins-y la Grace et l'Amour,
Le nez et la rouge trongne
D'un Silene ou d'un yvrongne.

Les Muses lierent un jour [1]
De chaisnes de roses Amour,
Et, pour le garder, le donnerent
Aux Graces et à la Beauté,
Qui, voyant sa desloyauté,
Sur Parnasse l'emprisonnerent.
Si tost que Venus l'entendit,
Son beau ceston [2] elle vendit
A Vulcan pour la delivrance
De son enfant, et tout soudain,
Ayant l'argent dedans la main,
Fit aux Muses la reverence :
« Muses, déesses des chansons,
Quand il faudroit quatre rançons
Pour mon enfant je les apporte ;
Delivrez mon fils prisonnier. »
Mais les Muses l'ont fait lier
D'une chaisne encore plus forte.
Courage donques, amoureux,
Vous ne serez plus langoureux :
Amour est au bout de ses ruses ;
Plus n'oseroit ce faux garçon
Vous refuser quelque chanson,
Puis qu'il est prisonnier des Muses.

Anacréon, XXX. R.

Ceste, ceinture, et particulièrement de Vénus, κεστός (L.; Roquef.; Lac.)

Plusieurs, de leurs corps desnuez
Se sont veus en diverse terre
Miraculeusement muez.
L'un en serpent et l'autre en pierre,
L'un en fleur, l'autre en arrosseau,
L'un en loup, l'autre en mouscelle;
L'un se vit changer en ruisseau,
Et l'autre devint arcoselle [1].
Mais je voudrois estre miroir
Afin que toujours m'y voyasse;
Chemise je voudrois me voir,
Afin que toujours m'y vesquasse.
Volontiers eau je deviendrois,
Afin que ton corps je lavasse;
Estre du parfum je voudrois,
Afin que je te parfumasse.
Je voudrois estre le ruban [2]
Qui serre ta belle poitrine;
Je voudrois estre le carquan [3]
Qui orne ta gorge yvoirine [4].
Je voudrois estre tout autour
Le coral [5] qui tes levres touche,
Afin de baiser nuict et jour
Tes belles levres et ta bouche.

Pourquoy, comme une jeune poutre [7],
De travers guignes-tu vers moy [8]?
Pourquoy, farouche, fuis-tu outre
Quand je veux approcher de toy?

1. Anacréon, XX. R.
2. Hirondelle*.
3. Ruban (L. hist.; J. Gl.; Jonain, Gl.).
4. Carcan, collier de pierreries (N.; L.; Roquef.; Lab.; Gl.). Orthogr. indéterminée (Liv. Gr. p. 490).
5. D'ivoire (L.; Pougens).
6. Corail (Palsg., 208; L. hist.).
7. Jument*.
8. Anacréon, LXI. R.

Tu ne veux souffrir qu'on te touche ;
Mais si je t'avois sous la main
Asseure-toi que dans ta bouche
Bientost je t'aurois mis le frein.
Puis te voltant[1] à toute bride,
Soudain je t'aurois fait au cours[2],
Et te piquant serois ton guide
Dans la carriere des amours.
Mais par l'herbe tu ne fais ores[3]
Que suivre des prez la fraicheur
Pour ce que tu n'as point encores
Trouvé quelque bon chevaucheur[4].

Janne, en te baisant tu me dis[5]
Que j'ay le chef à demy gris,
Et tousjours me baisant tu veux
De l'ongle oster mes blancs cheveux,
Comme s'un[6] cheveu blanc ou noir
Sur le baiser avoit pouvoir.
Mais, Janne, tu te trompes fort ;
Un cheveu blanc est assez fort
Pour te baiser, pourveu que point
Tu ne vueilles de l'autre poinct.

Verson ces roses en ce vin[7],
En ce bon vin verson ces roses,
Et boivon[8] l'un à l'autre, afin
Qu'au cœur nos tristesses encloses
Prennent en boivant quelque fin.

1. V. act., faire voltiger (N.).
2. Action de courir (L.).
3. Maintenant*.
4. Celui qui chevauche* (L.; Pougens).
5. Martial, IV, 4. R.
6. Si un*.
7. Anacréon, *passim*. R.
8. Forme irrégulière ; avant Ronsard, *bevons* (Burg. Gr., II, p. 122), après *beuvons* (N. Gr., p. 25; Regnier-Desmarais, p. 443); comme à l'indicatif (Bourg. Gr. p. 83).

La belle rose du printemps,
Aubert, admoneste[1] les hommes
Passer joyeusement le temps,
Et pendant que jeunes nous sommes
Esbatre la fleur de nos ans.
Car ainsi qu'elle defleurit
A bas en une matinée,
Ainsi notre âge se flestrit,
Las ! et en moins d'une journée
Le printemps d'un homme perit.
Ne veis[2]-tu pas hier Brinon
Parlant et faisant bonne chere,
Lequel aujourd'huy n'est sinon
Qu'un peu de poudre en une biere,
Qui de luy n'a rien que le nom ?
Nul ne desrobe[3] son trespas,
Caron serre tout en sa nasse,
Roys et pauvres tombent là-bas ;
Mais ce-pendant le temps se passe,
Rose, et je ne chante pas.
La rose est l'honneur d'un pourpris[4],
La rose est des fleurs la plus belle,
Et dessus toutes a le pris[5] :
C'est pour cela que je l'appelle
La violette de Cypris.
La rose est le bouquet d'Amour,
La rose est le jeu des Charites,
La rose blanchit tout autour
Au matin de perles petites
Qu'elle emprunte du poinct du jour.
La rose est le parfum des dieux,
La rose est l'honneur des pucelles,
Qui leur sein beaucoup aiment mieux
Enrichir de roses nouvelles
Que d'un or tant soit precieux.

1. Avertit (N.; L., hist.).
2. L'e vient de l'anc. forme véir.
3. Ne se soustrait à (L.).
4. Jardin*.
5. Anacréon, LIII. R.

Est-il rien sans elle de beau ?
La rose embellit toutes choses,
Venus a de roses la peau,
Et l'Aurore a les doigts de roses,
Et le front le soleil nouveau.
Les nymphes de roses ont le sein,
Les coudes, les flancs et les hanches ;
Hebé de roses a la main
Et les Charites, tant soient blanches,
Ont le front de roses tout plein.
Que le mien en soit couronné,
Ce m'est un laurier de victoire :
Sus, appelon le deux-fois-né [1],
Le bon pere, et le faisons boire
De cent roses environné.
Bacchus, espris de la beauté
Des roses aux fueilles vermeilles,
Sans elles n'a jamais esté,
Quand en chemise sous les treilles
Il boit au plus chaud de l'esté.

1. Δίγονος, surnom de Bacchus.

LIVRE CINQUIÈME[1]

Sur toute fleurette déclose[2]
J'aime la senteur de la rose
Et l'odeur de la belle fleur
Qui de sa premiere couleur
Pare la terre[3], quand la glace
Et l'hyver au soleil font place.
Les autres boutons vermeillets[4],
La giroflée et les œillets,
Et le bel esmail qui varie
L'honneur gemmé[5] d'une prairie
En milles lustres s'esclatant,
Ensemble ne me plaisent tant
Que fait la rose pourperette[6]
Et de Mars la blanche fleurette.
Que puis-je, pour le passe-temps[7]
Que vous me donnez le printemps,
Prier, pour vous deux, autre chose
Sinon que toi, pourprine[8] rose,
Puisses tousjours avoir le sein
En mai de rosée tout plein,

1. Le cinquième livre est composé de 32 pièces dont 7 ne figuraient pas dans la première édition parue en 1553.
2. Épanouies*.
3. La violette.
4. Dim. de vermeil (N.).
5. Riche, orné de pierreries (L. Pougens).
6. Pourpret allongé en pourperet pour la mesure du vers.
7. Plaisir, *delectamentum* (N.; Baïf).
8. De pourpre (L.).

Et que jamais le chaut qui dure
En juin ne te fasse laidure [1] ?
Ny à toy, fleurette de Mars,
Jamais l'hyver, lorsque tu pars
Hors de la terre, ne te face
Pancher morte dessus la place ;
Ains [2] tousjours, maugré la froideur,
Puisses-tu de ta soefve [3] odeur
Nous annoncer que l'an se vire [4]
Plus doux vers nous, et que Zephyre
Après le tour du fascheux temps
Nous ramene le beau printemps.

Je veux, Muses aux beaux yeux,
Muses mignonnes des dieux,
D'un vers qui coule sans peine
Louanger une fontaine.
Sus donc, Muses aux beaux yeux,
Muses mignonnes des dieux,
D'un vers qui coule sans peine
Louangeons une fontaine.
C'est à vous de me guider,
Sans vous je ne puis m'aider,
Sans vous, Brunettes, ma lyre
Rien de bon ne sçauroit dire.
Mais, Brunettes aux beaux yeux,
Brunes mignonnes des dieux,
S'il vous plaist tendre ma lyre,
Et m'enseigner [5] pour redire
Cela que dit vous m'aurez,
Lors, Brunettes, vous m'oirez [6]
A nos françoises aureilles

1. Flétrissure (R. de T.; R. de la Rose; Rabelais; Roquef.; Chev. I, 416).
2. Mais*.
3. Suave*.
4. Se tourne (L.).
5. Instruire*.
6. Futur de ouïr.

Chanter vos douces merveilles,
  O beau crystal murmurant,
Que le ciel est azurant [1]
D'une belle couleur blue [2]
Où ma dame toute nue
Lave son beau teint vermeil
Qui detenoit le soleil,
Et sa belle tresse blonde,
Tresse aux Zephyrs vagabonde,
Comme Cerès esmouvant [3]
La sienne aux souspirs du vent,
  Tresse vray'ment [4] aussi belle
Que celle d'Amour, ou celle
Qui va de crespes reflos [5]
Frappant d'Apollon le dos.
  C'est toy, belle Fontenette [6]
Où ma douce mignonette
A miré ses deux beaux yeux,
Ainçois [7] deux astres des cieux,
Que la gaye Paphienne,
La brunette Cyprienne,
Sur ceux des Graces lou'roit,
Et pour siens les avou'roit,
Tant leur mignotise [8] darde
D'amours à qui la regarde... [14]
  C'est toy, douce Fontelette,
Qui dans ta douce ondelette
As baigné ses deux beaux piez,
Piez de Thetis deliez
Et son beau corps qui ressemble

1. Colorant en bleu (N.; L.).
2. Bleue. Cf. p. 92.
3. Agitant (L.).
4. L'e non élidé compterait pour une syllabe; voyez quelques vers plus loin *lou'roit, avou' roit, gay'ment.*
5. De boucles crêpées. V. p. 5. Reflot formé sur flot comme reflux sur flux (N. : Flot).
6. Dim. de fontaine; cf. plus bas *fontelette*, dim. de font. Formes nombreuses (Roquef. : Font.; Burg. Gl.).
7. Mais bien plutôt (Burg. Gr. II, 376). Cf. Ains.
8. Grâce mignonne (Palsg., 215 ; L.; Rabel.). V. p. 8.

Aux lys et roses ensemble... [52]
  Vray'ment, cristal azuré,
Crystal, gay'ment emmuré [1]
D'une belle herbe fleurie,
Pour avoir fait à m'amie
Un doux chevet de ton bord,
Quand languissante elle dort ;
Je t'asseure, ondette [2] chere,
Que jamais, ainsi qu'Homere,
Noire ne t'appelleray,
Mais tousjours je te lou'ray
Pour claire, pour argentine,
Pour nette, pour crystalline ;
Et te suppli' de vouloir,
Ains [3] qu'entrer dedans le Loir
D'une course serpentiere [4],
Recevoir l'humble priere
Que je fay dessus tes flots ;
Et recevoir en ton los [5]
Ces lis et ces belles roses
Que je verse à mains décloses
Avec du miel et du lait
Dessus ton sein ondelet [6],
Et ces beaux vers que j'engrave
Au bord que ton onde lave.
  Fille à [7] Thetys, desormais
Puisses-tu pour tout jamais
Plus qu'argent estre luisante,
Et que la Chienne cuisante
Jamais dedans ton vaisseau
Ne face [8] tarir ton eau !
  Tousjours les belles Naiades,
Oréades et Dryades,

1. Entouré*.
2. Dim. de onde, comme plus haut *ondelette*.
3. Avant que*.
4. Pour serpentante.
5. Louange.
6. En forme d'onde.
7. A pour de (N.; L.; J. Gl.).
8. Anc. forme du subj. Burg. Gr., II, 160 ; Bart. Chr.).

S'entre-serrans par les mains,
Jointes avec les Sylvains,
Puissent rouer [1] leurs carolles [2]
Autour de tes rives molles,
Et Pan trepignant menu
De son ergot mi-cornu,
Guidant le premier la danse
Au doux son de la cadence !
  Jamais le lascif troupeau,
L'aignelet et le chevreau
Ne broutent tes rives franches [3],
Ne jamais fueilles ne [4] branches
Ne puissent troubler ton fond.
Tombant d'en haut sur ton front,
Front en qui ma Cytherée
A sa face remirée !... [8]
  Mais, adieu, Fontaine, adieu,
Tressaillante par ce lieu
Vous courrez perpetuelle
D'une course perennelle [5],
Vive sans jamais tarir ;
Et je doy bien tost mourir,
Et je doy bien tost en cendre
Aux Champs Elysez descendre,
Sans qu'il reste rien de moy
Qu'un petit je ne sçay quoy
Qu'un petit vase de pierre
Cachera dessous la terre.
  Toutefois, ains que [6] mes yeux
Quittent le beau jour des cieux,
Je vons pri', ma Fontelette,
Ma doucelette ondelette,
Je vous pri', n'oubliez pas
Dès le jour de mon trespas

1. Conduire en rond (N.; L.).
2. Danse, ronde (N.; Rabel.; Pougens ; Chev., I, 218).
3. Libres (d'Aubigné, *Trag.*, éd. L., p. 96) ; cf. Franchise.
4. Ni... ni*.
5. Perpétuelle*.
6. Avant que*.

Contre vos rives de dire
Que Ronsard dessus sa lyre
N'a vostre nom desdaigné ;
Et que Cassandre a baigné
Sa belle peau doucelette [1]
En vostre claire ondelette.

Nous ne tenons en nostre main
Le temps futur du lendemain ;
La vie n'a point d'asseurance,
Et, pendant que nous desirons
La faveur des roys, nous mourons
Au milieu de nostre esperance.
L'homme, après son dernier trespas,
Plus ne boit ne mange là bas,
Et sa grange, qu'il a laissée
Pleine de blé devant [2] sa fin,
Et sa cave pleine de vin,
Ne luy viennent plus en pensée.
Hé ! quel gain apporte l'esmoy ?
Va, Corydon, appreste-moy
Un lict de roses espanchées.
Il me plaist, pour me défascher,
A la renverse me coucher
Entre les pots et les jonchées.
Fay-moy venir Daurat icy ;
Fais-y venir Jodelle aussi,
Et toute la musine [3] troupe.
Depuis le soir jusqu'au matin
Je veux leur donner un festin
Et cent fois leur pendre [4] la coupe.
Verse donc et reverse encor
Dedans ceste grand'coupe d'or :

1. Diminutif moins usité que doucet.
2. Avant (N.; L., hist.; J. Gl.).
3. Des Muses, μουσεῖος.
4. Offrir, donner, sens fig. de *pendere*, payer.

Je vay boire à Henry Estienne,
Qui des enfers nous a rendu
Du vieil Anacréon perdu
La douce lyre téïenne.
A toy, gentil Anacréon,
Doit son plaisir le biberon ;
Et Bacchus te doit ses bouteilles,
Amour son compagnon te doit [1],
Venus et Silene, qui boit
L'esté dessous l'ombre des treilles.

<>

Mon Choiseul, leve tes yeux ;
Ces mesmes flambeaux des cieux,
Ce soleil et ceste lune,
C'estoit la mesme commune
Qui luisoit à nos ayeux.
Mais rien ne se perd là haut,
Et le genre humain defaut [2]
Comme une rose pourprine,
Qui languit dessus l'espine
Si tost qu'elle sent le chaud.
Nous ne devons esperer
De tousjours vifs demeurer,
Nous, le songe d'une vie.
Qui, bons dieux ! auroit envie
De vouloir tousjours durer ?
Non, ce n'est moy qui veux or [3]
Vivre autant que fit Nestor.
Quel plaisir, quelle liesse
Reçoit l'homme en sa vieillesse,
Eust-il mille talents d'or ?
L'homme vieil [4] ne peut marcher,
N'ouyr, ne voir ny mascher :

1. Inversion. Bacchus te doit Amour, Vénus et Silène.
2. Périt, défaille.
3. Ores, maintenant.
4. Préféré à vieux (L.). Vieil seul, dans tous les cas, dans N.

C'est une idole enfumée
Au coin d'une cheminée,
Qui ne fait rien que cracher.
  Il est tousjours en courroux ;
Bacchus ne luy est plus doux,
Ny de Venus l'accointance [1] ;
En lieu de mener la dance,
Il tremblotte des genoux.
  Si quelque force ont mes vœux,
Escoutez, dieux, je ne veux
Attendre qu'une mort lente
Me conduise à Rhadamanthe
Avecques des blancs cheveux.
  Aussi je ne veux mourir
Ores [2] que je puis courir,
Ouïr, parler, boire et rire,
Danser, jouer de la lyre
Et de plaisir me nourrir.
  Ah ! qu'on me feroit grand tort
De me trainer voir le bord
Ce jourd'huy du fleuve courbe
Qui là bas reçoit la tourbe [3]
Qui tend les bras vers le port !
  Car je vis, et c'est grand bien
De vivre et de vivre bien,
Faire envers Dieu son office,
Faire à son prince service
Et se contenter du sien [4].
  Celuy qui vit en ce poinct [5],
Heureux, ne convoite point
Du peuple estre nommé Sire,
D'adjoindre au sien un empire,
De trop d'avarice espoint [6].

1. Fréquentation (N. L.; Pougens), commerce d'amour (Baumgarten. Gl. des patois).
2. Tandis.
3. Foulé*.
4. De son bien (L.).
5. En cet état (L.; Chev., II, 271).
6. Part. d'époindre, aiguillonner (N.; L.).

Celuy n'a soucy quel roy
Tyrannise sous sa loy
Ou la Perse ou la Syrie,
Ou l'Inde, ou la Tartarie :
Car celuy vit sans esmoy.
Ou bien, s'il a quelque soin,
C'est de s'endormir au coin
De quelque grotte sauvage,
Ou le long d'un beau rivage,
Tout seul se perdre bien loin ;
Et, soit à l'aube du jour,
Ou quand la nuict fait son tour
Dans sa charrette endormie,
Se souvenant de s'amie,
Tousjours chanter de l'amour.

La belle Venus un jour [1]
M'amena son fils Amour ;
En l'amenant me vint dire :
« Escoute, mon cher Ronsard,
Enseigne à mon enfant l'art
De bien jouer de la lyre. »
Incontinent je le pris,
Et soigneux je luy appris
Comme Mercure eut la peine
De premier la façonner,
Et de premier en sonner
Dessus le mont de Cyllene ;
Comme Minerve inventa
Le haut-bois, qu'elle jetta
Dedans l'eau toute marrie [2] ;
Comme Pan le chalumeau
Qu'il pertuisa [3] du roseau
Formé du corps de s'amie [4].

1. Bion. R.
2. De se voir laide en jouant.
3. Perça (L.).
4. Syrinx.

Ainsi, pauvre[1] que j'estois,
Tout mon art je recordois[2]
A cet enfant pour l'apprendre ;
Mais luy, comme un faux garson,
Se moquoit de ma chanson,
Et ne la vouloit entendre.
« Pauvre sot, ce me dit-il,
Tu te penses bien subtil !
Mais tu as la teste fole
D'oser t'égaler à moy,
Qui jeune en sçay plus que toy,
Ni que ceux de ton escole. »
Et alors il me sou-rit,
Et en me flatant m'apprit
Tous les œuvres de sa mere,
Et comme pour trop aimer
Il avoit fait transformer
En cent figures son pere.
Il me dit tous ses attraits,
Tous ses jeux, et de quels traits
Il blesse les fantaisies[3]
Et des hommes et des dieux,
Tous ses tourments gracieux,
Et toutes ses jalousies.
Et me les disant, alors
J'oubliay tous les accors
De ma lyre desdaignée,
Pour retenir en leur lieu
L'autre chanson que ce dieu
M'avoit par cœur enseignée.

Cependant que ce beau mois dure,
Mignonne, allon sur la verdure,

1. Pauvre d'esprit.
2. Je rappelais, je rassemblais dans ma mémoire (N.; St-Alexis, O 110 a). Inversion au vers suivant.
3. L'imagination (L.).

Ne laisson perdre en vain le temps ;
L'âge glissant qui ne s'arreste,
Meslant le poil de nostre teste,
S'enfuit ainsi que le Printemps.
Donq, cependant que nostre vie
Et le temps d'aimer nous convie,
Aimon, moissonnon nos desirs,
Passon l'amour de veine en veine ;
Incontinent la mort prochaine
Viendra desrober nos plaisirs.

Le boiteux mary de Venus [1],
Le maistre des Cyclopes nus,
Rallumoit un jour les flameches
De sa forge, afin d'eschauffer
Une grande masse de fer
Pour en faire à l'Amour des fleches.
Venus les trempoit dans du miel,
Amour les trempoit dans du fiel,
Quand Mars, retourné des alarmes,
En se moquant les mesprisoit,
Et, branlant son dard, luy disoit :
Voici bien de plus fortes armes.
Tu t'en ris donq ! luy dit Amour ;
Vrayment tu sentiras un jour
Combien leur poincture [2] est amere
Quand d'elles blessé dans le cœur
(Toy qui fais tant du belliqueur)
Languiras au sein de ma mere.

Sans avoir lien qui m'estraigne,
Sans cordons, ceinture, ni nouds [3],

1. Anacréon, XLV. R. Al. Chartier. dans Palsg., 57 ; L.).
2. Piqûre (R. de la R. 1887 ; 3. Nœuds*.

Et sans jartiere [1] à mes genous
Je vien dessus ceste montaigne [2].
  Afin qu'autant soit relasché
Mon cœur d'amoureuses tortures,
Comme de nœuds et de ceintures
Mon corps est franc et détaché.
  Demons, seigneurs de ceste terre,
Volez en troupe à mon secours.
Combattez pour moy les Amours :
Contre eux je ne veux plus de guerre.
  Vents qui soufflez par ceste plaine,
Et vous, Seine, qui promenez
Vos flots par ces champs, emmenez
En l'Océan noyer ma peine.
  Va-t'en habiter tes Cytheres,
Ton Paphos, prince idalien,
Ici pour rompre ton lien
Je n'ay besoin de tes mysteres.
  Anterot [3], preste-moy la main,
Enfonce tes fleches diverses :
Il faut que pour moy tu renverses
Cet ennemy du genre humain.
  Je te pry, grand dieu, ne m'oublie !
Sus, page, verse à mon costé
Le sac que tu as apporté
Pour me guarir [4] de ma folie !
  Brusle du soufre et de l'encens
Comme en l'air je voy consommée [5]
Leur vapeur, se puisse en fumée
Consommer le mal que je sens !
  Verse-moy l'eau de ceste esguiere ;
Et comme à bas tu la respans,
Qu'ainsi coule en ceste rivière
L'amour, duquel je me repans.

1. Orth. anc. (N.; L.; Lab. Gl.).
2. Forme ancienne (N.; Quich. Versif., p. 359) ; mais voy. plus loin (2e égl.).
3. Ἀντέρως, dieu ennemi d'Éros.
4. V. p. 61.
5. Consumée.

Ne tourne plus ce devideau[1] :
Comme soudain son cours s'arreste,
Ainsi la fureur de ma teste
Ne tourne plus en mon cerveau.
Laisse donc ce genievre prendre
Un feu s'enfumant peu à peu:
Amour ! je ne veux plus de feu,
Je ne veux plus que de la cendre.
Vien viste, enlasse-moy le flanc,
Non de thym ny de marjolaine,
Mais bien d'armoise et de vervaine,
Pour mieux me rafraischir le sang.
Verse du sel en ceste place :
Comme il est infertile, ainsi
L'engeance du cruel soucy
Ne couve en mon cœur plus de race.
Romps devant moy tous ses presens,
Cheveux, gands, chifres, escriture,
Romps ses lettres et sa peinture,
Et jette les morceaux aux vents.
Vien donc, ouvre-moy ceste cage,
Et laisse vivre en libertez
Ces pauvres oiseaux arrestez,
Ainsi que j'estois en servage.
Passereaux, volez à plaisir ;
De ma cage je vous delivre,
Comme desormais je veux vivre
Au gré de mon premier desir.
Vole, ma douce tourterelle,
Le vray symbole de l'amour;
Je ne veux plus ni nuict ni jour
Entendre ta plainte fidelle... [12]
Adieu, Amour, adieu tes flames,
Adieu ta douceur, ta rigueur,
Et bref, adieu toutes les dames
Qui m'ont jadis bruslé le cœur... [4]

1. Ou devidet, devidoir (N).

A SA MUSE

Plus dur que fer j'ay fini mon ouvrage
Que l'air, dispos à demener[1] les pas,
Que l'eau, le vent ou le brulant orage,
L'injuriant, ne rompront[2] point à bas.
Quand ce viendra que le dernier trespas
M'assoupira d'un somme dur, à l'heure[3]
Sous le tombeau rompt Ronsard n'ira pas,
Restant de luy la part qui est meilleure.
Toujours, toujours, sans que jamais je meure,
Je voleray tout vif par l'univers,
Eternisant les champs où je demeure,
De mes lauriers fatalement[4] couvers,
Pour avoir joint les deux harpeurs[5] divers
Au doux babil de ma lyre d'yvoire,
Que j'ay rendus Vendomois par mes vers
Sus donque, Muse, emporte au ciel la gloire
Que j'ay gaignée[7], annonçant la victoire
Dont à bon droit je me voy jouissant,
Et de son fils consacre la memoire,
Serrant son front d'un laurier verdissant.

1. Horace, *Odes*, III, xxx. R.
2. V. p. 27.
3. Rueront, précipiteront*.
4. Alors*.
5. Avec le sens latin.
6. Pindare et Horace.
7. Gagnée (N. ; I. hist.). Pour la pron. voy. plus loin (8e égl.)

ODES RETRANCHÉES[1]

AUX MOUCHES A MIEL

Où allez-vous, filles du ciel,
Grand miracle de la nature?
Où allez-vous, mouches à miel,
Chercher aux champs vostre pasture?
Si vous voulez cueillir les fleurs
D'odeur diverse et de couleurs,
Ne volez plus à l'avanture.
Autour de Cassandre halenée[2]
De mes baisers tant bien donnez
Vous trouverez la rose née,
Et les œillets environnez
Des florettes ensanglantées
D'Hyacinthe et d'Ajax, plantées
Près des lys sur sa bouche nez.
Les marjolaines y fleurissent,
L'amône y est continuel,
Et les lauriers, qui ne perissent
Pour l'hyver, tant soit-il cruel;
L'anis, le chevrefueil, qui porte

1. Les odes successivement retranchées par Ronsard des édit. qu'il publia, furent réunies de nouveau à ses œuvres dans l'éd. de 1609 et sont au nombre de 71.
2. Haletante, émue.

La manne qui vous reconforte,
Y verdoye perpetuel.
Mais, je vous pri', gardez-vous bien,
Gardez-vous qu'on ne l'éguillonne :
Vous apprendrez bien tost combien
Sa pointure[1] est trop plus[2] felonne,
Et de ses fleurs ne vous soûlez[3]
Sans m'en garder, si ne voulez
Que mon ame ne m'abandonne.

AU ROSSIGNOL

Gentil rossignol passager
Qui t'es encor venu loger
Dedans ceste coudre[4] ramée[5]
Sur ta branchette accoustumée,
Et qui nuit et jour de ta vois
Assourdis les mons et les bois,
Redoublant la vieille querelle
De Terée et de Philomele,
Je te supplie (ainsi tousjours
Puisses jouir de tes amours)
De dire à ma douce inhumaine,
Au soir quand elle se promeine
Ici pour ton nid espier,
Qu'il n'est pas bon de se fier
En la beauté ny en la grace,
Qui plustost qu'un songe se passe.
Dy-luy que les plus belles fleurs
En janvier perdent leurs couleurs,
Et quand le mois d'avril arrive

1. Piqûre*.
2. Beaucoup plus*.
3. Rassasiez*.
4. Coudrier (J. Gl.), jadis masc. ou fém. (L., hist.).
5. Rameuse*.

Qu'ils [1] revestent leur beauté vive ;
Mais quand des filles le beau teint
Par l'âge est une fois esteint,
Dy-luy que plus il ne retourne,
Mais bien qu'en sa place sejourne
Au haut du front je ne sçay quoy.
De creux à coucher tout le doy ;
Et toute la face seichée
Devient comme une fleur touchée
Du soc aigu. Dy-luy encor
Qu'après qu'elle aura changé l'or
De ses blonds cheveux, et que l'âge
Luy aura crespé [2] le visage,
Qu'en vain lors elle pleurera,
De quoy jeunette elle n'aura
Prins les plaisirs qu'on ne peut prendre
Quand la vieillesse nous vient rendre
Si froids d'amours et si perclus,
Que les plaisirs ne plaisent plus.
Mais, rossignol, que ne vient-elle
Maintenant sur l'herbe nouvelle
Avecques moy dans ce buisson ?
Au bruit de ta douce chanson,
Je lui ferois sous la coudrette
Sa couleur blanche vermeillette.

A LA SOURCE DU LOIR

Source d'argent toute pleine,
Dont le beau cours eternel
Fuit pour enrichir la plaine

1. Remarquez l'emploi du pron. masc. se rapportant à un féminin ; les anciens textes en offrent des exemples (Littré, *Hist. de la langue franc.*, II, 39).
2. Frisé, ridé.

De mon pays paternel,
  Sois hardiment brave et fiere
De le baigner de ton eau :
Nulle françoise riviere
N'en peut laver un plus beau,
  Que les Muses eternelles
D'habiter n'ont dédaigné,
Ne Phœbus, qui dit par elles
L'art où je suis enseigné,
  Qui dessus ta rive herbue
Jadis fut enamouré
De la nymphe chevelue,
La nymphe au beau crin doré,
  Et l'attrapa de vistesse
Fuyant le long de tes bords,
Et là ravit sa jeunesse
Au milieu de mille efforts.
  Si[1] qu'aujourd'hui d'elle encores
Immortel est le renom
Dedans un antre, qui ores
Se vante d'avoir son nom.
  Fuy doncques, heureuse source,
Et, par Vendosme passant,
Retien la bride à la course
Le beau crystal effaçant.
  Puis salue mon la Haye[2]
Du murmure de tes flots :
C'est celuy qui ne s'essaye
De sonner en vain ton los.
  Si le ciel permet qu'il vive,
Il convoira doucement
Les neuf Muses sur ta rive,
Pleines d'esbahissement,
  De le voir seul dessus l'herbe,
Rememorant leurs leçons,
Faire aller ton flot superbe,

1. De telle sorte que*. 2. Maclou de la Haye.

Honoré par ses chansons.
  Va donc, et reçoy ces roses
Que je respan au giron
De toy, source qui arroses
Mon pays à l'environ ;
  Lequel par moy te supplie
En ta faveur le tenir,
Et en ta grace accomplie,
Pour jamais l'entretenir,
  Ne noyant ses pasturages
D'eau par trop se respandant,
Ne defraudant[1] les ouvrages
Du laboureur attendant ;
  Mais fay que ton onde utile,
Luy riant joyeusement,
Innocente se distile
Par ses champs heureusement..... [1]

A L'ALOUETTE

  T'oseroit bien quelque poëte
Nier[2] des vers, douce alouette ?
Quant à moy, je ne l'oserois.
Je veux celebrer ton ramage
Sur tous oiseaux qui sont en cage
Et sur tous ceux qui sont ès bois,
  Qu'il te fait bon ouïr à l'heure
Que le bouvier les champs labeure[3]
Quand la terre le printemps sent,
Qui plus de ta chanson est gaye,
Que conrroucée de la playe

1. Privant par force (L.).
2. Refuser (L.).
3. Forme ancienne (R. de la R.).

Du soc qui l'estomac lui fend !
  Si-tost que tu es arrosée
Au poinct du jour de la rosée [1],
Tu fais en l'air mille discours ;
En l'air des aisles tu fretilles,
Et pendue au ciel tu babilles
Et contes au vent tes amours.
  Puis du ciel tu te laisses fondre
Dans un sillon vert, soit pour pondre,
Soit pour esclore ou pour couver,
Soit pour apporter la bechée [2]
A tes petits, ou d'une achée [3],
Ou d'une chenille, ou d'un ver.
  Lors moy, couché dessus l'herbette,
D'une part j'oy [4] ta chansonnette ;
De l'autre, sus [5] du poliot,
A l'abry de quelque fougere,
J'escoute la jeune bergere
Que dégoise son lerelot [6],
  Lors je dy : « Tu es bien-heureuse,
Gentille alouette amoureuse,
Qui n'as peur ni soucy de rien,
Qui jamais au cœur n'as sentie
Les desdains d'une fiere amie,
Ny le soin d'amasser du bien ;
  Ou si quelque soucy te touche,
C'est, lorsque le soleil se couche,
De dormir et de réveiller
De tes chansons, avec l'aurore,
Et bergers et passans encore
Pour les envoyer travailler. »
  Mais je vy tousjours en tristesse
Pour les fiertez d'une maistresse
Qui paye ma foy de travaux

1. Anacréon. XLIII, mais en parlant de la cigale.
2. Becquee*.
3. Ver de terre (N.; L.; Baumgarten, Gl. des patois).
4. Ind. prés. de ouïr.
5. Sur*.
6. Onomatopée.

Et d'une plaisante mensonge [1],
Mensonge qui tousjours allonge
La longue trame de mes maux.

A MAGNY [2]

Si tu peux me conter [3] les fleurs
Du printemps, et combien d'arene
La mer, trouble de ses erreurs [4],
Contre le bord d'Afrique ameine ;
Si tu me peux conter des cieux
Toutes les estoilles ardantes,
Et des vieux chesnes spacieux
Toutes les fueilles verdoyantes ;
Si tu me peux conter l'ardeur
Des amans et leur peine dure,
Je te feray le seul conteur,
Magny, des amours que j'endure... [20]

1. Fém. jusqu'au XVIe siècle (L.; masc. dans N.).
2. Olivier de Magny.
3. Compter (Burg. Gl.: Br. Dict.).
4. Courses, voyages (L.).

LA FRANCIADE[1]

LIVRE PREMIER

Muse, enten-moy des sommets de Parnasse,
Guide ma langue et me chante la race
Des rois françois yssus de Francion,
Enfant d'Hector, Troyen de nation,
Qu'on appelait en sa jeunesse tendre
Astyanax, et du nom de Scamandre.
De ce Troyen conte-moy les travaux,
Guerres, desseings, et combien sur les eaux
Il a de fois (en despit de Neptune
Et de Junon) surmonté la fortune
Et sur la terre eschappé de peris[2],
Ains que[3] bastir les grands murs de Paris.
Charles, mon prince, enflez-moy le courage ;
En vostre honneur j'entrepren cet ouvrage,

1. *La Franciade* devait avoir 24 chants, dont Amadis Jamyn, sur les indications de Ronsard, avait composé les arguments. Quatre seulement furent achevés et publiés en 1572. La mort de Charles IX arrêta le poète dans son entreprise. Les 4 chants publiés subirent, dans les diverses éditions, de nombreux changements. Ronsard ajouta quelques vers, mais en retrancha beaucoup. Ils forment un total approximatif de 5 à 6 mille vers.

2. Périls (L.; Barth. Chr.; chute de la cons. av. l's, Bourg. Gr.). V. p. 123.

3. Avant que.

Soyez mon guide et gardez d'abysmer
Ma nef, qui flotte en si profonde mer... [84]

(Vingt ans s'étaient écoulés depuis la prise de Troie, lorsque Jupiter assemble les dieux. Il leur rappelle le dernier jour de Troie, la ville en flammes, les Grecs portant l'épouvante et la mort au milieu des habitants surpris sans défense, Priam tombant sous les coups de Pyrrhus, celui-ci se jetant à la poursuite d'Andromaque.)

Il poursuivoit au travers de la flame
Du preux Hector Andromache la femme,
Qui, gemissant pour néant son destin,
Eschevelée, avait à son tetin
Son fils pendu, en qui le vray image [1]
Du grand Hector estoit peint au visage... [40]

(Jupiter raconte comment il sauva cet enfant en lui substituant une vaine image, et il annonce aux dieux que Francus vit, qu'il est à Buthrote, en Épire, où sa mère Andromaque et son oncle Hélénus le cachent à tous les yeux.)

« Desja la fleur de son âge croissant
Va d'un poil d'or son menton jaunissant,
Et tout son cœur bouillonne de jeunesse.
Je ne veux plus qu'il languisse en paresse
Comme incognu, sans sceptre et sans honneur,
Mais, tout remply de force et de bon-heur,
Je veux qu'il aille où son destin l'appelle,
Tige [2] futur d'une race si belle,
Sans plus en vain consommer son loisir.
Parte de là : Tel est notre plaisir. »
Il dit ainsy. Les dieux, qui s'esleverent,
Tous d'un accord sa parole approuverent[3],
En murmurant comme flots de la mer
De qui le front commence à se calmer,
Quand Aquilon assoupit son orage
Et l'onde bruit doucement au rivage... [10]

1. Subst. masc. (L. hist.; fém. dans N.).
2. V. p. 89.
3. Homère, *passim*.

(Les dieux se séparent. Jupiter dévoile à Junon les destinées de Francus, les travaux qu'il doit exécuter, le chemin qu'il doit se frayer à travers la Germanie. Enfin il parviendra dans la Gaule.)

Puis, en l'honneur de son oncle Pâris,
Aux bords de Seine ira fonder Paris,
Siege royal d'un sceptre si superbe.
Or, ce Paris, qui maintenant n'est qu'herbe,
Isle serrée entre deux flots tortuz,
Dedans le ciel envoirra ses vertuz;
Et ses maisons en marbre elabourées [1]
Voisineront les estoiles dorées... [172]

(De lui sortira la race des rois de France, Pharamond, Mérovée et enfin Charles IX. Jupiter menace Junon d'un châtiment terrible si elle cherche à s'opposer à ses desseins ; il appelle Mercure et il lui ordonne de se rendre auprès de Francus et de lui reprocher le repos dans lequel il s'oublie. Mercure traverse les airs et arrive en Épire au moment où les Troyens rassemblés célébraient la fête de Cybèle. Il transmet à Hélénus et à Andromaque les ordres de Jupiter et disparaît.)

En ce-pendant [2] la jeunesse troyenne
Haut invoquant la Berecynthienne,
D'encens fumeux parfumoit son autel,
Sacrant [3] mains vœux à son nom immortel.
Les uns avoient les perruques [4] couvertes
D'un large pampre aux grandes fueilles vertes,
Aux nœuds retors [5] des zephyres soufflez.
Les uns frappoient les tabourins [6] enflez,
Les uns aux sons de la flute percée
Fouloient la terre ; autres, fols de pensée,
Comme agités de fureur sauteloient [7] ;
Autres, chargés de grands bouclers [8], baloient [9]
Un branle [10] armé ; autres de voix aigues

1. Élaborées (L., rem.).
2. Cependant (Palsg., 809).
3. Dédiant*.
4. Chevelure*.
5. Part. p. de retordre*.
6. Tambourins (N.; L., hist.; Palsg., 279).
7. Dim. de sauter (N.).
8. Boucliers (L., rem.; Gachet, Gl.; Amp. Form., p. 427 ; Chev., 1, 299).
9. Dansaient*.
10. Danse (N.; L.). Ici c'est la pyrrhique.

Faisaient sonner les forests chevelues
Et retentir les rives d'alentour.
Les crus[1] vieillards d'un grand et large tour
Ici dansoient à testes couronnées ;
Là, la jeunesse aux plaisantes années
De pieds, de mains et de voix respondoient,
Et leurs chansons aux vieillards accordoient.
Le prestre, orné d'une sotane[2] blanche,
Ceint d'une boucle au dessus de la hanche,
Mitré de pin, la troupe devançoit,
Et les honneurs de Cybelle dansoit.
« Enten du ciel tes louanges, Cybelle,
Mere des dieux, jeune, ancienne et belle,
Qui as le chef de citez attourné[3],
Qui as ton char en triomphe tourné
Par deux lions, quand toy, mere honorée,
Montes au ciel, à la voûte dorée,
Pour au milieu de tes enfans t'asseoir... [13]
Sois nous propice, ô grande et sainte mere!
Oste nos cols de servitude amere,
Et de captifs mets-nous en liberté.
Assez, déesse, assez avons esté
Foulez aux pieds de ceste argive[4] audace.
Donne qu'un jour quelcun de nostre race
Refonde Troye, et qu'il repousse encor
Jusques au ciel le noble sang d'Hector.
Redonne-nous un royaume, et rassemble
De toutes parts tous les Troyens ensemble. »... [86]

(La nouvelle de la venue de Mercure est en tous lieux semée par la Renommée. Le bruit se répand qu'Astyanax, le fils d'Hector, est vivant. De son côté, Hélénus délibère sur la conduite qu'il doit tenir. Averti par un oracle favorable de Jupiter, il prend la résolution de faire construire une flotte pour transporter les Troyens où les appelle la destinée.)

1. Verds, vigoureux (L.); lat. (Virg., *En.*, VI, 301).
2. Soutane (L.).
3. Paré (L.; deux tt dans N. et dans Palsg., 440).
4. Des Grecs, *Argivus*.

Incontinent, par toute Chaonie,
Se respandit une tourbe[1] infinie
De bucherons, pour renverser à bas
Maint chesne vieil ombragé de ses bras.
Par les forests erre ceste grand[2] bande,
Qui ore un pin, ore un sapin demande,
Guignant de l'œil les arbres les plus beaux,
Et plus duisans[3] à tourner en vaisseaux.
Contre le tronc sonne mainte coignée
D'un bras nerveux à l'œuvre embesongnée,
Qui mainte playe et mainte redoublant
Coup dessus coup contre l'arbre tremblant,
A chef branlé d'une longue traverse,
Le fait tomber tout plat à la renverse
Avec grand bruit. Le bois estant bronché[4],
Fut dextrement par le fer detranché,
Fer bien denté[5], bien aigu, qui par force
A grands esclats fit enlever l'écorce
Du corps du pin sur la terre estendu,
En longs carreaux et limandes fendu.
Pleine de bois, la charrette attellée
Va haut et bas par mont et par vallée,
Qui, gemissant, enroue[6] sous l'effort
Du pesant faix, le versoit sur le bord.
Le manouvrier, ayant matiere preste,
Or' son compas, ore sa ligne appreste
Soigneux de l'œuvre, et coignant à grands coups
Dedans les aiz une suite de clous,
D'un art maistrier[7] les vieux sapins transforme,
Et de vaisseaux leur fait prendre la forme,
Au ventre creux, et d'artifice pront[8],

1. Foule*.
2. Sans apost.; autref. des deux genres (Burg. Gr. I, 101 ; Amp. Form., p. 413; Génin, Var., p. 226 et suiv.; Chev., III, 112).
3. Convenables. Part. prés. de duire, *conducere* (N.; L.; Palsg.) 305).
4. Abattu (L.).
5. Mordant (L., ex. fig. de Pasquier).
6. Pour enrouée. Il en fait un partic. fort.
7. De maitre; sur *ier* monosyl., v. p. 8.
8. Prompt*.

D'un bec de fer leur aiguise le front... [12]
  L'autre, tirant le chanvre à toute force
Pli dessus pli, entorse sus entorse,
Menant la main ores haut, ores bas,
Fait le cordage, et l'autre pend au mas
A double ranc[1] des aisles bien venteuses[2],
Pour mieux voler sur les vagues douteuses[3],
Et pour passer sur l'eschine de l'eau
Plutost que l'air n'est passé d'un oiseau.
  Incontinent qu'accomply fut l'ouvrage,
Devant la proue on beche le rivage
Comme un fossé large et creux, pour passer
Les nefs qu'on veut dedans la mer pousser.
Là maints rouleaux à la course glissante,
Près l'un de l'autre, au milieu de la sente
Sont estendus, afin qu'en se suivant
Les grands vaisseaux glissassent en avant,
Dessur leur dos, qui craquetant se vire
En rond, frayé[4] du faix de la navire.
Les matelots à la peine indontez,
Deçà, delà, rangez de deux costez,
En trepignant des pieds contre la place,
De mains, de bras, d'espaules et de face
Poussoient les nefs pour les faire rouler.
Une sueur ne cesse de couler
Du front fumeux ; une pantoise[5] haleine
Bat leurs poumons, tant ils avoient de peine,
A toute force en heurtant[6], d'esbranler
Si gros fardeaux paresseux à couler.
Finalement, les navires[7] poissées
Dedans la mer tomberent eslancées,
A demi sault, sault qui fut retenu

1. Rang, selon la pron. de ce mot devant une voyelle.
2. Rapides comme le vent.
3. Auxquelles on ne peut se fier. V. Douter.
4. Foulé (N.), brisé (L.).
5. Haletante (N.; L.).
6. Heurtant (L., hist.; J. Gl.; Verm. Gl.; les 2 formes dans N.; Palsg., 599; Chev., I, 407). *U* pour *eu* est picard (Livet. Gr., 521).
7. V. p. 73).

De l'ancre pris sur le rivage nu.
Il estoit nuit, et le charme du somme
Silloit[1] par tout les paupieres de l'homme,
Charmant au lit si doucement lié
Par le dormir le travail oublié.
Tous animaux, ceux qui dans l'air se jouent,
Ceux qui la mer entrecoupent et nouent[2],
Ceux que les monts et les bois enfermoient,
Pris du repos à chef baissé dormoient .. [214]

(A l'aube, Hélénus assemble les Troyens ; il leur apprend comment Jupiter a miraculeusement sauvé le fils d'Hector ; il leur fait part des ordres que lui a transmis Mercure et les exhorte à suivre leur jeune prince. Mars, sous la figure d'un vieux compagnon d'Hector, va gourmander Francus de sa trop longue inaction et fait passer dans son âme le désir de la gloire.)

Il lui souffla un horreur[3] dans les yeux,
Le fit ardant, aux armes furieux,
Et tellement sa prouesse r'allume,
Qu'il apparut plus grand que de coustume,
Si que[4], marchant au milieu des plus forts,
Haut relevé, de la teste et du corps
Les surpassoit, comme ce dieu surpasse,
Sur le bord d'Hebre ou sur le mont de Thrace,
Tous les soldats, quand, d'ardeur animé,
Parmy la presse apparoist tout armé,
Couvert de poudre, et se plante à l'encontre
D'un meschant roy, que sa lance rencontre
Pour le punir d'avoir contre équité
Vendu son peuple ou trahi sa cité... [24]

(Mars parcourt ensuite les rangs des Troyens ; il réchauffe leur courage ; il les émeut et les enflamme.)

Tel aiguillon leur versa dedans l'ame
Une fureur, une ardeur, une flame

1. Fermait*.
2. Nouer ou noer, nager (L.; R. de Rou, dans Burg.; R de la R, 13537 ; Lac.; Roquefort ; Gachet, Gl.; J. Gl.).
3. Masc. au XVIe siècle (L. ; Amp. Form., 406).
4. Tellement que*.

De liberté, de vaincre et de s'armer
Et d'emporter Ilion par la mer.
A tant[1] un peuple en armes effroyables
Comme toisons de neige innombrables
Qu'on veoit du ciel espaisses trébucher[2]
Quand l'air venteux nos terres veut cacher,
Va fremissant au bord de la marine[3] :
Dessous le pas du soldat qui chemine
Vole une poudre, et, sous le pied qui fuit
Pour s'embarquer, la terre fait un bruit;
Fils ne maisons ces hommes ne retardent.
Tristes, de loing les femmes les regardent... [70]

(Francus forme les rangs des guerriers; il sépare les vieillards et les enfants. Les trompettes retentissent et Francus s'arme lui-même d'une lance.)

Comme il estoit sur le bord de la rive,
Tout éclatant d'une lumiere vive
Comme Orion de flammes esclairci,
Voici venir Andromache, et aussi
L'oncle Helenin, qui, augure et prophete,
Estoit des dieux veritable interprete.
Ceste Andromache, à qui l'estomach fend[4]
D'aise et de crainte, accoloit son enfant
A plis serrez, comme fait le lierre
Qui bras sur bras les murailles enserre.
« Mon fils, disoit, que tout seul j'ay conceu,
Autre que toy concevoir je n'ay sceu
Du grand Hector : Ilithye odieuse
De maint enfant m'a esté envieuse.
Pour ce, le soin que mere je devois
Mettre en plusieurs, en toy seul je l'avois :
Je te pendoy petit à ma mamelle,
Je t'ourdissoy quelque robe nouvelle,
Seul tu estois mon plaisir et ma peur,

1. Alors*.
2. Tomber (L.).
3. Mer (N.; Régnier ; Marot).
4. Se fend.

Enfant, mary, seul mon frere et ma sœur,
Seul pere et mere, et voyant la semence
De tous les miens germer en ton enfance,
Me consoloy de t'avoir enfanté,
Me restant seul de toute parenté.
Du grand Achil les armes et l'audace
Dessous la terre ont envoyé ma race.
  Pour toy le jour seulement me plaisoit ;
Si quelque ennuy lamenter me faisoit,
Te regardant j'allegeoy ma tristesse,
Comme soustien de ma foible vieillesse.
Las ! je pensoy qu'au jour de mon trespas,
Quand l'esprit vole et le corps va là bas,
Que tu ferois mes obseques funebres,
Clouant mes yeux enfermez de tenebres,
Me laverois le corps froid de tiede eau,
Et de gazons me ferois un tombeau,
Comme bannie au bord de ce rivage
(Car aux bannis il n'en faut d'avantage),
Serrant ensemble en un mesme repos
De mon mary les cendres et les os... [2]
  Las ! je vois [1] bien, mon fils, que tu t'en vois [2]
Bien loing de moy, et que ma triste vois
Comme ta voile au vent sera portée,
Demeurant seule icy desconfortée.
Mais pour mon corps, qui n'attend que sa fin,
Ne laisse, fils, à suivre ton destin... [42]
  Ainsi, pleurant, Francus elle accola,
Puis espamée [3] au logis s'en alla,
Où, de son corps l'ame estant detachée,
Dessus un lict ses servans l'ont couchée,
Pour la donner au sommeil adoucy
Qui des mortels enchante le soucy... [127]

1. Forme permise au lieu de *je voy* (N. Gr., 18), qui eût été préférable à cause du verbe suivant.

2. Forme fréq. pour *tu t'en vas* (Burg. Gr., I, 281 ; Bart. Chr., 510 ; Amp. Form., 419).

3. Pâmée (L.; Burg. Gl.).

(Hélénus immole un taureau à Neptune et invoque sa clémence. Ensuite, se tournant vers Francus, il lui décrit la route qu'il devra suivre pour parvenir à l'embouchure du Danube. Le lendemain, dès l'aurore, l'embarquement commence. Francus coupe la corde qui retient le navire à la terre, et s'adressant au vent :)

Vent, le balay des ondes et de l'air,
Qui de la nue en cent sortes te joues,
Qui ce grand tout éventes et secoues,
Qui peux cent bras et cent bouches armer,
Vien-t'en heureux ton haleine enfermer
Dedans ma voile, afin que sous ta guide [1]
J'aille tenter ce grand royaume humide... [14]
Comme il prioit, des dieux le pere et maistre
Fit par trois fois tonner à main senestre [2] ;
Et ce-pendant les rudes matelots,
Peuple farouche ennemy du repos,
D'un cri naval hors du rivage proche
Démarent l'anchre à la machoire croche,
Guindent le mast à [3] cordes bien tendu.
Chaque soldat en son banc s'est rendu
Tiré par sort ; de bras et de poitrine
Ils s'efforçoient : la navire chemine !
Les cris, les pleurs dedans le ciel voloient
Dessus l'adieu de ceux qui s'en alloient !
A tant [4] Francus s'embarque en son [5] navire ;
Les avirons à double rang on tire.
Le vent poupier qui fortement souffla
Dedans la voile à plein ventre l'enfla,
Faisant siffler antennes et cordage :
La nef bien loin s'escarte du rivage !
L'eau sous la poupe abboyant fait un bruit,
Un traict d'escume en tournoyant la suit... [12]
Ceste navire egalement tirée
S'alloit trainant dessus l'onde azurée

1. Conduite. Fém. jusqu'au XVIIe s. (N.; L., éty.).
2. Gauche*.
3. Avec.
4. Alors*.
5. *Son* devant un fém., vieux dans la langue (Bourg. Gr., 35 ; Chev., III, 174).

A dos rompu, ainsi que par les bois
(Sur le printemps, au retour des beaux mois),
Va la chenille, errante à toute force
Avec cent pieds sur les plis d'une escorce.
Ainsi qu'on void vers le soir maint chevreau
A petits bonds suivre le pastoureau,
Qui va devant entonnant la musette,
Les autres nefs d'une assez longue traitte
Suivoient la nef de Francus, qui devant
Coupoit la mer sous la faveur du vent,
A large voile, à my cercle entonnée,
Portant de fleurs la poupe couronnée.
L'eau fait un bruit sous le fort aviron ;
L'onde tortue ondoye à l'environ
De la carene, et autour de la proue
Maint tourbillon en escumant se roue [1],
La terre fuit ; seulement à leurs yeux
Paroist la mer et la voûte des cieux.

LIVRE DEUXIÈME

(De l'Olympe les dieux contemplent la flotte troyenne.) [6]

Flot dessus flot la navire voloit,
Un trac [2] d'escume à bouillons se rouloit
Sous l'aviron qui les vagues entame.
L'eau fait un bruit luitant [3] contre la rame !
Le chœur sacré des nymphes aux yeux pers [4],
Menant le bal dessus les sillons vers,
A chef dressé regardoient estonnées
Les pins sauter sur les vagues tournées [5]... [48]

1. Se roule, tourne, *rotare* (N.; L.). V. p. 154.
2. Un sillon*.
3. Luttant*.
4. Bleus*.
5. Apollonius, I, 519.

Trois fois la lune et trois fois le soleil
S'estoient couchez, que l'hyver nompareil,
Armé d'esclairs et de vagues profondes,
N'avoit cessé de tourmenter les ondes ;
Sans plus la nef de Francus resistoit
Haute sur l'eau, qui encores s'estoit
Seule sauvée et des eaux et des flames,
Ayant perdu ses voiles et ses rames,
Quand un fort vent suivy de tourbillons,
Voûtant la mer bossue de sillons,
En la singlant d'une bien longue traite
La chasse au bord du rivage de Crete.
Un banc estoit de sablon amassé
Voisin du bord où Francus fut chassé,
Haut de falaize et de bourbe attrainée [1].
Là, pour mourir, la fiere destinée
L'avoit conduit : de tous costez le bord,
Le vent, la mer, lui presentoient la mort.
Comme il pleuroit sur le haut de la poupe,
Il s'advisa d'eslire de sa troupe
Vingt chevaliers, qui depuis ont esté
(Ainsi estoit dans le ciel arresté)
Tiges et chefs des familles de France ;
Les choisissant tout le dernier s'eslance
Dedans l'esquif, aimant trop mieux [2] perir
Au bord, qu'en mer honteusement mourir.
Leurs pieds n'estoient à peine en la nasselle,
Que le courroux d'une vague cruelle
Les fit par force au rivage approcher
Et leur bateau froissa contre un rocher... [52]

(Francus et ses compagnons s'accrochent aux rochers et se traînent sur le rivage où ils s'endorment de lassitude. Cybèle, qui protégeait les Troyens, attelle son char et va trouver le Sommeil.)

Le dieu vieillard qui aux songes preside,
Morne, habitoit dans une grotte humide.

1. Entrainée (L., ex. de Calvin). 2. Beaucoup mieux*.

Devant son huis maint pavot fleurissoit,
Mainte herbe à laict que la Nuict choisissoit
Pour en verser le jus dessus la terre,
Quand de ses bras tout le monde elle enserre.
Du haut d'un roc un ruisseau s'escouloit,
Oblivieux, qui, rompu, se rouloit
Par les cailloux, invitant d'un murmure
A sommeiller en la caverne obscure... [4]
« Somme, dit-elle, le doux sorcier des yeux,
Le bien-aimé des hommes et des dieux,
Par qui le mal, tant soit mordant, s'oublie,
Par qui l'esprit loin du corps se deslie,
Va (je le veux) en ceste isle où souloient[1]
Jadis sauter les hommes qui baloient
Au son du cistre, et de cliquantes[2] armes
S'entrechoquant, aventureux gendarmes,
D'œil vigilant, en l'antre dictéen
Gardoient le bers[3] du grand saturnien,
Terre fertile, anciennes retraites
Des Corybans, Dactyles et Curetes.
Là de leur race est encor' aujourd'huy
Un Coryban, le soustien et l'appuy
De tout honneur, de science semblable
Au vieil Chiron, Centaure venerable.
Quand il avoit le sang plus genereux,
En sa jeunesse, il devint amoureux,
Si[4] qu'en pressant à sa chere poitrine
Dedans un antre une nymphe marine,
D'elle conceut deux filles et un fils.
Les filles sont, ainsi que deux beaux lis,
En la maison de leur pere croissantes,
En âge, en grace, en beauté florissantes ;
Le fils captif languit depuis un an
En la prison d'un barbare géan .. [10]

1. Avaient coutume*.
2. Retentissantes, de *cliquer* (N.; Balsg., 726; La.; Marot; Gachet, Gl.).
3. Berceau (N.; L.; Palsg.; 219; F. Gl.; Rabel.); c'est un mot vendomois, dit Ronsard.
4. Si bien que*.

Va-t'en vers luy, et, en te transformant,
Presente-luy, quand il sera dormant,
Autour du lict cent formes espandues,
Piqueurs, veneurs, trompes au col pendues,
Lesses et chiens, bocages et forests,
Larges espieux, cordages et filets,
Limiers ardans, cerfs suivis à la trace,
Et tout le meuble[1] ordonné pour la chasse ;
Presente-luy des hommes incognus,
A longs habits à sa rive venus,
Sous qui son fils les armes doit apprendre
Et par leurs mains sa liberté reprendre.
D'un mesme vol, affublé de la nuict,
Fantosme vain, porte-toy sur le lict
Où va dormant l'une et l'autre pucelle;
Fay-leur sembler qu'une estoile nouvelle,
Vive d'esclairs, d'un voyage lointain,
Passant la mer vient loger en leur sein... [2]
Va-t'en après au bord où les Troyens
Dorment recreus[2] des flots neptuniens.
Dessus leur teste arreste ta volée ;
Leur ame soit en songeant consolée. ... [10]
Incontinent que l'Aube aux doigts de roses
Eut du grand ciel les barrieres décloses,
Versant les fleurs sus les yeux du soleil,
Rouge tantost, tantost rose et vermeil,
Se bigarrant en autant de manieres
Qu'on voit fleurir les rives printannieres,
Le roy Dicée (ainsy se surnommoit
Ce Coryban qui la justice aimoit),
Riche d'honneur, de terres et de race,
Dresse l'apprest d'une aboyante chasse ;
Son palefroy à gros bouillons fumeux,
Remaschant l'or de son frein escumeux,
Est à la porte, où à foule se rendent
Jeunes piqueurs qui devisant l'attendent ;

1. L'équipage (N.; Lab. Gl.). 2. Fatigués.

Maint chien courant couple à couple les suit :
De tous costez la meute fait un bruit!
Par bois feuillus, par monts et par valée,
Pleine de cris, ceste chasse est allée... [166]

(En poursuivant un cerf, Dicée rencontre les naufragés, les interroge. Francus se nomme et fait le récit de la tempête qui les a jetés sur ces bords. Dicée lui promet l'hospitalité. Il reprend le chemin du palais et envoie aux Troyens des vêtements et des vivres abondants. La nuit vient.)

Tandis [1] la nuict à la robe estoilée
Avoit la terre en toutes parts voilée
D'un manteau noir ombreux et paresseux,
Lors que voicy les fantosmes de ceux
Dont la grand mer en vagues départie [2]
Avoit les corps et la vie engloutie,
Enflez, boufis, escumeux et ondeux [3],
Aux nez mangez, aux visages hideux,
Qui pepiants d'une voix longue et lente
(Comme poulets cherchans leur mere absente),
De mains, de pieds, figurans leur meschef,
De Francion environnoient le chef.
« Enfant d'Hector (disoient-ils), nous ne sommes
Plus ces corps vifs, mais feinte [4] de ces hommes
Que bien armez, et prompts à tous hazards,
En tes vaisseaux tu choisis pour soldards,
Sur qui les vents, au fort de la tempeste,
Ont renversé cent gouffres sur la teste... [4]
Fay-nous au moins, sur le bord de ces eaux,
Le triste apprest de quelques vains [5] tombeaux
Et par trois fois de nos ames appelle
L'ombre au repos d'une tombe nouvelle,
Bien qu'elles soient loin de leurs corps; ainsi
Pourront porter doucement le souci. » ... [8]
Si tost que l'Aube à la face rosine

1. Pendant ce temps-là.
2. Partagée, c. à d. couverte de vagues.
3. Pleins d'eau.
4. Apparence fictive.
5. Vides (L.).

Eut le soleil tiré de l'eau marine,
Francus s'esleve, et, dressant maints gazons,
Fit des tombeaux, funerales [1] maisons :
Puis, respandant une grand' coupe pleine
De sang sacré en leur demeure vaine,
Haut appeloit les ames, qui venoient
Et sur l'obseque [2] espaisses se tenoient,
Faisant tel bruit que font en la nichée
Les arrondeaux [3] attendans la bechée [4] ;
Et tels qu'on voit au milieu de l'esté
Les moucherons voler sous la clairté [5]... [40]

(Après avoir accompli ce pieux devoir, Francus adresse une prière à Vénus et lui demande de le protéger dans l'accomplissement de ses desseins.)

Priant ainsi, Venus la mariniere,
Sise en son throne, entendit sa priere ;
Elle vestit ses somptueux habis,
Orna son chef de flamboyans rubis
Entremeslez de grosses perles rondes,
En cent façons frisa ses tresses blondes,
Amignota [6] de ses yeux les regards,
Regards ! je faux, ains [7] homicides dards,
Prit ses anneaux de subtile engraveure [8],
Haussa le front, composa son alleure,
Se parfuma, s'oignit et se lava,
Puis vers Amour son cher mignon s'en va.
L'enfant Amour, escarté de la presse
Des autres dieux, sous une treille espessé,
Dans le jardin de Jupiter estoit,
Où Ganymède aux eschets combatoit [9].
Venus de loin commence à lui sou-rire,

1. Funéraires (L.).
2. Au-dessus du convoi, de l'assistance ; fréquent au sing. (L., hist.).
3. Arondelles*.
4. Becquée*.
5. Clarté (L., rem.; J. Gl.). Son indéterminé (N. : Clair, Clerté, Clarté).
6. Rendit caressants*. Cf. Amignarder (L.; Pasquier).
7. Mais bien plutôt*.
8. Gravure. V. Engraver.
9. Apollonius, III, 117.

Flatte sa joue, et ainsi luy va dire :
« Mon fils, ma vie, Amour, mon petit roy,
Tu es mon tout, je ne puis rien sans toy,
Ni toy sans moy; mais sous nous deux ensemble
Il n'y a dieu si puissant qui ne tremble.
Laisse tout seul jouer ton compagnon,
Embrasse-moy, baise-moy, mon mignon,
Pends à mon col ; mon fils, je te pardonne
Tous les tourmens que ta fleche me donne,
Tous les ennuis, tous les maux infinis
Pour les amours d'Anchise et d'Adonis.
Si de ton trait tu blesses la pensée,
L'ame et le cœur des filles de Dicée
Pour Francion, Troyen digne d'avoir,
Tant il est beau, faveur de ton pouvoir,
Je te don'ray [1], pour te servir de page,
Le Jeu mignard qui te ressemble d'âge,
Fin comme toy, de qui les petits dois
Tous enfantins porteront ton carquois,
Et ton bel arc qui le monde conqueste [2];
Il sera tien si tu fais ma requeste. »
Adonc [3] Venus le mit en son giron,
Roses et lis espanche à l'environ
De sa perruque [4], et l'endort en sa robe,
Puis finement de son fils se desrobe,
S'envole en Cypre, où son temple en tous temps
Voit ses autels chargés d'un beau printemps.
A-tant [5] Amour du sommeil se secoue,
Ses blonds cheveux arrangea sur sa joue,
Une double aile à son dos attacha,
Du prochain myrthe en sautant decrocha
Son plein carquois; il empoigne en la dextre
L'arc, et des dieux et des hommes le maistre;
Puis, s'eslançant hors la porte des cieux,

1. Accourcissement des verbes longs (Ronsard, *Abr. de l'art poétique*). D'ailleurs fréq. jadis (Burg. Gr., II, 291).
2. Encore dans Malherbe.
3. Alors*.
4. Chevelure*.
5. Alors*.

En-demené [1], fretillard [2] et joyeux,
Se rue en l'air; le ciel, l'onde et la terre
Luy font honneur; Zephyre, qui desserre
Sa douce baleine odorante à l'entour,
Tout amoureux va convoyant Amour.
Ce petit dieu, qui trompe la cervelle
Des plus rusez, prit semblance nouvelle,
Se herissant en la forme d'un tan
(Fier animal), qui au retour de l'an,
Quand le printemps rameine ses delices,
Parmy les prez fait courir les genisses;
Aux yeux de tous fut invisible, puis
S'alla cacher dessous le seuil de l'huis
Joignant la porte où le prince Dicée,
Superbe, avait sa demeure dressée.
Tandis [3] Francus, secouant en la main
Un javelot à la pointe d'airain,
Ayant au col sa targue [4] à mainte houpe,
Vers le chasteau mena sa jeune troupe.
Venus la belle, au departir des bords,
Songneuse d'eux, emmentela [5] leurs corps
D'une nueuse [6] et obscure couronne,
Pour n'estre veus ni cognus de personne.
Quand au palais Francion arriva,
Loin de leur corps l'air espais se creva,
Et leur figure est propre revenue,
Comme astres clairs devestus d'une nue.
Ce jour Francus à merveille estoit beau:
Son jeune corps semblait un renouveau,
Lequel estend sa robe bien pourprée
Dessus les fleurs d'une gemmeuse [7] prée;
La grace estoit à l'entour de ses yeux,
De front, de taille, egal aux demy-dieux... [76]

1. Pétulant (N.; L.).
2. Frétillant (N.; L.).
3. Pendant ce temps*.
4. Targe, bouclier. (N.; L.). Chev., I, 456).
5. Enveloppa (L.; Pougens.
6. Nébuleuse (R. de la R., 20,648).
7. Abondante en pierreries, au fig. (N.; Pougens); cf. p. 150).

(Pour les recevoir, Dicée est sorti de son palais, accompagné de sa femme et de ses deux filles. L'une s'appelait Hyante, l'autre Clyméne. Amour leur décoche ses flèches ; toutes deux conçoivent en même temps une ardente passion pour le bel étranger.)

A-tant[1] Francus entra dans le chasteau.
Son javelot posa contre un rastéau[2]
Où mainte pique en son long estendue
Contre le mur au croc estoit pendue.
Pour nettoyer son corps las et souillé
Dedans le bain tout nud s'est despouillé,
Puis comme un astre entra dedans la salle
Brave[3] d'orgueil et de pompe royalle.
En ce chasteau par bandes fresmissoient
Prompts serviteurs, dont les uns tapissoient
De tapis d'or les superbes murailles,
Longs arguments d'anciennes batailles;
Autres de rang[4] sur la place apportoient
Tapis ouvrez; les autres apprestoient
Les licts enflez de couvertes velues;
Autres dressoient les viandes[5] eslues,
Autres chargeoient les hauts buffets dorez
De grands vaisseaux d'histoires decorez... |176|

(Les convives prennent place au festin. Dicée fait asseoir Francus auprès de ses filles. Après le repas, on se prépare pour la danse ; le vieux Terpin prélude sur sa lyre et chante un hymne à l'Amour. Seul, Dicée pleure à l'écart. Francus l'interroge sur les causes de son chagrin. Dicée lui raconte comment son fils Orée fut saisi et enchainé par le géant Phovère, et comment cet enfant, après avoir vu périr ses compagnons, attend chaque jour la mort.)

Ainsi disoit, versant sous sa paupiere
De tiedes pleurs une large riviere,
A gros sanglots entre-rompant[6] sa vois,
Lors que Francus, la tige de nos rois,
Meu de pitié, le console et le flate,
Et lui respond : « J'aurois une ame ingrate,

1. Alors[ce].
2. Rátelier.
3. Beau (N.; L.). V. p. 88.
4. A la file (N.).
5. Mets[e].
6. Interrompant[e].

Né d'un rocher ou d'un tigre conceu,
Si, mesurant le bien que j'ay receu
De toy, seigneur, à ma douleur extresme,
Pour te sauver je ne t'offrois moy-mesme
Mon sang, ma vie, et ce glaive trenchant,
Assez poinctu pour punir un meschant.
Fay-moy, sans plus, apprester sur la place
Armes, chevaux; ainsi que [1] demain se passe
Il cognoistra qu'un pere valeureux
A son malheur m'engendra vigoureux,
Pour ne souffrir regner une malice
Sans que mon bras vengeur ne la punisse. »... [64]

(Le lendemain, dès l'aube, le géant Phovère se présente aux portes de la ville, et, joignant le sarcasme au défi, appelle qui voudra à un combat singulier.)

De tels propos comme il s'alloit bravant [2],
A larges pas Francus vint au devant :
« Je suis celuy que ton orgueil mesprise,
Jeune Troyen, autheur de l'entreprise,
Qui te veux faire avant le soir sentir
A ton malheur [3] que peut un repentir.
Va-t-en braver, de tes paroles fieres,
Vieillards, enfans et pauvres filandieres,
Qui, tout le jour tirant le fuseau plein,
Gagnent leur vie au labeur de leur main.
Approche-toy, tu as trouvé partie
Qui sçait comment les vanteurs on chastie.
Quoique tu sois au combat dangereux,
Si [4] seras-tu, Phovere, bien-heureux
D'aller victime à l'onde acherontide
Tué des mains d'un si jeune Hectoride. »
Il dit ainsi. Le géan, d'autre part,
Sur luy ruant [5] un terrible regard,
D'un œil qu'à peine en biais il abaisse,

1. Avant que*.
2. Se braver, c'est faire le brave (N.).
3. Pour ton malheur.
4. Pourtant (L.).
5. Jetant*.

De ce Troyen contemploit la jeunesse.
Ne le voyant de corps massif ni fort,
Ny de visage ou d'effroyable port,
Ny d'un semblant qui, brave, se fait [illegible],
Ains[1] d'un poil blond qui commençoit à poindre,
De gresle taille et d'œil sereiz et [illegible],
De main douillette[2] et de mignonne peau,
Et d'un regard qui les Graces [illegible],
Il eut le front tout allumé de honte,
Retint la bride, et le tançoit ainsi :
« Jeune garçon, on ne combat [illegible]
Pour remporter à sa mere la gloire
D'un verd laurier. Le prix de la victoire
N'est ny trepied, ny cheval, ni [illegible],
Mais bien la vie et le sang du [illegible]
Si de la mort il t'a pris une envie,
Comme ennuyé des malheurs de la vie,
Tu t'es trompé de te laisser mourir.
Chevaux perdus se peuvent racquerir,
Une maison peut nous estre rendue :
Mais quand la vie est une fois perdue,
Ensevelie en un tombeau reclus,
C'est fait : les Sœurs ne la refilent plus. » [illegible] 32)

(Francus revêt l'armure que Troïle portait à Troie et se présente pour le combat.)

Ces champions enflamez de colere,
Icy Francus, de l'autre part l'hovere,
Tous deux de garbe[3] et de courage grans,
Donnans l'esprit[4] aux chevaux par les flancs,
D'un masle cœur au combat s'eslancerent,
Et leurs escus rudement enfoncerent.
Du coup donné le rivage trembla,
La mer fremit, le fleuve se troubla ;
En mille esclats les pointes acerées

1. Mais*.
2. Délicate (N.; L.).
3. Bonne grâce (L., Galbe; Acc. Rim., en *arbc* ; Lac.; Roquef.; Pasquier, éd. F., II, 35).
4. Souffle; ardeur.

Furent toucher les voutes etherées... [14]
Dessous le fer siflant comme tempeste
Ores leur joue, ores sonnoit leur teste,
Ores la temple[1]. Un coup qui l'autre suit,
Greslé, menu, faisoit un pareil bruit
Comme les fleaux[2] qui resonnent en l'aire
Frappans les dons de nostre antique mere... [54]

(Phovère lui assène un coup terrible qui le fait chanceler sur son cheval ; Francus perd un instant connaissance.)

Une palleur qui s'enfante de crainte
Des regardans avoit la face peinte,
Et le sang froid qui au cœur s'assembla
Fit que Dicée en souspirant trembla.
Mais, tout ainsi qu'on voit deux colombelles
Fremir de peur sous les griffes cruelles
De l'espervier aux ongles bien trenchans,
Qui loin du nid s'en-voloient par les champs
Trouver de l'orge et des graines pour paistre
Leurs doux enfants qui ne font que de naistre,
Ainsi trembloient dans l'estomac les cœurs,
A longs souspirs, des deux royalles sœurs... [61]

(Revenu à lui, Francus se précipite sur Phovère. Tous deux tombent de cheval ; ils luttent à pied, se prenant, s'enveloppant, se frappant. Francus est légèrement blessé.)

Le sang coula de cest enfant de Troye,
Vermeil ainsy qu'est une rouge soye
Que la pucelle arrange avecques l'or
Dessus la gaze, ornement d'un tresor,
Ou tel que fut de la playe adonine
Le sang fardeur[3] de la rose pourprine,
Mais pour cela ne perdit la vertu.
Armé de cœur et de glaive pointu,

1. Tempe (Br.; Dict.; les deux dans N.; Palsg., 158).
2. Monosyl., pron. flau (L.; J. Gl.; Jonain, Gl.; Quich. Vers., 321).
3. Qui farde.

Le suit, le tient, l'importune et l'approche
Comme les flots qui frappent une roche.. 18

(Francus tente un suprême effort. Il parvient à saisir Phovere et l'enlève de terre.)

Puis du genou les jambes lui traverse,
Et le fait cheoir tout plat à la renverse.
Phovere imprime, en tombant de son long,
La poudre molle. Ainsi tombe le tronc
D'un grand sapin bronché[1] d'une montagne,
Qui de son corps imprime la campagne. 21

(Francus lui tranche la veine du talon.)

Le sang qui sort d'une vive secousse
Bien loin du corps rendit la terre rousse
A longs filets. Ainsi que d'un conduit
S'eschappe l'eau qui jaillissant se suit,
Et d'une longue et saillante rousée
Baigne la terre à l'entour arrousée[2],
Ainsi le sang bouillonnant s'en alla
Et par le sang son ame s'escoula,
Palle d'horreur et de despit suivie,
De perdre ainsi la jeunesse et la vie. 22

(Dicée se jette dans les bras de Francus et célèbre sa victoire.)

LIVRE TROISIEME

L'obscure nuit qui d'un sommeil enserre
Les dieux au ciel, les hommes en la terre,
Laissant couler froidement sur les yeux
Une eau puisée au fleuve stygieux,
L'une sur l'autre attachoit les paupieres,

1. Précipité.

2. V. p. 55 et 87.

Charme trompeur des peines journalieres;
Mais le dernier qui tient les yeux sillés [1]
N'alloit glissant ses presents escoulez
Dessus le chef des deux sœurs esveillées,
De trop de soins amoureux travaillées.
Adonc Hyante à sa sœur parle ainsy:
« Mais d'où me vient, chere sœur, ce soucy
Que ma raison a perdu sa puissance,
Que mon penser d'un autre prend naissance
Sans me resoudre, et qu'un nouvel esmoy
Me ravist toute et chasse hors de moy... [16]
Sans s'arrester, mon esprit est volage,
De ce Troyen tousjours le beau visage,
L'honneur, la grace, en l'ame me revient,
Tousjours, tousjours et tousjours me souvient,
De son combat et de sa main guerriere
Qui l'accompagne en sa barbe premiere... [16]
A-tant [2] se teut: le cœur luy est failly.
Comme ruisseaux les larmes ont sailli
De ses beaux yeux, presages de sa peine;
Quand d'autre part luy respondit Clymene,
Qui moins n'ardoit [3] de secrette langueur
Pour le Troyen qui lui brusloit le cœur... [8]
« Où sont, ma sœur, ces responses hautaines
Que tu rendois à tant de capitaines,
Princes et rois, que pour ses gouverneurs
Crete nourrit en pompes et honneurs,
Qui travaillez d'une amoureuse flame
Tous à l'envi te courtisoient pour femme?
Quoy! seulement d'un courage endurci
Ne desdaignois ces maris, mais aussi
Tu mesprisois les hommes dont l'audace
Est trop cruelle encontre [4] nostre race.
Quoy? disois-tu, comme un superbe roy
L'homme contraint les femmes à sa loy;

1. Fermés*.
2. Alors*.
3. Brûlait*.
4. Envers (N.).

Non seulement les estime inutiles
A gouverner les sceptres et les villes,
Mais, sans nul tiltre [1] et sans point commander,
Les fait filer, les laines escarder [2],
Ourdir et coudre, et de paroles braves [3]
En son foyer les tance comme esclaves .. [8]
Où sont ces mots ? Où est ce cœur si haut ?
A ton besoin le courage te faut [4]
Qui maintenant à la premiere veue
D'un estranger as l'ame toute esmeue,
Et veux ton nom sans raison diffamer
Pour un pirate, un corsaire de mer,
Qui va cherchant par les ondes sa proye,
Sous faux-semblant de refaire une Troye,
Et, par amour espiant la saison
De desbaucher les filles de maison,
Au premier vent loin d'amis les emmene
Pour les laisser sur quelque froide arene ;
Car, estant saoul de son premier plaisir,
Et ne voulant que changer et choisir,
Les abandonne, et, sans tenir promesse,
Marche, fuitif [5], où l'orage le presse. »... [18]
A-tant du jour la lumiere sacrée
Dedans la chambre estoit partout entrée,
Quand les deux sœurs, ainçois [6] deux beaux printemps
Sortent du lict. Ils [7] demeurent longtemps
A se peigner, s'attiffer, et à faire
Par le miroir un visage pour plaire ;
En cent façons retordent leurs cheveux
Ondez, crespez, entrefrisez de nœuds,
Et d'un long art mille beautez s'attachent;
Puis teste et col d'un guimple [8] elles se cachent,

1. Titre. Orth. du XVIe s. (N.; L.).
2. Carder (L., hist.).
3. Fières, orgueilleuses*.
4. Te manque.
5. Ant. à fugitif (L. hist. de Fug.; les 2 dans N.; Acc. Rim.; trissyl. dans Palsg., 10; d'Aub., *Trag.*. ed. L., p. 128).
6. Mais bien plutôt*.
7. V. p. 166.
8. Guimpe (L.; Br. Dict.; Burg, Gl.; les 2 dans N., et fém. comme dans Palsg., 172; Chev., I, 388).

Qui, bien plissé, jusqu'aux pieds leur glissoit,
Et l'air voisin de parfum remplissoit.
Ces jeunes sœurs en ce poinct [1] habillées
D'un pas superbe au temple sont allées,
Comme à l'oracle, afin de sçavoir mieux,
Priant au ciel, la volonté des dieux .. [24]
Ha ! pauvres sœurs, pauvres sœurs insensées !
Ny pleurs, ny vœux, ny offrandes laissées,
Ny tournoyer des autels à l'entour [2],
Ne guarit point le mal que fait Amour... [196]

(Hyante et Clymène offrent le sacrifice ; les dieux restent sourds à leurs prières. Dès l'aube, Francus s'etait dirigé vers le rivage. A la vue de son navire échoué, il se plaint d'être le jouet du sort et adresse une prière à Apollon. Les divinités de la mer poussent le navire dans le port. Leucothoé se détache de ses compagnes et, s'adressant à Francus, l'exhorte à la patience. Elle lui conseille de courtiser Hyante, prêtresse d'Hécate ; par amour elle lui devoilera sa fortune à venir. Puis Leucothoé lui apprend la mort de l'un de ses compagnons ; et elle disparait. Dicée, qui avait suivi les pas de Francus, l'aborde et, dans sa reconnaissance, lui offre sa fille Hyante en mariage. Ta vertu, lui dit-il, te mettra au rang des dieux.)

« Pource, estranger, la richesse mesprise;
Ne rouille point ton cœur de convoitise,
Et, comme prince aux armes bien appris,
De tes labeurs louange soit le prix.
Entre les biens les plus grands de ma ville,
Mon seul tresor, j'ay une chere fille,
Qui de beauté ne fait place à Venus,
Dont ja [3] les ans accomplis sont venus
Qu'elle doit estre en fleur d'âge menée
Dessous la loy du nopcier [4] Hymenée.
S'elle [5] te plaist, nous joindrons en sa main
La tienne, afin que dès le lendemain
Tu sois espoux d'une si chaste fille,
Et de vous deux s'éleve une famille
Grande en honneur, de ceste terre rois,

1. Ainsi*.
2. Inversion.
3. Déjà*.
4. Qui préside aux noces (L., qui n'enregistre que le fém.).
5. Si elle*.

D'où tes ayeux sont issus autrefois :
Car si l'on croit à nostre vieille annale,
Crete de Teucre est la terre natale. »
Ainsi Dicée en le tenant luy dit,
Quand Francion luy contre-respondit :
« Prince Cretois qui à bon droit te vantes
D'estre sorti de ces vieux Corybantes
Qui, sous le glaive et la loy qu'ils tenoient,
D'heureuse paix leurs peuples maintenoient,
En peu de mots pour si haute entreprise
Je respondray : j'auray tousjours esprise
D'un souvenir l'ame qui vit en moy,
Pour tant de biens que j'ay receus de toy,
Qui, pauvre et nud, le jouet du naufrage,
Ne m'as permis seulement ton rivage,
Mais, asseurant ma fortune et mon cours [1],
M'as présenté ta fille et ton secours.
« Or si j'avois puissance sur ma vie,
Si du Destin elle n'estoit ravie,
Et si j'estois porté de mon plaisir,
Je ne voudrois ton royaume choisir
Pour demeurer, ains [2], allegre de joye,
J'irois chercher encor ma vieille Troye,
Et me plairoit entre les vieux tombeaux
De mes ayeux bastir des murs nouveaux,
Et d'habiter la cendre de mes peres ;
Mais les Destins, autheurs de mes miseres,
Contre mon gré me trainent et me font
Enfoncer [3] l'œil et abaisser le front... [10]
Donne, sans plus, à ce prince troyen
Des charpentiers, du bois, et le moyen
De rebastir une flotte nouvelle,
Pour retenter la fortune cruelle,
Et le malheur par qui tout est domté,
Qui maugré moy force ma volonté.... [48]

1. La poursuite de mon entreprise.
2. Mais*.
3. V. la règle de l'ellipse du pron. pers. (God., *Lex. de Carn.*, II, 186).

(Cependant Orée, le fils du roi, offre une hécatombe aux dieux. Il suspend à un chêne vénérable l'armure du géant vaincu. Des réjouissances suivent le sacrifice.)

De la cité les dames bien coiffées,
Aux doux regards, aux gorges atifées
De beaux joyaux, au riche corps vestu
D'un or broché en la soye battu [1],
Menoient le bal. Terpin, qui les devance,
Tout le premier mesuroit la cadance,
Chantant cet hymne, et mariant sa voix
Au luth poussé du trembler de ses doits :
« Fille du ciel, invincible Victoire,
Dont les habits sont pourfilez [2] de gloire,
D'honneur, de pompe, et dont le front guerrier
Est illustré de palme et de laurier;... [8]
Royne, qui sœur de Fortune te nommes,
Qui tousjours pends douteuse sur les hommes,... [8]
Tantost l'espoir, tantost la peur te suit;
Tout l'univers se comble de ton bruit;... [12]
Le sang, la mort, la colere acharnée,
Et des soldards la licence effrenée,
Et le mespris des grands dieux immortels [3],
Suivent ton char; ce néantmoins tu es
Mere des rois, des sceptres et des villes;
Tu fais germer les campagnes fertiles
Et foisonner les costaux de raisins.
Rempart des dieux, crainte de tes voisins... [10]
Escoute-moy, vieille race des dieux :
Du bon Francus les faits laborieux
Attache au ciel en lettres immortelles;
En sa faveur romps le vol de tes aisles,

1. Écaché, t. de lamineur (L.).
2. Parfilés (N.; L.).
3. Les uns prononçaient l'*l*, les autres ne la pron. pas (Livet, Gr., 503). Marot offre de pareilles rimes (Quich. Versif., 374). C'est d'ailleurs la prédominance de la voyelle accentuée sur les consonnes finales qui avait inspiré au XIe s. les poèmes assonnants où les rimes *el, es*, sont de règle (ex: St-Alexis, O, 25 b. 49 c.). D'ailleurs on trouve *mortés* dans les poèmes rimés (Gachet, Gl.). Selon Palsg., 60 (L.), au XVIe s. mortel sonnait parfois *morté*.

Et, sans partir, sois en toute saison
De ce Troyen hostesse en sa maison. »
Il dit ainsi : la joyeuse assemblée
A jusq'au ciel la chanson redoublée.
C'estoit au mois que le bel an tourné
Avoit partout le printemps ramené,
Son jeune enfant, quand la terre très-belle
Comme un serpent sa robe renouvelle,
Et quand Amour pousse de toutes parts,
L'arc en la main, ses flames et ses dards ;
Quand les forests, les plaines et les fleuves,
Tertres et bois, vestus de robes neuves,
Enorgueillis de cent mille couleurs,
Pompent[1] leur sein d'un riche émail de fleurs.
Mais quoy que l'an et le printemps ensemble
Fussent trez beaux, leur jeunesse ne semble
(Bien que fleurie en mille nouveautez)
Ny au maintien, aux graces, aux beaultez
Du jouvenceau Francion, ny à celles
Qui donnoient lustre aux royalles pucelles :
Comme trois lys à l'envy florissoient,
En leurs regards les traicts d'amour croissoient,
Et sur leurs fronts au vif estoient descrites
Venus, Pithon et toutes les Charites.
Ce Francion avoit un beau menton,
Crespu de soye et pareil au coton
Prime[2] et douillet, dont le fruitier automne
La peau des coings blondement environne ;
Sa taille estoit d'un prince genereux,
Grande, heroïque et pareille à ces preux
Jason, Thesée, et à ceux qui semée
Ont en tous lieux leur vive renommée.
Sa large espaule et sa greve[3] et sa main,
Et le relief honneste de son sein,
Estoient si beaux, si bien faicts de nature,

1. Rendent pompeux, parent (Rabelais : se pomper).
2. Fin, délié, *tenuis* (N.).
3. Le devant de la jambe, la partie qui recouvre le tibia (Palsg. 349 ; L.; Dict. de Trévoux).

Qu'on ne pourroit les tracer en peinture.
De ces deux sœurs, par un art nompareil,
Les beaux cheveux surmontoient le soleil
Enlacez d'or; semblable estoit leur joue
Au teint vermeil de la rose qui noue [1]
Dedans du laict, et sortoit de leurs ris
Je ne scay quel enchanteur des esprits... [157]

(Pendant la nuit, Vénus, sous la figure d'une vieille prêtresse d'Hécate, s'approche du lit d'Hyante et l'environne de sa ceinture. Les deux sœurs sentent redoubler l'ardeur de leur passion. Le lendemain, Francus célèbre les funérailles du compagnon qu'il a perdu. Les Troyens construisent un bûcher ; puis ils se préparent à brûler le corps :)

. . . . . Les uns prennent la charge
D'oindre et laver le corps froid, triste deuil !
Autres après le couchent au cercueil ;
Et, souspirant, ils arrosoient leurs armes,
Le corps, la biere et la terre de larmes.
Le bon Francus, pleurant et sanglotant,
De son amy la teste alloit portant,
Melancholique et triste de pensées.
Les uns portoient des torches renversées,
Autres chantoient les faits du demi-dieu.
Mais aussitost qu'ils arrivent au lieu
Où il falloit que la flame soudaine
Le devorast, une tristesse humaine,
Un long souspir entre-baigné de pleurs,
Un triste cri, presage de malheurs,
Venant d'une ame en longs souspirs attaincte,
Dedans le ciel envoya sa complainte.
Dessus couché, au plus haut du sommet
De ceste pile, en larmoyant on met
Le corps tout froid, office pitoyable.
Tout ce qu'il eut en sa vie agréable
Y fut jetté, autant qu'en permettoit
Le bien troyen que l'exil agitoit... [26]

1. Nage*.

(Francus met le feu au bûcher, offre ses cheveux en sacrifice et adresse à son ami ses derniers adieux.)

« Nous n'irons plus, comme nous soulions[1] faire,
Tous deux seulets en un lieu solitaire,
Loing de la troupe ensemble deviser;
D'un dur sommeil il te faut reposer.
La mort te tient de silence suivie,
Et maugré moy je traine ceste vie,
Qui m'estoit douce alors que je pouvois
Voir ton visage et entendre ta voix.
Soulagement de ma fortune extresme,
Cher compagnon, ainçois[2] second moy-mesme,
Je te supply, ne te fasches de quoy
Plus grands presents tu n'as receu de moy,
Qui suis banny sans foyer et sans terre,
Qui pour partage ay la mer et la guerre. » ... [6]
A-tant[3] se teut. Les larmes respandues
Dessus la face en roulant descendues,
L'une sur l'autre à gouttes se hastoient,
Et les souspirs l'estomac lui battoient,
Blasmant la mort d'une plainte profonde,
Qui rien de bon ne laisse vivre au monde... [98]

(Les nobles sentiments de Francus ne font qu'exciter la passion des deux sœurs. Clymène en est obsédée; la nuit elle ne peut trouver ni repos, ni sommeil. L'image de Francus la poursuit.)

Tout en sursaut elle s'est resveillée,
Nuds pieds, sans robe, affreuse, eschevelée;
Puis s'accoudant dessus le coin d'un banc,
Mille soupirs repoussa de son flanc... [12]
Comme au printemps on void une genice,
Qui n'a le col courbé sous le service
Du premier joug, courir parmy les champs,
A qui la taon aux aiguillons tranchans
Pique le flanc et la pousse en furie[4];

1. Avions coutume*.
2. Mais bien plutôt*.
3. Alors*.
4. V. A. Chénier, p. 284.

Ny les ruisseaux, hostes de la prairie,
Forests ni fleurs, bocage ni rocher,
Ne la sçauroient engarder [1] de moucher [2],
De toutes parts vagabonde et courante :
Ainsi Clymene, en son esprit errante,
Court et recourt, et n'est jamais osté
Le poignant trait qui navre [3] son costé... [286]

(Elle hésite à aller demander conseil à sa sœur ; elle s'y résout, mais recule au moment de passer le seuil de l'appartement de Hyante. Elle rentre dans sa chambre et donne cours à ses larmes et à ses sanglots. Elle veut se donner la mort, mais elle s'évanouit au moment de porter le poison à sa bouche. Sa nourrice, accourue, la ranime et lui conseille d'écrire à Francus. Clymène compose sa lettre en soupirant.)

« Soit que le jour de l'Orlent retourne,
Soit qu'à midy dessus nous il sejourne,
Soit que la mer le reçoive à coucher,
Je pense en toy, et si n'ay rien plus cher
Que de me paistre en ta vaine figure.
Ainsy pour toy cent passions j'endure,
Et sans pouvoir ny veiller ni dormir,
Seule en mon lict, je ne fais que gemir.
Que ne me fist Diane la pucelle
Mourir le jour, d'une flèche cruelle,
Que je te vy ? Le temps vescu depuis
N'est qu'une mort vive de mes ennuis.
Comment vivroy-je ? Ah ! mon ame affolée,
Laissant mon corps, en la tienne est allée.
Tu es mon roy, de toy seul je despens,
Je meurs pour toi, et si [4] ne m'en repens.
« Ayes [5] pitié d'une fille amoureuse ;
La volupté sur toutes doucereuse
C'est en amour cueillir la prime [6] fleur,

1. Empêcher (N.; Palsg., 607; J. Gl.).
2. S'agiter, s'affoler sous la piqûre des mouches (L.; J. Gl.; F. Gl.; Jonain, Gl.).
3. Blesse*.
4. *Et* renforcé*.
5. Forme de la 2e p. de l'imp. (N., Gr., p. 14).
6. Première (N.; L.).

Non un bouton qui n'a plus de couleur... [8]
Certes, ce n'est ma terre ny ma race
Qui me contraint, c'est seulement ta face,
Et ta jeunesse et ton œil nompareil.
Malheureux est qui ne voit le soleil
Quand il esclaire, et son œil tourne arriere
Pour ne jouir de si belle lumiere !
Oste ton front, oste moy tes beaux yeux,
Oste ta taille egale aux demy-dieux,
Ton entretien, ton maintien, ta parole,
Et, qui plus est, ta vertu qui m'affole,
Tu esteindras de mon cœur le flambeau;
Mais, te voyant si vertueux et beau,
Je t'aimerai d'ardeur insatiable,
Et, si je faux, tu en es punissable.
Je ne crains point, comme les dames font,
De m'appeler femme d'un vagabond,
Pauvre fuitif[1] qui n'a maison ni Troye;
Il ne m'en chaut, las! pourveu que je soye
A ton service et tu daignes m'aimer,
Soit que tu veuille[2] espouse me nommer,
Soit ton esclave, et deussé-je, amusée
Tourner ton fil autour d'une fusée.
Labeurs presents et futurs je reçoy,
Pourveu, Troyen, que je puisse estre à toy.
Je ne craindray tes perilleux voyages,
Terres ny mers, tempestes ny orages;
Ou, si j'ay peur, j'auray peur seulement
De toy, mon tout, et non de mon tourment.
Si je peris, au moins en ta presence
Je periray, ou ta cruelle absence
(Si tu ne veux pour tienne m'acquerir)
Cent fois le jour me tu'ra[3] sans mourir. »... [72]

(La nourrice porte cette lettre. Cependant Cybèle, sous la figure de Turnien, s'approche de Francus et le gourmande de son inac-

1. Fugitif".
2. Suppression de l's par licence *(Abrégé de l'art poét.)*.
3. V. p. 152.

tion. Puis elle se rend dans l'antre de la Jalousie et lui ordonne de porter le trouble dans le cœur de Clymène.)

« Vieille, debout, marche en Crete, et te haste ;
Pren tes serpents, et de Clymene gaste
Par ta poison les veines et le cœur.
Dans l'estomac jette-luy la rancueur [1],
Le desespoir, la fureur et la rage;
Mesle son sang et trouble son courage ;
Tu le peux faire et je veux qu'il soit fait. »... [58]

(La Jalousie obéit. Cependant Francus a reçu la lettre de Clymène; il renvoie la nourrice d'un ton à la fois courroucé et railleur, sans lui cacher la préférence qu'il a pour la belle Hyante. La nourrice retourne auprès de Clymène.)

« Réveille-toy, ma fille mieux aimée ;
Ce beau Troyen, d'un autre amour piqué,
Et de ta lettre et de toy s'est moqué. »
Toute en sursaut, oyant [2] telle parole,
Se réveilla ; son esprit, qui s'en-vole
Vers l'estranger, emporté du penser,
Luy fit ainsi ses plaintes commencer :
« Doncques ma lettre a servi de risée !
Ha ! pauvre moy ! j'estois mal-avisée,
Folle d'amour, d'envoyer un escrit
A ce banni sans cueur et sans esprit,
Qui n'a sceu prendre aux cheveux la fortune !
C'est un niais que la mer importune
Comme il merite, et qui sottement pert
Le bien qu'Amour luy a de grace offert,
N'osant cueillir, pour crainte de l'espine,
Le beau bouton de la rose pourprine.
Puis il se vante, ô le brave empereur !
Que de la Gaule il sera conquereur [3],
Qui n'a sceu vaincre une fille veincue.
J'ay de sa honte et l'ame toute esmeue,
Et tout le cœur; il n'est du sang des preus,

1. Haine invétérée (R. de T.; L.; encore dans Malherbe.)
2. Part. prés. de ouïr.
3. Conquérant (N.).

Mais d'un pasteur et d'un piqueur de bœufs.
Son front, ses yeux, son parler et sa grace,
Son port royal, qui les autres surpasse,
Sont, ô Venus, indignes de son corps,
Laid par dedans et beau par le dehors !... [4]
« Du beau Pâris (dont tu mens[1] la lignée)
La beauté fut d'amour accompagnée ;
Helene à luy de bon cœur se rendit,
Et par combats dix ans la defendit,
Plein de sueur, de guerres et de peines ;
Cœur genereux qui valoit cent Heleines.
Mais tu ne vaux, jeune escumeur de mer,
Qu'à bien ramer et non à bien aimer,
Puisse arriver que ma sœur soit trompée,
Et, sans espoir en ses larmes trempée,
Soit delaissée au front de quelque bord,
Et qu'elle pleure aux vagues sans confort. »... [12]
Disant ainsi, de son chef elle arrache
Ses longs cheveux, qu'en pleurant elle attache
Contre son lict, signe de chasteté,
Et que son corps n'avoit encore esté
Honni[2] d'amour ; puis sa chambre elle baise :
« Chambrette, adieu ; que j'estois à mon aise
Ains que[3] ce traistre et fuitif[4] incognu
A nostre bord naufragé fust venu ! »
Incontinent la fureur et la rage
De jalousie irrite son courage,
Et tellement la douleur la ferut[5]
Que par les champs hurtant elle courut.
C'estoit le jour que les folles Evantes,
Criant Bacchus, seules, alloient errantes
(Ayans les corps environnez de peaux)
Par les forests, aux faistes des coupeaux[6],

1. Démens.
2. Déshonoré. *fœdatus* (N.; Chev., I, 409).
3. Avant que*.
4. Fugitif*.
5. Passé déf., de férir, frapper. Double forme en *i* et en *u* au parf. et au part. (Burg. Gr., I, 347 ; Rabelais).
6. Sommets*.

Par les deserts, par les taillis sauvages,
Et sur le bord des sabloneux rivages ;
L'air respondoit sous le bruit enroué
D'Evan, d'Iach, de Bassar, d'Evoé.
Ce puissant dieu, qui blesse les pensées
D'un trait felon, les avoit insensées ;
En ses liens captives les avoit
Et de raison la fureur leur servoit.
Ceste pucelle, à qui l'erreur[1] commande,
S'alla jetter au milieu de la bande,
Eschevelée, et d'un bras forcené
Branloit[2] un dard de pampre environné... [40]

(Enfin, croyant poursuivre Francus, elle se jette sur les traces d'un sanglier dont son faux démon avait pris la figure, et à sa suite se précipite dans la mer. Les dieux en font une déesse de la mer.)

LIVRE QUATRIÈME

(Douleur et fureur du roi Dicée en apprenant la mort de Clymène.) [22]

« En nul pays la foy n'a plus de lieu,
Disoit ce prince, et Jupin le grand dieu
N'a plus de soin de l'humaine malice,
Et le peché ne craint plus la justice.
Cest estranger, pauvre, chetif et nu,
Un vif naufrage[3] à ma rive venu,
Couvert d'escume et de bourbe et de sable,
Ah ! que j'ay fait compagnon de ma table,
Que j'ay voulu pour mon gendre choisir,
Et luy partir[4] ma terre à son plaisir,
Moque mon sceptre, et, masqué de feintise[5],

1. Égarement (L.).
2. Secouer, *quatere* (N.).
3. Adj., naufragé (L.; ex. de Régnier).
4. Partager (N.; L.; Chev., III, 490).
5. Dissimulation *assimulatio* (N.; Palsg., 219).

Ma vieille barbe et mes cheveux mesprise[1] :
Et, sous couleur d'un destin, ne veut point
Par foy promise aux femmes estre joint.
Second Pâris, pirate qui consomme[1]
Ses ans sur l'eau. Toutefois ce preud'homme[2],
Fin artisan de cauteleux moyens,
Comme heritier du malheur des Troyens,
En toute terre à l'impourveu[3] se rue,
Seduit des rois les filles et les tue ;
Puis, en faisant ses galeres ramer,
Lave le meurdre[4] ez[5] vagues de la mer.
Met voile au vent ; le vent, qui luy ressemble,
Pousse sa voile et sa foy tout ensemble ;
Et tu le vois, Jupin aux rouges bras,
Tu le vois bien, et ne le punis pas ! »... [20]
Tandis[6] Francus, qui la saison[7] espie,
Aborde Hyante, et de tels mots la prie :
« Vierge sans pair[8], dont la grace et les yeux,
Pourroient tenter les hommes et les dieux,
Qui sous tes pieds presses serve ma teste,
Qui de mon cœur remporte pour conqueste
L'orgueil premier qui n'avoit point esté
D'un autre amour que du tien surmonté ;
Si la pitié, si l'humble courtoisie
Peut des humains gaigner la fantaisie,
Soit par mes pleurs ton courage adoucy ;
Guary[9] ma playe et me prens à mercy.
Quand je touchay ton isle de ma dextre,
Je ne vins pas, ô destin ! afin d'estre,
Comme je suis, miserable amoureux,
Ains[10] pour chasser le peril dangereux

1. Consume*.
2. Au sens étym. apparent, *homo prudens* (N.).
3. A l'improviste*.
4. Meurtre*.
5. Ès, dans les*.
6. Cependant*.
7. « Aucune fois signifie comme temps » (N.), c'est-à-dire le temps, le moment propice.
8. Sans égale (L.).
9. Guéris (N.; Burg. Gr., I 342 ; Chev., I, 385).
10. Mais*.

Qui menassoit[1] ma teste du naufrage.
Mourir devoy-je au plus fort de l'orage,
Puisque sur terre Amour m'est plus amer
Que la tempeste au milieu de la mer... [4]
L'homme seroit heureux en toute chose,
S'il ne cachoit au fond de l'ame enclose
La passion que nous engendre Amour,
Qui de la vie embrunit le beau jour,
Et verse au cœur par mauvaise coustume
Bien peu de miel et beaucoup d'amertume. »... [16]
Hyante alors, souspirant d'autre part,
Contre-respond : « Troyen, il est trop tard
Pour deviser, et la nuit sommeilleuse[2]
De nos propos est, ce semble, envieuse ;
Chacun nous voit et jette l'œil sur nous :
Du fait d'autruy le vulgaire est jalous.
Allons dormir, la nuict nous le conseille.
Si le matin, dès l'aurore vermeille,
Te plaist venir au bocage sacré
Où mes ayeux à costé d'un beau pré
Ont fait bastir d'Hecate le grand temple,
Plus privément[3], en imitant l'exemple
Des amoureux, tu me diras ton soin[4],
Et j'en prendray la déesse à tesmoin. »
Ainsi disans, main à main se presserent,
Et tous honteux à regret se laisserent ;
Mais le souci ne laissa sans gemir
Les deux amans toute la nuict dormir... [6]
Le soin d'amour, qui poignant travailla
La belle Hyante, au matin l'éveilla ;
Et, pour aller au lieu de sa promesse,
Se revestit d'un habit de princesse.
En cent façons son chef elle peigna,
D'eau de senteurs son visage baigna,

1. Permutation fréq. de *ss* avec *c*, comme face pour fasse, p. 153.
2. (N.) Cf. p. 112.
3. Familièrement, librement (N.; L.).
4. Souci, *cura* (L.).

Prit un collet ouvert à rare voye [1],
Entre-broché de fils d'or et de soye,
Rare, subtil, à replis bien tissus ;
Puis un beau guimple [2] affubla par dessus,
Prime [3], dougé [4], filé de main sçavante,
Qui la couvroit du chef jusqu'à la plante... [56]

(Quand sa toilette est terminée, elle monte sur un char et se rend au temple, accompagnée de douze jeunes filles. Après le sacrifice, et pour attendre l'heure du rendez-vous, Hyanté convie ses compagnes à se divertir et à danser.)

Mais ny le bal ni autre passe-temps
Ne luy playsoient ; ses beaux yeux inconstants
Tousjours au guet s'escartoient en arriere
Sur les chemins, pour voir si la poussiere
Dessous Francus iroit point s'eslevant.
A chasque bruit, à chaque flair [5] de vent,
Elle trembloit, et sans estre asseurée,
D'yeux et d'esprit erroit toute esgarée... [16]

(Francus, éveillé dès l'aurore, s'était superbement vêtu.)

Jamais enfant, jamais neveu des dieux
N'eut le maintien, la bouche ni les yeux
Si beaux qu'avoit Francus ceste journée.
Telle beauté du ciel lui fut donnée,
Les yeux pour plaire, et la voix pour sçavoir
En devisant sa maistresse esmouvoir.
A son costé menoit pour compagnie
Le vieil Amblois, dont l'ame estoit garnie [6]
De prophetie, et outre il avait soin
De conseiller ses amis au besoin.
Près le chemin, au milieu de la plaine,
Un orme estoit, dont la cyme estoit pleine
De mainte branche, où les oiseaux au soir

1. D'un tissu serré (?).
2. Guimpe*.
3. Fin*.
4. Délié*.
5. Exhalaison (N.). Cf. p. 23.
6. Pourvue (St-Alexis, O 7 d).

Prenoient leur perche et se souloient [1] assoir.
Là, de fortune [2], importun aux aureilles,
Jazoit sous l'ombre un troupeau de corneilles;
L'une se hausse, et comme en se jouant,
Coup dessus coup ses ailes secouant,
Et herissant le noir de son plumage,
En voix humaine eschangea son ramage [3].
« Ah! où vas-tu, vieil prophete insensé,
Qui par ton art en l'esprit n'as pensé
(Bien que tu sois prudent en toute chose)
Que la pucelle aura la bouche close
Et tout le cœur revesche et rechigné
Si elle voit l'amant accompagné?
Maudit devin, tourne le pas arriere,
Laisse le seul user de sa priere,
Et leur devis compagnon ne defens [4].
Tu ne sçais pas cela que les enfans
N'ignorent point? Va, jamais Cytherée
De sa faveur n'a ton ame inspirée. »... [14]

(Le vieil Amblois laisse Francus continuer seul son chemin. Celui-ci se dirige vers Hyante qui l'attend.)

Francus, luisant de beautés et de grace,
Lui apparut d'une colline basse
Beau comme Amour; les rayons de ses yeux
Estoient pareils à cet astre des cieux,
Qui, bien nourry de l'humeur [5] mariniere,
Jette de nuit une espesse lumiere,
Et de rayons redoutables et crains
Verse la soif et la fievre aux humains,
De sa splendeur effaçant chaque estoile.
Elle, qui tint dessus sa face un voile,
Par le travers [6] du crespe l'apperceut,
Adonc un trait en l'ame elle receut.

1. Avaient coutume de*.
2. Par hasard*.
3. Apollonius, III, 926 et suiv.
4. N'empêche pas.
5. Onde*.
6. Au travers (L., ex. d'Amyot).

Le cœur luy bat au fond de la poitrine ;
Ses pieds tenus comme d'une racine
Ne remuoient ny deçà ny delà.
Dessus sa joue une rougeur alla,.. [4]
Et tout le corps comme fueille luy tremble.
Ils sont longtemps sans deviser ensemble,
Tous deux muets, l'un devant l'autre assis ;
Ainsi qu'on voit deux pins, qui vis-à-vis
D'un beau ruisseau sont plantez au rivage,
Ne remuer ny cyme ny feuillage,
Cois et sans bruit en attendant le vent ;
Mais quand il soufle et les pousse en avant,
L'un près de l'autre en murmurant se jettent,
Cyme sur cyme, et ensemble caquettent ;
Ainsi devoient babiller à leur tour
Les deux amants dessous le vent d'amour... [62]

(On les laisse. Francus la rassure et lui demande de lui faire voir les grands rois qui doivent naître de lui. Pour récompense il lui promet d'élever un temple en son honneur.)

« A jours certains je te feray des jeux,
Où sur la lyre à jamais nos neveux
Par vers chantez diront ta renommée ;
Et s'il te plaist espouse estre nommée
D'un fugitif, je te donne la foy
De n'espouser autre femme que toy.
Tu me diras, douteuse d'esperance,
Qu'un estranger erre sans assurance,
Et que la voile au premier vent qui vient
L'emporte ensemble et sa foy, qui ne tient
Ny jurement ny convenance aucune,
Et que tout fuit au vouloir de Neptune.
Je le sçay bien, mais, las ! je ne suis tel.
Tesmoin en soit le soleil immortel,
Qui de ses yeux toute chose regarde !
Si mon serment envers toy je ne garde,
Jamais son jour ne me soit départy
Et vif puissé-je en terre estre englouty ! »... [140]

(Hyante est ébranlée ; Francus redouble ses prières. Elle consent ; elle lui indique le lieu, l'heure et ce qu'il doit faire pour se rendre Hécate favorable.)

« Leve tes yeux, et regarde à main destre ;
Voy ce vallon tout desert et champestre.
Là tu viendras après trois jours, au soir,
Quand le soleil en l'eau se laisse choir.
Je m'en iray par monts et par valées,
Par les forests, par les eaux reculées,
Trois jours entiers, loin du regard humain,
Couper à jeun, d'une serpe d'airain,
Herbes et fleurs, bois, racines et plantes.
Puis, invoquant les déitez puissantes,
Pluton, Cerbere, Hecate et tous les dieux
Qui sont seigneurs des manoirs stygieux,
Trois jours finis, au soir, sur la vesprée,
Dans le vallon, en la place montrée,
J'apparoistray. Sois diligent et caut[1]
A preparer de ta part ce qu'il faut. »... [1102]

(Hyante lui dit quel sacrifice il devra faire. Ils se séparent. Au jour venu, Francus suit les instructions d'Hyante. Au moment du sacrifice, lorsque le sang de la victime coule, Hyante apparaît en proie à la fureur prophétique. Elle lui dévoile d'abord ce qu'il adviendra de lui et de ses destinées. Les âmes des rois futurs s'élèvent de l'abime ; sur chacune d'elles Francus interroge Hyante. Celle-ci les lui nomme et déroule les hauts faits de chacun de ces rois. Ainsi apparaissent successivement Pharamond, Clodion, Mérovée, Childéric, Clovis, Childebert, Clotaire, etc., puis Dagobert. Ensuite vient la série des rois fainéants.)

« Voy, Francion, ces autres rois dontez
De vin, d'amour, de toutes voluptez,
Qui, abestis, en un monceau se pressent,
Et le regard contre la terre baissent.
Une grand' nue esparse sur leur front
Les obscurcit ; regarde comme ils vont
Effeminez, et d'une alleure lente

1. Prudent, avisé.

Monstrent au front une ame nonchalante.
Ah ! malheureux ! ils seront fils des tiens,
Germe maudit, Troyennes, non Troyens ;
Qui tant s'en faut qu'ils soient en France dignes
D'avoir au chef les couronnes insignes,
Qu'ils ne sont pas, pestes du genre humain,
Dignes d'avoir l'aiguillon en la main :
Rois sans honneur, sans cœur, sans entreprise,
Dont la vertu sera la paillardise.
Leur beau royaume, acquis par le harnois [1]
De tant d'ayeux très-invincibles rois,
Par la sueur de tant de capitaines,
Par sang, par fer, par discours et par peines,
En peu de jours tombé de sa vigueur,
Ah ! fier destin ! perdra puissance et cœur.
Ne vois-tu pas comme Clovis en pleure ?
Tay-toy, grand roy : rien çà-bas [2] ne demeure
En son entier ; tant plus le sceptre est haut,
Et plus il tombe à terre d'un grand saut.
« Ces rois hideux en longue barbe espesse,
En longs cheveux ornez presse sur presse [3]
De chaisnes d'or et de carquans [4] gravez,
Hauts dans un char en triomphe élevez
Une fois l'an se feront voir en pompe,
Enflez d'un fard qui le vulgaire trompe,
Quittant leur sceptre aux maires du palais,
Dont ils seront esclaves et valets,
Masques de rois, idoles animées,
Et non pasteurs ny princes des armées,
Qui se verront, honnis de voluptez,
De leurs vassaux à la fin surmontez.
Appren, Troyen, comme un lasche courage
Perd en un jour son sceptre et son lignage.
Il ne faut estre aux affaires retif :
La royauté est un mestier actif. »... [148]

1. Pour cette rime, v. p. 60.
2. Ici-bas*.
3. Sans intervalles.
4. Colliers*.

(Enfin s'élève l'âme de Charles Martel, le vainqueur des Sarrasins à la bataille de Tours.)

« Au mois d'esté, quand la pauvre famille
Du laboureur tient en main la faucille
Et, se courbant, abat de son seigneur
Les espics meurs, des campagnes l'honneur,
Tant de moisson, tant de blonde javelle
L'une sur l'autre espais ne s'amoncelle,
De tous costés esparse sur les champs,
Que de corps morts par les glaives tranchants
Seront meurdris [1] de la gent sarrazine.
En moins d'un jour, hostes de Proserpine,
Iront là bas trois cens mille tuez,
L'un dessus l'autre en carnage ruez.
Mille ans après, les tourangelles [2] plaines
Seront de morts et de meurdres si pleines,
D'oz, de harnois, de vuides morions,
Que les bouviers, en traçant leurs sillons,
N'orront [3] sonner sous la terre ferue [4]
Que de grands oz hurtez de la charrue.
Tel au combat sera ce grand Martel,
Qui, plein de gloire et d'honneur immortel,
Perdra, vainqueur, par mille beaux trofées,
Des Sarrazins les races estoufées,
Et des François le nom victorieux
Par sa prouesse envoyra jusqu'aux cieux. »... [26]

(Après lui vient Pépin le Bref, fils de Charles Martel, et le premier roi carlovingien qui succède aux descendants directs de Clovis. Ainsi tout change, même les races royales.

« N'espère rien au monde de certain :
Ainsi que vent tout coule de la main ;
Enfant d'Hector, tout se change et rechange ;
Le temps nous fait, le temps mesme nous mange.
Princes et rois et leurs races s'en vont ;

1. V. p. 19.
2. De Tours.
3. Fut. de ouïr.
4. Blessée.

De leurs trespas les autres se refont.
Chose ne vit d'eternelle durée,
La vertu seule au monde est asseurée ! »

L'AUTEUR PARLE

Si le roy Charles eust vescu,
J'eusse achevé ce long ouvrage ;
Si tost que la mort l'eust vaincu,
Sa mort me vainquit le courage.

DE LUY-MESME

Les François qui mes vers liront,
S'ils ne sont et Grecs et Romains,
En lieu de ce livre ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.

CHARLES IX ET RONSARD[1]

VERS DU ROI CHARLES IX

A RONSARD

Ronsard, si ton vieil corps ressembloit ton esprit,
Je seroy bien content d'avouer par escrit
Qu'il sympathiseroit en mal avec le mien,
Et qu'il seroit malade aussi bien que le tien.
Mais lorsque ta vieillesse en comparaison ose
Regarder ma jeunesse, en vain elle propose
De se rendre pareille à mon jeune printemps ;
Car en ton froid hyver rien de verd n'est dedans ;
Il ne te reste rien qu'un esprit grand et haut,
Lequel comme immortel jamais ne te defaut.
Or donc je te diray que bien-heureux serois
Si de ton bon esprit un rayon je tirois,
Ou bien que sans t'oster rien du tien si exquis,
Par estude et labeur un tel m'estoit acquis.
Ton esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien ;
Mais mon corps est plus jeune et plus fort que le tien.
Par ainsi je conclu qu'en sçavoir tu me passe
D'autant que mon printemps tes cheveux gris efface.

1. A ces vers, publiés en 1578, se joignent l'Élégie sur *le Livre de la chasse*, composé par le roi Charles IX, et une autre pièce du roi accompagnée de la réponse de Ronsard.

RESPONCE AUX VERS PRECEDENTS

Charles, tel que je suis vous serez quelque jour ;
L'âge vole tousjours sans espoir de retour ;
Et, comme hors des dents la parole sortie
Ne retourne jamais après qu'elle est partie,
Ainsi l'âge de l'homme après qu'il est passé
Ne retourne jamais quand il nous a laissé.
Voyez au mois de may sur l'espine la rose :
Au matin un bouton, à vespre [1] elle est esclose,
Sur le soir elle meurt ! ô belle fleur, ainsi
Un jour est ta naissance et ton trespas aussi.
Si chasteaux, si citez de marbres estofées [2],
Si empires, si rois, si superbes trofées
Vieillissent, je puis bien, en imitant le cours
De nature, décroistre, et voir vieillir mes jours.
Je vous passe, mon roy, de vingt et deux années,
Mais les vostres seront si soudain retournées,
Qu'au prix du long sejour que fait l'eternité,
Qui les siecles devore en son infinité,
Vingt, trente, quarante ans accomparés, ressemblent
Un grain près d'un monceau où tant de grains s'assemblent;
Et qui meurt ce jourd'huy, soit riche ou souffreteux,
Quant à l'eternité, meurt à l'egal de ceux
Qu'engloutit le deluge en l'eau demesurée.
Tout terme qui finit n'a pas longue durée,
Et soit tost ou soit tard il faut voir le trespas,
Et descendre au parquet des juges de là-bas.
Heureux, trois fois heureux, si vous aviez mon âge !
Vous seriez delivré de l'importune rage
Des chaudes passions, dont l'homme ne vit franc
Quand son gaillard printemps luy eschauffe le sang.

1. A la tombée du jour (N). (L., hist.; Ste-Beuve, N. L., XIII
2. Au fig., habillées amplement p. 400, ex. de Malherbe).

De là l'ambition, de là la convoitise,
De là vient la chaleur que Venus nous attise,
Et l'ire qui abbat le fort de la raison,
Ennemis incognus du bon pere grison.
Vous verriez, mon grand prince, en barbe venerable,
Vostre race royale autour de vostre table,
Comme jeunes lauriers; et, monarque puissant,
Vous verriez dessous vous le peuple obéissant,
Vostre espargne fournie, et vos villes françoises,
Terres, havres et ports, loin de civiles noises;
Riche d'honneur, de paix et de biens plantureux,
Et vieillard, vous seriez plus qu'en jeunesse heureux.
Il ne faut estimer que la mere Nature
Les saisons des humains ordonne à l'avanture,
Comme un meschant comique [1] en son théatre fait
Le premier acte bon, le dernier imparfait;
Elle compose tout d'une meure [2] sagesse;
Si la jeunesse est bonne, aussi est la vieillesse.
La jeunesse est gaillarde et discourt librement,
Vieillesse a la raison, l'esprit, le jugement;
L'une a l'opinion et l'autre la prudence;
L'une aime le bon vin, le bon lict, le bon feu.
Ainsi toute saison differe de bien peu,
Et presque l'une à l'autre à l'egal se rapporte;
Chacune a son plaisir, mais de diverse sorte.
Pourquoy en vous moquant me faictes vous ce tort
De m'appeler voisin des ombres de la mort,
Et de me peindre aux yeux une fin si prochaine,
Quand de mon chaud esté je ne sors qu'à grand peine,
Je n'entre qu'en autonne, et ne puis arriver
De quinze ou de seize ans aux jours de mon hyver,
Et vous puis (si le ciel à ma vie est propice)
Faire encore long-temps agréable service?
Et quand le corps seroit de trop d'âge donté,
L'âge ne peut forcer la bonne volonté.
De force et de vigueur mal-gré moy je vous cede;

1 Poète comique. 2. Pr. mûre (Régnier-Desmarais).

Vous possedez la fleur, l'escorce je possede;
Et je vous cede encore en genereux esprit,
Qui m'appelle au combat par un royal escrit.
Et bref, s'il vous plaisoit un peu prendre la peine
De courtiser la Muse, et boire en la fontaine
Fille de ce cheval qui fist sourcer[1] le mont,
Tout seul vous raviriez les lauriers de mon front,
Un second roy François[2]; de là viendroit ma gloire :
Estre vaincu d'un roi, c'est gaigner la victoire.

AUTRES VERS DU ROI CHARLES IX

A RONSARD[3]

Ton esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien;
Mais mon corps est plus jeune et plus fort que le tien;
Par ainsy je conclu qu'en sçavoir tu me passe
D'autant que mon printemps tes cheveux gris efface.
L'art de faire des vers, deust on s'en indigner,
Doit estre à plus haut prix que celuy de regner.
Tous deux egalement nous portons des couronnes;
Mais, roy, je la reçus; poëte, tu la donnes.
Ton esprit, enflammé d'une celeste ardeur,
Esclatte par soy-mesme, et moy par ma grandeur.
Si du costé des dieux je cherche l'advantage,
Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ay que les corps;
Elle t'en rend le maistre, et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire;
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté :
Je puis donner la mort, toi l'immortalité.

1. « Produire une source de fontaine (N.) »
2. Apposition. Vous qui seriez alors un second roi François Ier.
3. Publiés en 1651, et sans doute alors remaniés.

LE BOCAGE ROYAL[1]

DÉDIÉ A HENRI III

PREMIÈRE PARTIE

PANEGYRIQUE DE LA RENOMMÉE

AUDIT SEIGNEUR ROY.

. . . . . [56]
Encor' que la nature en naissant l'ait fait prince,
Monarque d'une grande et fertile province;
Qu'il ait dès son enfance avec le laict succé
L'honneur qui son renom aux astres a poussé,
Voire[2] et que sa vertu, qui la terre environne,
Luy mette sur le front une double couronne;
Encor' que sa jeunesse, avant que son menton
Se frisast de la fleur de son premier cotton,
Ait chargé du harnois, deux batailles[3] gaignées,
Remis sur les autels les messes dédaignées,
Rendu la reverence aux images brisez,
Assemblé en accord ses peuples divisez,

1. *Le Bocage royal*, composé à l'imitation des *Silves* de Stace, parut pour la première fois en 1554. Augmenté dans les édit. successives qui suivirent, il comprend 26 pièces diverses, épîtres, élégies, etc.

2. Certes*.

3. Les batailles de Jarnac et de Moncontour.

Et, sans bouffir son cœur d'une noire colere,
A tous se soit monstré non pas prince, mais pere,
Il ne doit se fascher si le publique son
De ma trompe luy chante encore une chanson... [12]
  Si tost le gouvernail ne tourne la navire,
Errante au gré des vents, que le peuple se vire
Vers les mœurs de son prince, et tasche d'imiter
Le roy qui va devant afin de l'inviter... [16]
  Quand le jeune phenix sur son espaule tendre
Porte le lit funebre et l'odoreuse [1] cendre,
Reliques [2] de son pere, et plante en appareil
Le tombeau paternel au temple du soleil,
Les oyseauz esbahis, en quelque part qu'il nage,
De ses ailes ramant, admirent son image,
Non pour [3] luy voir le corps de mille couleurs peint,
Non pour le voir si beau, mais pour ce qu'il est saint,
Oyseau religieux aux manes de son pere,
Tant de la pieté nature, bonne mere,
A planté dès le naistre en l'air et dans les eaux
La vivace semence au cœur des animaux !
Donques le peuple suit les traces de son maistre ;
Il pend [4] de ses façons, il l'imite, et veut estre
Son disciple, et tousjours pour exemple l'avoir,
Et se former en luy ainsi qu'en un miroir... [16]
  C'est alors que le prince en vertus va devant ;
Qu'il montre le chemin au peuple le suivant ;
Qu'il faict ce qu'il commande, et de la loi supreme
Rend la rigueur plus douce obéissant luy-mesme
Et tant il est d'honneur et de louange espoint,
Que, pardonnant à tous, ne se pardonne point.
  Quel sujet ne seroit devot et charitable
Sous un roy pieteux [5] ? Quel sujet miserable
Voudroit de ses ayeux consommer les thresors,
Pour, homme, effeminer par delices son corps

1. Odoriférant (N.).
2. V. A. Chénier, p. 174.
3. Non à cause qu'ils... (L.; Pour et Pour ce que).
4. Dépend (N. : Tout pend de luy).
5. Pieux, mais sous la forme *piteux* dans N.

D'habits pompeux de soye elabourez [1] à peine,
Quand le prince n'auroit qu'un vestement de laine,
Et qu'il retrancheroit par edictz redoutez
Les fertiles moissons des ordes [2] voluptez... [12]
Mais porter en son ame une humble modestie,
C'est à mon gré des rois la meilleure partie.
Le prince guerroyant doit par tout foudroyer;
Celuy qui se maintient doit bien souvent ployer;
L'un tient la rame au poing, l'autre espie à la hune;
En l'un est la prudence, en l'autre est la fortune.
Tousjours l'humilité gaigne le cœur de tous;
Au contraire l'orgueil attize le courrous.
Ne vois-tu ces rochers, rempars de la marine?
Grondant contre leurs pieds, tousjours le flot les mine,
Et d'un bruit escumeux à l'entour aboyant,
Forcenant de courroux, en vagues tournoyant,
Ne cesse de les battre, et d'obtinez murmures
S'opposer à l'effort de leurs plantes si dures,
S'irritant de les voir ne ceder à son eau.
Mais quand un mol sablon par un petit monceau
Se couche entre les deux, il flechit la rudesse
De la mer, et l'invite, ainsi que son hostesse,
A loger en son sein : alors le flot qui voit
Que le bord luy fait place, en glissant se reçoit
Au giron de la terre, appaise son courage,
Et la lichant [3] se joue à l'entour du rivage.
La vigne lentement de ses tendres rameaux
Grimpe, s'insinuant aux faistes des ormeaux,
Et se plie à l'entour de l'estrangere escorce
Par amour seulement, et non pas par la force;
Puis mariez ensemble, et les deux n'estant qu'un,
Font à l'herbe voisine un ombrage commun.
La peste des grans rois sont les langues flateuses,
Esponges et corbeaux des terres souffreteuses;
Mais le mal le plus grand qu'un prince puisse avoir,

1. Élaborés*.
2. Sordides (L.; N.; Rabel.).
3. Anc. forme (L., hist. de Lécher; dans N., Lécher, Leicher et Licher qui, pour lui, semble le plus usité ; J. Gl.).

C'est quand il hait le livre, et ne veux rien sçavoir.
Le roy dont je vous parle et que le ciel approuve
Jamais en sa maison l'ignorance ne trouve.
Ayant fait rechercher, d'une belle ame espris,
Par tout en ses pays les hommes mieux appris,
Près de luy les approche, et les rend venerables,
S'honorant d'honorer les hommes honorables.
De parolle il les loue, et de biens avancez,
Comme ils le meritoient, les a recompensez... [70]
Quand la Parque, ennemie aux Valois, nous ravit
Charles, astre du ciel, par toute France on vit
Les Muses se cacher : Phœbus n'osoit rien dire,
Ny le dieu voyageur inventeur de la lyre ;
Les lauriers estoient secs, sec le bord Pimpléan,
Le silence effroyant tout l'antre Cyrrhéan ;
De limon et de sable et de bourbe estoupée [1],
Claire ne couroit plus la source Aganippée.
Les Muses, maintenant, honorans son retour,
Couvertes de bouquets, osent revoir le jour.
Phœbus n'a plus la main ny la voix refroidie,
Et des lauriers fanis [2] sa teste est reverdie,
Voyant ce grand Henry, des peuples conquereur,
Les aimer et se plaire en leur douce fureur,
Et, d'une ardeur qui vit d'Apollon toute pleine,
Faire parler Thespie et sourcer [3] sa fontaine... [56]

A LUY MÊME [4]

A SON RETOUR DE POLOGNE

. . . . . [440]
Vous ne venez en France à passer une mer
Qui soit tranquille et calme et bonasse à ramer ;

1. Au fig., bouchée.
2. Fanés.
3. Jaillir.
4. Au même.

Elle est du haut en bas de factions enflée,
Et de religions diversement souflée.
Elle a le cœur mutin, toutefois il ne faut
D'un baston violant corriger son defaut ;
Il faut avec le temps en son sens la reduire :
D'un chastiment forcé le meschant devient pire.
Il faut un bon timon pour se sçavoir guider,
Bien calfeutrer sa nef, sa voile bien guinder [1] ;
La certaine boussolle est d'adoucir les tailles,
Estre amateur de paix, et non pas de batailles,
Avoir un bon conseil, sa justice ordonner,
Payer ses créanciers, jamais ne maçonner,
Estre sobre en habits, estre prince accointable [2],
Et n'ouyr ni flateurs ny menteurs à la table.
On espere de vous comme d'un bon marchand,
Qui un riche butin aux Indes va cherchant,
Et retourne chargé d'une opulente proye,
Heureux par le travail d'une si longue voye :
Il rapporte de l'or et non pas de l'airain.
Aussi vous auriez fait si long voyage en vain,
Veu le Rhin, le Danube, et la grande Allemaigne,
La Pologne, que Mars et l'hyver accompaigne [3],
Vienne, qui au ciel se brave [4] de l'honneur
D'avoir sceu repousser le camp du Grand-Seigneur,
Venise mariniere, et Ferrare la forte,
Thurin qui fut françois, et Savoye qui porte,
Ainsi que fait Atlas, sur sa teste les cieux ;
En vain vous auriez veu tant d'hommes, tant de lieux,
Si, vuide de profit, en une barque vaine,
Vous retourniez en France après si longue peine.
Il faut faire, mon prince, ainsi qu'Ulisse fit,
Qui des peuples cogneus sceut faire son profit.
Comme à vostre retour soigneusement vous faites,
Honorant vostre estat des loix les plus parfaites,

1. Hisser*.
2. Abordable, affable (N.: Pougens). Cf. p. 157.
3. Sur ces rimes v. 2* Egl.
4. S'enorgueillit. Autre sens que p. 192. Toutefois, d'après N., *brave* signifie souvent superbe, hautain.

Ayant à vos François, après mille dangers,
Enseigné les vertus des peuples estrangers... [34]

A LUY-MESME

A vous, race de rois, prince de tant de princes,
Qui tenez dessous vous deux si grandes provinces [1],
Qui par toute l'Europe esclairez tout ainsi
Qu'un beau soleil d'esté de flames esclairci,
Que l'estranger admire et le sujet honore,
Et dont la majesté nostre siecle redore ;
A vous, qui avez tout, je ne sçaurois donner
Present, tant soit-il grand, qui vous puisse estrener
La terre est presque vostre, et dans le ciel vous mettre
(Je ne suis pas un dieu), je ne puis le promettre,
C'est affaire au flateur ; je vous puis mon mestier
Promettre seulement, de l'encre et du papier.
Je ne suis courtizan ny vendeur de fumées,
Je n'ay d'ambition les veines allumées,
Je ne sçaurois mentir, je ne puis embrasser
Genoux, ny baiser mains, ny suivre, ny presser,
Adorer, bonneter [2], je suis trop fantastique [3] ;
Mon humeur d'escolier, ma liberté rustique,
Me devroit excuser, si la simplicité
Trouvoit aujourd'hui place entre la vanité.
C'est à vous, mon grand prince, à supporter ma faute
Et me louer d'avoir l'ame superbe et haute,
Et l'esprit non servil, comme ayant de Henry,
De Charles, de François, trente ans esté nourry
Un gentil [4] chevalier qui aime de nature
A nourrir les harats, s'il treuve d'avanture

1. La France et la Pologne.
2. Saluer, faire des révérences N.; L.).
3. Esclave de ma fantaisie (L., ex. de Régnier).
4. Noble*.

Un coursier genereux, qui, courant des premiers,
Couronne son seigneur de palme et de lauriers,
Et, couvert de sueur, d'escume et de poussiere,
Rapporte à la maison le prix de la carriere;
Quand ses membres sont froids, debiles et perclus,
Que vieillesse l'assaut, que, vieil, il ne court plus,
N'ayant rien du passé que la monstre[1] honorable,
Luy donne avoine et foin, soigneux de le penser[2],
Et d'avoir bien servy le fait recompenser,
L'appelle par son nom, et si quelqu'un arrive,
Dit : « Voyez ce cheval qui d'haleine poussive
Et d'ahan[3] maintenant bat ses flans à l'entour :
J'estois monté dessus au camp de Moncontour;
Je l'avois à Jarnac; mais tout enfin se change. »
Et lors le vieil coursier, qui entend sa louange,
Hennissant et frappant la terre, se sou-rit[4],
Et benist son seigneur qui si bien le nourrit.
Vous aurez envers moy (s'il vous plaist) tel courage,
Sinon à vous le blasme et à moy le dommage... [88]
O prince mon support, heureux et malheureux !
Heureux d'avoir l'esprit si vif et genereux,
Et malheureux d'avoir dès la première entrée
Vostre France rebelle en armes rencontrée,
D'ouïr de tous costez resonner le harnois,
Violer la justice et mespriser les lois[5],
Et presque tout l'Estat tomber à la renverse
Par une destinée à la France perverse.
Recevez, s'il vous plaist, d'un visage serain
Et d'un front deridé mon escrit, que la main
Des Muses a dicté ceste nouvelle année,
Pour en vous estrenant voir leur troupe estrenée.
Ne les meprisez pas, bien que soyez issu

1. Apparence.
2. A l'origine penser et panser se confondent pour l'orth. et le sens (L.; Burg. Gl.).
3. Onomatopée. C'est le gémissement produit par l'excès de la fatigue ou de l'effort (N.; L.; Roquef.). Très vieux (St-Alexis, O 46 e).
4. « Montrer par un sourire qu'une chose nous plaît (N.) »
5. Pron. *oi* comme *oe*.

D'une race et d'un sang de tant de rois conceu,
Et ne fermez aux vers l'aureille inexorable :
Minerve autant que Mars vous rendra venerable.
  Homme, ne pensez estre heureusement parfait ;
De meme peau que nous nature vous a fait
Dieu tout seul est heureux ; nostre nature humaine
Misere sur misere en naissant nous ameine,
Et ne faut s'esbahir si nous avons icy
Pour partage eternel la peine et le soucy.
  On dit que Promethée en pestrissant l'argile
Dont il fit des humains l'essence trop fragile,
Pour donner origine à nos premiers malheurs,
En lieu d'eau la trempa de sueurs et de pleurs ;
Car plus l'homme est heureux, plus fortune l'espie :
A telle qualité nous traisnons nostre vie.
Mais c'est trop babillé, il se faut dépescher :
Souvent en voulant plaire on ne fait que fascher... [12]
  Dieu ne demande pas (car Dieu rien ne demande)
Qu'on charge ses autels d'une pesante offrande ;
Il n'aime que le cœur, il regarde au vouloir,
La seule volonté l'offrande fait valoir.
Ainsi suyvant de Dieu la divine nature,
Vous prendrez mon vouloir et non mon escriture.

A FRANÇOIS DE MONTMORENCY

. . . . . [6]
  Le beau poulain yssu de bonne race,
Brusque et gaillard [1], laissant dessus la face
Et sur le col pendre ses longs cheveux,
En desnouant ses jarrets bien nerveux,
Court de luy-mesme, et, brusque en sa furie,
Fait mille bonds le long d'une prairie,

1. Vigoureux*.

Se façonnant pour devenir guerrier,
Et d'un grand cœur s'eslancer le premier
Sur l'ennemy, portant, entre les armes,
La barde[1] aux flancs et au dos l'homme d'armes ;
Rendant son maistre et soy mesmes appris,
Pour du laurier ensemble avoir le prix ;
Car le cheval qui la victoire appreste
A son seigneur veut part à la conqueste... [36]
  Or quant à vous, Monseigneur, comme issu
D'un pere fort, vaillant estes conceu... [8]
Vous avez pris de luy la prevoyance,
Le jugement, le conseil, la prudence,
Le meur[2] advis, la sagesse et l'honneur,
Et, qui plus est, la trace et le bon-heur;
Ayant de luy la matiere assez ample
Pour vous former au paternel exemple,
Patron naïf, qui de luy-mesme fait
Pour ses enfants un exemple parfait.
  Ainsi Chiron nourrit le jeune Achille,
Nourrit Jason ; l'un renversa la ville
Du vieux Priam ; l'autre coupa les flots
Pour gaigner l'or qu'eut le belier au dos... [10]
  Comme ces deux bien-appris et bien-nez
Un rang d'honneur près du roy vous tenez,
Grand gouverneur de sa ville peuplée
Qui sous vos lois est conduite et réglée.
  C'est toy, Paris, admirable cité,
Grand ornement de ce monde habité,
De tes voisins la crainte et la merveille,
A qui le ciel n'a donné de pareille,
Mere d'un peuple abondant et puissant,
Heureux en biens, en lettres florissant.
  Dedans le ciel tu mets ta teste fiere,
Tu as le dos fendu d'une rivière
Au large cours, aux grands ports fructueux ;
Tu as le front superbe et somptueux,

1. Armure de cheval. 2. Mûr*.

Qui des voyans estonne les courages ;
Ton ventre est plein d'artizans et d'ouvrages,
Ou Pallas tient ses deux mestiers ouvers.
Seconde Athene, honneur de l'univers,
Je te salue et celuy qui te guide,
Laschant, serrant, comme il te faut, la bride... [36]
Comme un pilote à son tillac assis,
Craignant l'escueil, d'un sens froid et rassis
Guide sa nef parmy les vagues perses [1],
Bien qu'elle soit de cent pieces diverses,
De voiles, mast, de cordages divers ;
L'un va tout droit, l'autre va de travers,
Et toutefois l'advis d'un homme sage
Tout seul par art conduit tout ce mesnage [2],
Tant par-sur tous on doit l'homme estimer
Qui est prudent en terre et sur la mer,
Dont le souci bien modere et tempere
Sous luy le peuple à la guise d'un pere,
Non d'un tyran de fureur allumé,
Craint d'un chacun et de personne aimé ;
Car en tous lieux la douce courtoisie
Du peuple accort [3] gaigne la fantaisie,
L'ame, le cœur, le courage et la main.
La cruauté engendre le desdain,
Et le desdain la haine qui bouillonne
D'une fureur fantastique et felonne.
Pource [4] un tyran ne vit jamais bien seur [5] ;
Le vrai bouclier d'un prince est la douceur.

1. Bleues*.
2. L'ensemble de toutes les pièces du navire.
3. Avisé, clairvoyant (N.; Pasquier; Pougens).
4. C'est pourquoi*.
5. *Seur* se prononçait *sur* (Th. de Bèze. Livet, Gr., 521 ; N.; Gr., p. 2). Ronsard rime donc ici plus pour l'œil que pour l'oreille. Toutefois *eu* et *u* sont des sons voisins (Quich., Versif., 355 et suiv.); c'était une rime permise (Acc. Rim.).

DEUXIÈME PARTIE

A LA ROYNE CATHERINE DE MEDICIS

. . . . . [26]

L'autre jour que j'estois, comme tousjours je suis,
Solitaire et pensif (car forcer je ne puis
Mon Saturne [1] ennemy), si loin je me promeine
Que seul je m'esgaray dessur les bords de Seine,
Un peu dessous le Louvre, où les Bons-Hommes sont
Enclos étroitement de la rive et du mont.
Là, comme hors de moy, j'accusois la fortune
Qui ne me fust jamais que marastre importune ;
Je blasmois ce destin qui m'avoit condemné
Si malheureusement avant que d'estre né ;
Je blasmois Apollon, les Graces, et la Muse,
Et le sage mestier qui ma folie amuse ;
Puis, pensant d'une part combien j'ay faict d'escris,
Et voyant d'autre part vieillir mes cheveux gris,
Après trente et sept ans, sans que la destinée
Ne soit en ma faveur d'un seul poinct inclinée,
Je hayssois ma vie, et confessois aussi
Que l'antique vertu n'habitoit plus ici.
Je pleurois du Bellay [2], qui estoit de mon âge,
De mon art, de mes mœurs et de mon parentage,
Lequel, après avoir d'une si docte vois
Tant de fois rechanté les princes et les rois,
Est mort pauvre, chetif, sans nulle recompense,
Sinon d'un peu d'honneurs que luy garde la France.
Et lors, tout desdaigneux et tout remply d'esmoy,
Regardant vers le ciel, je disois à part moy :
« Quand nous aurions servi quelque roi de Scythie,
Un roi Got ou Gelon, en la froide partie
Où le large Danube est le plus englacé,

1. Mon astre. 2. Mort en 1560.

Encor nostre laiteur [illegible]
  Ainsi, versant de [illegible]
Dedans moi [illegible]
Quand je vy arriver [illegible]
La face de Remiour [illegible]
« D'où es-tu, ou [illegible]
De quele parente [illegible]
  Je lui respons ainsi [illegible]
Je n'ay jamais [illegible]
J'ay longtemps [illegible]
Desireux de louange [illegible]
A la fin Apollon [illegible]
En l'autre Tuesport [illegible]
A bien faire des [illegible]
A sçavoir [illegible]
Les louanges des [illegible]
A sçavoir [illegible]
Ils me firent [illegible]
Me laverent [illegible]
M'enflamerent [illegible]
Et m'emplirent [illegible]
  Lors je n'eus point [illegible]
Mais, hardy, je me [illegible]
O docte roy François [illegible]
Le sort qui m'a donné de n'avoir jamais vaincu.
Je celebray Henry et ses [illegible] guerrieres,
Voire[2] en tant de façons et en tant de manieres,
Que les plus nobles preux qui vivent aujourd'huy
Par l'encre ne sont pas tant celebrez que luy.
Que me vaudroit icy ses louanges redire,
Puis qu'en mille papiers un chacun les peut lire?
  Apres je celebray en mille chants divers
La royne son espouse[3], honneur de l'univers,
Et fis de tous costez aux nations estranges[4]
Par le vol de ma plume espandre ses louanges.

1. Faire vibrer, latin., jadis, poulser (N.; L., hist.) et non poulcer.

2. Certes.

3. Catherine de Médicis.

4. Étrangères.

Je chantay la grandeur de ses nobles ayeux,
Et, de terre élevez, je les mis dans les cieux... [8]
Mais ainsi que Vesper, la cyprienne estoile,
De plus larges esclairs illumine le voile
De la nuit tenebreuse, et sur tous les flambeaux
Dont le ciel est ardant les siens sont les plus beaux,
Ainsi et la vertu, la grace et le merite
De la sainte et divine et chaste Marguerite,
Fille du roi François et la sœur de Henry,
Et du duc d'Orleans, qui jeune m'a nourry,
Me semblerent aux yeux sur les autres reluire.
Pour ce [1] je la choisis le sujet de ma lyre... [8]
Tousjours en sa faveur, soit hyver, soit au temps
De la chaude moisson, puisse naistre un printemps
Sur les monts de Savoye, et quelque part qu'elle aille,
Tousjours dessous ses pieds un pré de fleurs s'esmaille,
Dedans sa bouche naisse une manne de miel,
Et luy soit pour jamais favorable le ciel !... [6]
Que te diray-je plus ! Après avoir usé
Cordes et luth et fust [2], je me suis abusé
A louer les seigneurs : aussi je n'en rapporte
En lieu de mon loyer [3] qu'une esperance morte... [16]
L'autre jour que j'estois au temple à Saint-Denys,
Regardant tant de rois en sepulture mis,
Qui n'agueres [4] faisoient trembler toute la France ;
Qui, ores par honneur et ores [5] par vengeance,
Menoient un camp armé, tuoient et commandoient,
Et de leur peuple avoient les biens qu'ils demandoient,
Et les voyant couchez, n'ayans plus que l'escorce,
Comme buches de bois, sans puissance ny force,
Je disois à part moy : Ce n'est rien que des rois !
D'un nombre que voicy, à peine ou deux ou trois
Vivent après leur mort, pour n'avoir esté chiches
Vers [6] les bons escrivains et les avoir fait riches.

1. C'est pourquoi*.
2. Le bois de la lyre (N.; L.; Lab. Gl.; Chev., II, 351).
3. Récompense (N.; L.).
4. Naguère (N. : N'agueres; Br. Dict.). Cf. p. 113.
5. Tantôt... tantôt*.
6. Envers (L.).

Puis me tournant, hélas ! vers le corps de mon heur,
Je disois : O mon roy, qui, vivant, as esté
Les Muses qui sont sœurs des armes valeureuses,
Ton ame puisse vivre entre les bien-heureuses
Au haut de ton cercueil soient toujours florissans
Les beaux œilletz pourprez et les liz blanchissans,
Et leur suave odeur jusqu'au ciel a toy monte,
Puisque de ton Ronsard tu as fait tant de conte. 170

A ELLE MESME[2]

Comme une mere, ardente en son courage
De voir son fils, de bouge du rivage
Et sans laisser par le somme flechir
Ses yeux, attend s'elle[3] voit blanchir
De son enfant la voile messagere
Le ramenant de la rive estrangere,
Où maugré luy longtemps avoit esté
De la tempeste et du vent arresté,
Comme une jeune et belle fiancée,
De qui l'amour réveille la pensée,
Souspire en vain son amy nuict et jour,
Et, triste, attend l'heure de son retour,
Feignant tousjours, tant son esprit chancelle,
De son retard quelque cause nouvelle ;
De tel desir, toute France, qui pend[4]
De vos vertus, vostre presence attend,
Et le retour de nos deux jeunes princes
Qui dessous vous cognoissent leurs provinces.
Mais, quand on dit que Phebus aux grands yeux
Aura couru tous les signes des cieux,

1. Compte.
2. A la même.
3. Si elle.
4. Dépend.

Et que la lune, à la coche[1] attelée
De noirs chevaux, sera renouvelée
Par douze fois sans que veniez icy,
Paris lamente et languit en soucy,
Et ne sçauroit, quoy qu'il pense ou regarde,
Songer le poinct qui si loin vous retarde.
Seroit-ce point le Rhosne impetueux ?
Le cours de Seine aux grands ports fructueux
Est plus plaisant. Serait-ce point Marseille ?
Non, car Paris est ville sans pareille,
Bien que Marseille, en ses tiltres plus vieux,
Vante bien haut ses phocenses[2] ayeux,
Qui, d'Apollon fuyans l'oracle et l'ire,
A son rivage ancrerent leur navire.
L'air plus serein des peuples estrangers
Et le doux vent parfumé d'orangers
De leur douceur vous ont-ils point ravie ?
La peste, hélas ! vous a tousjours suivie.
De Languedoc les palles oliviers
Sont-ils plus beaux que les arbres fruitiers
De vostre Anjou, ou les fruits que Touraine
Plantez de rangs en ses jardins ameine ?
Je croy que non. Y vit-on mieux d'accord ?
Mars en tous lieux, de vostre grace[3], est mort.
Qui vous tient donq si loin de nous, Madame ?
C'est le desir de consumer la flame
Qui peut rester des civiles fureurs,
Et nettoyer vos provinces d'erreurs.
Vostre vouloir soit fait à la bonne heure[4] !
Mais retournez en la saison meilleure,
Et faites voir au retour du printemps
De vostre front tous vos peuples contents.
Vostre Monceaux[5] tout gaillard vous appelle,
Sainct-Maur pour vous fait sa rive plus belle,

1. Char*.
2. Phocéens.
3. Par votre volonté, *per vos* (N.; L.).
4. Heureusement, sous une bonne influence (L.; Chev., II, 225).
5. En Brie.

Et Chenonceau rend pour vous diaprez
De mille fleurs son rivage et ses prez.
La Tuilerie au bastiment superbe
Pour vous fait croistre et son bois et son herbe,
Et desormais ne desire sinon
Que d'enrichir son front de vostre nom.
Et toutes fois ensemble ils ont jurée
Une promesse entre eux bien asseurée,
C'est de tousjours porter habits de deuil
Jusques au jour que les raiz [1] de vostre œil
Leur donneront une couleur plus neuve,
Changeant en verd leur vieille robbe veuve,
Et que jamais ils ne seront joyeux,
Beaux ny gaillards, qu'au retour de vos yeux.
Si vous venez, vous verrez vos allées
Dessous vos pas d'herbes renouvellées,
Et vos jardins plus verds et plus plaisans
Se rajeunir en la fleur de vos ans.
Ou bien, Madame, ils deviendront steriles,
Sans fleurs, sans fruits, mal-plaisans, inutiles.
Et peu vaudra de les bien disposer,
Les bien planter, et bien les arroser;
Le jardinier ne pourra faire croistre [2]
Herbe ne [3] fleur sans voir l'œil de leur maistre.
Déja le temps et la froide saison,
Qui vostre chef a fait demi-grizon,
Loin du travail vous commandent de faire
Honneste chere, et doucement vous plaire.
Assez et trop ce royaume puissant
A veu son sceptre en son sang rougissant;
A veu la mort de trois rois en peu d'heure,
Et d'un grand duc que toute Europe pleure [4];
Assez a veu l'audace du harnois
Vous resister et corrompre vos lois [5]

1. Rayons*.
2. Pron. craistre. V. p. 110.
3. Ni.
4. François Ier, Henri II, François II, et le duc d'Orléans, 3e fils de François Ier.
5. Pour la prononciation. v. p. 60.

Et vos citez l'une à l'autre combatre.
Or maintenant il est temps de s'esbatre,
Et de jetter dedans l'air bien avant
Tous vos ennuis sur les ailes du vent.
Qui desormais, vous ayant pour maistresse,
Craindra du Rhin l'effroyable jeunesse,
Les Espagnols aux guerres animez,
Ou les Anglois hors du monde enfermez?
Vostre grand nom, que la grand' Renommée
Seme par tout, est plus fort qu'une armée :
Car, sans combatre, avecques la vertu
Vous avez tout doucement combatu.
Si m'en croyez, vous passerez le reste
De vos longs jours sans peine ny moleste [1].
Il est bien vray que, presidant au lieu
Que vous tenez dessous la main de Dieu,
Ne sçauriez estre un quart d'heure sans peine ;
Mais de plaisir il faut qu'elle soit pleine,
Entre-meslant le doux avec l'amer,
Et ne laisser vostre esprit consumer
Sous telle charge aucunement amere,
Si le plaisir le soucy ne tempere.
Quand voirrons [2]-nous quelque tournois nouveau?
Quand voirrons-nous par tout Fontainebleau
De chambre en chambre aller les mascarades?
Quand voirrons-nous au matin les aubades
De divers luths mariez à la vois,
Et les cornets, les fifres, les haubois,
Les tabourins, violons, espinettes,
Sonner ensemble avecque les trompettes?
Quand voirrons-nous comme balles voler
Par artifice un grand feu dedans l'air?
Quand voirrons-nous sur le haut d'une scene
Quelque Janin [3] ayant la joue pleine
Ou de farine ou d'encre, qui dira

1. Sub. fém., ennui, déplaisir (N,).
2. Futur formé sur le thème *vooir* et qu'on trouve dans Rabelais (Burg. Gr., II, 73).
3. Acteur comique du temps.

Quelque bon mot qui vous réjouira ?
Quand voirrons-nous une autre Polynesse
Tromper Dalinde [1], et une jeune presse
De tous costez sur les tapis tendus,
Honnestement aux girons espandus
De leur maistresse, et de douces parolles
Flechir leurs cœurs et les rendre plus molles,
Pour sainctement un jour les espouser,
Et chastement près d'elles reposer ?
C'est en ce point, Madame, qu'il faut vivre,
Laissant l'ennuy à qui le voudra suivre.
De vostre grace un chacun vit en paix ;
Pour le laurier l'olivier est espais
Par toute France, et d'une estroite corde
Avez serré les mains de la discorde.
Morts sont ces motz, papaux et huguenots ;
Le prestre vit en tranquille repos,
Le vieil soldat se tient à son mesnage,
L'artisan chante en faisant son ouvrage,
Les marchez sont frequentez des marchans,
Les laboureurs sans peur sement les champs,
Le pasteur saute auprès d'une fontaine,
Le marinier par la mer se promeine
Sans craindre rien : car par terre et par mer
Vous avez peu toute chose calmer.
En travaillant chascun fait sa journée ;
Puis, quand au ciel la lune est retournée,
Le laboureur, delivré de tout soing,
Se sied à table et prend la tasse au poing.
Il vous invoque, et, remply d'allegresse,
Vous sacrifie ainsi qu'à la déesse,
Verse du vin sur la place, et, aux cieux
Dressant les mains et soulevant les yeux,
Supplie [2] à Dieu qu'en santé très-parfaite
Viviez cent ans en la paix qu'avez faite.

1. Comédie ou plutôt farce de l'epoque.

2. Avec à, latin. (Commines et Amyot dans L.).

ELEGIE AU SIEUR L'HUILLIER[1]

Mon L'Huillier, tous les arts appris dès la jeunesse
Servent à l'artizan jusques à la vieillesse,
Et jamais le mestier en qui l'homme est expert,
Abandonnant l'ouvrier, par l'âge ne se pert.
Bien que le philosophe ait la teste chenue
Son esprit toutefois se pousse outre la nue,
Et tant plus sa prison est caduque, et tant mieux
Soy-mesme se dérobe et vole dans les cieux.
L'orateur qui le peuple attire par l'aureille,
Celuy qui disputant la verité réveille,
Et le vieil medecin plus il marche en avant,
Plus il a de pratique et plus il est sçavant.
Mais ce bien n'advient pas à nostre poësie,
Qui ne sè voit jamais d'une fureur saisie
Qu'au temps de la jeunesse, et n'a point de vigueur
Si le sang jeune et chaud n'escume en nostre cœur,
Lequel en bouillonnant agite la pensée
Par diverses fureurs brusquement eslancée,
Et pousse nostre esprit ore bas, ore[2] haut,
Selon que nostre sang est genereux et chaut,
Et selon son ardeur, nous trouvans d'aventure
Au mestier d'Apollon preparez de nature.
Comme on voit en septembre ès tonneaux angevins
Bouillir en escumant la jeunesse des vins,
Qui chaude en son berceau[3], à toute force gronde,
Et voudroit tout d'un coup sortir hors de sa bonde,
Ardante, impatiente, et n'a point de repos
De s'enfler, d'escumer, de jaillir à gros flots,
Tant que[4] le froid hyver luy ait donné sa force,
Rembarrant sa puissance ès prisons d'une escorce ;

1. Adressée à Jean Galland, dans les éd. posth.
2. Tantôt... tantôt.
3. Les anciens appelaient le poinçon où on mettait le nouveau vin, le berceau de Bacchus. (*Note de Ronsard.*)
4. Jusqu'à ce que.

Ainsi la poësie en sa jeune saison
Bouillonne dans nos cœurs, peu subjecte à raison,
Serve de l'appetit, et brusquement anime
D'un poëte gaillard la fureur magnanime.
Il devient amoureux ; il suit les grands seigneurs;
Il aime les faveurs; il cherche les honneurs,
Et, plein de passions, jamais il ne repose
Que de nuict et de jour ardant il ne compose,
Soupçonneux, furieux, superbe et desdaigneux,
Et de luy seulement curieux et songneux,
Se feignant quelque dieu, tant la rage felonne
De son jeune desir son courage aiguillonne.
Mais, quand trente-cinq ans ou quarante ont perdu
Le sang chaud qui estoit dans nos cœurs espandu,
Et que les cheveux blancs de peu à peu s'avancent,
Et que nos genous froids à tremblotter commencent,
Et que le front se ride en diverses façons,
Lors la Muse s'enfuit et nos belles chansons,
Pegase se tarist, et n'y a plus de trace
Qui nous puisse conduire au sommet de Parnasse.
Nos lauriers sont sechés, et le train de nos vers
Se represente à nous boiteux et de travers ;
Tousjours quelque malheur en marchant les retarde,
Et comme par despit la Muse les regarde :
Car l'ame leur defaut, la force et la grandeur
Que produisoit le sang en sa premiere ardeur.
Et pour ce, si quelqu'un desire estre poëte,
Il faut que sans vieillir estre jeune il souhete,
Prompt, gaillard amoureux : car, depuis que le temps
Aura dessus sa teste amassé quarante ans,
Ainsi qu'un rossignol tiendra la bouche close
Qui près de ses petits sans chanter se repose.
Au rossignol muet tout semblable je suis,
Qui maintenant un vers desgoiser je ne puis,
Et fallait que des roys la courtoise largesse
(Alors que tout mon sang bouillonnoit de jeunesse)
Par un riche bien-faict invitast mes escrits,
Sans me laisser vieillir sans honneur et sans pris ;

Mais Dieu ne l'a voulu, ne[1] la dure fortune.
Qui les poltrons esleve et les bons importune.
Entre tous les François j'ay seul le plus escrit,
Et jamais Calliope en un cœur ne se prit
Si ardant que le mien pour celebrer les gestes
De nos roys, que j'ay mis au nombre des celestes[2],
Et nul n'est aujourd'huy en France grand seigneur
Dont je n'aye chanté et rechanté l'bonneur;
Et si[3] de mes labeurs qui honorent la France
Je ne remporte rien qu'un rien pour recompense... [48]

LE VERRE

A JEAN BRINON

Ceux que la Muse aimera mieux que moy
(Comme un Daurat) d'un vers digne de toy
Feront sçavoir aux nations lointaines
De tes vertus les louanges hautaines.
Quant est de moy, je n'oseroy, Brinon,
Sur mon espaule élever ton renom.
Pour engarder[4] que la mort ne l'enterre
Il me suffit si l'honneur d'un seul verre,
Lequel tu m'as pour estraines donné,
Est dignement en mes vers blasonné[5].
O gentil verre! oseroy-je bien dire
Combien je t'aime et combien je t'admire?
Tu es heureux, et plus heureux celuy
Qui t'inventa pour noyer nostre ennuy... [16]
Non, ce n'est moy qui blasme Promethée

1. Ni.
2. Subst., habit. du ciel (N.).
3. Et pourtant.
4. Empêcher*.
5. Célébré poétiquem., louangé (N.); c'est une extension du sens primitif : expliquer le blason (V. dans L. les ex. de l'hist.).

D'avoir la flame à Jupiter ostée.
Il fist très-bien : sans le larcin du feu,
Verre gentil, jamais on ne t'eust veu [1],
Et seulement pour nos vieilles sorcieres
Dans les forests eussent creu les fougeres.
Aussi vrayment que c'estoit la raison
Qu'un feu venant de si noble maison
Comme est le ciel fust la cause premiere,
Verre gentil, de te mettre en lumiere,
Toy retenant comme celestiel [2]
Le rond, le creux et la couleur du ciel.
Toy, dy-je, toy, le joyau delectable
Qui sers les dieux et les roys à la table,
Qui aimes mieux en pieces t'en aller
Qu'à ton seigneur le poison receler ;
Toy compagnon de Venus la joyeuse,
Toy qui guaris la tristesse espineuse,
Toy de Bacchus et des Graces le soin,
Toy qui l'amy ne laisses au besoin,
Toy qui dans l'œil nous fais couler le somme,
Toy qui fais naistre à la teste de l'homme
Un front cornu ; toy qui nous changes, toy
Qui fais au soir d'un crocheteur un roy.
Aux cœurs chetifs tu remets l'esperance,
La verité tu mets en evidence ;
Le laboureur songe par toy de nuict
Que de ses champs de fin or est le fruict,
Et le pescheur, qui ne dort qu'à grand'peine,
Songe par toy que sa nacelle est pleine
De poissons d'or, et le dur bucheron
Ses fagots d'or, son plant le vigneron.
Mais contemplons de combien tu surpasses,
Verre gentil, ces monstrueuses tasses.

1. Rimes défectueuses ; *veu* sonnait *vu*. C'est *feu* qu'il faut prononcer *fu*, comme autrefois ; c'était la pron. picarde (Burg. Gr., I, 25 ; Génin, Var.; 171 ; Quich. Versif. 357). Parmi les mots en *eu* rimant en *u* il y avait un choix à faire (Acc. Rim.).

2. Céleste (N.; L.; éty. de Céleste).

Et fust-ce celle, horrible masse d'or,
Que le vieillard Gerynéan Nestor
Boivoit d'un trait, et que nul de la bande
N'eust sceu lever, tant sa pance estoit grande.
Premierement, devant que les tirer
Hors de la mine, il nous faut deschirer
L'antique mere, et cent fois en une heure [1]
Craindre le heurt d'une voûte mal-seure ;
Puis, quand cet or, par fonte et par marteaux
Laborieux, s'arrondist en vaisseaux,
Tout cizelé de fables poëtiques
Et buriné de medailles antiques,
O Seigneur Dieu ! quel plaisir ou quel fruict
Peut-il donner, sinon faire de nuict
Couper la gorge à ceux qui le possedent ?
Ou d'irriter [2], quand les peres decedent,
Les heritiers à cent mille procez ?
Ou bien à table après dix mille excez,
Lors que le vin sans raison nous delaisse,
Faire casser par sa grosseur espaisse
Le chef de ceux qui, nagueres amis,
Entre les pots deviennent ennemis,
Comme jadis après trop boire firent
Les Lapithois, qui les monstres défirent,
Demy-chevaux ? Mais toy, verre joly,
Loin de tout meurtre, en te voyant poly,
Net, beau, luisant, tu es plus agréable
Qu'un vaisseau d'or, lourd fardeau de la table.
Si tu n'estois aux hommes si commun
Comme tu es, par miracle un chacun
T'estimeroit de plus grande value
Qu'un diamant ou qu'une perle eslue.
C'est un plaisir que de voir renfrongné,
Un grand Cyclope à l'œuvre enbesongné,
Qui te parfait de cendres de fougere

1. Pron. hure, p. la rime. Archaïsme (L., hist. et étym.) blâmé au XVIe s. (Liv. Gr., 522). Les mots en *eure* et en *ure* rimaient général. ensemble (Acc. Rim.).

2. Exciter, *incitare* (N.).

Et du seul vent de son haleine ouvriere.
  Comme l'esprit enclòs dans l'univers
Engendre seul mille genres divers,
Et seul en tout mille especes diverses,
Au ciel, en terre, et dans les ondes perses [1],
Ainsi le vent par qui tu es formé,
De l'artizan en la bouche enfermé,
Large, petit, creux ou grand te façonne,
Selon l'esprit et le feu qu'il te donne.
  Que diray plus? Par espreuve je croy
Que Bacchus fut jadis lavé dans toy,
Lors que sa mere, attainte de la foudre,
En avorta plein de sang et de poudre,
Et que dès lors quelque reste de feu [2]
Te demeura : car quiconques a beu
Un coup dans toy, tout le temps de sa vie
Plus y re-boit, plus a de boire envie,
Et de Bacchus tousjours le feu cruel
Ard [3] son gosier d'un chaud continuel.
  Je te salue, heureux verre, propice
Pour l'amitié et pour le sacrifice
Quiconque soit l'héritier qui t'aura
Quand je mourray, de longtemps ne voirra [4]
Son vin ne gras ne [5] poussé dans sa tonne ;
Et tous les ans il voirra sur l'automne
Bacchus luy rire, et plus que ses voisins
Dans son pressouer [6] gennera [7] de raisins ;
Car tu es seul le meilleur heritage
Qui puisse au mien arriver en partage.

1. Bleues*.
2. Même observ. que p. 243.
3. Brûle*.
4. V. p. 238.
5. Ni... ni.
6. Pressoir (L. hist.; J. Gl.; R. de la R. 8414; Palsg., 258).
7. Gênera (N.), pressera (L.).

AMOUR LOGÉ

A MONSIEUR N. DE POUGNY DE RAMBOUILLET

Amour avoit d'un art malicieux [1]
Surpris la foudre à Jupiter son pere,
Luy, qui pardon à sa faute n'espere,
Pour eschapper abandonna les cieux... [16]
Il estoit las d'errer et de tirer,
Et plus au vent ses ailes il n'allonge,
Quand, sur le poinct[2] que le soleil se plonge,
Chercha logis, voulant se retirer.
Trois, quatre fois, à l'embrunir[3] du jour
Il fit sonner le marteau sur la porte.
Soudain du lict vers le bruit je me porte ;
J'entr'ouvre l'huis, lors je cognus Amour... [4]
« N'est-ce pas toy qui fus longtemps à moy,
Quand tout ton sang bouillonnoit de jeunesse,
Qui te donnay mainte belle maistresse ?
Ouvre ton huis, je veux loger chez toy. »... [4]
Je lui respons : « Tu ne m'es estranger ;
Je te cognois, artizan de malice !
Malheureux est qui vit à ton service,
Et plus maudit qui te daigne loger.
« Petites mains, petits pieds, petits yeux,
Oiseau leger qui vole d'heure en heure,
Sans foy, sans loy, sans arrest ny demeure,
Que la paresse a mis entre les dieux ;
« Sorcier, charmeur, affeté, mesdisant,
Confit en fiel et en miel tout ensemble,
Ton coup de fleche au coup d'aiguille semble,
Petite playe, et le mal bien cuisant.
« Tes meilleurs biens ce sont souspirs et pleurs,

1. Anacréon.
2. Quand au moment.
3. Tous les ex. cités dans L. sont de Ronsard.

Larmes, sanglots, desespoir et la rage,
Une langueur qui trouble le courage,
Prisons, regrets, complaintes et douleurs.
« Tu perds le temps, finet, à me prier ;
Va-t'en ailleurs, tel dieu je ne revere ;
Tu as besoin d'un hoste plus severe
Qui tous les jours te vueille chastier. »... [4]
Il me respond : « Quelle ville est cecy ?
Est-ce pas Blois ? je la pense cognoistre :
J'y pourroy bien pour une nuict repaistre ;
Quelque amoureux aura de moy soucy. »
— « Vrayment, Amour, je te voy bien puny
D'aller si tard et mendier ton giste ;
Il est minuict ; parce [1] marche plus viste,
Monte au chateau et demande Pougny.
« Il est gaillard, courtois et genereux,
Il cognoist bien tes traits et ta nature :
Ce luy sera bien-heureuse avanture,
Loger Amour, comme estant amoureux. »... [48]

A M. HURAULT DE CHEVERNY

GRAND CHANCELIER DE FRANCE

. . . . . [58]
Il faut, pour gouverner un peuple divisé,
Avoir, comme tu as, l'esprit bien advisé,
Non pas à faire pendre ou rompre sur la roue,
Jetter un corps au feu dont la flame se joue,
A faire une ordonnance, à forger un edit
Qui souvent est du peuple en grondant contredit :
C'est la moindre partie où pretend la justice.
La justice, croy-moy, c'est d'amender le vice,

1. Rare dans Ronsard, qui emploie toujours *pource*.

Se chastier soy-mesme, estre juge de soy,
Estre son propre maistre et se donner la loy.
J'aime les gens de bien qui ont ce qu'ils meritent,
Qui vers eux, vers le peuple et vers le roy s'acquitent,
Qui au conseil d'estat ne viennent apprentis,
Qui donnent audience aux grands et aux petits... [8]
Je ne sçaurois aimer l'impudente entreprise
D'un qui cherche fortune en une barbe grise,
Et moins un affeté, un basteleur de court [1],
Qui la faveur mendie et suit le vent qui court ;
Mais j'aime un homme droit, non serviteur du vice,
Qui presse souz les pieds la cour et l'avarice,
Qui mieux voudroit mourir que corrompre la loy,
Qui aime plus l'honneur qu'un mandement de roy,
Qui laisse à sa maison la bonne renommée,
Et non pas la richesse en un coffre enfermée ;
Au reste galland-homme [2], et qui prend son plaisir
Quand sa charge publique en donne le loisir... [112]

1. Trois vers plus bas orth. *cour* qu'avec les mots en *ourt*. moderne. Malherbe ne rimait 2. Cf. p. 111.

LES ÉGLOGUES[1]

PREMIÈRE ÉGLOGUE

ORLÉANTIN, ANGELOT, NAVARRIN, GUISIN, MARGOT[2]

LE PREMIER JOUEUR DE LYRE COMMENCE LE PROLOGUE

Les chesnes ombrageux que sans art la nature
Par les hautes forests nourrit à l'avanture[3]
Sont plus doux aux troupeaux et plus frais aux bergers
Que les arbres entez d'artifice ès vergers.
Des libres oiselets[4] plus doux est le ramage
Que n'est le chant appris des rossignols en cage ;
Et la source d'une eau saillante d'un rocher
Est plus douce au passant pour sa soif estancher
(Quand sans art elle coule en sa veine rustique)
Que n'est une fontaine en marbre magnifique,
Par contraincte sortant d'un grand tuyau doré
Au milieu de la cour d'un palais honoré.
Plus belle est une nymphe en sa cotte agrafée,

1. Comprennent, outre la dédicace, 8 pièces, dont quelques-unes étaient comprises, en 1560, dans les Poèmes, et dont les autres parurent postérieurement.

2. Le duc d'Orléans, le duc d'Anjou, frère de Charles IX, le roi de Navarre, depuis Henri IV, le duc de Guise, madame Marguerite, duchesse de Savoie.

3. Sannazar. M.

4. Diminutif (N.; Pougens).

Aux bras à demy nuds, qu'une dame coifée
D'artifice soigneux, toute peinte de fard :
Car tousjours la nature est meilleure que l'art... [8]
Escoutez donc ici les musettes sacrées
De ces pasteurs venus de lointaines contrées,
Qui font diversement tout ainsi qu'il leur plaist
D'amoureuses chansons sonner ceste forest.
Ce ne sont pas bergers d'une maison champestre,
Qui menent pour salaire aux champs les brebis paistre,
Mais de haute famille et de race d'ayeux
Qui, tenant des pasteurs le sceptre en divers lieux,
Ont effrayé les loups et en toute asseurance
Ont guidé les troupeaux par les herbes de France... [55]

ORLÉANTIN.

Puis que le lieu, le temps, la saison et l'envie,
Qui s'eschaufent d'amour, à chanter nous convie,
Chanton donques, bergers, et en mille façons
A ces vertes forests apprenon nos chansons.
Icy de cent couleurs s'esmaille la prairie,
Ici la tendre vigne aux ormeaux se marie,
Ici l'ombrage frais va ies fueilles mouvant
Errantes çà et là sous l'haleine du vent ;
Icy de pré en pré les soigneuses avettes [1]
Vont baisant et succant les odeurs des fleurettes ;
Icy le gazouillis enroué des ruisseaux
S'accorde doucement aux plaintes des oiseaux ;
Icy entre les pins les Zephyres s'entendent.
Nos flutes cependant trop paresseuses pendent
A nos cols endormis, et semble que ce temps
Soit à nous un hyver, aux autres un printemps.
Sus donques en cet antre ou dessous cet ombrage
Disons une chanson. Quant à ma part, je gage,
Pour le prix de celuy qui chantera le mieux,
Un cerf apprivoisé qui me suit en tous lieux.
Je le desrobay jeune, au fond d'une vallée,
A sa mere, au dos peint d'une peau martelée [2],

1. Abeilles*. 2. Tachetée (L., hist.).

Et le nourry si bien que, souvent le gratant,
Le chatouillant, touchant, le peignant et flatant,
Tantost auprès d'une eau, tantost sur la verdure,
En douce je tournay sa sauvage nature.
Je l'ay tousjours gardé pour ma belle Thoinon,
Laquelle en ma faveur l'appelle de mon nom ;
Tantost elle le baise et de fleurs odoreuses [1]
Environne son front et ses cornes rameuses... [4]
Il va seul et pensif où son pied le conduit :
Maintenant des forests les ombrages il suit,
Maintenant il se mire aux bords d'une fontaine
Ou s'endort sous le creux d'une roche hautaine.
Puis il retourne au soir, et, gaillard, prend du pain,
Tantost dessus la table et tantost en ma main,
Saute à l'entour de moy et de sa corne essaye
De cosser [2] brusquement mon mastin qui l'abaye [3],
Fait bruire son cleron [4], puis il se va coucher
Au giron de Thoinon, qui l'estime si cher... [12]

ANGELOT.

Je gage mon grand bouc, qui par mont et par plaine
Conduit seul un troupeau comme un grand capitaine ;
Il est fort et hardy, corpulent et puissant,
Brusque, prompt, éveillé, sautant et bondissant,
Qui gratte, en se jouant, de l'ergot de derriere
(Regardant les passans) sa barbe mentonniere [5].
Il a le front severe et le pas mesuré,
La contenance fiere et l'œil bien asseuré ;
Il ne doute [6] les loups, tant soient-ils redoutables,
Ny les mastins armez de colliers effroyables,
Mais, planté sur le haut d'un rocher espineux,
Les regarde passer et si se moque d'eux... [8]
Dès la poincte du jour, ce grand bouc qui sommeille
N'attend que le pasteur tout le troupeau réveille,

1. Odoriférantes*.
2. Frapper en poussant (L.; J. Gl.).
3. Aboie (N.; L.; J. Gl.; Livet, Gr., 485).
4. Sa voix perçante comme un clairon.
5. Resté comme terme scientifique (L.).
6. Redoute*

Mais il fait un grand bruit dedans l'estable, et puis,
En poussant le crouillet [1], de sa corne ouvre l'huis,
Et guide les chevreaux qu'à grands pas il devance
Comme de la longueur d'une moyenne lance,
Puis les rameine au soir à pas contez et lons,
Faisant sous ses ergots poudroyer les sablons... [6]

NAVARIN.

J'ay dans ma gibbeciere un vaisseau fait au tour,
De racine de buis, dont les anses d'autour
Par artifice grand de mesme bois sont faites,
Où maintes choses sont diversement portraictes [2].
Presque tout au milieu du gobelet est peint
Un satyre cornu, qui de ses bras estreint
Tout au travers du corps une jeune bergere,
Et la veut faire choir dessous une fougere.
Son couvrechef lui tombe, elle a de toutes pars,
A l'abandon du vent, ses beaux cheveux espars ;
La nymphe courroucée, ardante en son courage,
Tourne loin du satyre arriere le visage,
Essayant d'eschapper, et de la dextre main
Luy arrache le poil du menton et du sein,
Et luy froisse le nez de l'autre main senestre [3],
Mais en vain : car tousjours le satyre est le maistre.
Trois petits enfans nuds de jambes et de bras,
Taillez au naturel, tous potelez et gras,
Sont gravez à l'entour ; l'un par vive entreprise,
Veut faire abandonner au satyre sa prise,
Et d'une infante [4] main par deux et par trois fois
Prend celle du bouquin et lui ouvre les doits.
L'autre, plus courroucé, d'une dent bien aigue
Mort ce dieu ravisseur par la cuisse velue,
Se tient contre sa greve [5] et le pince si fort
Que le sang espandu sous les ongles en sort,

1. Verrou (L.; Roquef.; J. Gl.; Duméril, Gl.).
2. Représentées (L.).
5. Gauche*.
4. D'enfant, latinisme. *Infant* au lieu de *enfant* (Bart. Chr.; Verm. Gl.).
5. Jambe*.

Faisant signe du doigt à l'autre enfant qu'il vienne,
Et que par l'autre jambe ainsi que luy le tienne;
Mais cet autre garçon, pour néant supplié,
A dos courbé se tire une espine du pié,
Assis sur un gazon de verte pimpernelle,
Sans se donner soucy de celuy qui l'appelle.
Une genisse auprès luy pend sur le talon,
Qui regarde tirer le poignant aiguillon
De l'espine cachée au fond de la chair vive;
Et toute est tellement à ce fait ententive[1]
Que béante elle oublie à boire et à manger,
Tant elle prend plaisir à ce petit berger... [6]

GUISIN.

Je mets une houlette en lieu de ton vaisseau.
L'autre jour que j'estois assis près d'un ruisseau,
Radoubant[2] ma musette avecques mon alesne,
Je vy dessur le bord le tige d'un beau fresne,
Droit, sans nœuds et sans plis; lors me levant soudain,
J'empoignay d'allegresse un goy[3] dedans la main,
Puis, coupant par le pied le bois armé d'escorce,
Je le fis chanceler et trébucher à force
Dessur le pré voisin estendu de son long:
En quatre gros quartiers j'en fis sier le tronc,
Au soleil je seichay sa verdeur consumée,
Puis j'endurcy le bois pendu à la fumée.
A la fin le baillant à Jean, ce bon ouvrier
M'en fist une houlette, et si n'y a chevrier
Ny berger en ce bois qui ne donnast pour elle
La valeur d'un taureau, tant elle semble belle.
Elle a par artifice un million de nouds[4],
Pour mieux tenir la main, tous marquetez de clous;
Et afin que son pied ne se gaste à la terre,
Un cercle faict d'airain de tous costez le serre... [8]
Une nymphe y est peinte, ouvrage nompareil

1. Attentive*.
2. Réparant.
3. Serpe (N. Goie; Rabel.; L., éty. de Gouge; J. Gl.; Chev., I. 234).
4. Nœuds*.

Qui ses cheveux essuye aux rayons du soleil,
Qui deçà qui delà dessur le col luy pendent,
Et dessur la houlette à petits flots descendent... [6]
Aux pieds de ceste nymphe est un garçon qui semble
Cueillir des brins de jonc et les lier ensemble
De long et de travers courbé sur le genou.
Il les presse du pouce et les serre d'un noud,
Puis il fait entre deux des fenestres egales,
Façonnant une cage à mettre des cigales [1].
Loin derriere son dos est gisante à l'escart
Sa panetiere enflée, en laquelle un regnard
Met le nez finement, et d'une ruze estrange
Trouve le déjeuner du garçon et le mange,
Dont l'enfant s'apperçoit sans estre courroucé
Tant il est ententif à l'œuvre commencé.
Si mettray-je pourtant une telle houlette,
Que j'estime en valeur autant qu'une musette.

MARGOT.

Je mettray pour celuy qui gaignera le prix
Un merle qu'à la glus en nos forests je pris ;
Puis vous diray comment je l'enfermay en cage
Et luy fis oublier son naturel ramage.
Un jour en l'escoutant siffler dedans ce bois
J'eu plaisir de son vol et plaisir de sa vois,
Et de sa robbe noire, et de son bec qui semble
Estre peint de safran, tant jaune il lui ressemble;
Et pour ce j'espiay l'endroit où il buvoit,
Quand au plus chaud du jour ses plumes il lavoit.
Or en semant le bord de vergettes gluées,
L'une assez près de l'autre en ordre situées,
Je me cachay sous l'herbe au pied d'un arbrisseau,
Attendant [2] que la soif ameneroit l'oiseau.
Aussi tost que le chaud eut la terre enflamée,
Et que les bois fueilluz herissez de ramée
N'empeschoient que l'ardeur des rayons les plus chaux
Ne vinssent alterer le cœur des animaux,

1. Théocrite, I.

2. M'attendant.

Ce merle, ouvrant la gorge et laissant l'aile pendre
Matté d'ardante soif, en volant vint descendre
Dessur le bord glué, et comme il allongeoit
Le col pour s'abreuver (pauvret qui ne songeoit
Qu'à prendre son plaisir !) se veit outre coustume
Engluer tout le col et puis toute la plume.
Si bien qu'il ne faisoit, en lieu de s'en-voler,
Sinon à petits bonds sur le bord sautelet.
Incontinent je cours, et prompte lui desroube
Sa douce liberté, le cachant sous ma robe
Puis, pliant et nouant de vergettes de bois
Et d'osier une cage, en prison je le mis. . . [20]

LES CHANSONS DES PASTEURS

ORLÉANTIN.

Quel estrange malheur, quelle amere tristesse
Vous tenoit, ô forests, quand la blonde jeunesse
Qui boit les eaux du Rhin d'un malheureux harnois [1]
Brigandant effroyoit le païs champenois,
Puis, enflée en espoir d'une fausse victoire,
Beut en lieu de son Rhin les eaux de nostre Loire,
Et osa, se fiant à l'infidelité
Du peuple, menacer nostre grande cité... [4]
Le soleil se cacha, et la saison, chargée
De neiges, apperceut ceste troupe enragée
Saccager nos maisons au milieu de l'hiver;
Car jamais le soleil ne se daigna lever
Pour voir nostre ruine, abhorant que le vice
Allast le front levé sans crainte de justice,
Un peuple se bandoit [2] contre l'autre irrité,
Le citoyen estoit banny de sa cité,
Les autels despouillez de leurs saints tutelaires,
Les temples ressembloient aux deserts solitaires
Sans feu, sans oraison, et les prestres sacrez

1. Pour cette rime, v. p. 60. 2. Se roidissait.

Servoient de proye aux loups sur l'autel massacrez... [8]
La honte de mal faire estoit morte, et les armes
Et les harnois craquans sur le dos des gendarmes
Luisoient de tous costez : bref, il n'y avoit lieux,
Tant fussent eslongnez, soit des pieds, soit des yeux,
Il n'y avoit montagne ou pendante vallée,
Ou forest, tant fust-elle à l'escart reculée,
Ou rocher si secret, qui ne sentist la main
Et la barbare voix de l'avare Germain.
Les herbes commençoient à croistre par les rues,
Oisives par les champs se rouilloient les charrues ;
Car la terre, irritée et dolente de voir
Ses fils s'entre-tuer, leur nioit son devoir ;
Et, en lieu de donner dec moissons abondantes,
Ne poussoit que chardons et qu'espines mordantes... [222]

(Orléantin fait l'éloge de Catherine de Médicis, qui a réparé les désastres de la guerre. — Angelot chante un chant funèbre en l'honneur de Henri II. — Navarrin célèbre Carlin, c'est-à-dire Charles IX.)

GUISIN.

Houlette, qui soulois [1] ès plaines Idumées
Comme troupeaux rangez conduire les armées,
Qui as regi Sicile et les monts Calabrois,
Et la ville [2], tombeau de la serene vois,
Maintenant je te tiens, de pere en fils laissée,
Qui, dure, n'as esté par les guerres cassée,
Et qui dois gouverner encore dessous moy
Les troupeaux de Carlin, mon pasteur et mon roy.
Icy les grands forests que les ans renouvellent,
Icy, Carlin, icy les fontaines t'appellent [3],
Les rochers et les pins, et le ciel, qui plus beau
Se tourne pour complaire à ton regne nouveau.
Toute chose s'esgaye à ta belle venue,
L'air n'est plus attristé d'une fascheuse nue,
La mer rit en ses flots [4], sans soufles est le vent,

1. Qui avais coutume.
2. Naples.
3. Virgile *Egl.*, I, 38.
4. Lucrèce; A. Chénier, p. 31.

Et les astres au ciel luisent mieux que devant.
O grand pasteur Carlin, ornement de nostre âge,
Haste-toi d'aller voir ton fertile heritage,
Environne tes champs et compte tes taureaux,
Et reçois desormais les vœux des pastoureaux.
Catherine ta mere, à ta main dextre assise,
D'un voyage si beau conduira l'entreprise,
Et te fera passer par tes villes, ainsi
Que passe par le ciel un bel astre esclairci.
L'honneur et la vertu iront devant ta face;
Les fleuves, les rochers, les bois, te feront place,
Et le peuple, joyeux, en chantant, semera
Tous les chemins de fleurs où ton pied passera;
Car tu es ce grand roy que tant de destinées
Nous promettoient venir après longues années
Pour gouverner la France et retourner aux cieux,
Après cent ans passez, assis entre les dieux... [70]

MARGOT.

Soleil, source de feu, haute merveille ronde,
Soleil, l'ame, l'esprit, l'œil, la beauté du monde,
Tu as beau t'éveiller de bon matin, et choir
Bien tard dedans la mer, tu ne sçaurois rien voir
Plus grand que nostre France; et toy, lune qui erres
Maintenant dessur nous, maintenant sous les terres,
En errant haut et bas tu ne vois rien si grand
Que nos roys, dont le nom par le monde s'espand.
Il ne faut point vanter ceste vieille Arcadie,
Ses roches, ses forests, encore qu'elle die
Que ses pasteurs sont nais[1] avant que le croissant
Fust au ciel, comme il est, de nuict apparoissant;
La France la surpasse en antres plus sauvages,
En taillis, en forests, en sources, en rivages,
En rochers plus amis des dieux, qui sont contents
De se monstrer à nous et nous voir en tout temps.
O bien-heureuse France, abondante et fertile!

1. Ou *nays*, part. p. de naitre, forme fréq. au XVIe s. (L., hist.).

Si l'encens, si le basme[1] en tes champs ne distile,
Si l'amone asien sur tes rives ne croist[2],
Si l'ambre sur les bords de ta mer n'apparoist,
Aussi le chaud extreme et la poignante glace
Ne corrompt point ton air ; et l'orgueilleuse race
Des tigres, des lions, si fierement marchants,
Comme ils font autre part, ne gaste point tes champs.
Que dirons-nous d'Auvergne, en montaignes qui hausse
Son front jusques au ciel, de Champagne et de Beauce?
L'une riche en troupeaux, les deux autres en blé,
Au vœu des laboureurs d'usure redoublé?
Que dirons-nous d'Anjou et des champs de Touraine?
De Languedoc, Provence, où l'abondance pleine
De sillon en sillon fertile se conduit,
Portant sa riche corne enceinte de beau fruit?. . [32]
Que dirons-nous encor de la maison de France?... [9]
Là fleurit la vertu, l'honneur et la bonté;
La douceur y est jointe avec la gravité,
Le desir de louange et la peur d'infamie,
Et tout ce qui depend de toute preud'homie.
Là les peres, vieillards en barbe et cheveux gris,
Conduisent leurs enfants pour y estre nourris,
Et pour mettre une bride à leur jeunesse folle :
Car de toute vertu la France est une escolle.
Je te salue, heureuse et feconde maison,
Qui fleuris en tout temps sans perdre ta saison,
Mere de tant de roys, de tant de riches villes
Et de troupeaux paissant tant de plaines fertiles... [14]

LE PREMIER PASTEUR VOYAGEUR.

L'ardeur qui la jeunesse eschauffe de louange
M'a fait errer longtemps en mainte terre estrange[3],
Pour voir si le merite egaloit le renom
Des roys, dont j'ay cognu les faces et le nom.
J'ay pratiqué leurs mœurs, leurs grandeurs, leurs altesses[4],

1. As = à = au. Ce mot figure dans les rimes en *ame, asme et aume* (Acc. Rim.).
2. V. p. 119.
3. Étrangère.
4. Hautesse, *sublimitas* (N.; L.).

Leurs troupeaux infinis, leurs superbes richesses,
Leurs peuples, leurs citez et les diverses lois
Dont se font obéyr les princes et les roys.
Je vy premierement le grand pasteur d'Espagne [1];
Assise à son costé j'apperceu sa compagne [2],
Qui prend sa noble race et son estre ancien
Des Valois descendus du noble sang troyen... [22]
Passant d'austre costé, j'alloy voir les Anglois,
Region opposée au rivage gaulois;
Je vy leur grande mer en vagues fluctueuse [3],
Je vy leur belle royne honneste et vertueuse;
Autour de son palais je vy ces grands milords
Accorts, beaux et courtois, magnanimes et forts.
Je les vy reverer Carlin et Catherine,
Ayant juré la paix, et jetté bien avant
La querelle ancienne aux vagues et au vent.
Je vy des Escossois la royne sage et belle [4],
Qui de corps et d'esprit ressemble une immortelle;
J'approchay de ses yeux, mais bien de deux soleils,
Deux soleils de beauté qui n'ont point leurs pareils,
Je les vy larmoyer d'une claire rosée,
Je vy d'un beau cristal sa paupiere arrosée,
Se souvenant de France et du sceptre laissé,
Et de son premier feu comme un songe passé... [66]

L'AUTRE BERGER VOYAGEUR.

Que faites-vous icy, bergers, qui surmontez
Les rossignols d'avril quand d'accord vous chantez?
Que faites-vous icy? Vous perdez, ce me semble,
La parole et le temps, à disputer ensemble.
Ensemble partissez [5] le prix victorieux,
Estant egalement les chers mignons des dieux... [184]

1. Philippe II.
2. Élisabeth, fille de Henri II.
3. Agitée, *fluctuosus* (N.; L.; Pougens).
4. Marie Stuart.
5. Partagez".

DEUXIÈME ÉGLOGUE

LES PASTEURS ALUYOT ET FRESNET[1]

FRESNET

Paissez, douces brebis, paissez ceste herbe tendre,
Ne pardonnez aux fleurs : vous n'en sçauriez tant prendre
Par l'espace d'un jour qu'en peu d'heures la nuit
Humide de rosée autant en ait produit.
De là vous deviendrez plus grasses et plus belles,
L'abondance du laict enflera vos mamelles,
Et suffirez assez pour nourrir vos aigneaux
Et pour faire en tout temps des fromages nouveaux.
Et toy, mon chien Harpaut, seure et fidelle garde
De mon troupeau camus, leve l'œil et pren garde
Que je ne sois pillé par les loups d'alentour,
Cependant qu'en ce bois je me plaindray d'amour... [14]

FRESNET *chante :*

. . . . . [26]
C'est grand cas que d'aimer ! une amoureuse playe
Ne se guarist jamais pour chose qu'on essaye;
Plus on la veut guarir et plus le souvenir
La fait tousjours plus vive en nos cœurs devenir.
J'ay beau me promener au travers d'un bocage,
J'ay beau paistre mes bœufs le long d'un beau rivage,
J'ay beau voir le printemps, ame des arbrisseaux,
Ouïr les rossignols, gazouiller les ruisseaux,
Et voir entre les fleurs par les herbes menues
Sauter les aignelets sous leurs meres cornues,
Voir les boucs se choquer, et tout le long du jour
Voir les beliers jaloux se battre pour l'amour;
Ce plaisir, toutefois, non plus ne me contente

1. D'Aluye et de Fresne, secrétaires d'État.

Que si du froid hyver la sifflante tourmente
Avoit terni les champs et en mille façons
Rué dessus les fleurs la neige et les glaçons,
Et que le sainct troupeau de cent nymphes compaignes
Ne vinssent plus de nuict danser en nos montaignes.
Bien que mon parc soit riche en vaches et taureaux,
Et que sous ma faveur vivent cent pastoureaux
Qui savent tous jouer des douces cornemuses,
Les mignons d'Apollon, de Mercure et des Muses;
Et bien que mon flageol, sur tous le mieux appris,
Quand il me plaist chanter, seul emporte le prix;... [4]
Et bien que mes brebis ne soient jamais brehaignes [1],
Bien que mille troupeaux beslent par mes campaignes [2],
Je voudrais n'avoir rien, Marion, sinon toy,
Que je voudrois pour femme en mon antre chez-moy,
Et parmi les forests, loin d'honneur et d'envie,
User en te baisant le reste de ma vie... [4]
J'ay pour maison un antre en un rocher ouvert,
De lambrunche [3] sauvage et d'hierre [4] couvert,
Qui deçà qui delà leurs grands branches espandent
Et droit sur le milieu de la porte les pendent .. [10]
Là, s'il te plaist venir, tu seras la maistresse;
Tu me seras mon tout, ma nymphe et ma déesse,
Nous vivrons et mourrons ensemble, et tous les jours
Vieillissans nous verrons rajeunir nos amours.
Tous deux nous estendrons dessous un mesme ombrage,

1. Stériles (N.; L.; Palsg., 305; Chev., I, 306).

2. On s'est autorisé de ces rimes pour conclure que *ai* se prononçait *è* (Ampère, *Form. de la l. fr.*, 432). M. Génin s'y oppose avec raison (*Var.*, p. 152). Ce système est en effet anéanti par les deux mêmes mots à la rime quelques vers plus loin (campagne, brehagne). Dans les poèmes assonnants les mots en *ai* assonnent avec les mots en *a* pur. *Ai* se prononçait comme l'αι des Grecs (St-Alexis, p. 38; Chev., II, 59). En résumé l'*i* mouillait le *gn*, jouant le même rôle que devant *ll*; c'est l'orth. de convention qui a entraîné la pron. de *ai* en *è*, qui est restée dans certains mots, comme dans le nom de Montaigne. Palsgrave aussi (*Intr.*, XVII) rapproche l'un de l'autre les deux groupes *ill* et *ign*.

3. Vigne*.

4. Forme primitive du mot lierre (N. les distingue; L., hist. de Lierre; Br. Dict.; J. Gl.).

Tous deux nous menerons nos bœufs en pasturage
Dès la poincte du jour, les ramenant au soir
Quand le soleil tombant en l'eau se laisse choir,
Tous deux les menerons quand le soleil se couche
Et quand de bon matin il sort hors de sa couche;
A toute heure, en tous lieux ensemble nous irons,
Et dessous mesme loge[1] ensemble dormirons.
Puis au plus chaud du jour estant couchez à l'ombre,
Apres avoir conté de nos troupeaux le nombre,
Pour chasser le sommeil je diray des chansons
Que pour toy je compose en diverses façons.
Alors toy, doucement sur mes genoux assise,
Maintenant tu ferois d'une douce feintise
Semblant de sommeiller, maintenant tu ferois
Semblant de t'éveiller, puis tu me baiserois,
Et presserois mon col de tes bras en la sorte
Qu'un orme est enlacé d'une vigne bien forte;
Maintenant tu romprois de ton baiser mon chant,
Maintenant tu irois de ta levre cherchant
A m'oster le flageol hors de la levre mienne,
Pour y mettre en son lieu le coural[2] de la tienne;
Puis tu me baiserois, et, me voulant flater,
Tu voudrois quelquefois avecque moy chanter.
Quelquefois toute seule et comme languissante
Je te verrois mourir en mes bras pallissante,
Puis te ressusciter, puis me faire mourir,
Puis d'un petit sousris me venir secourir,
Puis en mille façons de tes levres vermeilles
Me rebaiser les yeux, la bouche et les aureilles,
Et coup sur coup jetter des pommes sur mon sein,
Que j'aurois et d'œillets et de roses tout plein,
Pour rejetter au tien, qui maintenant pommelle
Comme fait au printemps une pomme nouvelle... [16]

ALUYOT.

. . . . . [34]
D'autant que du printemps la plaisante verdure

1. Maisonnette, hutte (N.; L.). 2. Corail*.

Est plus douce aux troupeaux que la triste froidure,
D'autant qu'un arbre enté rend un jardin plus beau
Que le tige espineux d'un rude sauvageau,
D'autant qu'un olivier surpasse en la campagne
D'un saule pallissant la perruque brehagne [1],
Et d'autant qu'au matin la belle aube qui luit
Surmonte de clarté les ombres de la nuict;
D'autant, ma Janeton, dessur toute pucelle
Tu sembles à mes yeux plus gentille et plus belle... [8]
J'ay l'ame toute esmeue et le cœur tout ravi,
Quand je pense en ce jour où premier je la vy
Porter un beau panier (ainsi qu'une bergere),
Allant cueillir des fleurs au jardin de ma mere,
Si tost que je la vy, si tost je fu deceu,
Je me perdi moy-mesme, et depuis je n'ay sceu
Soulager ma douleur, tant l'amoureuse flame,
Descendant jusqu'au cœur, m'avoit embrasé l'ame.
Elle avoit les cheveux sans ordre desliez,
Frisez, crespez, retors, primes [2] et deliez [3]
Comme filets de soye; et de houpes garnie
Luy pendoit aux talons sa belle souquenie [4]... [8]
Or, comme elle cueilloit une fleur de sa main,
Par feintise, un bouquet lui tomba de son sein
(Ou mainte fleur estoit l'une à l'autre arrengée)
Lié de ses cheveux et de soye orengée :
Je l'amasse [5] et l'attache au bord de mon chapeau,
Et bien qu'il soit fany [6], tousjours me semble beau,
Comme ayant la couleur de ma face blesmie,
Qui maugré mon printemps se flestrit pour m'amie.
Ainsi que je pleurois pour mon mal appaiser,
Elle saute à mon col, me donnant un baiser.
Ha! je meurs quand j'y pense! Et, de sa bouche pleine
De roses, me versa dans l'ame son haleine... [4]

1. Stérile*. V. ci-dessus.
2. Fins*.
3. Adj., *tenuis, gracilis* (N.). Auj. même forme pour le part. et l'adj. délié. Au XVI* s. on distinguait le part. *deslié* ou *délié* de l'adj. non accentué (N.) *delié*.
4. Souquenille*.
5. Ramasse (L., rem.).
6. Fané*.

Si bien qu'en toutes pars, en toute place et lieux,
J'ay tousjours son baiser au devant de mes yeux ;
J'en sens tousjours l'haleine, et, depuis, ma musette
N'a pu chanter sinon le baiser de Janette... [42]

TROISIÈME ÉGLOGUE

CHANT PASTORAL

SUR LES NOPCES DE MONSEIGNEUR CHARLES, DUC DE LORRAINE,
ET DE MADAME CLAUDE,
DEUXIÈME FILLE DU ROY HENRY II [1].

. . . . . [280]

BELLOT [2].

O dieu qui prens le soin des nopces, Hymenée,
Laisse pendre à ton dos ta chape [3] ensafranée,
Ton pied soit enlacé d'un beau brodequin bleu,
Et portes en ta main un clair flambeau de feu... [4]
Ameine avecques toy la Cyprienne sainte,
De ta belle ceinture au travers du corps ceinte,
Et son enfant Amour avec l'arc en sa main,
Pour se cacher ès yeux du jeune enfant lorrain.
Ce n'est pas un pasteur qui dans un bois champestre
Meine tant seulement deux ou trois chevres paistre,
Mais qui a cent troupeaux de vaches et de bœufs,
Et autant de brebis paissans les prez herbeus
De Meuse et de Moselle, et tous ceux qui la plaine
Broutent auprès de Bar et des monts de Lorraine... [34]
Bergers, faites ombrage aux fontaines sacrées,
Semez par les chemins les fleurettes pourprées,
Despendez la musette, et de bransles [4] divers

1. Publié en 1559.
2. Du Bellay.
3. Manteau court (L.).
4. Airs de danses (L.).

Chantez à ce Charlot des chansons et des vers.
Qu'il te tarde beaucoup que Vesper ne t'ameine
Déjà la nuict pour mettre une fin à ta peine !
Soleil, haste ton char, accourci ton sejour,
Charlot a plus besoin de la nuit que du jour.
L'amitié, la beauté, la grace et la jeunesse
Appresteront ton lict, et par grande largesse
Une pluye d'œillets dessus y semeront,
Et d'ambre bien-sentant les draps parfumeront.
Mille petits Amours ayant petites ailes
Voleront sur le lict, comme ès branches nouvelles
Des arbres au printemps revolent les oiseaux,
Qui se vont esgayant de rameaux en rameaux.
Comme un lierre espars pendra ta mariée
A l'entour de ton col estroitement liée,
Qui d'un baiser permis ta bouche embasmera
Et d'un autre plaisir ton cœur allumera.
C'est une prime fleur encore toute tendre;
Espoux, garde-toy bien de brusquement la prendre;
Il la faut laisser croistre, et ne faut simplement
Que tenter ceste nuict le plaisir seulement.
Comme tes ans croistront les siens prendront croissance;
Lors d'elle à plein souhait tu auras jouissance,
Et trouveras meilleur mille fois le plaisir,
Car l'attente d'un bien augmente le desir[1].
Or, le soir est venu, entrez en vostre couche,
Dormez bras contre bras et bouche contre bouche;
La concorde à jamais habite en vostre lit,
Chagrin, dissension, jalousie et despit
Ne vous troublent jamais, ains[2] d'un tel mariage
Puisse naistre bientost un genereux lignage
Meslé du sang lorrain et du sang de Valois,
Qui Parthenope encor remette sous ses lois,
Et puisse couronner ses royales armées
Sur le bord du Jourdain de palmes Idumées... [2]

1. Cf. Malherbe, *sur le Mariage du roi et de la reine*, et Corneille, *Polyeucte*, I, 1.
2. Mais*.

PERROT [1].

O Lucine-Junon, qui aux nopces presides,
Et de paons accouplés ta belle coche [2] guides
Aussi tost que les vents là où tu veux aller,
Soit sur mer ou sur terre, au ciel ou dedans l'air,
Vien avecques ta fille, amyable [3] et benigne,
Favoriser le jour des nopces de Claudine.
Comme une belle rose est l'honneur du jardin,
Qui au rais du soleil est éclose au matin,
Ainsy Claudine l'est de toutes les bergeres,
Et les passe d'autant qu'un pin fait les fougeres.
Nulle ne l'a gaignée à sçavoir façonner
Un chapelet [4] de fleurs pour son chef couronner;
Nulle ne sait mieux joindre au lys la fraische rose,
Nulle mieux sur la gaze un dessein ne compose
De fil d'or et de soye, et nulle ne sçait mieux
Conduire de Pallas les arts ingenieux.
Comme parmi ces bois volent deux tourterelles
Que je voy tous les jours se caresser des ailes,
Se baiser l'une l'autre, et ne s'entre-eslongner,
Mais constantes de foy tousjours s'accompagner,
Qui de leur naturel jusqu'à la mort n'oublient
Les premières amours qui doucement les lient;
Ainsi puisses-tu vivre en amoureux repous [5]
Jusqu'à la mort, Claudine, avecque ton espous.
Je m'en vay sur le bord des rives plus secrettes
Cueillir dans mon panier un monceau de fleurettes,
Afin de les semer sur ton lict genial [6],
Et chanter à l'entour ce beau chant nuptial:
D'une si belle fille est heureuse la mere,
Son pere est bien heureux, et bien heureux son frere;
Mais plus heureux cent fois et cent encor sera
Qui d'un masle heritier enceinte te fera.
Heureux sera celuy qui aura toute pleine

1. Ronsard.
2. Char*.
3. Aimable (N.; L.).
4. Une guirlande*.
5. Repos, se dit encore dans le centre (J. Gl.). V. p. 87.
6. Nuptial, conjugal, *genialis* (N.).

Sa bouche de ton ris et de ta douce haleine
Et de tes doux baisers, qui passent en odeur
Des prés les mieux fleuris la plus souave fleur !
Heureux qui dans ses bras pressera toute nue
Toy, Claudine aux beaux yeux, du sang des dieux venue;
Qui hardi tastera tes testins verdelets [1]
Qui semblent deux boutons encore nouvelets [2] !
Heureux qui près la tienne allongera sa hanche,
Qui baisera ton front et ta belle main blanche,
Et qui demeslera fil à fil tes cheveux !
Follastrant toute nuict et faisant mille jeux,
Il priera que la nuit dure cent nuits encore,
Ou bien que de cent jours ne s'éveille l'aurore,
Afin que paresseux long temps puisse couver
Ses amours en ton sein et point ne se lever.
Mais le soir est venu, et Vesper, la fouriere [3]
Des ombres, a desja respandu sa lumiere ;
Il faut s'aller coucher. Quoi ! tu trembles du cœur,
Ainsi qu'un petit fan qui tremble tout de peur,
Quand il a veu le loup, ou quand, loin de sa mere,
Il s'effroye du bruit d'une feuille legere.
Il ne sera cruel, car une cruauté
Ne sçauroit demeurer avec telle beauté.
Demain, après avoir son amitié cognue,
Tu voudrois mille fois que la nuict fust venue,
Pour retourner encore aux amoureux combas,
Et pour te rendormir encore entre ses bras.
Sus, des-habille toy, et comme une pucelle
Qui de bien loin sa mere à son secours appelle,
N'appelle point la tienne, et vien pour te coucher
Près du feu qui te doit tes larmes dessecher.
Comme une tendre vigne à l'ormeau se marie
Et de mainte embrassée [4] autour de lui se plie,
Tout ainsi de bon bras en cent façons plié
Embrasse le beau col de ton beau marié.

1. *Virescens*.
2. Jeunes, récents.
3. Avant-coureur, au fém. (L.)
4. Embrassement.

Celuy puisse conter le nombre des arenes,
Les estoiles des cieux et les herbes des plaines,
Qui contera les jeux de ces combats si dous,
Desquels pour une nuict vous ne serez pas saouls.
Or esbatez-vous donc, et en toute liesse
Prenez les passe-temps de la douce jeunesse,
Qui bien tost s'enfuira, et au nombre des ans
Qui vous suivront tous deux egalez vos enfans.
Ton ventre desormais si fertile puisse estre
Que d'un sang si divin il puisse faire naistre
Des filles et des fils : des fils qui porteront
Les vertus de leur pere empreintes sur le front,
Et qui dès le berceau donneront cognoissance
Que d'un pere très fort ils auront pris naissance.
Les filles en beautez, en grace et en douceur,
Par signes donneront un tesmoignage seur [1]
De la pudicité de leur mere divine,
Qui de nostre grand Pan [2] a pris son origine... [18]

1. Rime avec *eur* (Acc. Rim.). 2. Le roi Henri II.

LES MASCARADES

COMBATS ET CARTELS[1]

SONNET

Mascarade et Cartels ont prins[2] leur nourriture,
L'un des Italiens, l'autre des vieux François,
Qui erroient tous armez par deserts et par bois,
Accompagnez d'un nain, cerchant[3] leur aventure.
L'honneur, des nobles cœurs genereuse poincture[4],
Les faisoit par Cartels desfier aux tournois
(Ou nuds en un duel, ou armez du pavois)
Ceux qui forçoient les loix, le peuple et la droicture.
L'accord[5] italien, quand il ne veut bastir
Un théâtre pompeux, un cousteux repentir,
La longue tragedie en Mascarade change.
Il en est l'inventeur : nous suyvons ses leçons,
Comme ses vestemens, ses mœurs et ses façons,
Tant l'ardeur des François aime la chose estrange[6].

1. Ces pièces, composées à l'occasion des fêtes et des divertissements du roi et de sa cour, sont au nombre de 82, y compris les dédicaces, les pièces retranchées, la Charité et les inscriptions rassemblées sous un même titre. Il n'y eut pas d'édit. partic. des Mascarades. Plusieurs de ces pièces figuraient en 1560 parmi les poèmes, et les édit. suivantes en modifierent constamment le nombre.

2. Pris*.

3. Cherchant, anc. forme. (Les 2 dans N.; L.; Bart. Chr.; J, Gl.; et dans queiq. éd. de Malherbe).

4. Aiguillon*.

5. Accort*.

6. Étrangère*.

LE TROPHÉE D'AMOUR

A LA COMEDIE DE FONTAINE-BLEAU

Je suis Amour, le grand maistre des dieux,
Je suis celuy qui fait mouvoir les cieux,
Je suis celuy qui gouverne le monde,
Qui, le premier hors de la masse esclos,
Donnay lumiere et fendi le chaos
Dont fut basti ceste machine ronde.
Rien ne sauroit à mon arc resister,
Rien ne pourroit mes fleches éviter,
Et enfant nu je fais tousjours la guerre;
Tout m'obéit : les oiseaux esmaillez,
Et de la mer les poissons escaillez,
Et les mortels heritiers sur la terre.
La paix, la treve et la guerre me plaist;
Du sang humain mon appetit se paist,
Et volontiers je m'abreuve de larmes;
Les plus hautains sont pris à mon lien,
Le corselet au soldat ne sert [1] rien,
Et le harnois ne defend les gendarmes.
Je tourne et change et renverse et desfais
Ce que je veux, et puis je le refais,
Et de mon feu toute ame est échaufée;
Je suis de tout le seigneur et le roy;
Rois et seigneurs vont captifs devant moi,
Et de leurs cœurs je bastis mon trophée.
De Jupiter le sceptre j'ay donté.
Jusqu'aux enfers j'ay Pluton surmonté,
Et de Neptune ay blessé la poitrine.
De rien ne sert aux ondes la froideur,
Que les tritons ne sentent mon ardeur,

1. *De* retranché volontairement. V. onze vers plus bas.

Et que mon feu n'embrase la marine.
La volupté, la jeunesse me suit;
L'oisiveté en pompe me conduit;
Je suis aveugle et ay si bonne veue;
Je suis enfant, et suis pere des dieux,
Foible et puissant, superbe et gracieux,
Et sans viser je frappe à l'impourveue [1].
L'homme est de plomb, de rocher et de bois,
Qui n'a senti les traits de mon carquois;
Seul je le fois et courtois et adestre [2];
Les cœurs sans moi languissent refroidis,
Je les rends chauds, animez et hardis,
Et bref je suis de toute chose maistre.
Qui ne me void au monde ne void rien;
Je suis du monde et le mal et le bien,
Je suis le doux et l'amer tout ensemble,
Je n'ay patron ny exemple que moy,
Je suis mon tout, ma puissance et ma loy,
Et seulement à moi seul je ressemble.

STANCES

A CHANTER SUR LA LYRE POUR L'AVANT-VENUE DE LA ROYNE D'ESPAGNE A BAYONNE [3].

Soleil, la vie et la force du monde,
Grand œil de Dieu, soleil pere du jour,
Monte à cheval et tire hors de l'onde
Ton char, qui fait pour nous trop de sejour [4];
Haste ton cours, et en France accompagne
L'autre beau jour qui reluit en Espagne.
Lune, ornement et l'honneur du silence,

1. A l'improviste*.
2. Adroit*.
3. Élisabeth, fille de Catherine de Médicis, qui venait voir Charles IX son frère.
4. Qui tarde trop*.

Qui par le ciel erres en cent travaux,
Retien la nuict et arreste la dance
Des astres clairs conduits par tes chevaux ;
Fay place au jour dont le bon-heur assemble
Fils, mere et fille, et deux sceptres ensemble.
Il ne faut point qu'au jour de la venue
Le soleil luise, un autre jour viendra,
Qui de l'Europe esclaircira la nue,
Et tout le monde en lumiere tiendra,
Tant les vertus du fils et de la mere
Et de la fille espandront de lumiere... [12]
Parmi les champs croissent les fleurs décloses,
Car telle veue est digne du printemps ;
Entre les lys, les œillets et les roses
Elle doit estre, et non en autre temps :
Comme les fleurs croissent en nos provinces,
Ainsi croistra l'amitié de ces princes... [12]
Par les chemins où passeront les dames,
Naistront les fleurs, et les ruisseaux prendront
Le goust du miel ; les odeurs et les bâmes [1]
Et les parfums par les champs s'espandront ;
Dessous leurs pieds la campagne arrosée
S'éjouira [2] de manne et de rosée.
Le vent tiendra son haleine endormie,
Vulcan ès main n'aura point de marteaux ;
Tant seulement avec Flore s'amie
Zephyre ira parmy les prez nouveaux ;
Tout sera plein de joye et d'allegresse
A l'arriver d'une telle princesse... [12]
Chasse la nuit et vistement, Aurore,
De l'Océan apporte dans ton sein
Le jour heureux que par penser j'honore,
Comme propice à tout le genre humain ;
Puis vole au ciel, et d'une aile legere
De ce beau jour sois aux dieux messagere... [6]

1. Baumes*.

2. Du verbe s'esjouir (N.; L.).

CARTEL

POUR LE ROY CHARLES IX

habillé en forme de soleil, defiant ceux qui voudroient au combat éprouver sa vertu.

Comme le feu surmonte toute chose
Qui devant luy pour resister s'oppose,
Ainsi du fer de mon glaive pointu
Tout chevalier à terre est abatu ;
Les plus vaillans redoutent ma puissance,
Et la mort pend sur le bout de ma lance.
Amour m'a fait errer de toutes pars,
Pour essayer les fortunes de Mars,
Et de mon nom remplir la terre et l'onde,
Pour avoir place en ceste table ronde,
Où les vieux preux autrefois avoient eu
Un lieu d'honneur, loyer[1] de leur vertu.
Or[2], desdaignant les hazards de la guerre,
Comme donteur des monstres de la terre,
Par haut desir au ciel je suis monté,
Où du soleil j'ay l'habit emprunté,
Afin de faire aux estoilles celestes
Comme aux mortels mes vertus manifestes.
Donc si quelqu'un, soit d'en haut ou d'embas[3],
Veut esprouver ma puissance aux combas,
S'adresse à moy, je lui feray cognoistre[4]
A coups ferrez[5] combien poise[6] ma destre,
Se repentant bien tard de son conseil.
Eh ! qui pourroit resister au soleil ?

1. Récompense*.
2. Aujourd'hui.
3. Orth. de N.
4. V. p. 110.
5. De fer, *ferreus*, encore dans Malherbe.
6. 3e p. du pr. de l'ind. de peser (N.; Burg. Gl.).

INSCRIPTIONS

POUR L'ENTRÉE DE CHARLES IX A PARIS

POUR LA STATUE DE L'ABONDANCE

France heureuse, en mainte mamelle,
Ceinte d'espis et de raisins,
Nourrit des biens qui sont en elle
Les siens et ses proches voisins.

POUR UN EMBLESME REPRESENTANT DES SAULES ESBRANCHEZ

Malgré la guerre, nostre Gaule
Riche de son dommage croist ;
Plus on la coupe, comme un saule,
Et plus fertile elle apparoist.

LES ÉLÉGIES[1]

A PHILIPPE DESPORTES

Nous devons à la mort et nous et nos ouvrages[2];
Nous mourons les premiers, le long reply des âges
En roulant engloutit nos œuvres à la fin :
Ainsi le veut Nature et le puissant Destin.
Dieu seul est eternel : de l'homme elementaire
Ne reste après la mort ny veine ny artere ;
Qui pis est, il ne sent, il ne raisonne plus,
Locatif[3] descharné d'un vieil tombeau reclus... [28]
Chacun de son labeur doit en ce monde attendre
L'usufruit seulement, que present il doit prendre
Sans se paistre d'attente et d'une eternité,
Qui n'est rien que fumée et pure vanité.
Homere, qui servit aux neuf Muses de guide,
S'il voyoit aujourd'huy son vaillant Éacide,
Ne le cognoistroit plus, ny le docte Maron
Son Phrygien Énée. Ainsi le froid giron

1. Les Élégies parurent en partie, jointes aux Poèmes, dans l'éd. de 1560. D'autres furent ajoutées dans les éd. suiv. Quelques-unes parurent séparément ou avec d'autres pièces. Elles comprennent 1 avis au lecteur, 1 épithalame et 33 élégies, plus 12 élégies retranchées aux dernières éd. par Ronsard.

2. Horace, *Art poét.*, 63.

3. Ou louagier, *inquilinus* (N.).

De la tombe assoupit tous les sens de nature
Qui sont deubs[1] à la terre et à la pourriture.
Nous semblons[2] aux taureaux, qui de coutres trenchans,
A col morne et fumeux vont labourant les champs,
Sillonnant par rayons une germeuse plaine,
Et toutesfois pour eux inutile est leur peine :
Ils ne mangent le bled qu'ils ont ensemencé,
Mais quelque vieille paille, ou du foin enroncé.
Le belier, colonnel de sa laineuse troupe,
L'eschine de toison pour les autres se houpe[3],
Car le drap, bien que sien, ne l'habille pourtant :
L'homme ingrat envers luy au dos le va portant
Sans luy en sçavoir gré. Ainsi nostre escriture
Ne nous profite rien : c'est la race future
Qui seule en jouit toute, et qui juge à loisir
Les ouvrages d'autruy, et s'en donne plaisir,
Rendant comme il luy plaist nostre peine estimée.
Quant à moy, j'aime mieux trente ans de renommée,
Jouissant du soleil, que mille ans de renom
Lors que la fosse creuse enfouira mon nom
Et lors que notre forme en une autre se change.
L'homme qui ne sent plus n'a besoin de louange.
Il est vrai que l'honneur est le plus grand de tous
Les biens exterieurs qui sont propres à nous,
Qui vivons et sentons : les morts n'en ont que faire.
Toutes fois le bien faire est chose necessaire,
Qui profite aux vivans, et plaist aux heritiers.
Les fils de leurs ayeux racontent volontiers
Les magnanimes faits : la louange illustrée
D'un acte vertueux ne fut jamais frustrée
De son digne loyer, soit futur ou present.
Le ciel ne donne à l'homme un plus riche present
Que l'ardeur des vertus, les aimer et les suivre,
Un renom excellent, bien mourir et bien vivre.

1. Dus (L. hist., XVIe s.; sur le rétablissement du *b* latin, Burg. Gr., II, 11).
2. Ressemblons^e.
3. Se garnit de houppes (ex. de Marot dans L.).

Desportes, qu'Aristote amuse tout le jour,
Qui honores ta Dure [1], et les champs qu'à l'entour
Chartres voit de son mont, et panché les regarde,
Je te donne ces vers, à fin de prendre garde
De ne tuer ton corps, desireux d'acquerir
Un renom journalier qui doit bientost mourir :
Mais happe le present d'un cœur plein d'allegresse,
Ce-pendant que le prince, Amour et la jeunesse
T'en donnent le loisir, sans croire au lendemain :
Le futur est douteux, le present est certain.

L'autre jour que j'estois assis auprès de vous,
Prisonnier de vos yeux si cruels et si dous,
Dont Amour fit le trait qui me rend fantastique [2],
Vous demandiez pourquoy j'estois melancolique,
Et que toutes les fois que vous me verriez ainsi
Vouliez sçavoir le mal qui causoit mon souci.
Or afin qu'une fois pour toutes je vous die
La seule occasion de telle maladie,
Lisez ces vers, Madame, et vous verrez comment,
Et pourquoy je me deuls [3] d'amour incessament.
Quand je suis près de vous, en vous voyant si belle,
Et vos cheveux frisez d'une crespe cautelle [4],
Qui vous servent d'un reth [5], où vous pourriez lier
Seulement d'un filet un Scythe le plus fier,
Et voyant vostre front et vostre œil qui ressemble
Un ciel bien allumé des estoiles ensemble,
Et voyant vostre teint où les plus belles fleurs
Perdroient le plus naïf de leurs vives couleurs,
Et voyant vostre ris, et vostre belle bouche
Qu'Amour tant seulement de ses deux levres touche,

1. Dure pour d'Eure, rivière d'Eure.
2. Esclave de mon imagination*.
3. Ind. pr. de se douloir (N. Gr., 26; Palsg., 419 ; Burg. Gr., II, 112 et 115*).
4. Par un artifice de frisure, artificiensement*.
5. Rets (L., étym.).

Bref, voyant vostre port, vostre grace et beauté,
Vostre fiere douceur, vostre humble cruauté,
Et voyant d'autre part que je ne puis attaindre
A vos perfections, j'ay cause de me plaindre,
D'estre melancolique et porter sur le front
Les maux que vos beaux yeux si doucement me font.
J'ay peur que vostre amour par le temps ne s'efface,
Je doute [1] qu'un plus grand ne gaigne vostre grace,
J'ay peur que quelque dieu ne vous emporte aux cieux ;
Je suis jaloux de moy, de mon cœur, de mes yeux,
De mes pas, de mon ombre, et mon ame est esprise
De frayeur si quelqu'un avecque vous devise.
Je ressemble aux serpens qui gardent les vergers
Où sont les pommes d'or : si quelques passagers
Approchent du jardin, ces serpens les bannissent,
Bien que d'un si beau fruit eux-mêmes ne jouissent.
Puis quand je suis contraint d'avecq vous me partir .. [3]
Alors sans nulle treve, à toute heure, en tous lieux
Vostre belle effigie erre devant mes yeux... [20]
Je ressemble à celuy qui trop avare enserre
Son plus riche thresor au plus creux de la terre ;
Il a beau s'en aller en pays estranger,
De terres et de mers et de villes changer,
L'avarice jamais de son col ne détache [2] :
Car son cœur est tousjours où son thresor se cache.
Ainsy je pense en vous, mon thresor, et ne puis
Vivre si par penser dedans vous je ne suis... [12]
Le sommeil fuit mes yeux, et la nuict, qui appaise
Le soucy des humains, ne vient point pour mon aise... [24]
Puis donc vous demandez, me voyant amoureux,
La cause qui me fait si triste et langoureux !
Si de vostre costé vous aviez apperceue
La moindre affection que pour vous j'ai receue,
Et si vous, qui m'avez de flammes tout esmeu,
Aviez senti l'ardeur qui vient de vostre feu,
Me jugeant par vous-mesme, auriez la cognoissance

1. Je crains*. 2. Pour se détache.

De mon propre malheur par vostre experience ;
Seriez melancolique, et cognoistriez combien
Amour donne de maux pour l'attente d'un rien.

A GENEVRE

Genevre, je te prie, escoute ce discours
Qui commence et finit nos premieres amours :
Souvent le souvenir de la chose passée,
Quand on la renouvelle, est doux à la pensée... [126]

(Ronsard lui rappelle leur première rencontre et leur premier entretien :)

Or, en parlant à toy de cent choses diverses,
Nous esgarant tous deux d'amoureuses traverses,
A la fin privément tu t'enquis de mon nom,
Et si j'avois aimé d'autres femmes ou non.
« Je suis, dis-je, Ronsard, et cela te suffise ;
Ce Ronsard que la France honore, chante et prise,
Des Muses le mignon, et de qui les escrits
N'ont crainte de se veoir par les âges surpris !
« Alors que tout le sang me bouilloit de jeunesse,
Je fis aux bords de Loire une jeune maistresse,
Cassandre étoit son nom, dont ce grand univers
A conneu la beauté, fameuse par mes vers.
« Je m'espris en Anjou d'une belle Marie
Que j'aimay plus que moy, que mon cœur, que ma vie.
Son pays le sçait bien, où cent mille chansons
Je composay pour elle en cent mille façons.
« Mais (ô cruel destin !) pour ma trop longue absence
D'un autre serviteur elle a fait accointance [1],
Et je suis resté veuf sans prendre autre parti
Dès l'heure que mon cœur du sien s'est departi [2].

1. Connaissance*. 2. Séparé (N.; L.; Chev., 1, 412).

« Maintenant je poursuis toute amour vagabonde,
Ores j'aime la noire, ores j'aime la blonde,
Et sans amour certain en mon cœur esprouver,
Je cherche ma fortune où je la puis trouver.
S'il te plaisoit m'aimer, par tes yeux je te jure
Que d'une autre amitié jamais je n'aurois cure. » .. [42]

(Il lui demande à son tour si elle aussi a senti la blessure de l'amour. Genevre lui fait le tableau de la première et unique affection qu'elle ait eu dans sa vie : elle lui raconte son mariage, le bonheur qu'elle goûtait avec son époux.)

« Durant cinq ans entiers, nous avons prins [1] ensemble
Les plaisirs que jeunesse en deux amants assemble ;
Et ne se peut trouver ny jeu ny passe-temps
Dont Amour n'ait rendu nos jeunes ans contents... [44]

(Mais la mort vint mettre fin à ce bonheur. Une maladie cruelle emporta son mari. Genèvre raconte à Ronsard leurs derniers et touchants entretiens.)

« Ainsi de tristes pleurs la face ayant mouillée,
Ny de nuict ny de jour sans estre despouillée,
J'estois près de son lict pour lui donner confort,
Et pour voir si l'amour pourroit vaincre la mort.
Or, le jour qu'Atropos, qui nos toiles entame,
Avoit tout devidé les filets de sa trame,
Me voyant souspirer, gemir et tourmenter,
Me tordre les cheveux, crier et lamenter,
Debile renforça sa voix à demy morte,
Et me tournant les yeux me dit en telle sorte :
« Mon cœur, ma chere vie, appaise tes douleurs,
Je me deuls [2] de ton mal, et non de quoy je meurs,
Car je meurs bien contant, puis que mourant je laisse
Mon ame entre les bras de si chere maistresse.
Je m'en vais bien-heureux aux rives d'Acheron,
Heureux, puis qu'en mourant je meurs en ton giron,
Ma levre sur la tienne, et tenant embrassée
La dame que la mort m'oste de la pensée.

1. Pris*. 2. Je me lamente*.

Seulement je me plains et lamente de quoy
Mourant entre tes bras tu lamentes pour moy.
« Appaise ta douleur, maistresse, je te prie;
Appaise-toy, mon cœur, appaise-toy, ma vie.
Si en mourant on doit sa dame supplier,
Par tes cheveux dorez qui me peurent lier,
Je te prie et supplie, et par ta belle bouche,
Et par ta belle main qui jusqu'au cœur me touche,
Qu'encore après ma mort tu me vueilles[1] aimer,
Et dedans mon tombeau ton amour enfermer... [12]
« Or, adieu, je m'en-vois[2] aux rives amoureuses,
Compagnon du troupeau des ames bien-heureuses,
Dessous la grand'forest des myrtes ombrageux,
Que l'orage cruel ny les vents outrageux
N'effueillerent jamais, où sans cesse souspire
Par les vermeilles fleurs le gracieux Zephyre.
Là, portant sur le chef des roses en tout temps,
Et dedans mon giron les moissons du printemps,
Couché sous le bocage à la fraischeur de l'ombre,
J'iray pour augmenter des amoureux le nombre. »... [168]

(Genèvre achève le tableau de la mort de son mari ; elle peint à Ronsard son chagrin. A ce témoignage de constance, le poète a senti croître en lui l'amour qu'il a ressenti pour Genèvre ; et il l'exhorte à ne pas abandonner sa jeunesse à un éternel désespoir.)

« Tu es encore jeune en la fleur de tes ans :
Use donc de l'amour et de ses dons plaisans,
Et ne souffre qu'en vain l'avril de ta jeunesse
Au milieu de son cours se ride de vieillesse.
Nos ans sans retourner s'en-volent comme un trait,
Et ne nous laissent rien sinon que le regret
Qui nous ronge le cœur de n'avoir osé prendre
Les jeux et les plaisirs de la jeunesse tendre. »... [16]

1. *Eu* jadis *ue* (Génin, Var; 172). 2. Je m'en vais*.

A GENEVRE

Ce me sera plaisir, Genevre, de t'escrire,
Etant absent de toy, mon amoureux martyre... [68]
Amour impatient qui cause mes regrets,
Toute nuit sur mon cœur aiguise mille traits,
M'aiguillonne, me poingt [1], me pique et me tourmente,
Et ta jeune beauté tousjours me represente.
Mais si tost que le coq planté dessur un pau [2]
A trois fois salué le beau soleil nouveau,
Je m'habille, et m'en-vois [3] où le desir me meine
Par les prez non fraycz de nulle trace humaine,
Et là je ne voy fleur, ny herbe, ny bouton,
Qui ne me ramentoive [4] ores ton beau teton,
Et ores tes beaux yeux en qui Amour se joue,
Ores ta belle bouche, ores ta belle joue.
Puis foulant la rosée, en pensant je m'en-vois
Trouver quelque genevre au beau milieu d'un bois,
Où loin de toutes gens je me couche à l'ombrage
De cest arbre gentil dont l'ombre me soulage ;
Je l'embrasse et le baise, et l'arraisonne ainsi,
Comme s'il entendoit ma peine et mon souci :
Genevre, qui le nom de ma maistresse portes,
Au moins je te suppli' que tu me reconfortes
Couché sous tes rameaux, puisqu'absent je ne puis
Ny baiser ny revoir la dame à qui je suis.
Je te puis asseurer que l'arbre de Thessale
De Phœbus tant chery n'aura louange égale
A la tienne amoureuse, et mes escrits feront
Que les genevres verds les lauriers passeront.

1. Me mord*.
2. Pal (N.; L.; J. Gl.). Figure dans les rimes en *al* et en *au* (Acc. Rim.).
3. Je m'en vais*.
4. Prés. du subj. de Ramentevoir, rappeler à la mémoire, faire souvenir (N. et Gr., 29 ; L.; Burg. Gr., II, 12 ; Palsg., 393 ; Malherbe, la Fontaine).

Or sus embrasse-moy, ou bien que te t'embrasse,
Abaisse un peu ta cyme à fin que j'entrelasse
Mes bras à tes rameaux, et que cent mille fois
Je baise ton escorce et embrasse ton bois.
Jamais du bucheron la penible coignée
A te couper le pied ne soit embesongnée,
Jamais tes verds rameaux ne sentent nul meschef[1]
Tousjours l'ire du ciel s'eslongne de ton chef,
Foudres, gresles et pluye ; et jamais la froidure
Qui éfeuille les bois n'éfeuille ta verdure. . [4]
A l'entour de ton pied, soit de jour, soit de nuit,
Un petit ruisselet caquette d'un doux bruit,
Murmurant ton beau nom par ses rives sacrées,
Où les nymphes des bois et les nymphes des prées
Couvertes de bouquets y puissent tous les jours,
En dansant main à main, te conter leurs amours... [66]

A J. HURAULT, SIEUR DE LA PITARDIÈRE

Voici le temps, Hurault, qui joyeux nous convie
Par l'amour, par le vin, d'esbatre notre vie.
L'an reprend sa jeunesse et nous montre comment
Il faut ainsi que luy rajeunir doucement.
Ne vois-tu pas, Hurault, ces jeunes arondelles[2],
Ces pigeons tremoussans et du bec et des ailes ?... [16]
Ne vois-tu d'autre part les nymphes en ces prez
Esmaillés, peinturez, verdurez, diaprez,
D'un poulce delicat moissonner les fleurettes
Qui devoient estre proye aux gentilles avettes[3],
Lesquelles en volant de sillons en sillons,
De jardins en jardins avec les papillons,
A petits branles[4] d'ailes amassent, mesnageres,

1. Malheur, mésaventure (N.; L.; Palsg., 215; Burg. Gl.; Roquef.; etc.).
2. Hirondelles*.
3. Abeilles*.
4. Secousses. V. Branler.

Des printanieres fleurs les odeurs passageres?
  Cela nous admoneste en ces mois si plaisans
De ne frauder en rien l'usufruit de nos ans;
Voicy la mort qui vient, la vieille rechignée,
D'une suite de maux tousjours accompagnée.
Il faut en despit d'elle empoigner le plaisir,
Pendant ce mois de may, où l'âge et le loisir
Réveillent nostre sang, qui jeunement bouillonne
Et aux plaisirs mignards tous nos sens aiguillonne... [20]

. . . . . [8]
  O dieux! j'aimerois mieux, si j'estois roy d'Asie,
Que la guerre m'ostast mon sceptre que m'amie;
Car on vit aisément en ce mortel sejour
Sans avoir un royaume et non pas sans amour;
Amour qui est la vie et des dieux et des hommes!
Que sert d'amonceler les thresors à grand's sommes,
Estre prince, estre roy, sans avoir, toute nuict
Une maistresse ès bras pour prendre son deduict [1]?
Ah! le jour et la nuict viennent pleins de tristesse
A celuy, fust-il roy, qui languit sans maistresse.
Las! si quelque voleur ou pirate de mer,
Faisant en ce païs ses galeres ramer,
M'avoit osté la mienne, ou bien quelque grand prince,
Patience forcée il faudroit que je prinse [2],
Et ne me chaudroit [3] point de pleurer sur le bord,
Faisant maugré moy place à si malheureux sort,
Voyant flotter la voile et accusant fortune
Qui me seroit (peut-estre) avec mille commune;
Mais un parent me l'oste, ô fiere cruauté!
Jamais entre parents n'habita loyauté... [24]
  Mon Dieu! que sert d'aimer ès villes ces princesses?

1. Plaisir, ébat, passe-temps (N.; L.; R. de la R.; A. Chartier, dans Paisg., 246; Pougens).
2. Prisse.
3. Du verbe chaloir, impers. soucier (N.; L.).

Jamais telle grandeur n'apporta que tristesses,
Querelles et debats. Il faut aller de nuit,
Il faut craindre un mari ; toute chose leur nuit ;
Puis pour leur recompense ils ne reçoivent d'elles
Que le mesme plaisir des simples pastourelles.
Ils n'ont pas ny le sein ny le ventre meilleur,
Ny les cheveux plus beaux, ny plus belle couleur,
Ny quand on vient au poinct des graces plus friandes.
Il n'est (ce disent-ils) que d'aimer choses grandes,
Que d'aimer en haut lieu. Au diable la grandeur
Qui tousjours s'accompagne et de crainte et de peur... [4]
Bien ! une princesse a tousjours plus de pages,
D'escuyers, de suyvants, de pompeux equipages.
Hé de quoy sert cela ? car quand on vient au poinct
Du plaisir amoureux, certes il n'en faut point,
Il faut se cacher d'eux : en cela l'abondance
De trop de serviteurs porte grande nuisance [1].
Ou quand on aime bas, jamais on est épris [2]
(Pour estre seule à seul) de crainte d'estre pris ;
Ou bien s'on [3] est surpris, ce n'est que moquerie
Qui n'apporte jamais querelle ny furie.
Quant à moy bassement je veux tousjours aimer [4],
Comme cil [5] qui ne veult pour les dames s'armer
Si l'on ne me fait tort : toute amour outragée
Hostesse d'un bon cœur desire estre vengée.
Avant qu'estre amoureux, louer je ne pouvois,
Pour estre un peu trop sot, la fureur de deux rois [5]
Pâris et Menelas, qui troublerent l'Asie
Et l'Europe en faveur d'une si belle amie.
Or Menelas fit bien de la redemander
Par armes, et Pâris par armes la garder ;
Car le tendre butin d'une si chere proye
Valoit bien un combat de dix ans devant Troye.
Je les absous du fait, je serai bien contant
La demander dix ans et la garder autant.

1. Préjudice (N.; L.).
2. Saisi (L., hist. d'Éprendre).
3. Si on. V. p. 121.
4. Régnier, Épit. II.
5. Celui (N.; Bart.; Chr.; Burg.).
6. Pron. roè. V. p. 60.

Achille, ne desplaise à ton poëte Homere,
Il t'a fait un grand tort ! car après ta colere
Très justement conceue encontre [1] Agamemnon
Il t'a fait appointer [2] pour ton mort compagnon.
Ou tu ne devois point entrer en telle rage,
Ou tu devois garder plus longtemps ton courage.
O le brave amoureux ! des chevaux viste-pieds,
Des femmes, des talens, des citez, des trepieds
Te firent oublier ton ire genereuse,
Qu'à bon droit tu avois pour ta belle amoureuse !
Tu devois courroucé, sans te flechir après,
Brusler ou voir brusler les navires des Grecs [3].
Jamais ne me viendra de te louer envie ;
Va ! tu as plus aimé ton amy que t'amie !
As-tu daigné, coqu [4], embrasser Briséis,
Après qu'Agamemnon tes plaisirs a trahis,
Honnissant [5] tes amours ? et quoy qu'il jurast d'elle,
Tu ne devois penser qu'il la rendist pucelle,
Elle jeune et luy jeune, après avoir esté
Couchez en mesme lict la longueur d'un esté.
Va ! tes gestes sont heaux : mais ton amour legere
Des-honore tes faits, et les Muses d'Homere.
Quant à moy, ny talens, ny femme, ny cité
Ne sçauroient appaiser mon courroux despité,
Que je ne porte au cœur une haineuse flame
Contre ce faux parent qui m'a ravi mon ame.

A REMY BELLEAU

Je veux, mon cher Belleau, que tu n'ignores point
D'où, ne [6] qui est celuy, que les Muses ont joint

1. Contre*.
2. Venir en conciliation. *transigere* (N.).
3. Pron. Grès (Génin, Var., 44 ; L., ex. de Marot).
4. Cocu (Les 2 dans (N.).
5. Souillant*.
6. Ni.

D'un nœud si ferme à toy, à fin que des années
A nos neveux futurs les courses retournées
Ne celent que Belleau et Ronsard n'estoient qu'un,
Et que tous deux avoient un mesme cœur commun.
Or, quant à mon ancestre, il a tiré sa race
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.
Plus bas que la Hongrie, en une froide part[1],
Est un seigneur nommé le marquis de Ronsart,
Riche d'or et de gens, de villes et de terre.
Un de ses fils puisnez, ardant de voir la guerre,
Un camp d'autres puisnez assembla hazardeux.
Et quittant son pays, fait capitaine d'eux,
Traversa la Hongrie et la basse Allemaigne,
Traversa la Bourgogne et toute la Champaigne,
Et soudard[2] vint servir Philippes de Valois,
Qui pour lors avoit guerre encontre les Anglois.
Il s'employa si bien au service de France,
Que le roy lui donna des biens à suffisance
Sur les rives du Loir; puis du tout[3] oubliant
Freres, pere et pays, François se mariant,
Engendra les ayeux dont est sorty le pere
Par qui premier[4] je vy ceste belle lumiere.
Mon pere fust toujours en son vivant icy
Maistre d'ostel du roy[5], et le suivit aussy
Tant qu'il fust prisonnier pour son pere en Espagne :
Faut-il pas qu'un servant son seigneur accompagne
Fidele à sa fortune, et qu'en adversité
Luy soit autant loyal qu'en la felicité?
Du costé maternel j'ai tiré mon lignage
De ceux de la Trimouille et de ceux du Bouchage,
Et de ceux de Rouaux et de ceux de Chaudriers
Qui furent en leurs temps si vertueux guerriers,
Que leur noble prouesse, au fait des armes belle,
Reprint sur les Anglois les murs de la Rochelle,
Où l'un fut si vaillant qu'encores aujourd'huy

1. Lieu[e].
2. Soldat. V. Soldart.
3. Tout à fait (N.; L.).
4. Adv., pour la première fois (N.; L.; Génin, *Lex. de Mol.*).
5. Henri IIe.

Achille, ne desplaise à ton poëte Homere,
Il t'a fait un grand tort ! car après ta colere
Très justement conceue encontre [1] Agamemnon
Il t'a fait appointer [2] pour ton mort compagnon.
Ou tu ne devois point entrer en telle rage,
Ou tu devois garder plus longtemps ton courage.
O le brave amoureux ! des chevaux viste-pieds,
Des femmes, des talens, des citez, des trepieds
Te firent oublier ton ire genereuse,
Qu'à bon droit tu avois pour ta belle amoureuse !
Tu devois courroucé, sans te flechir après,
Brusler ou voir brusler les navires des Grecs [3].
Jamais ne me viendra de te louer envie ;
Va ! tu as plus aimé ton amy que t'amie !
As-tu daigné, coqu [4], embrasser Briséis,
Après qu'Agamemnon tes plaisirs a trahis,
Honnissant [5] tes amours ? et quoy qu'il jurast d'elle,
Tu ne devois penser qu'il la rendist pucelle,
Elle jeune et luy jeune, après avoir esté
Couchez en mesme lict la longueur d'un esté.
Va ! tes gestes sont heaux : mais ton amour legere
Des-honore tes faits, et les Muses d'Homere.
Quant à moy, ny talens, ny femme, ny cité
Ne sçauroient appaiser mon courroux despité,
Que je ne porte au cœur une haineuse flame
Contre ce faux parent qui m'a ravi mon ame.

A REMY BELLEAU

Je veux, mon cher Belleau, que tu n'ignores point
D'où, ne [6] qui est celuy, que les Muses ont joint

1. Contre*.
2. Venir en conciliation. *transigere* (N.).
3. Pron. Grès (Génin, Var., 44 ; L., ex. de Marot).
4. Cocu (Les 2 dans (N.).
5. Souillant*.
6. Ni.

D'un nœud si ferme à toy, à fin que des années
A nos neveux futurs les courses retournées
Ne celent que Belleau et Ronsard n'estoient qu'un,
Et que tous deux avoient un mesme cœur commun.
Or, quant à mon ancestre, il a tiré sa race
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.
Plus bas que la Hongrie, en une froide part[1],
Est un seigneur nommé le marquis de Ronsart,
Riche d'or et de gens, de villes et de terre.
Un de ses fils puisnez, ardant de voir la guerre,
Un camp d'autres puisnez assembla hazardeux.
Et quittant son pays, fait capitaine d'eux,
Traversa la Hongrie et la basse Allemaigne,
Traversa la Bourgogne et toute la Champaigne,
Et soudard[2] vint servir Philippes de Valois,
Qui pour lors avoit guerre encontre les Anglois.
Il s'employa si bien au service de France,
Que le roy lui donna des biens à suffisance
Sur les rives du Loir; puis du tout[3] oubliant
Freres, pere et pays, François se mariant,
Engendra les ayeux dont est sorty le pere
Par qui premier[4] je vy ceste belle lumiere.
Mon pere fust toujours en son vivant icy
Maistre d'ostel du roy[5], et le suivit aussy
Tant qu'il fust prisonnier pour son pere en Espagne :
Faut-il pas qu'un servant son seigneur accompagne
Fidele à sa fortune, et qu'en adversité
Luy soit autant loyal qu'en la felicité?
Du costé maternel j'ai tiré mon lignage
De ceux de la Trimouille et de ceux du Bouchage,
Et de ceux de Rouaux et de ceux de Chaudriers
Qui furent en leurs temps si vertueux guerriers,
Que leur noble prouesse, au fait des armes belle,
Reprint sur les Anglois les murs de la Rochelle,
Où l'un fut si vaillant qu'encores aujourd'huy

1. Lieu[e].
2. Soldat. V. Soldart.
3. Tout à fait (N.; L.).
4. Adv., pour la première fois (N.; L.; Génin, *Lex. de Mol.*).
5. Henri IIe.

Une rue à son los[1] porte le nom de luy.
Mais s'il te plaist avoir autant de cognoissance
(Comme de mes ayeux) du jour de ma naissance,
Mon Belleau, sans mentir je diray verité
Et de l'an et du jour de ma nativité.
L'an que le roy François fut pris devant Pavie,
Le jour d'un samedi, Dieu me presta la vie,
L'onziesme de septembre[2], et presque je me vy
Tout aussi tost que né de la Parque ravy.
Je ne fus le premier des enfants de mon pere,
Cinq avant moy longtemps en enfanta ma mere;
Deux sont morts au berceau, aux trois vivans en rien
Semblable je ne suis ny de mœurs ny de bien.
Si tost que j'eu neuf ans, au college on me meine.
Je mis tant seulement un demy-an de peine
D'apprendre les leçons du regent de Vailly,
Puis sans rien profiter du college sailly[3],
Je vins en Avignon, où la puissante armée
Du roy François estoit fierement animée
Contre Charles d'Autriche; et là je fus donné
Page au duc d'Orléans; après je fus mené,
Suivant le roy d'Escosse, en l'escossoise terre,
Où trente mois je fus, et six en Angleterre.
A mon retour ce duc pour page me reprint;
Et guere à l'escurie en repos ne me tint
Qu'il ne me renvoyast en Flandres et Zelande,
Et encore en Escosse, où la tempeste grande
Avecques Lassigni cuida[4] faire toucher,
Poussée aux bords anglois, ma nef contre un rocher.
Plus de trois jours entiers dura ceste tempeste,
D'eau, de gresle et d'esclairs nous menaçant la teste.
A la fin arrivez sans nul danger au port,
La nef en cent morceaux se rompt contre le bord,
Nous laissant sur la rade, et point n'y eut de perte
Sinon elle qui fut des flots salez couverte,

1. Louange*.
2. Le 11 sept. 1524. Voy. la biographie.
3. Sorti (N.; L., hist. J. Gl.; Roquef.).
4. Pensa*.

Et le bagage espars que le vent secouoit,
Et qui servoit flottant aux ondes de jouet.
D'Escosse retourné, je fus mis hors de page,
Et à peine seize ans avoient borné mon âge,
Que l'an cinq cent quarante avec Baïf je vins
En la haute Allemaigne, où la langue j'apprins.
Mais las! à mon retour une aspre maladie,
Par ne sçay quel destin, me vint boucher l'ouïe,
Et dure m'accabla d'assommement[1] si lourd,
Qu'encores aujourd'huy j'en reste demi-sourd.
L'an d'après, en avril, Amour me fit surprendre,
Suivant la cour à Blois, des beaux yeux de Cassandre.
Soit le nom faux ou vray, jamais le temps vainqueur
N'ostera ce beau nom du marbre de mon cœur.
Incontinent après disciple je vins estre,
A Paris, de Daurat qui cinq ans fut mon maistre
En grec et en latin; chez lui premierement
Nostre ferme amitié print son commencement,
Laquelle dans mon ame à tout jamais et celle
De nostre amy Baïf sera perpetuelle.

Nous vivons, mon Belleau, une vie sans vie;
Nous autres qui vivons, nous servons à l'envie,
Nous servons[2] aux faveurs, et jamais nous n'avons
Un seul repos d'esprit tandis que nous vivons.
De tous les animaux qui vivent sur la terre
L'homme est le plus chetif; car il se fait la guerre
Luy-mesmes à luy-mesme, et n'a dans son cerveau
Autre plus grand desir que d'estre son bourreau.
Regarde, je te pri', le bœuf qui d'un col morne
Traine pour nous nourrir le joug dessus la corne:
Bien qu'il soit sans raison, gros et lourd animal,

1. Cet ex. est unique dans L. 2. Nous obéissons*.

Jamais il n'est par lui la cause de son mal,
Ains [1] patientement le labeur il endure,
Et la loy qu'en naissant luy ordonna nature.
Puis quand il est au soir du labeur deslié,
Il met près de son joug le travail oublié,
Et dort heureusement jusqu'à tant que l'aurore
Le réveille au matin pour travailler encore.
Mais nous, pauvres chetifs, soit de jour, soit de nuit,
Tousjours quelque tristesse espineuse nous suit,
Qui nous lime le cœur ; si quelqu'un esternue,
Nous sommes courroucez ; si quelqu'un par la rue
Passe plus grand que nous, nous tressuons [2] d'ahan [3]
Si nous oyons crier de nuict quelque chouan [4],
Nous herissons [5] d'effroy : bref à la race humaine
Tousjours de quelque part luy survient quelque peine;
Car il ne luy suffit de ses propres malheurs
Qu'elle a dès le berceau, mais elle en cherche ailleurs.
Faveur, procez, amour, la rancueur [6], la feintise [7],
L'ambition, l'honneur, l'ire, la convoitise,
Et le sale appetit d'amonceler des biens [8],
Sont les maux estrangers que l'homme adjouste aux siens.

A GENEVRE

Le temps se passe, et se passant, madame,
Il fait passer mon amoureuse flame... [289]
Ah ! quand je pense aux extremes plaisirs
Que je receus durant toute année,
J'ay du penser l'ame si estonnée

1. Mais.
2. Suer à grosses gouttes (N.), peiner (R. de la R. dans Roquef.).
3. D'épuisement*.
4. Chat-huant (L., éty, de Chat-huant ; Chev., I, 318).
5. La forme neutre pour forme réfléchie.
6. La haine*.
7. La dissimulation*.
8. Malherbe.

Qu'elle me fait tout tremblant devenir,
Tant du penser m'est doux le souvenir.
Quand le printemps poussoit l'herbe nouvelle,
Qui de couleurs se faisoit ainsi belle
Qu'est la couleur d'un gaillard papegay [1]
Bleu, pers [2], gris, jaune, incarnat et vert-gay,
Dès le matin, avant que les avettes [3]
Eussent succé la douceur des fleurettes
Qui embasmoient les jardins d'environ,
Vous amassiez dedans vostre giron,
Comme une fleur entre les fleurs assise,
La couleur jaune, incarnate et la grise,
Tantost la rousse à la blanche, et aussi
Le rouge œillet au jaunissant soulci,
La pasquerette aux petites pensées.
L'une sur l'autre en un rond amassées,
Un beau bouquet faisiez de vostre main,
Que vous cachiez une heure en vostre sein;
Puis me baisant, au sortir de la porte
Me le donniez d'une si douce sorte,
Que tout le jour j'en sentoy revenir
La fleur à l'œil, au cœur le souvenir.
A mon retour des champs ou de la ville,
D'une main blanche à presser bien subtile
Vous m'accoliez, et en cent et cent lieux
Vous me baisiez et la bouche et les yeux
De vostre langue à baiser bien apprise.
Tantost fronciez les plis de ma chemise,
A chasque ply me baisant, ou mordant
D'un petit trait mon front de vostre dent;
Tantost friziez de vostre main vermeille
Mes blonds cheveux à l'entour de l'aureille... [4]
Mais ce plaisir que j'alloy recevant,
En peu de jours se perdit comme vent,
Et l'amitié chaudement allumée

1. Perroquet (N.; L.; Br. Dict.; Roquef.).
2. Autre sorte de bleu*.
3. Abeilles*.

S'assoupit toute et devint en fumée,
Fust que[1] le ciel le commandoit ainsi,
Fust vostre faute ou fust la mienne aussi,
Fust par malheur ou par cas d'aventure,
Fust que chacun ensuivist[2] sa nature
Par trop encline aux nouvelles amours;
Ah! fier destin! nous rompismes le cours,
Sans y penser, de l'amitié premiere,
Quand plus l'ardeur couroit en sa carriere;
Si que[3] laissant le vieil pour le nouveau,
Par inconstance et fureur de cerveau,
Tous deux picquez d'estranges frenaisies,
En autre part mismes nos fantaisies,
Si que tous deux faschez de trop de loy,
Fusmes contents de rompre nostre foy
Pour la donner à de moindres peut-estre;
Ainsi Amour de toutes choses maistre,
Ainsi le ciel et la saison des temps
Furent et sont et seront inconstants!
Puis de tel fait la faute est excusable.
Venus qui fut déesse venerable,
Navrée[4] au cœur des flames et des dards
De son enfant, aima bien le dieu Mars,
Ce grand guerrier nourrisson de la Thrace,
Peste et terreur de nostre humaine race;
Puis en quittant les amours de ce dieu,
Elle choisit Adonis en son lieu;
Puis se faschant d'Adonis, fut éprise
D'un pastoureau, d'un Phrygian Anchise
Qui habitoit le sommet Idéan;
Puis en laissant ce pasteur phrygian,
Aima Pâris de la mesme contrée,
Tant elle fut de son plaisir outrée.
Elle fit bien d'avoir de tous pitié:
Rien n'est si sot qu'une vieille amitié.

1. Soit que (L., éty. de Soi).
2. Suivit*.
3. De telle sorte que*.
4. Blessée*.

CONTRE LES BUCHERONS

DE LA FOREST DE GASTINE

. . . . . [18]

Escoute, bucheron, arreste un peu le bras;
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas;
Ne vois-tu pas le sang lequel degoute à force
Des nymphes qui vivoient dessous la dure escorce?
Sacrilege meurdrier[1], si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Merites-tu, meschant, pour tuer nos déesses?
Forest, haute maison des oiseaux bocagers!
Plus le cerf solitaire et les chevreuls[2] legers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte criniere
Plus du soleil d'esté ne rompra la lumiere.
Plus l'amoureux pasteur sur un tronq adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous persé,
Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette;
Tout deviendra muet, Echo sera sans vois;
Tu deviendras campagne, et, en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue;
Tu perdras le silence, et haletans d'effroy
Ny Satyres ni Pans ne viendront plus chez toy.
Adieu, vieille forest, le jouet de Zephyre,
Où premier[3] j'accorday les langues de ma lyre,
Où premier j'entendi les fleches resonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur estonner;
Où premier, admirant ma belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine[4] trope[5],

1. V. p. 19.
2. Orth. de N.; Chifflet dans L. (L. : ex. de Malherbe).
3. Pour la première fois*.
4. Composée des neuf Muses
5. Troupe*.

Quand sa main sur le front cent roses me jetta,
Et de son propre laict Euterpe m'allaita.
Adieu, vieille forest, adieu testes sacrées,
De tableaux et de fleurs autrefois honorées,
Maintenant le desdain des passans alterez,
Qui, bruslez en l'esté des rayons etherez,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures,
Accusent tes meurtriers [1] et leur disent injures.
Adieu, chesnes, couronne aux vaillants citoyens,
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnates à repaistre ;
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sceu recognoistre [2]
Les biens receus de vous, peuples vrayment grossiers
De massacrer ainsi leurs peres nourriciers.
Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
O dieux, que veritable est la philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin perira,
Et qu'en changeant de forme une autre vestira !
De Tempé la valée un jour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne ;
Neptune quelquefois de blé sera couvert :
La matiere demeure et la forme se perd.

Si mes vers semblent doux, s'ils ont eu ce bonheur
Que de plaire à la France, ils m'ont rendu l'honneur
Que Cloton m'a filé : et s'ils sont au contraire,
Que me voudroit, Durban, d'avantage d'en faire ?
Je serois un grand fol. Si les Destins amis
Un double sort de vie à l'homme avoient permis [3],
L'un pour vivre en plaisir, et l'autre en déplaisance :
Au moins en sa douleur l'homme auroit esperance
De vivre aise à son tour après le mal finé [4].

1. Forme mod.; v. plus haut.
2. Bonne rime. V. p. 110.
3. Bion, VI ; A. Chénier, p. 168.
4. Part. du verbe, finer, cesser, finir (N.; L., Finir; R. de la R.; J. le Maire, dans Palsg.; 383; Burg. Gr., I, 399 ; Marot; Rabelais).

Mais puisque le Destin à l'homme n'a donné
Qu'une petite vie, encore toute pleine
(Sur tous les animaux) de travail et de peine ;
Respondez-moy, chetifs, et pourquoy si souvent
Vous donnez-vous en proye à la fureur du vent,
Afin de rapporter une barque chargée,
Le naufrage futur de Carpathe ou d'Egée ?
Et pourquoy, pauvres sots, pour gaigner le rempart
De quelque fort chasteau mettez-vous au hazard
Si souvent vostre corps, qui est si foible et tendre,
Qu'à peine se peut-il d'une fievre defendre,
Tant s'en faut d'un canon ? Et pourquoy tant de fois
Allez-vous mendier des princes et des rois
Une foible et mondaine et chetive largesse,
Afin d'amonceler une breve richesse,
Et ne voyez la mort qui talonne vos pas ?
O pauvres abusez, hé, ne sçavez-vous pas
Que vous estes mortels ? et que la Parque sage
Vous a de peu de jours borné vostre voyage ?

LES HYMNES[1]

HYMNE DE HENRI II

. . . . . [22]

Le bucheron qui serre en sa main la coignée,
Entré dedans un bois pour faire sa journée,
Ne sçait où commencer: ici le tronc d'un pin
Se presente à l'ouvrier, là celuy d'un sapin ;
Ici du coin de l'œil marque le pied d'un chesne,
Là celuy d'un fouteau, ici celuy d'un fresne.
A la fin tout pensif, de toutes parts cherchant
Lequel il coupera, tourne le fer trenchant
Sur le pied d'un ormeau et par terre le rue
Pour en faire une nef ou faire une charrue.
Ainsi tenant ès main le luth bien appresté,
Entré dans ton palais, devant ta Majesté,
Je doute[2], tout pensif, quelle vertu premiere
De mille que tu as sera mise en lumiere :
Tes vertus, tes grandeurs, ta justice et ta foy,
Ta bonté, ta pitié d'un coup s'offrent à moy,

1. Les Hymnes se divisent en deux livres, dont le 1er parut en 1555 et le 2e en 1556. Quelques hymnes parurent séparément. Le 1er se compose d'un prologue et de 10 hymnes : le 2e, de 13 hymnes. Le recueil des hymnes retranchées en contient 6. La plupart de ces pièces sont fort longues ; nous n'en avons donné que de courts fragments.

2. Je ne sais pas (L.).

Ta vaillance au combat, au conseil ta prudence ;
Ainsi je reste pauvre, et le trop d'abondance
D'un si riche sujet m'engarde [1] de penser
De toutes à laquelle il me faut commencer [2]... [564

HYMNE DU PRINTEMPS

A FLEURIMONT ROBERTET, SEIGNEUR D'ALUYE

SECRETAIRE D'ESTAT

Je chante, Robertet, la saison du Printemps,
Et comme Amour et luy, après avoir long-temps
Combatu le discord de la masse premiere,
De flammes bien armez sortirent en lumiere.
Tous deux furent oiseaux, l'un dans les cœurs vola,
L'autre au retour de l'an jouvenceau s'en alla
Rajeunir contre terre, et pour mieux se conduire
Envoya devant soy les aisles de Zephyre.
Zephyre avoit un rhé [3] d'aimant [4] laborieux,
Si rare et si subtil qu'il decevoit les yeux,
Ouvrage de Vulcan ; lequel depuis l'aurore,
Depuis le jour couchant jusqu'au rivage More
Il tenoit estendu, pour prendre cautement [5]
Flore que le Printemps aimoit ardentement [6].
Or ceste Flore estoit une nymphe gentille,
Que la Terre conceut pour sa seconde fille ;
Ses cheveux estoient d'or, annelez et tressez ;
D'une boucle d'argent ses flancs estoient pressez,
Son sein estoit remply d'esmail et de verdure ;

1. M'empêche*.
2. Comparez avec la quatrième strophe de l'ode de Malherbe à M. de Bellegarde.
3. Rets*.
4. De fer (L., étym. de diamant).
5. Par ruse. V. p. 35.
6. Ardemment (L., hist. et étym.).

Un crespe delié[1] luy servoit de vesture[2],
Et portoit en la main un cofin[3] plein de fleurs
Qui nasquirent jadis du crystal de ses pleurs,
Quand Aquilon voulut la mener en Scythie,
Et la ravir ainsi comme il fit Orithye ;
Mais elle cria tant que la Terre y courut,
Et des mains du larron sa fille secourut.
Tousjours la douce manne et la tendre rosée,
Qui d'un air plus subtil au ciel est composée,
Et la forte jeunesse au sang chaud et ardant,
Et Amour qui alloit son bel arc desbandant[4],
Et Venus qui estoit de roses bien coifée,
Suivoient de tous costez Flore la belle fée.
Un jour qu'elle dansoit Zephyre l'espia,
Et tendant ses filets la print et la lia
De rets enveloppée, et jeune et toute belle
Au Printemps la donna qui languissoit pour elle.
Si tost que le Printemps en ses bras la receut,
Femme d'un si grand dieu fertile elle conceut
Les beautez de la Terre, et sa vive semence
Fit soudain retourner tout le monde en enfance.
Alors d'un nouveau chef les bois furent couverts,
Les prez furent vestus d'habillements tous verds,
Les vignes de raisins ; les campagnes porterent
Le blé que sans labeur les terres enfanterent,
Le doux miel distila du haut des arbrisseaux,
Et le laict savoureux coula par les ruisseaux.
Amour, qui de bien loing le Printemps n'abandonne,
Prit l'arc dedans la main, et du trait dont il donne
Tant de brasiers aux cœurs, s'en alla dans la mer
Jusqu'au centre des eaux les poissons enflamer,
Et maugré la froideur des plus humides nues
Enflama les oiseaux de ses flames cognues ;
Alla par les rochers et par les bois deserts
Irriter la fureur des sangliers et des cerfs,

1. Fin*.
2. Vêtement (N.; L., hist.; Palsg., 206).
3. Corbeille (N.; L.; J. Gl.; Dum. Gl.).
4. Décochant (Marot dans L.).

Et, parmi les citez, aux hommes raisonnables
Fit sentir la douleur de ses traits incurables ;
Et en blessant les cœurs d'un amoureux souci,
Avecque la douceur mesla si bien aussi
L'aigreur qui doucement coule dedans les veines,
Et avec le plaisir mesla si bien les peines,
Qu'un homme ne pourroit s'estimer bien-heureux,
S'il n'a senti le mal du plaisir amoureux... [32]
Ainsi par le Printemps la Terre se fit belle.
Ainsi le beau Soleil retourna devers elle... [12]
Aussi de son costé la Terre cognoist bien
Que de telle amitié procede tout son bien ;
Pource de mille fleurs son visage elle farde,
Et de pareil amour s'échauffe et le regarde.
Comme une jeune fille, à fin de plaire mieux
Aux yeux de son amy, par un soin curieux
S'accoustre et se fait belle, et d'un fin artifice
L'attire doucement à luy faire service ;
Ainsi la Terre rend son visage plus beau,
Pour retenir longtemps cet amoureux flambeau
Qui luy donne la vie, et de qui la lumiere
Par sa vertu la fait de toutes choses mere.
En l'honneur de cest hymne, ô Printemps gracieux,
Qui r'appelles l'année, et la remets aux cieux,
Trois fois je te salue, et trois fois je te prie
D'élongner tout malheur du chef de mon Aluye,
Et si quelque maistresse en ces beaux mois icy
Luy tourmente le cœur d'un amoureux soucy,
Flechi [1] sa cruauté et la rens [2] amoureuse
Autant qu'auparavant elle estoit rigoureuse ;
Et fay que ses beaux ans, qui sont en leur prinptemps,
Soient toujours en amour bien-heureux et contens.

1. V. des ex. d'impératif sans s dans Burg. Gr., 1, 237. Cf. Amp. Form., 420.
2. L's est paragogique.

HYMNE DE L'AUTOMNE

A CLAUDE DE L'AUBESPINE

Le jour que je fu né, Apollon, qui preside
Aux Muses, me servit en ce monde de guide,
M'anima d'un esprit subtil et vigoureux,
Et me fit de science et d'honneur amoureux.
En lieu des grands tresors et des richesses vaines,
Qui aveuglent les yeux des personnes humaines,
Me donna pour partage une fureur d'esprit,
Et l'art de bien coucher ma verve par escrit.
Il me haussa le cœur, haussa la fantasie,
M'inspirant dedans l'ame un don de poësie,
Que Dieu n'a concédé qu'à l'esprit agité
Des poignans aiguillons de sa divinité.
Quand l'homme en est touché, il devient un prophete,
Il predit toute chose avant qu'elle soit faite,
Il cognoist la nature et les secrets des cieux,
Et d'un esprit bouillant s'éleve entre les dieux.
Il cognoist la vertu des herbes et des pierres,
Il enferme les vents, et charme les tonnerres;
Sciences que le peuple admire, et ne sçait pas
Que Dieu les va donnant aux hommes d'icy bas,
Quand ils ont de l'humain les ames séparées
Et qu'à telle fureur elles sont preparées... [8]
Je n'avois pas quinze ans que les monts et les bois
Et les eaux me plaisoient plus que la cour des rois,
Et les noires forests espaisses de ramées,
Et du bec des oiseaux les roches entamées:
Une valée, un antre en horreur obscurci,
Un desert effroyable estoit tout mon souci;
A fin de voir au soir les nymphes et les fées
Danser dessous la lune en cotte par les prées [1]

1. Horace, *Odes*, I, IV,

(Fantastique d'esprit), et de voir les Sylvains
Estre boucs par les pieds et hommes par les mains,
Et porter sur le front des cornes en la sorte
Qu'un petit aignelet de quatre mois les porte.
J'allois après la dance et craintif je pressois
Mes pas dedans le trac [1] des nymphes, et pensois
Que pour mettre mon pied en leur trace poudreuse
J'aurois incontinent l'ame plus genereuse ;
Ainsi que l'Ascréan [2] qui gravement sonna
Quand l'une des neuf Sœurs du laurier luy donna.
Or je ne fu trompé de ma jeune entreprise ;
Car la gentille Euterpe, ayant ma dextre prise,
Pour m'ostel [3] par neuf fois me lava
De l'eau d'une fontaine où peu de monde va,
Me charma par neuf fois, puis d'une bouche enflée
(Ayant dessus mon chef son haleine souflée)
Me herissa le poil de crainte et de fureur,
Et me remplit le cœur d'ingenieuse erreur [4],
En me disant ainsi : « Puis que tu veux nous suivre,
Heureux après la mort nous te ferons revivre
Par longue renommée, et ton los ennobli
Accablé du tombeau n'ira point en oubli.
« Tu seras du vulgaire appelé frenetique,
Insensé, furieux, farouche, fantastique,
Maussade, mal-plaisant ; car le peuple mesdit
De celuy qui de mœurs aux siennes contredit.
« Mais courage, Ronsard, les plus doctes poëtes,
Les sibylles, devins, augures et prophetes,
Huez, siflez, moquez des peuples ont esté ;
Et toutefois, Ronsard, ils disoient verité.
« N'espere d'amasser de grands biens en ce monde.
Une forest, un pré, une montagne, une onde
Sera ton heritage, et seras plus heureux.
Que ceux qui vont cachant tant de tresors chez eux. »... [4]
Ainsi disoit la nymphe, et de là je vins estre

1. Trace*.
2. Hésiode.
3. La partie mortelle.
4. Déréglement poétique.

Disciple de Dorat, qui longtemps fut mon maistre,
M'apprit la poësie, et me monstra comment
On doit feindre et cacher les fables proprement,
Et à bien déguiser la verité des choses
D'un fabuleux manteau dont elles sont encloses [1].
J'appris en son escole à immortaliser
Les hommes que je veux celebrer et priser,
Leur donnant de mes biens, ainsi que je te donne
Pour present immortel l'hymne de cest Autonne... [384]

HYMNE DE L'OR

A JEAN DORAT, SON PRECEPTEUR

. . . . . [266]
On dit que Jupiter, pour vanter sa puissance [2],
Monstroit un jour sa foudre, et Mars monstroit sa lance,
Saturne sa grand'faux, Neptune son trident,
Appollon son bel arc, Amour son traict ardent,
Bacchus son beau vignoble, et Cerès ses compaignes,
Flore ses belles fleurs, le dieu Pan ses montaignes,
Hercule sa massue, et bref les autres dieux
L'un sur l'autre vantoient leurs biens à qui mieux mieux ;
Toutefois ils donnoient par une voix commune
L'honneur de ce debat au grand prince Neptune,
Quand la Terre leur mere, espointe [3] de douleur
Qu'un autre par-sur [4] elle emportoit cet honneur,
Ouvrit son large sein, et au travers des fentes
De sa peau, leur monstra les mines d'or luisantes,

1. Enfermées (L.; R. de la R.).
2. « Je défie toute l'ancienneté de nous faire part d'une pièce mieux relevée et de plus belles étoffe que cette-cy. » Ét. Pasquier, *Rech. de la France*.
3. Transpercée.
4. Par-dessus.

Qui rayonnent ainsi que l'esclair du soleil
Reluisant au matin, lors que son beau réveil
N'est point environné de l'espais d'un nuage,
Ou comme l'on voit luire au soir le beau visage
De Vesper la Cyprine, allumant les beaux crins [1]
De son chef bien lavé dedans les flots marins.
Incontinent les dieux estonnez confesserent
Qu'elle estoit la plus riche, et flattans la presserent
De leur donner un peu de cela radieux
Que son ventre cachoit, pour en orner les cieux.
Ils ne le nommoient point; car ainsi qu'il est ores [2],
L'or, pour n'estre cogneu, ne se nommoit encores.
Ce que la terre fit, et prodigue honora
De son or ses enfans et leurs cieux en dora.
Adonques [3] Jupiter en fit jaunir son throne,
Son sceptre, sa couronne, et Junon la matrone
Ainsi que son espoux son beau throne en forma,
Et dedans ses patins [4] par rayons l'enferma.
Le Soleil en crespa [5] sa chevelure blonde,
Et en dora son char qui donne jour au monde.
Mercure en fit orner sa verge, qui n'estoit
Auparavant que d'if; et Phebus, qui portoit
L'arc de bois et la harpe, en fit soudain reluire
Les deux bouts de son arc et les flancs de sa lyre.
Amour en fit son trait, et Pallas, qui n'a point
La richesse en grand soin, en eut le cœur espoint,
Si bien qu'elle dora le groin [6] de sa Gorgone,
Et tout le corselet qui son corps environne.
Mars en fit engraver sa hache et son boucler [7],
Les Graces en ont fait leur demi-ceint [8] boucler,
Et pour l'honneur de lui Venus la Cytherée
Tousjours depuis s'est fait appeller la dorée;
Et mesme la Justice à l'œil si renfrongné

1. V. A. Chénier, CIV.
2. Maintenant*.
3. Alors*.
4. Chaussure de femme élevée (L.), chaussure de marche et élégante (J. Gl.; Lab. Gl.).
5. Frisa. V. p. 5.
6. Monos. (L.), comme auj.
7. Bouclier*.
8. Ceinture (N.).

Non plus que Jupiter ne l'a pas dédaigné;
Mais soudain cognoissant de cest or l'excellence
En fit broder sa robbe et faire sa balance... [308]

HYMNE DE BACCHUS

A JEAN BRINON, CONSEILLER AU PARLEMENT

. . . . . [108]
Tu montas sur un char que deux lynces farouches
Trainoient d'un col felon, maschantes en leurs bouches
Un frein d'or escumeux; leur regard estoit feu [1]
Pareil aux yeux de ceux qui de nuict ont trop beu;
Un manteau tyrien s'écouloit sur tes hanches,
Un chapelet [2] de lis meslez de roses franches
Et de fueilles de vigne et de lierre espars,
Voltigeant, ombrageoit ton chef de toutes pars.
Devant ton char pompeux marchoient l'Ire et la Crainte,
Les peu sobres Propos et la Colere teinte
D'un vermillon flambant [3], le Vice et la Vertu,
Le Somme et le Discord d'un corselet vestu.
Son asne talonnoit le bon vieillard Silene [4]
Portant le van mystiq sur une lance pleine
De pampre, et publioit d'une tremblante voix
De son jeune enfançon [5] les festes et les loix.
A son cri sauteloient [6] le troupeau des Menades,
Des Pans et des Sylvains, des Lenes, des Thyades,
Et menans un grand bruit de cors et de tabours [7],
Faisoient trembler d'effroy les villes et les bourgs
Par où le char passoit. Leurs tresses secouées

1. Pour cette rime, v. p. 213.
2. Une guirlande*.
3. Jetant des flammes*.
4. Inversion.
5. Dim. de enfant (N.; L.; Fougens).
6. V. A. Chénier, p. 120.
7. Tambours*.

A l'abandon du vent erroient entré-nouées
De longs serpens privez et leur main brandissoit
Un dard qu'un sep de vigne à l'entour tapissoit.
Que tu prenois, Bacchus, en ton cœur de liesse
De voir sauter de nuict une hurlante presse,
Qui couverte de peaux sous les antres balloient [1],
Quand les trois ans passez tes festes appeloient?
Et quel plaisir de voir les vierges Lydiennes,
Ou celles de Phrygie ou les Méoniennes
Par les prez Asians [2] carollant [3] à l'entour
Du bord méandrien contre-imiter son tour?
Elles en ton honneur d'une boucle azurée
Graffoient [4] sur les genoux leur cotte figurée [5],
Et trepignant en rond, ainsi que petits fans [6],
En ballant sauteloient. De tous costez les vents,
Amoureux de leur sein, par souëves [7] remises
S'entonnoient doucement ès plis de leurs chemises;
Tout le ciel respondant sous le bruit enroué
Des balleurs qui chantoient Evan, Iach, Evoé.,. [138]

HYMNE DE LA MORT

A LOUYS DES MASURES, POETE FRANÇOIS

Masures, desormais on ne peut inventer
Un argument nouveau qui soit bon à chanter,
Ou haut sur la trompette, ou bas dessus la lyre;
Aux anciens la Muse a tout permis de dire,
Tellement qu'il ne reste à nous autres derniers

1. Dansaient*.
2. D'Asie, marais dans le bassin du Caystre.
3. Danser (N.; Burg. Gl.; Pougens). Les 3 termes dans ce vers du R. de la R., 10117 : « Caroler, dancier et baler. »
4. Agrafaient.
5. Couvertes de figures.
6. Imité de Denys le Periégète, 843. V. A. Chénier, p. 137.
7. Suave*.

Sinon le desespoir d'ensuivre [1] les premiers,
Et béant [2] après eux recognoistre leur trace
Faicte au chemin frayé qui conduit sur Parnasse ;
Lesquels jadis, guidez de leur mere vertu,
Ont tellement du pied ce grand chemin battu,
Qu'on ne voit aujourd'huy sur la docte poussiere
D'Helicon, que les pas d'Hesiode et d'Homere,
D'Arate, de Nicandre, et de mille autres Grecs [3]
Des vieux siecles passez, qui beurent à longs traits
Toute l'eau jusqu'au fond des filles de Memoire,
N'en laissans une goute aux derniers pour en boire ;
Qui maintenant confus à foule à foule [4] vont
Chercher encor de l'eau dessus le double mont :
Mais ils montent en vain ; car plus ils y sejournent
Et plus mourans de soif au logis s'en retournent.
Moy donc, Masures cher, qui de long temps sçay bien
Qu'au sommet de Parnasse on ne trouve plus rien
Pour estancher la soif d'une gorge alterée,
Je m'en vois descouvrir quelque source sacrée
D'un ruisseau non touché, qui murmurant s'enfuit
Dedans un beau verger loin de gens et de bruit ;
Source que le soleil n'aura jamais cognue,
Que les oiseaux du ciel de leur bouche cornue
N'auront jamais souillée, et où les pastoureaux
N'auront jamais conduit les pieds de leurs taureaux.
Je boiray tout mon saoul de cette onde pucelle,
Et puis je chanteray quelque chanson nouvelle,
Dont les accords seront peut-estre si très-dous [5],
Que les siecles voudront les redire après nous ;
Et, suivant ce conseil, à nul des vieux antiques,
Larron, je ne devray mes chansons poëtiques ;
Car il me plaist pour toy de faire icy ramer
Mes propres avirons dessus ma propre mer,

1. Suivre".
2. Part. p. de béer, bayer (N.; L.; Chev., II, 126 : Montaigne, I, ni), *inhiare*.
3. Cf. pour cette rime p. 286.
4. A foule sur foule.
5. *Très* est un renforcement de l'adjectif (Burg. Gr., I, 107, II, 265; Palsg., 483; St Alexis, S 250).

Et de voler au ciel par une voye estrange,
Te chantant de la Mort la non-dite louange.
C'est une grand' déesse, et qui merite bien
Mes vers, puisqu'elle fait aux hommes tant de bien. .[8]
Ainsi qu'un prisonnier, qui jour et nuict endure
Les manicles[1] aux mains, aux pieds la chaisne dure,
Se doit bien réjouir à l'heure qu'il se voit
Delivré de prison ; ainsi l'homme se doit
Réjouir grandement, quand la Mort luy deslie
Le lien qui serroit sa miserable vie... [18]
Puis que l'on est contraint sur la mer voyager,
Est-ce pas le meilleur, après maint grand danger,
Retourner en sa terre, et revoir son rivage?
Puis qu'on est resolu d'accomplir un voyage,
Est-ce pas le meilleur de bien tost mettre à fin,
Pour regaigner l'hostel, la longueur du chemin?
De ce chemin mondain qui est dur et penible,
Espineux, raboteux, et fascheux au possible,
Maintenant large et long, et maintenant estroit,
Où celuy de la Mort est un chemin tout droit,
Si certain à tenir que ceux qui ne voyent goutte
Sans fourvoyer d'un pas n'en faillent[2] point la route?...
[248]
Je te salue, heureuse et profitable Mort,
Des extremes douleurs medecin et confort !
Quand mon heure viendra, déesse, je te prie,
Ne me laisse long temps languir en maladie,
Tourmenté dans un lict : mais, puis qu'il faut mourir,
Donne-moy que soudain je te puisse encourir,
Ou pour l'honneur de Dieu ou pour servir mon prince,
Navré[3], poitrine ouverte, au bord de ma province ![4]

1. Fers qu'on met aux mains des prisonniers (N.: L.; hist.).
2. Manquent*.
3. Blessé*.
4. Aux frontières de mon pays, de la France.

HYMNE DES PÈRES DE FAMILLE

A SAINCT BLAISE

Sainct Blaise, qui vis aux cieux
Comme un ange precieux,
Si, de la terre où nous sommes,
Tu entens la voix des hommes,
Recevant les vœux de tous,
Je te prie, escoute-nous.
Ce jourd'huy que nous faisons
A ton autel oraisons
Et processions sacrées
Pour nous, nos bleds et nos prées,
Chantant ton hymme à genous :
Je te prie, escoute-nous... [6]
Garde nos petits troupeaux,
Laines entieres et peaux,
De la ronce dentelée,
De tac et de clavelée,
De morfonture [1] et de tous :
Je te prie, escoute-nous... [30]
Garde nos petits vergers
Et nos jardins potagers,
Nos maisons et nos familles,
Enfans, et femmes, et filles,
Et leur donne bons espous :
Je te prie, escoute-nous.
Garde poulles et poussins
De renards et de larcins ;
Garde sauves nos avettes [2];
Qu'ils [3] portent force fleurettes

1. Morfondure (L., hist.).
2. Abeilles*.
3. Cf. p. 166 et 197, sur l'emploi du pron. masc.

Tousjours en leurs petits trous :
Je te prie, escoute-nous.
  Fay naistre force boutons
Pour engraisser nos moutons,
Et force fueille menue,
Que paist la troupe cornue
De nos chevres et nos boucs :
Je te prie, escoute-nous... [18]
  Garde nos petits ruisseaux
De souillure de pourceaux,
Naiz [1] pour engraisser leur pance ;
Pour eux tombe en abondance
Le glan des chesnes secous [2] :
Je te prie, escoute-nous.
  Nos genices au printemps
Ne sentent mouches ne tans,
Enflent de laict leurs mammelles ;
Que pleines soient nos faiscelles [3]
De fourmages secs et mous :
Je te prie, escoute-nous... [6]
  Chasse loin les paresseux ;
Donne bon courage à ceux
Qui travaillent, sans blesseure
De congnée et sans morseure
De chiens enragez et fous :
Je te prie, escoute-nous... [6]
  Donne que ceux qui viendront
Prier ton nom, et rendront
A ton autel leurs offrandes,
Jouissent de leurs demandes,
De tous leurs pechez absous :
Je te prie, escoute-nous [4]... [6]

1. Nés*.
2. Anc. part. pas. du verbe *secorre*, secouer (L., Roquef.).
3. Panier d'osier (L.; J. Gl.).
4. La strophe finale est la répétition de la première.

REGRET

A ELLE-MESME

Le jour que vostre voile aux vagues se courba,
Et de nos yeux pleurans les vostres desroba,
Ce jour la mesme voile emporta loin de France
Les Muses qui souloient [1] y faire demeurance,
Quand l'heureuse fortune icy vous arrestoit,
Et le sceptre françois entre vos mains estoit.
Depuis, nostre Parnasse est devenu sterile,
Sa source maintenant d'une bourbe distile,
Son laurier est seché, son lierre est destruit,
Et sa croupe jumelle est ceinte d'une nuict.
Les Muses en pleurant ont laissé nos montaignes.
Que pourroient plus chanter ces neuf belles compaignes [2],
Quand vous, leur beau sujet, qui les faisoit parler,
Sans espoir de retour s'en est voulu aller ?
Quand vostre Majesté, qui leur donnoit puissance
A trenché leur parole avecque son absence ?... [12]
Quand cet yvoire blanc qui enfle vostre sein,
Quand vostre belle, longue et delicate main,
Quand vostre belle taille et vostre beau corsage
Qui ressemble au pourtrait d'une celeste image ;
Quand vos sages propos, quand vostre douce vois
Qui pourroit esmouvoir les rochers et les bois,
Las ! ne sont plus icy ; quand tant de beautez rares
Dont les graces des cieux ne vous furent avares,
Abandonnant la France ont d'un autre costé
L'agréable sujet des Muses emporté !
Comment pourroient chanter les bouches des poëtes,
Quand par vostre depart les Muses sont muettes ?

1. Avaient coutume*. 2. Sur ces rimes, voy. p. 261.

Tout ce qui est de beau ne se garde long temps ;
Les roses et les lis ne regnent qu'un printemps ;
Ainsi vostre beauté, seulement apparue
Quinze ou seize ans en France, est soudain disparue;
Comme on voit d'un esclair s'évanouir le trait,
Et d'elle n'a laissé sinon que le regret,
Sinon le desplaisir qui me remet sans cesse
Au cœur le souvenir d'une telle princesse.
Ha ! que bien peu s'en faut que remply de fureur,
Voyant vostre destin, je ne tombe en l'erreur
De ceux qui ont pensé qu'au plaisir de Fortune
Ce monde fut conduit sans prevoyance aucune !
Ciel ingrat et cruel, je te pri', respons-moy,
Respons, je te suppli', que te fit nostre roy [1],
Auquel, si jeune d'ans, tu as trenché la vie ?
Que t'a fait son espouse et sa fidelle amie
De luy faire laisser le sceptre si soudain,
Pour veufve l'envoyer en un païs lointain,
En la fleur de son âge, ayant esmeu contr'elle
Et contre sa grandeur sa terre naturelle [2]... [68]

REGRET

POUR ELLE-MESME

Comme un beau pré despouillé de ses fleurs,
Comme un tableau privé de ses couleurs,
Comme le ciel, s'il perdoit ses estoiles,
La mer ses eaux, la navire ses voiles,
Un bois sa fueille, un antre son effroy,
Un grand palais la pompe de son roy,
Et un anneau sa perle precieuse ;
Ainsi perdra la France soucieuse

1. François II. 2. Natale.

Ses ornemens, en perdant la beauté
Qui fut sa fleur, sa couleur, sa clarté... 172
Ha ! je voudrois, Escosse, que tu peusses
Errer ainsi que Dele, et que tu n'eusses
Les pieds formez au profond de la mer !
Ha ! je voudrois que tu peusses ramer
Dessur les flots legere et vagabonde
Comme un plongeon va neger dessur l'onde,
Pour t'enfuir longue espace ! levant
Le tard[2] vaisseau qui t'iroit poursuivant,
Sans voir jamais surgir à ton rivage
La belle royne à qui tu dois hommage.
Puis elle adonc[3] qui te suivroit en vain,
Retourneroit en France tout soudain
Pour habiter son duché de Touraine.
Lors de chansons j'aurois la bouche pleine,
Et en mes vers si fort je la loûrois,
Que comme un cygne en chantant je mourrois.
Pour mon object j'aurois la beauté d'elle,
Pour mon sujet sa constance immortelle :
Où maintenant la voyant absenter
Rien que douleur je ne scauroy chanter.
Sus, Elegie, en habit noir vestue,
Monte au plus haut d'une roche pointue,
Cherche les bois des hommes separez,
Foy-t'en aux lieux qui sont plus esgarez[1],
Et en pleurant à l'entour des rivieres,
Raconte aux vents que je perdy nagueres
Une maistresse, une perle de prix,
Et une fleur, la fleur des bons esprits,
Une divine et rare Marguerite
Qui pour la France en la Savoye habite,
Et maintenant une royne je pers
Qui fut l'honneur de France et de mes vers

1. Parfois fém. (L.; masc. dans N.).
2. Lent. (N.: *a* Tantost est adv. de temps. *sero, tardè*, tantost est nom adjectif, *serus, tardus*. Roquef.; L. Lahlie).
3. Alors. (N.: *a* Champ. au lieu de *adjeal*).

LES ARMES

A JEAN BRINON

. . . . . [76]
. . . . . Comme jadis on ne voit plus d'Hectors,
D'Achilles, ni d'Ajax ; car les hommes plus forts [1]
Sont aujourd'huy tuez d'un poltron en cachette
A coups de harquebouze [2] ou à coups de mousquette [3].
Au temps qu'on batailloit sans fraude, main à main,
On cognoissoit au fait celuy qui estoit plein
De peur ou d'asseurance, et ne voulait-on croire
Que Thersite au combat meritast tant de gloire
Qu'Achille en meritoit ; mais Thersite aujourd'huy
Tue Achille de loin et triomphe de luy.
Pourquoi, chetifs humains, avez-vous tant d'envie
A grands coups de canon d'accourcir vostre vie ?
Vous mourez assez tost ; si vous pensez là bas
Avoir autant qu'icy de plaisir et d'esbas,
Ah ! vous estes trompez ; bien que l'unique fille
De Cerès en soit royne, en nul temps la faucille
N'y coupe la moisson, ny aux couteaux [4] voisins
Jamais Bacchus n'y fait verdeler [5] ses raisins ;
Mais bien tout à l'entour la Mort palle [6] y demeure,
Tousjours un peuple gresle autour du lac y pleure,
Ayant la peau bruslée et les cheveux cendreux,
Le visage plombé, les yeux mornes et creux.
O fortuné celuy qui bien loin de la guerre [7]
Cultive en longue paix l'usure de sa terre,
Et qui jamais au lict ne se veit estonner

1. Comp. pour le superl.
2. Arquebuse (L., hist.; N.; Arque. Haque, Harqu.; Roquef.).
3. Mousquet)L.; N.: Mosquettes).
4. Coteau (L.). Dans le centre *coute* pour *cote* (J. Gl.).
5. Devenir verds. Cf. Verdelet.
6. *Pallida Mors*. Hor.
7. Claudien, *Epigr.*

D'ouïr au point du jour la trompette sonner !
Qui ne sçait quel mot c'est que *cargue*[1], *camisade*[2],
Sentinelle, *diane*, *escarmouche*, *embuscade* ;
Mais qui plein de repos en la grise saison
Attend au coin du feu la mort en sa maison,
Afin qu'il ait les yeux clos des mains de sa fille,
Et qu'il soit mis en terre auprès de sa famille,
Non auprès d'une haye, ou au fond d'un fossé,
Ayant d'un coup de plomb le corps outrepercé[3]... [16]

A JEAN DE LA PERUSE

POETE

Encore Dieu, dit Arate, n'a pas
A nous mortels qui vivons icy bas
Tout à la fois les choses revelées ;
Encor beaucoup il en tient de celées... [8]
De sa faveur en France il réveilla
Mon jeune esprit, qui premier travailla
De marier les odes à la lyre,
Et de sçavoir sus ses cordes eslire
Quelle chanson y peut bien accorder,
Et quel fredon ne s'y peut en-corder.
Non sans labeur j'entrepris si grand' chose ;
Mais le destin, qui tout en tous dispose,
M'y avoit tant, ains que[4] naistre, adonné
Qu'en peu de jours je me vy façonné,
Par deux chemins suivant la vieille trace
Des premiers pas de Pindare et d'Horace.
Presque d'un temps le mesme esprit divin

1. Charge (L., hist., ex. de du Bellay ; Th. fr. Gl.).
2. Attaque de nuit (L.).
3. Percé d'outre en outre (N.; L., ex, unique de R.).
4. Avant que.

Dessommeilla du Bellay l'angevin,
Qui bravement sur la lyre d'yvoire
Chanta, guerrier, de nos Princes la gloire ;
Puis, amoureux, d'un pouce tremblotant
Poussa le luth à voix douce chantant
Les passions que sa cruelle dame
Trop chastement luy gravoit dedans l'ame.
Après, Tyard, amoureux comme luy
D'un autre vers souspira son ennuy... [8]
Après, Baïf, d'une fleche plus douce
Espoint [1] au cœur, mignarda [2] de son pouce
Des jouissans les baisers savoureux,
Et de la nuict les combats amoureux,
Et les plaisirs dont une douce amante
Entre ses bras son damoiseau contente.
Puis des Autels, au contraire touché
D'un beau trait d'œil autrement descoché,
Chanta les maux qu'un patient endure
Dans les prisons d'une maistresse dure.
Après, Amour la France abandonna,
Et lors Jodelle heureusement sonna,
D'une voix humble et d'une voie hardie,
La comedie avec la tragedie,
Et d'un ton double, ore bas ore haut,
Remplit premier le françois eschauffaut [3].
Tu vins après, encothurné Peruse,
Espoinçonné [4] de la tragique Muse... [8]
Peut-estre après que Dieu nous donnera
Quelque hardy qui, brave, sonnera
De longue haleine un poëme heroïque,
Quelque autre après la chanson bucolique ;
L'un la satyre et l'autre plus gaillard
Nous sallera l'epigramme raillard [5] ;
Car il nous aime, et si aime la France,
Et tirera nostre langue d'enfance ;

1. Percé*.
2. Chanta d'une façon mignarde. Cf. Mignotter.
3. Échafaud (L.; Gach. Gl.).
4. Aiguillonné*.
5. Ou railleur (N.).

Je dy pourveu que sa race, les rois,
Vueillent de grace œillader quelquefois
Leurs pauvres sœurs, les filles que Memoire
Luy enfanta pour celebrer sa gloire... [16]

A PASSERAT

(ENVOI DE L'IDYLLE D'HYLAS)

Mon Passerat, je ressemble à l'abeille [1]
Qui va cueillant tantost la fleur vermeille,
Tantost la jaune, errant de pré en pré
Où plus les fleurs fleurissent à son gré,
Contre l'hyver amassant force vivres.
Ainsi courant et fueilletant mes livres,
J'amasse, trie et choisis le plus beau,
Qu'en cent couleurs je peins en un tableau,
Tantost en l'autre, et prompt en ma peinture
Sans me forcer j'imite la nature,
Comme j'ay fait en ce pourtrait d'Hylas
Que je te donne; et si à gré tu l'as,
J'en aimerez mon present davantage,
D'avoir sceu plaire à si grand personnage.

DISCOURS CONTRE FORTUNE

A ODET DE COLLIGNY, CARDINAL DE CHASTILLON

. . . . . [78]
Avant que d'estre à vous je vivois sans esmoy;
Maintenant sur les eaux, maintenant à par [2] moy,
Dedans un bois secret, maintenant par les prées

1. Pindare, Horace. V. A. Chénier, p. 200.

2. A part moi (Gén. Var. 409; Gach. Gl.; L. Labé).

J'errois, le nourrisson des neuf Muses sacrées ;
Il n'y avoit rocher qui ne me fust ouvert,
Ny antre qui ne fust à mon œil découvert,
Ny belle source d'eau que des mains n'espuisasse,
Ny si basse vallée où tout seul je n'allasse.
Phebus au crin doré son luth me presentoit,
Pan, le dieu forestier, sous mes flutes sautoit,
Et avec les Sylvains les gentilles Dryades
Fouloient sous mes chansons l'herbette de gambades.
Il n'y avoit François, tant fust-il bien appris,
Qui n'honorast mes chants et qui n'en fust épris ;
Car tous ceux que la France en ce sçavoir estime,
S'ils ne portent au cœur une envieuse lime,
Justes confesseront, escrire je le puis,
Qu'indonté du travail tout le premier je suis
Qui de Grece ay conduit les Muses en la France,
Et premier mesuré leurs pas à ma cadance ;
Si[1] qu'en lieu du langage et romain et gregeois
Premier les fis parler le langage françois,
Tout hardy m'opposant à la tourbe ignorante ;
Et plus elle crioit, plus elle estoit ardente
De déchirer mon nom et plus me diffamoit,
Plus d'un courage ardent ma vertu s'allumoit
Contre ce populaire, imitant mille choses
Dedans les livres grecs divinement encloses.
Je fis des mots nouveaux, je restauray les vieux,
Bien peu me souciant du vulgaire envieux,
Médisant, ignorant, qui depuis a fait conte[2]
De mes vers qu'au premier[3] il me tournoit à honte ;
Et alors (mon Odet) tout pur d'ambition,
Eslongné de la cour, sans nulle affection
De parvenir aux biens, je vivois en franchise[4]
Sain, dispos et gaillard, bien loin de convoitise.
Mais depuis que vostre œil daigna tant s'abaisser
Que de me regarder et de me caresser,

1. De telle sorte que*.
2. A tenu compte*.
3. Que tout d'abord*.
4. Liberté*.

Et que vostre bonté, qui n'a point de pareille,
Promit de m'endormir sur l'une et l'autre aureille ;
Adonc[1] l'ambition s'alluma dans mon cœur,
Credule, je conceu la royale grandeur,
Je conceus eveschez, prieurez, abbayes ;
Soudain abandonnant les Muses, esbahyes
De me voir transformer d'un escolier contant
En courtizan nouveau, demandeur inconstant.
O que mal-aisément l'ambition se couvre !
Lors j'appris le chemin d'aller souvent au Louvre ;
Contre mon naturel j'appris de me trouver
Et à vostre coucher et à vostre lever,
A me tenir debout dessus la terre dure,
A suivre vos talons, à forcer ma nature... [4]
Apollon, qui souloit[2] m'agréer, me despleut ;
Et depuis mon esprit, comme il souloit, ne peut
Se ranger à l'estude et ma plume fertile,
Faute de l'exercer, se moisit inutile ;
Si[3] qu'en lieu d'estre seul, d'apprendre et de sçavoir,
Je bruslay du desir d'amasser et d'avoir... [4]
Et alors, à bon droit, les Muses courroussées
De quoy je les avois si laschement laissées,
Vindrent à la Fortune, et luy dirent ainsi : ... [15]
« Nous avions par long-temps entre nos bras chery,
Et comme nostre enfant très cherement nourry
Un Ronsard vendomois, luy permettant l'entrée,
Qu'à bien peu nous faisons, de nostre onde sacrée,
Luy permettant de boire en nos divins ruisseaux,
De toucher nostre luth, de monter aux coupeaux[4]
De nostre sainct Parnasse, et, comme par conqueste,
Porter de nos lauriers un chapeau[5] sur la teste,
Et aux rais[6] de la lune entre cent mille fleurs
De son pied fouler l'herbe au milieu de nos sœurs.
« Or ce Ronsard, ingrat à tant de benefices,
Qu'il a receus de nous comme de ses nourrices,

1. Alors*.
2. Avait coutume de*.
3. Si bien que*.
4. Sommets*.
5. Couronne*.
6. Rayons*.

Alleché des faveurs trompeuses de la court,
(Le pauvre sot qu'il est) après les princes court,
Et nous met à mespris, nous fuit et nous dédaigne,
Ne fait plus cas de nous ny de nostre montaigne,
Et par despit de nous son luth il a brisé,
Et tellement il a nostre chœur déprisé,
Que plus que le venin maintenant il évite
La source de Pegase où nostre troupe habite.
« Pource [1], grande déesse, à qui Dieu met ès mains
Les verges pour punir les péchez des humains,
Puny cet apostat et de playes cruelles
Montre-luy qu'il ne doit outrager les pucelles
Filles de Jupiter, à qui cent mille autels
Fument à nostre honneur, entre les immortels... » [80]
Depuis cette heure là, plein de soin et d'envie,
Par cent mille travaux je retraine ma vie,
Mon cœur, que le malheur par la doute esbranla,
Me prometant cecy et maintenant cela.
Je vous importunay mille fois la sepmaine,
J'importunay le roy d'une priere vaine,
Lequel m'a plus donné qu'esperer je n'osé [2] ;
Mais tousjours le malheur au don s'est opposé ;
Et plus l'avez prié, et plus Fortune a mise
Sa miserable main sur la chose promise... [198]

LES ISLES FORTUNÉES

A MARC ANTOINE DE MURET

. . . . . [38]
Parton, Muret, allon chercher ailleurs
Un ciel meilleur et d'autres champs meilleurs ;

1. C'est pourquoi*.
2. Passé déf. (Bart. Chr., p. 50.). *E* pour *ei*, au lieu de *ai*, dans le centre (Burg. Gr., I, p. 226), de même qne *u* pour *ui* dans *je fu* (*Id.*, p. 261.

Laisson, Muret, aux tigres effroyables
Et aux lions ces terres miserables ;
Fuyon, fuyon quelque part où nos piez,
Où les bateaux dextrement desliez
Nous conduiront; mais avant que de mettre
La voile au vent, il te faudra promettre
De ne vouloïr en France revenir... [4]
Donc si ton cœur tressaute[1] d'une envie
De bien-heurer[2] le reste de ta vie,
Croy mon conseil, et laisse seul ici
En son malheur le vulgaire endurci ;
Ou si tu as quelque raison meilleure,
Sans plus tarder, à ceste heure, à ceste heure,
Dy-la, Muret ; sinon marche devant,
Et mets premier les antennes au vent.
Que songes-tu ? mon Dieu, que de paresse
T'amuse ici ! Regarde quelle presse
Dessus le bord, joyeuse, nous attend
Pour la conduire, et ses bras nous estend,
Et devers nous toute courbe s'encline
Et de la teste en criant nous fait signe[3]
De la passer dedans nostre bateau !
Je voy Thyard, des Autels et Belleau,
Butet, du Parc, Bellay, Dorat, et celle[4]
Troupe de gens qui court après Jodelle ;
Ici Baïf une troupe conduit... [13]
Çà que j'embrasse une si chere bande;
Or sus, amis, puisque le vent commande
De démarer, sus d'un bras vigoureux
Pousson la nef à ce bord bien-heureux,
Au port heureux des isles bien-heurées[5],
Que l'Océan de ses eaux azurées,
Loin de l'Europe et loin de ses combas,

1. Ind. de Tressaillir (N.; L.. hist.; Burg. Gr., 1, p. 381-4).
2. Faire ou rendre heureux (N.; Bart. Chr.; Th. fr. Gl.; Pasq., éd. F., Gl.).
3. Pron. sine. V. p. 351.
4. Cette*.
5. Fortunées (R. de la R.; Palsg., 306, 329.). Cf. Bienheurer.

Pour nostre bande emmure[1] de ses bras.
Là nous vivrons sans travail et sans peine.
Là, là tousjours, tousjours la terre est pleine
De tout bonheur et là tousjours les cieux
Se feront voir fidèles à nos yeux,
  Là, sans navrer[2] comme icy nostre ayeule
Du soc aigu, prodigue, toute seule,
Fait herisser en joyeuses forests
Parmy les champs les presens de Cerès;... [4]
Là, sans mentir, les arbres se jaunissent
D'autant de fruits que leurs boutons fleurissent,
Et sans faillir, en tous temps diaprez,
De mille fleurs s'y peinturent les prez... [28]
  Le vent poussé dedans les conques tortes[3]
Ne bruit point là, ny les fieres cohortes
Des gens armez horriblement ne font
Leurs morions craquer dessus le front.
Là les enfants n'enterrent point leurs peres,
Et là les sœurs ne lamentent leurs freres;
Et l'espousé ne s'adolore[4] pas
De voir mourir sa femme entre ses bras;
Car leurs beaux ans entrecassez[5] n'arrivent
A la vieillesse, ains[6] d'âge en âge vivent,
Par la bonté de la terre et des cieux,
Sains et dispos comme vivent les dieux... [24]
  Là, venerable en une robe blanche,
Et couronné la teste d'une branche
Ou de laurier ou d'olivier retors,
Guidant nos pas maintenant sur les bors
Du flot salé, maintenant aux valees,
Et maintenant près des eaux reculées,
Ou sous le frais d'un vieux chesne branchu,
Ou sous l'abry de quelque antre fourchu,
Divin Muret, tu nous liras Catulle,

1. Entoure*.
2. Blesser*.
3. Torses (L., hist. de Tors)*.
4. S'adol., c'est se douloir (N.; Pougens).
5. Cassés, mais pas tout à fait (N.).
6. Mais.

Gallus, Ovide, et Properce et Tibulle... [16]
A ces chansons les chesnes aureillez [1]
Abaisseront leurs chefs émerveillez,
Et Philomele en quelque arbre égarée
N'aura souci du peché de Terée,
Et par les prez les estonnez ruisseaux
Pour t'imiter accoiseront [2] leurs eaux... [28]
Telles, Muret, telles terres divines
Loin des combats, loin des guerres mutines,
Loin de soucis, de soins et de remors,
Toy, toy, Muret, appellent à leurs bors,
Aux bords heureux des isles plantureuses,
Aux bords divins des isles bien-heureuses,
Que Jupiter reserva pour les siens,
Lors qu'il changea des siecles anciens
L'or en argent, et l'argent en la rouille
D'un fer meurtrier, qui de sang d'hommes souille
La pauvre Europe ! Europe que les dieux
Ne daignant plus regarder de leurs yeux,
Et que je fuy de bon cœur sous ta guide,
Laschant premier aux navires la bride,
Et de bon cœur à qui je dis adieu
Pour vivré heureux en l'heur d'un si beau lieu.

A PIERRE L'ESCOT

Puisque Dieu ne m'a fait pour supporter les armes,
Et pour mourir sanglant au milieu des alarmes
En imitant les faits de mes premiers ayeux,
Si ne veux-je pourtant demeurer ocieux [3] ;
Ains [4], comme je pourray, je veux laisser memoire

1. Aur., prêter l'oreille, *auscultare* (N.; Palsg., 579, 605: R. de la R. dans Roquef.; Rabel.).
2. Apaiseront (N.; L.).
3. Oisif, *otiosus* (L.; Pougens).
4. Mais.

Que les Muses jadis m'ont acquis de la gloire,
Afin que mon renom, des siecles non vaincu,
Rechante à mes neveux qu'autrefois j'ay vescu
Caressé d'Apollon et des Muses aimées,
Que j'ay plus que ma vie en mon âge estimées.
Pour elles à trente ans j'avois le chef grison,
Maigre, palle, défait, enclos en la prison
D'une melancholique et rheumatique estude,
Renfrongné, mal-courtois, sombre, pensif et rude,
Afin qu'en me tuant je peusse recevoir
Quelque peu de renom pour un peu de sçavoir.
Je fus souventes-fois[1] retansé de mon pere
Voyant que j'aimois trop les deux filles d'Homere[2],
Et les enfants de ceux qui doctement ont sceu
Enfanter en papier ce qu'ils avoient conceu.
Et me disoit ainsi; « Pauvre sot, tu t'amuses
A courtiser en vain Apollon et les Muses !
Que te sçauroit donner ce beau chantre Apollon,
Qu'une lyre, un archet, une corde, un fredon,
Qui se respand au vent ainsi qu'une fumée,
Ou comme poudre en l'air vainemnnt consumée ?
Que te sçauroient donner les Muses qui n'ont rien,
Sinon autour du chef je ne sçay quel lien
De myrte, de lierre, ou, d'une amorce vaine,
T'allecher tout un jour au bord d'une fontaine.
Ou dedans un vieil antre, à fin d'y reposer
Ton cerveau mal-rassis, et béant[3] composer
Des vers qui te feront, comme pleins de manie,
Appeler un bon fol en toute compaignie ?
« Laisse ce froid mestier qui ne pousse en avant
Celuy qui par sus tous y est le plus sçavant ;
Mais avec sa fureur qu'il appelle divine,
Tout sot se laisse errer accueilly[4] de famine.
Homere, que tu tiens si souvent en tes mains,
Que dans ton cerveau creux comme un dieu tu te peins,

1. Souvent (N.; L.; Palsg., 858).
2. *L'Illiade* et *l'Odyssée*.
3. *Inhians*[a].
4. Pris en mauvaise part, au fig. (L., rem.).

N'eut jamais un liard ; si bien que sa vielle
Et sa Muse, qu'on dit qui eut la voix si belle,
Ne le sceurent nourrir, et falloit que sa faim
D'huis en huis mendiast le miserable pain.
« Laisse-moy, pauvre sot, ceste science folle ;
Hante-moy les palais, caresse-moy Bartolle,
Et d'une voix dorée au milieu d'un parquet
Au despens d'un pauvre homme exerce ton caquet,
Et fumeux et sueux [1], d'une bouche tonnante
Devant un president mets-moy ta langue en vente ;
On peut par ce moyen aux richesses monter,
Et se faire du peuple en tous lieux bonneter[2].
« Ou bien embrasse-moy l'argenteuse[3] science
Dont le sage Hippocrate eut tant d'experience... [8]
« Ou bien si le desir genereux et hardy,
En t'eschauffant le sang, ne rend accouardy[4]
Ton cœur à mespriser les perils de la terre,
Pren les armes au poing, et va suivre la guerre,
Et d'une belle playe en l'estomac ouvert,
Meurs dessus un rempart de poudre tout couvert ;
Par si noble moyen souvent on devient riche,
Car envers les soldats un bon prince n'est chiche. »
Ainsi en me tançant mon pere me disoit,
Ou fust[5] quand le soleil hors de l'eau conduisoit
Ses coursiers, haletans de la penible trette[6],
Ou fust quand vers le soir il plongeoit sa charette ;
Fust la nuict, quand la lune avec ses noirs chevaux
Creuse et pleine reprend l'erre[7] de ses travaux.
O qu'il est mal-aisé de forcer la nature !
Tousjours quelque genie, ou l'influence dure
D'un astre nous invite à suivre maugré tous
Le destin qu'en naissant il versa dessur nous.
Pour menace ou priere, ou courtoise requeste

1. Plein de sueur (N.).
2. Saluer[a].
3. Lucrative, *pecuniosus* (N.; L.).
4. V. p. 37.
5. Soit[a].
6. Chang. de *ai* en *è* (Roquef.; Trère; R. de la R.; Tret, trete).
7. Le cours (N.; L.). *Errer* signifiait voyager (Chev., I, 149).

Que mon pere me fist, il ne sceut de ma teste
Oster la poësie ; et plus il me tansoit,
Plus à faire des vers la fureur me poussoit.
Je n'avois pas douze ans qu'au profond des vallées,
Dans les hautes forests des hommes reculées,
Dans les antres secrets de frayeur tout couvers,
Sans avoir soin de rien je composois des vers;
Echo me respondoit et les simples Dryades,
Faunes, Satyres, Pans, Napées, Oréades,
Egipans qui portoient des cornes sur le front,
Et qui ballant[1] sautoient comme les chevres font,
Et le gentil troupeau des fantastiques fées
Autour de moy dansoient à cottes agrafées.
Je fu premierement curieux du latin ;
Mais cognoissant, hélas ! que mon cruel destin
Ne m'avoit dextrement pour le latin fait naistre,
Je me fey tout françois, aimant certes mieux estre
En ma langue ou second, ou le tiers[2], ou premier,
Que d'estre sans honneur à Rome le dernier.
Donc suivant ma nature aux Muses inclinée,
Sans contraindre ou forcer ma propre destinée,
J'enrichy nostre France et pris en gré d'avoir,
En servant mon païs, plus d'honneur que d'avoir... [5

A ODET DE COLLIGNY

. . . . . [15
O bien-heureux celuy qui peut user son âge
En repos, labourant son petit heritage[3] !
Qui loin de ses enfans charitable ne part,
Qu'une mesme maison a veu jeune et vieillart ;
Et qui par les moissons au printemps retournées,

1. Dansant*. Gr., I, p. 113).
2. Le troisième (N.; L.; Burg.
3. Horace, *Épodès*, II.

Et non pas par les rois, va contant les années ;
Qui se soustient les bras d'un baston appuyez,
Parmy les champs où jeune alloit à quatre piez ;
Qui voit les grand's forests qu'il plantoit en jeunesse
D'un mesme âge que luy parvenir à vieillesse ;
Et qui, loin de la ville et d'horologe [1], a mis
Un cadran naturel à l'essueil [2] de son huis !
Luy tout devocieux envers les dieux appreste
Tousjours un chappelet [3] pour mettre sur leur teste,
Fait honneur à Cerès, à Palès et à Pan,
A Bacchus, au soleil, qui nous rameine l'an,
Aux Lares de son toict, aux faunes et aux fées ;
Il dort au bruit de l'eau qui court parmy les prées,
Aimant mieux les ouïr qu'un bruit de tabourin,
Ou le mugissement d'un orage marin.
Heureux doncques, heureux qui de son champ ne bouge,
Qui ne voit le senat vestu de robe rouge,
Ny le palais criard, les princes, ny le roy,
Ny sa trompeuse cour qui ne tient point de foy... [20]
Or aille qui voudra mendier à grand'peine
D'un prince ou d'un grand roy la faveur incertaine ;
Quant à moy j'aime mieux ne manger que du pain
Et boire d'un ruisseau puisé dedans la main,
Sauter ou m'endormir sur la belle verdure,
Ou composer des vers près d'une eau qui murmure,
Voir les Muses baller dans un antre de nuit,
Ouïr au soir bien tard pesle-mesle le bruit
Des bœufs et des aigneaux qui reviennent de paistre ;
Et bref j'ayme trop [4] mieux ceste vie champestre,
Semer, enter, planter, franc d'usure et d'esmoy,
Que me vendre moy-mesme au service du roy... [18]

1. Horloge (Horiloge dans Palsg., 206, Oreloge dans Lab. Gl.).
2. Seuil (Rabelais).
3. Couronne*.
4. Beaucoup*.

PROMESSE

C'estoit au poinct du jour que les songes certains
Ne deçoivent l'esprit ny les yeux des humains :
Mais comme du haut ciel prophetes veritables
Viennent maintenant vrais, maintenant vraisemblables,
Et sans tromper nos sens par une vanité,
Dessous un voile obscur monstrent la verité.
Ainsi que je dormois donnant repos à l'ame,
En songe m'apparut l'image d'une dame,
Qui monstroit à son port n'estre point de bas lieu,
Ains sembloit, à la voir, sœur ou femme d'un dieu.
Ses cheveux estoient beaux, et les traits de sa face
Monstroient diversement je ne sçay quelle grace
Qui dontoit les plus fiers, et d'un tour de ses yeux
Eust appaisé la mer et serené les cieux.
Elle portoit au front une majesté sainte ;
Sa bouche en souriant de roses estoit peinte ;
Elle estoit venerable, et quand elle parloit
Un parler emmiellé de sa levre couloit;
Elle avoit le sein beau, la taille droitte et belle;
Et soit qu'elle marchast, soit qu'on approchast d'elle,
Soit riant, soit parlant, soit en mouvant le pas,
Devisant, discourant, elle avoit des appas,
Des rets, des hameçons, et de la glus pour prendre
Les credules esprits qui la vouloient attendre ;
Car on ne peut fuïr, si tost qu'on l'apperçoit,
Que de son doux attrait prisonnier on ne soit,
Tant elle a de moyens, d'engins et de manieres
Pour captiver à soy les ames prisonnieres.
Sa robe estoit dorée, à boutons par devant ;
Elle avoit en ses mains des ballons pleins de vent,
Des sacs pleins de fumée, et des bouteilles pleines
D'honneurs et de faveurs et de parolles vaines ;
Si quelque homme advisé les cassoit de la main,

En lieu d'un ferme corps n'en sortoit que du vain;
Telle enflure se voit ès torrens des vallées,
Quand le dos escumeux des ondes ampoullées [1]
S'enfle dessous la pluye en bouteilles [2], qui font
Une monstre d'un rien, puis en rien se deffont.
Autour de ceste nymphe erroit une grand' bande
Qui d'un bruit importun mille choses demande,
Seigneurs, soldats, marchans, courtisans, mariniers;
Les uns vont les premiers, les autres les derniers,
Selon le bon visage et selon la caresse
Que leur fait en riant ceste brave déesse;
Elle allaicte un chacun d'esperance, et pourtant
Sans estre contenté chacun s'en va contant.
Elle donne à ceux-cy tantost une accolade,
Tantost un clin de teste et tantost une œillade;
Aux autres elle donne et faveurs et honneurs,
Et de petits valets en fait de grands seigneurs.
A son costé pendoit une grande escarcelle,
Large, profonde, creuse, où ceste damoiselle
Mettoit cent mille biens, et en monstroit le front
Tout riche par dehors, comme les marchans font;
En estaloit la monstre, à fin qu'on eust envie,
Voyant l'ombre du bien, de lui sacrer [3] la vie.
Dedans ceste escarcelle estoient les eveschez,
Abbayes [4], prieurez, marquisats et duchez,
Comtez, gouvernemens, pensions, et sans ordre
Pendoient au fond du sac Sainct Michel et son ordre,
Credits, faveurs, honneurs, estats petits et hauts,
Connestables et pairs, mareschaux, admiraux,
Chanceliers, presidens, et autre maint office
Qu'elle promet à fin qu'on luy face service.
Tous les peuples estoient envieux et ardans
D'empoigner l'escarcelle et de fouiller dedans;
Admiroient son enflure, et avoient l'ame esmue
D'extreme ambition si tost qu'ils l'avoient veue;

1. Énflées (L.).
2. Bulles d'air (N.; L.).
3. Consacrer*.
4. V. p. 330.

Ils ne pensoient qu'en elle, et, sans plus, leurs desseins
Estoient de la surprendre et d'y mettre les mains ;
Et pource ils accouroient autour de l'escarcelle,
Comme guespes autour d'une grappe nouvelle.
Quand quelqu'un murmuroit, la dame l'appaisoit ;
Car de sa gibeciere un leurre elle faisoit,
Qu'elle monstroit au peuple, et comme trop legere,
Aux uns estoit marastre, aux autres estoit mere.
L'un devenoit content sans s'estre tourmenté;
L'autre attendoit vingt ans sans estre contenté,
L'autre dix, l'autre cinq, puis au lieu d'une abbaye [1]
Ou d'une autre faveur lui donnoit une baye [2],
Ou bien un *attendez* ou bien *il m'en souvient* ;
Mais oncques en effect ce souvenir ne vient.
Le peuple, ce-pendant, souffloit à grosse haleine,
Qui, suant et pressant et courant, mettoit peine
De courtizer la nymphe, et d'un cœur indonté,
Sans craindre le travail, luy pendoit au costé.
En pompe devant elle alloit dame Fortune,
Qui, sourde, aveugle, sotte, et sans raison aucune
Par le milieu du peuple à l'aventure alloit
Abaissant et haussant tous ceux qu'elle vouloit,
Et folle, et variable, et pleine de malice,
Mesprisoit la vertu et cherissoit le vice.
Au bruit de telle gent [3], qui murmuroit plus haut
Qu'un grand torrent d'hyver, je m'éveille en sursaut,
Et voyant près mon lict une dame si belle,
Je m'enquiers de son nom et devise avec elle :
« Déesse, approche-toy, conte-moy ta vertu,
D'où es-tu? d'où viens-tu? et où te loges-tu?
A voir tant seulement ta fiere contenance,
D'un pauvre laboureur tu n'as pris ta naissance;
Tes mains, ton front, ta face, et tes yeux ne sont pas

1. Pron. ab-bay-e. Rime contre l'usage ; dès longtemps avant Ronsard abbaye rimait avec les noms en *ie* (Bart. Chr., p. 506 ; Acc. Rim.). Cf. p. 319.

2. Mensonge (L.; Th. fr. Gl.). Sur cette expression, voy. L.) *Hist. de la lang. fr.* II, 31.

3. Populace, sing. de gens (Chev., III, 87).

Semblables aux mortels qui naissent icy-bas. »
Ainsi je luy demande, et ainsi la déesse
Me respond à son tour : « Ronsard, je suis Promesse,
Dont le pouvoir hautain, superbe et spacieux
Commande sur la mer, en la terre et aux cieux;
La troupe que tu vois me suit à la parole;
Et, pour un petit mot qui de ma bouche vole,
Je suis crainte et servie, et si puis esbranler
Le cœur des plus constans, m'ayans ouy parler;
J'habite ces palais et ces maisons royalles,
Je loge en ces chasteaux et en ces grandes salles
Qui ont les soliveaux argentez et dorez,
Superbes en piliers de marbre élabourez;
Les roys, les empereurs, les seigneurs et les princes
Ne peuvent rien sans moy; je garde leurs provinces,
Je flate leurs sujets, et, puissante, je fais
La guerre quand je veux, les treves et la paix;
Je destruy les citez, je perds les républiques,
Je corromps la justice et les loix politiques,
Je fay ce que je veux, tout tremble dessous moy,
Et ma seule parolle est plus forte qu'un roy... [48]
« La parolle, Ronsard, est la seule magie :
L'ame par la parolle est conduite et regie;
Elle émeut le courage, émeut les passions,
Emeut les volontez et les affections;
Par elle l'amoureux peut flechir sa maistresse,
Par elle l'usurier adoucit sa rudesse,
Prestant sans interest, et le courroux des dieux
S'appaise par l'effort d'un parler gracieux;
Je m'en aide souvent comme d'un artifice
Qui contraint toute France à me faire service.
Et c'est le seul moyen qui mon nom fait vainqueur,
Car tousjours la parolle est maistresse du cœur. »... [100]

LES SONNETS DIVERS[1]

AU ROY HENRI II

Roy, qui les autres roys surmontez de courage,
Ne vous excusez plus desormais sur la guerre,
Que vostre ayeul Francus ne vienne en vostre terre,
Qui durant vos combats differoit son voyage.
Après la guerre il faut qu'on remette en usage
Les Muses et Phœbus, et que leur bande asserre[2]
Des chappeaux[3] de laurier, de myrte et de lierre
Pour ceux qui vous feront present d'un bel ouvrage.
En guerre il faut parler d'armes et de harnois;
En temps de paix, d'esbats, de joustes, de tournois[4],
De nopces, de festin, d'amour et de la dance,
Et de chercher quelqu'un pour celebrer vos faits ;
Car il voudroit autant ne les avoir point faits,
Si la posterité n'en avoit cognoissance.

1. Les Sonnets divers comprennent 62 pièces dans les édit. posth. M. P. Bl. leur a ajouté un certain nombre de sonnets repris dans les anciennes édit. ou retrouvés en tête de quelques ouvrages, ce qui, dans son édit., en porte le nombre à 102.

2. Affirme, assigne (Roquef.; Jonain. Gl.).

3. Couronnes (N.; L.).

4. Sur ces rimes, p. 60.

AU ROY CHARLES IX

Après l'ardeur de la guerre cruelle
Je voy fleurir le beau siecle doré,
Où vous serez des vostres adoré,
Pour la vertu qui vous est naturelle.
Ceste vertu, comme une fleur nouvelle,
Se monstre en vous de tous biens honoré ;
Car on ne voit un prince decoré
D'un corps si beau que l'ame n'en soit belle.
Doncques, mon roy, si vous estes bien né,
Si Dieu vous a un tel sceptre donné,
Si Mars sous vous a perdu sa colere,
N'en soyez fier, mais gracieux et doux ;
Car ces deux biens ne viennent pas de vous :
L'un vient de Dieu, l'autre de vostre mere.

AU ROY CHARLES IX

L'AUTHEUR LE RECEVANT EN SA MAISON DE LA POISSONNIÈRE

Le grand Hercule avant qu'aller aux cieux
Daigna loger chez un pasteur ; vous, sire,
Que pour son roy tout le monde desire,
Daignez, grand prince, entrer en si bas lieu.
Pour mieux vous voir les bois ont pris des yeux,
Loir en ses flots vos majestés admire,
Et moy j'appren à ces maisons à dire
Que la vertu vous met entre les dieux.
Je ne voirray [1] fleur, ny herbe, ny rive,

1. Verrai*.

En qui le nom de Charles je n'escrive,
Le tirant hors des tenebres confuses,
Qui des grands roys esteignent la clarté,
Pour tesmoigner à la posterité
Qu'un si grand prince a faît honneur aux Muses.

A LUY-MESME

LUY PRESENTANT DES POMPONS[1] DE SON JARDIN.

Bien que Bacchus soit le prince des vins,
Et que Cerès à nos moissons commande,
L'un toutesfois, et l'autre ne demande
Qu'un peu d'espics et qu'un peu de raisins.
Neptune, roy des orages marins,
Veut qu'un tableau pour present on lui rende,
Et Jupiter ne cherche pour offrande
Que l'humble cœur des devots pelerins.
Vous qui semblez de façons et de gestes
Aux immortels, imitant les celestes[2],
Prenez de moy le moindre de tous fruits.
Le vous offrant, je ne crains que personne
Blasme mon don; car, sire, je vous donne
Non pas beaucoup mais tout ce que je puis..

AU ROY HENRI III

ALORS DUC D'ANJOU.

Prince bien né, la seconde esperance
De nostre siecle et des peuples contens,

1. Melons*. 2. Dieux*.

Qui fleurissez avant vostre printemps,
Donnant du fruict au sortir de l'enfance ;
  Vous n'estes pas en ces palais de France
Chez les seigneurs richement habitans,
Qui de plaisans et divers passe-temps
Vous ont monstré toute magnificence.
  Voicy le lieu des peuples separé,
Mal-accoustré, mal-basty, mal-paré ;
Et toutefois les Muses y demeurent,
  Et Apollon de laurier revestu,
Qui vont gardant que les princes ne meurent
Qui comme vous ont aimé la vertu.

A LUY-MESME

  Un plus jeune escrivain, que l'amour favorise,
Chantera la beauté, la grace et les attraits,
Les arcs, les feux, les nœuds, les liens et les traits,
Les larmes, les souspirs, l'embusche et la surprise,
  La foy cent fois rompue et cent fois repromise,
Dons, messages, escrits, prieres et souhaits,
Guerres, haines, discords, treves, noises et paix
De celle dont les yeux tiennent vostre franchise [1].
  Au jeune âge convient chanter telles chansons;
A moy d'enfler la trompe et de plus graves sons
Réveiller par les champs les françoises armées,
  Et sonner les vertus de ces braves guerriers
Qui, loin dedans l'Asie aux terres Idumées,
Du sang royal de France ont planté les lauriers.

1. Liberté.

A FRANÇOIS DE FRANCE

FILS ET FRERE DE ROY, ENTRANT EN LA MAISON DE L'AUTHEUR.

Bien que ceste maison ne vante son porphyre,
Son marbre, ny son jaspe en œuvre elabouré;
Que son plancher ne soit lambrissé ny doré,
Ny pourtraict [1] de tableaux que le vulgaire admire;
Toutesfois Amphion l'a bien daigné construire,
Où le son de la lyre est encor demeuré,
Où Phœbus comme en Delphe y est seul honoré,
Où la plus belle Muse a choisi son empire.
Apprenez, mon grand prince, à mépriser les biens;
La richesse d'un prince est l'amitié des siens;
Le reste des grandeurs nous abuse et nous trompe.
La bonté, la vertu, la justice et les lois
Aiment mieux habiter les antres et les bois,
Que l'orgueil des palais qui n'ont rien que la pompe.

A JULES GASSOT

SECRETAIRE DU ROY.

Je suis semblable à la jeune pucelle
Qui va cherchant par les jardins fleuris
Au poinct du jour les roses et les liz
Pour se parer, quand l'an se renouvelle;
Mais ne voyant nulle rose nouvelle,
Ny d'autres fleurs les jardins embellis,

1. Décoré, peint (ex. de ce sens dans Lac., I).

Prend du lierre et de ses doigts polis
Fait un bouquet pour se faire plus belle.
Ainsi, Gassot, n'ayant roses ny fleurs
En mon verger, dignes de tes valeurs,
Œillets, soucis, lavandes ny pensées ;
Ce petit don je presente à tes yeux,
Et tel present vaudra peut-estre mieux
Qu'un grand touffeau [1] de fleurs mal-agencées.

A JEAN D'AURAT

Je n'aime point ces vers qui rampent sur la terre,
Ny ces vers ampoullez, dont le rude tonnerre
S'envole outre les airs ; les uns font mal au cœur
Des liseurs dégoustez, les autres leur font peur :
Ny trop haut, ny trop bas, c'est le souverain style ;
Tel fut celuy d'Homere et celuy de Virgile.

A ESTIENNE JODELLE

Tu ne devois, Jodelle, en autre ville naistre
Qu'en celle de Paris, et ne devois avoir
Autre fleuve que Seine, ou des dieux recevoir
Autre esprit que le tien, à toute chose adestre [2].
Ce qui est grand se fait par le grand recognoistre ;
Paris se fait plus grand par son Jodelle voir,
Et Seine, en s'eslevant au bruit de ton sçavoir,
Des fleuves ose bien le plus grand apparoistre.

1. Touffe. Toffel dans Ducange. 2. Adroit.

A ton esprit si grand ne falloit un village,
Ny le bord incognu de quelque bas rivage,
Mais grand' ville et grand fleuve aggrandis de ton heur [1].
Un seul bien seulement te defaut [2], mon Jodelle :
C'est que nostre grand prince, ignorant ta grandeur,
Ne se monstre assez grand à ta Muse nouvelle.

A AMADIS JAMIN

Trois temps. Jamin, icy bas ont naissance,
Le temps passé, le present, le futur.
Quant au futur, il nous est trop obscur ;
Car il n'est pas en nostre cognoissance.
Quant au passé, il fuit sans esperance
De retourner pour faire un lendemain,
Et ne revient jamais en nostre main.
Le seul present est en nostre puissance.
Doncques, Jamain, jouissons du present,
Incontinent il deviendroit absent.
Boivons [3] ensemble, emplisson ce grand verre ;
Pendant que l'heure en donne le loisir,
Avec le vin, l'amour et le plaisir
Charmon le temps, les soucis et la guerre.

A LA RIVIERE DU LOIR

Respon-moy, meschant Loir (me rends-tu ce loyer [4]
Pour avoir tant chanté ta gloire et ta louange ?)

1. Gloire (N.).
2. Manque".
3. V. p. 147.
4. Cette récompense".

As-tu osé, barbare, au milieu de ta fange
Renversant mon bateau, sous tes flots m'envoyer ?
  Si ma plume eust daigné seulement employer
Six vers à celebrer quelque autre fleuve estrange [1]
Quiconque soit celuy [2], fust-ce le Nil, ou Gange,
Le Danube ou le Rhin, ne m'eust voulu noyer.
  D'autant que je t'aimoy [3], je me fiois en toy.
Mais tu m'as bien monstré que l'eau n'a point de foy.
N'es-tu pas bien meschant ? Pour rendre plus famé
  Ton cours à tout jamais du los qui de moy part,
Tu m'as voulu noyer, afin d'estre nommé,
En lieu du Loir, le fleuve où se noya Ronsard.

1. Étranger*.
2. Pour *celuy-là* qui était la forme régulière. *Celuy* ne s'employait qu'avec les part. *cy*, *là*, ou devant une épithète (N. Gr., p. 9), là où nous employons *ce*, *cette*.
3. Forme régulière de l'imparf.

LES GAIETÉS

ET LES ÉPIGRAMMES[1]

L'ALOUETTE

Hé ! Dieu ! que je porte d'envie
Aux plaisirs de ta douce vie,
Alouëtte, qui de l'amour
Caquette dès le poinct du jour,
Lorsque des aisles tu secoues
La rosée quand tu te joues !
Devant que[2] Phœbus soit levé
Tu enleves ton corps lavé
Pour l'essuyer près de la nue,
Tremoussant d'une aile menue ;
En te sourdant[3] à petits bons,
Tu dis en l'air de si doux sons
Composez de ta tirelire[4],

1. Ce recueil parut isolément en 1553, et fut joint aux Œuvres en 1587. Dans aucune édit. il n'est et ne peut être complet (Voy. l'Avertissement, tome VI, p. 337 de l'édit. P. Bl.). Il comprend 61 pièces diverses (Gaietés, dithyrambes, odelettes, épigrammes, trad. du grec ou du latin).

2. Avant que".

3. Jaillissant en parlant de l'eau (N.; L.), s'élevant en parlant des oiseaux (N.), et au fig. (N.; L.; Roquef.; J. Gl.).

4. Mot imitatif.

Qu'il n'est amant qui ne desire,
T'oyant [1] chanter au renouveau,
Comme toy devenir oyseau.
  Puis quand tu t'es bien eslancée,
Tu tombes, comme une fusée
Qu'une jeune pucelle au soir
De sa quenouille laisse choir,
Quand au fouyer [2] elle sommeille,
Penchant à front baissé l'oreille ;
Ou bien quand en filant le jour
Voit celuy qui luy fait l'amour
Venir près d'elle à l'impourveue [3],
De honte elle abbaisse la veue,
Et son tors [4] fuseau delié [5]
Loin de sa main roule à son pié.
Ainsi tu fonds, mon alouëtte,
Ma doucelette mignonnette,
Alouëtte que j'aime mieux
Que tous oiseaux qui sont aux cieux.
  Tu vis sans offenser personne ;
Ton bec innocent ne moissonne
Le froment, comme ces oiseaux
Qui font aux hommes mille maux,
Soit que le bled rongent en herbe,
Ou soit qu'ils l'égrainent en gerbe ;
Mais tu vis par les sillons vers
De petits fourmis [6] et de vers ;
Ou d'une mouche ou d'une achée [7]
Tu portes aux tiens la bechée [8],
Ou d'une chenille qui sort
Des feuilles quand l'hiver est mort.
  Et pource à grand tort les poëtes
Vous accusent, vous, alouëttes,

1. T'entendant.
2. Foyer*.
3. A l'improviste*.
4. Part. de tordre*.
5. Fin*.
6. Mascul. (N.; L.; rem.; R. Belleau ; la Font.; L., *H. de la lang. fr.*, I, 119).
7. Ver*.
8. Becquée*.

D'avoir vostre pere hay
Jadis jusqu'à l'avoir trahy,
Coupant de sa teste royale
La blonde perruque [1] fatale,
En laquelle un crin d'or portoit
En qui toute sa force estoit.
Mais quoy ! vous n'estes pas seulettes
A qui les mensongers poëtes
Ont fait grand tort ; dedans le bois
Le rossignol à haute vois,
Caché dessous quelque verdure,
Se plaint d'eux, et leur dit injure.
Si [2] fait bien l'arondelle aussi
Quand elle chante son cossi [3] ;
Ne laissez pas pourtant de dire
Mieux que devant la tirelire,
Et faites crever par despit
Ces menteurs de ce qu'ils ont dit.
Ne laissez pour cela de vivre
Joyeusement, et de poursuivre,
A chaque retour du printemps,
Vos accoustumez passetemps.
Ainsi jamais la main pillarde
D'une pastourelle mignarde
Parmy les sillons espiant
Vostre nouveau nid pepiant,
Quand vous chantez ne le derobe
Dedans les replis de sa robe.
Vivez, oiseaux, et vous haussez
Tousjours en l'air, et annoncez
De vostre chant et de vostre aile
Que le printemps se renouvelle.

1. Chevelure*. Bart. Chr., 249, 4).
2. Et (Burg. Gr., II, p. 392 ;
3. Mot imitatif.

Une jeune pucelette,
Pucelette grasselette,
Qu'esperdument j'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
A la moitié de ma vie
Esperdument asservie
De son grasset [1] en-bon-point ;
Mais fasché je ne suis point
D'estre serf pour l'amour d'elle,
Pour l'en-bon-point de la belle
Qu'esperdument j'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
Las ! une autre pucelette,
Pucelette maigrelette,
Qu'esperdument j'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
Esperdument a ravie
L'autre moitié de ma vie
De son maigret en-bon-point ;
Mais fasché je ne suis point
D'estre serf pour l'amour d'elle,
Pour la maigreur de la belle
Qu'esperdument j'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
Autant me plaist la grassette
Comme me plaist la maigrette,
Et l'une à son tour autant
Que l'autre me rend contant.
Je puisse mourir, grassette,
Je puisse mourir, maigrette,

1. Nombreux diminutifs dans cette pièce. Aucun ne forme néologisme. Grasset, grandet sont dans N.; maigret, maigrelet sont antérieurs (L.), ainsi que pucelette (Pougens).

Si je ne vous aime mieux
Toutes deux que mes deux yeux... [20]
  Bien est-il vray, grasselette,
Bien est-il vray, maigrelette,
Que l'appast trop doucereux
Des hameçons amoureux
Dont vous me sçavez attraire,
Est l'un à l'autre contraire.
L'une, d'un sein grasselet
Et d'un bel œil brunelet
Dans ses beautez tient ma vie
Esperdument asservie... [16]
Puis avecques tout cela
Encor d'avantage elle a
Je ne sçay quelle feintise [1],
Ne sçay quelle mignotise [2]
Qui fait que je l'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux.
  L'autre maigre pucelette
A voir n'est pas si bellette [3]... [14]
Mais en lieu de beautez telles
Elle en a d'autres plus belles :
Un chant qui ravit mon cœur,
Et qui dedans moy vainqueur
Toutes mes veines attise ;
Une douce mignotise,
Un doux languir de ses yeux,
Un doux souspir gracieux
Quand sa douce main manie
La douceur d'une harmonie.
  Nulle mieux qu'elle au danser
Ne sçait ses pas devancer
Ou retarder par mesure ;
Nulle mieux ne me conjure
Par les traits de Cupidon,

1. Air artificieux, *simulatio* (N.)*.
2. Grâce mignonne*.
3. Dim. de belle (Palsg., 303), bellotte. Pour compléter cette pièce, v. surtout les anc. éd.

Par son arc, par son brandon,
Si j'en aime une autre qu'elle ;
Et nulle mieux ne m'emmielle
La bouche, quand son baiser
Vient mes levres arroser,
Begayant d'un doux langage.
Que dirai-je d'avantage ?... [4]
C'est pourquoy je l'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux... [82]

LE FOLASTRISSIME VOYAGE D'HERCUEIL [1]

Amis, avant que l'Aurore
Recolore
D'un bigarrement les cieux,
Il fault rompre la paresse
Qui vous presse
Les paupieres sur les yeux.

Dormez donc or' [2] que la lune
La nuict brune
Traine de ses noirs chevaux ;
Dormez donc cependant qu'elle
Emmielle
Le plus amer de vos maux... [6]

Io, j'entends la brigade,
J'oy l'aubade
De nos compaings [3] enjouez,

1. Arcueil.
2. Maintenant, tandis que.
3. Compagnons (Les 2 dans N.); c'était, dans l'ancienne languè, le même mot sous deux formes, sujet et régime (L., étym.; Amp. Form., p. 70 ; chans. de Roland, dans Bart. Chr., 29, 3 et 14).

Qui pour nous esveiller sonnent
Et entonnent
Leurs chalumeaux enrouez.

J'entr'oy [1] desja la guiterre [2],
J'oy la terre
Retrepigner [3] durement
Dessous la libre cadence
De leur dance
Qui se suit follastrement... [6]

Dieu gard' [4] la sçavante trope [5] !
Calliope
Grave au ciel vostre renom,
Bellay, Baïf, et encores
Toy qui dores
La France en l'or de ton nom [6] !

Le long des ondes sacrées,
Par les prées,
Ombragez de saules verds,
A l'envi des eaux jazardes,
Trepillardes [7],
Vous chanterez mille vers... [84]

Io, io, trope chere,
Quelle chere
Ce jour ameine pour nous !
Partons doncq or' que l'Aurore
Est encore
Dans les bras de son espoux.

1. De entre-ouïr.
2. Guitare. Anc. forme Guiterne (N.; L.; pour Guiterre. N. ne s'appuie que sur Ronsard. Autre ex. de 1584, Th. fr., Gl., et VII, p. 251).
3. Rebondir. V. ci-dessous.
4. V. p. 142.
5. Troupe*.
6. Daurat.
7. Qui bondissent. *Trepiller* et *trépigner*, deux formes du même mot (Roquef.), du simple *treper* qui existe encore (J. Gl.).

Ores doncques que l'Aurore
Est encore
Dans les bras de son espoux,
Partons ains qu'elle flamboye,
Et qu'on voye
Son grand flambeau dessus nous.

S'il nous voit parmy la plaine,
A grand' peine
Les champs plaisans nous seront,
Tant l'ardente canicule
Lui rebrusle
Les rais [1] espars de son front.

Laissons au logis les femmes :
Par ces flammes
La Cyprienne evitons :
Le chaud, le vin, Cytherée
Font l'entrée
Du grand portail de Pluton... [17]

Gardons, amis, qu'on ne tombe
Dans la tombe,
Sejour aveugle et reclus,
Depuis qu'une fois la vie
Est ravie
Les sœurs ne la filent plus.

Io, comme ces saulayes
Et ces hayes
Sentent l'humide fraischeur,
Et ces herbes et ces plaines
Toutes pleines
De rousoyante [2] blancheur!

Que ces rives escumeuses
Sont fumeuses,

1. Rayons*.

2. Provenant de la rosée*.

Au premier traict de Phœbus !
Et ces fontanieres [1] prées
Diaprées
De mille tapis herbus !

Io, que je voy de roses
Ja descloses [2]
Dans l'orient flamboyant ;
A voir des nues diverses
Les traverses
Voici le jour ondoyant,

Voicy l'aube safranée [3]
Qui ja née
Couvre d'œillets et de fleurs
Le ciel qui le jour desserre [4],
Et la terre
De rosées et de pleurs... [246]

Mais laissons, troupe gaillarde,
L'eau mignarde ;
Hastons plus menu le pas.
Ceste chaleur aspre et grande
Nous commande
De ne nous arrester pas.

Sus ! conduisez d'une aubade
La brigade,
O vous, chantres honorez,
Qui tenez en ce bas estre [5]
Vostre naistre
D'Apollon aux crins dorez !... [6]

Que ces flustes qui doux chantent
Me contentent

1. Où sourdent des fontaines.
2. Déjà ouvertes.
3. Couleur de safran (L.).
4. *Relaxare* (N.).
5. En ce bas monde. L'être, c'est l'état de l'homme, c'est la vie, la condition sur la terre (F. et Bl.).

De leurs accords discordans !
Certes, la musique doulce
Seule poulse
De nos cœurs les soins mordans... [6]

C'est toy, Hercueil, qui encores
Portes ores
D'Hercule l'antique nom,
Qui consacra la memoire
De ta gloire
Aux labeurs de son renom.

Je salue tes Dryades,
Tes Nayades,
Et leurs beaux antres cogneus,
Et de tes Satyres peres
Les repaires,
Et tes Faunes front-cornus... [36]

Je veux que la tasse pleine
Se promeine
Tout autour de poing en poing,
Et veux qu'au fond d'elle on plonge
Ce qui ronge
Nos cerveaux d'un traistre soing... [12]

Io, qu'on boive et qu'on chante,
Qu'on enchante
La dent des soucis felons :
La vieillesse larronnesse
Ja nous presse
Le derriere des talons.

Io, garçon, verse encore,
Que j'honore
D'un sacrifice joyeux

Ceste belle onde verrée [1],
    Consacrée
Au plus gay de tous les dieux... [26]

Io, compaings, n'oyez-vous
De Dorat la voix sacrée
    Qui recrée
Tout le ciel d'un chant si doulx ?... [6]

Prestons doncq à ses merveilles
    Nos aureilles :
L'entusiasme limousin
Ne luy permet de rien dire
    Sur sa lyre
Qui ne soit divin, divin.

Io, io, quel doux style
    Se distile
Parmy ses nombres divers !
Nul miel tant ne me recrée
    Que m'agrée
Le doux nectar de ses vers.

Quand je l'entends, il me semble
    Que l'on m'emble [2]
Mon esprit d'un rapt soudain,
Et que loing du peuple j'erre
    Souls la terre
Avec l'ame du Thebain,

Avecques l'ame d'Horace :
    Telle grace
Se distile de son miel
Et de sa voix limousine,
    Vrayment digne
D'estre Serene du ciel.

1. Claire, *vitreus*. Cf. ferrée. 2. M'enlève*.

Ha ! Vesper, brunette estoile,
Qui d'un voile
Partout embrunis les cieux,
Las ! en ma faveur encore
Ne decore
Sa grand' voute de tes yeux... [6]

Quoy ! des astres la compaigne,
Tu dedaigne[1]
Mon prier, et sans sejour[2]
Devant l'heure tu flamboyes
Et envoyes
Souls les ondes nostre jour ?

Va, va, jalouse, chemine ;
Tu n'es digne[3],
Ny tes estoiles, d'ouyr
Une chanson si parfaicte
Qui n'est faicte
Que pour les dieux esjouir[4].

Doncques, puisque la nuit sombre,
Pleine d'ombre,
Vient les montaignes saisir,
Retournons, troupe gentille,
Dans la ville,
Demy-soûlez[5] de plaisir.

Jamais l'homme, tant qu'il meure,
Ne demeure
Fortuné parfaictement ;
Tousjours avec la lyesse
La tristesse
Se mesle secrettement.

1. Suppr. de l's à la 2e pers. Cf. p. 205.
2. Sans repos*.
3. Dans quelques mots, tels que *digne, signe*, la prononciation mouillée du *gn* n'était pas générale. Un certain nombre de mots en *igne*, pouvaient rimer avec ceux en *ine*, mais il était préférable d'ôter le *g* (Acc. Rim.).
4. Réjouir*.
5. Demi-rassasiés*.

LES DISCOURS[1]

DISCOURS DES MISERES DE CE TEMPS[2]

A CATHERINE DE MEDICIS

. . . . . [24]

Vous, royne, dont l'esprit prend plaisir quelquefois
De lire et d'escouter l'histoire des François,
Vous sçavez (en voyant tant de faits memorables)
Que les siecles passez ne furent pas semblables.
Un tel roy fut cruel, l'autre ne le fut pas;
L'ambition d'un tel causa mille debats;
Un tel fut ignorant, l'autre prudent et sage;
L'autre n'eut point de cœur, l'autre trop de courage.
Tels que furent les roys, tels furent leurs sujets;
Car les roys sont tousjours des peuples les objects.
Il faut donc dès jeunesse instruire bien un prince,
A fin qu'avec prudence il tienne sa province.
Il faut premierement qu'il ait devant les yeux
La crainte d'un seul Dieu, qu'il soit devotieux
Envers la sainte Eglise, et que point il ne change
La foy de ses ayeux pour en prendre une estrange[3];
Ainsi que nous voyons instruire nostre roy,

1. Ces discours, au nombre de 11, parurent séparément pour la plupart.

2. Ce discours fut publié pour la première fois en 1563.

3. Étrangère*.

Qui par vostre vertu n'a point changé de loy.
  Las ! Madame, en ce temps que le cruel orage
Menace les François d'un si piteux naufrage,
Que la gresle et la pluye et la fureur des cieux
Ont irrité la mer de vents seditieux,
Et que l'astre jumeau ne daigne plus reluire,
Prenez le gouvernail de ce pauvre navire,
Et, maugré la tempeste et le cruel effort
De la mer et des vents, conduisez-le à bon port.
  La France à joinctes mains vous en prie et reprie,
Las ! qui sera bien tost et proye et moquerie
Des princes estrangers, s'il ne vous plaist en bref
Par vostre authorité appaiser son meschef [1].
  Ha ! que diront là-bas, sous les tombes poudreuses,
De tant de vaillants roys les ames genereuses ?
Que dira Pharamond, Clodion et Clovis ?
Nos Pepins, nos Martels, nos Charles, nos Loys,
Qui de leur propre sang versé parmy la guerre
Ont acquis à nos roys une si belle terre ?
  Que diront tant de ducs et tant d'hommes guerriers
Qui sont morts d'une playe au combat les premiers,
Et pour France ont souffert tant de labeurs extremes,
La voyant aujourd'huy destruire par nous-mesmes ?
  Ils se repentiront d'avoir tant travaillé,
Querellé, combattu, guerroyé, bataillé,
Pour un peuple mutin divisé de courage,
Qui perd en se jouant un si bel heritage,
Heritage opulent, que toy, peuple qui bois
Dans l'angloise Tamise, et toy, More qui vois
Tomber le chariot du soleil sur ta teste,
Et toy, race gothique aux armes tousjours preste,
Qui sens la froide bise en tes cheveux venter,
Par armes n'avez sceu ny froisser ny donter.
  Car tout ainsi qu'on voit une dure coignée
Moins reboucher [2] son fer, plus est embesongnée
A couper, à trancher, et à fendre du bois,

1. Malheur[e]. 2. Émousser[e].

Ainsi par le travail s'endurcit le François ;
Lequel n'ayant trouvé qui par armes le donte,
De son propre couteau soi-mesme se surmonte.
Ainsi le fier Ajax fut de soy le vainqueur,
De son propre poignard se transperçant le cœur.
Ainsi Rome jadis des choses la merveille,
(Qui depuis le rivage où le soleil s'éveille
Jusques à l'autre bord son empire estendit)
Tournant le fer contre elle à la fin se perdit... [28]
O toy, historien, qui d'encre non menteuse
Escris de nostre temps l'histoire monstrueuse,
Raconte à nos enfans tout ce malheur fatal,
Afin qu'en te lisant ils pleurent nostre mal,
Et qu'ils prennent exemple aux pechez de leurs peres,
De peur de ne tomber en pareilles miseres.
De quel front, de quel œil, ô siecles inconstans,
Pourront-ils regarder l'histoire de ce temps ?
En lisant que l'honneur et le sceptre de France,
Qui depuis si long âge avoit pris accroissance,
Par une opinion nourrice des combats
Comme une grande roche est bronché [1] contre-bas [2] !
On dit que Jupiter, fasché contre la race
Des hommes, qui vouloient par curieuse audace
Envoyer leurs raisons jusqu'au ciel, pour sçavoir
Les hauts secrets divins que l'homme ne doit voir,
Un jour, estant gaillard, choisit pour son amie
Dame Presomption, la voyant endormie
Au pied du mont Olympe ; et, la baisant, soudain
Conceut l'Opinion, peste du genre humain ;
Cuider [3] en fut nourrice, et fut mise à l'escolle
D'Orgueil, de Fantaisie et de Jeunesse folle... [22]
Ce monstre arme le fils contre son propre pere
Et le frere (ô malheur !) arme contre son frere,
La sœur contre la sœur, et les cousins germains
Au sang de leurs cousins veulent tremper leurs mains :

1. Précipité*.
2. Vers le bas*.
3. Inf. pris. subst., l'outrecuidance ; v. p. 61.

L'oncle hait son nepveu, le serviteur son maistre;
La femme ne veut plus son mary recognoistre ;
Les enfans sans raison disputent de la foy
Et tout à l'abandon va sans ordre et sans loy.
L'artisan par ce monstre a laissé sa boutique,
Le pasteur ses brebis, l'advocat sa practique,
Sa nef le marinier, son trafiq[1] le marchant,
Et par luy le preud'homme[2] est devenu meschant.
L'escolier se desbauche, et de sa faulx tortue
Le laboureur façonne une dague pointue[3],
Une pique guerriere il fait de son rateau,
Et l'acier de son coutre il change en un couteau.
Morte est l'authorité; chacun vit à sa guise;
Au vice desreglé la licence est permise;
Le desir, l'avarice et l'erreur[4] insensé
Ont c'en dessus dessous[5] le monde renversé.
On a fait des lieux saints une horrible voirie,
Un assassinement et une pillerie,
Si bien que Dieu n'est seur en sa propre maison;
Au ciel est revolée et Justice et Raison,
Et en leur place, helas! regne le brigandage,
La haine, la rancueur[6], le sang et le carnage.
Tout va de pis en pis; le sujet a brisé
Le serment qu'il devoit à son roy mesprisé;
Mars, enflé de faux zèle et de fausse apparence,
Ainsi qu'une furie agite nostre France,
Qui, farouche à son prince, opiniastre suit
L'erreur d'un estranger qui folle la conduit.
Tel voit-on le poulain, dont la bouche trop forte
Par bois et par rochers son escuyer emporte,
Et maugré l'esperon, la houssine et la main,
Se gourme[7] de sa bride et n'obéit au frein ;

1. Trafique par syncope; licence autorisée (Acc. Rim., Ronsard, *Abrégé de l'art poétique*.
2. V. p. 209.
3. Virgile, *Géorg.*, I. 508.
4. Masc. au XVIe s. (L.).
5. Orth. logique et conforme à l'étym. (L., hist. étym.; Palsg., 764 ; Chev., II, 182).
6. Rancune*.
7. Se fait une gourmette de sa bride, la saisit et en paralyse les effets. Ici, au fig. sans doute, se moque de sa bride.

Ainsi la France court, en armes divisée,
Depuis que la raison n'est plus authorisée... [16]
O Dieu ! qui de là haut nous envoyas ton fils,
Et la paix eternelle avecque nous tu fis,
Donne, je te suppli', que ceste royne mere
Puisse de ces deux camps appaiser la colere... [8]
Ou bien (ô Seigneur Dieu !) si les cruels destins
Nous veulent saccager par la main des mutins,
Donne que hors des poings eschappe l'alumelle [1]
De ceux qui soustiendront la mauvaise querelle ;... [4]
Donne que la poussiere entre dedans leurs yeux.
D'un esclat de tonnerre arme ta main aux cieux,
Et pour punition eslance sur leur teste,
Et non sur les rochers, les traicts de la tempeste !

CONTINUATION

DU DISCOURS DES MISERES DE CE TEMPS [2]

A LA MESME ROYNE

Madame, je serois ou du plomb ou du bois,
Si moy que la nature a fait naistre François,
Aux races à venir je ne contois la peine
Et l'extreme malheur dont nostre France est pleine.
Je veux, maugré les ans, au monde publier
D'une plume de fer sur un papier d'acier,
Que ses propres enfans l'ont prise et devestue,
Et jusques à la mort vilainement batue.
Elle semble [3] au marchand, hélas ! qui par malheur
En faisant son chemin rencontre le volleur
Qui contre l'estomach luy tend la main armée

1. La lame de l'épée (N.; L.; Lab. Gl.; Chev., II, 127).
2. Publié en 1564.
3. Ressemble*.

D'avarice cruelle et de sang affamée... [10]
  Mais ces nouveaux tyrans qui la France ont pillée,
Vollée, assassinée, à force despouillée,
Et de cent mille coups le corps luy ont batu
(Comme si brigandage estoit une vertu)
Vivent sans chastiment, et à les ouïr dire
C'est Dieu qui les conduit, et ne s'en font que rire.
  Ils ont le cœur si fol, si superbe et si fier,
Qu'ils osent au combat leur maistre desfier;
Ils se disent de Dieu les mignons, et au reste
Qu'ils sont les heritiers du royaume celeste.
Les pauvres insensés! qui ne cognoissent pas
Que Dieu pere commun des hommes d'icy bas
Veut sauver un chacun, et que la grand' closture
Du grand paradis s'ouvre à toute créature
Qui croit en Jesus-Christ. Certes beaucoup de lieux
Et de sieges seroient sans ames dans les cieux,
Et paradis seroit une plaine deserte,
Si pour eux seulement la porte estoit ouverte.
  Or eux se vantant seuls les vrais enfans de Dieu,
En la dextre ont le glaive et en l'autre le feu,
Et, comme furieux qui frappent et enragent,
Vollent les temples saincts, et les villes saccagent.
  Et quoy? brusler maisons, piller et brigander,
Tuer, assassiner, par force commander,
N'obéir plus aux rois, amasser des armées,
Appelez-vous cela Eglises reformées?
  Jesus, que seulement vous confessez icy
De bouche et non de cœur, ne faisoit pas ainsi;
Et sainct Paul en preschant n'avoit pour toutes armes
Sinon l'humilité, les jeusnes et les larmes;
Et les peres martyrs, aux plus dures saisons
Des tyrans, ne s'armoient sinon que d'oraisons,
Bien qu'un ange du ciel, à leur moindre priere,
En soufflant eust rué les tyrans en arriere.
  Mais par force on ne peut paradis violer;
Jesus nous a monstré le chemin d'y aller.
Armez de patience il faut suivre sa voye;

Celuy qui ne la suit se damne et se fourvoye... [34]
De Beze, je te prie, escoute ma parolle,
Que tu estimeras d'une personne folle ;
S'il te plaist toutesfois de juger sainement,
Après m'avoir ouy tu diras autrement.
La terre qu'aujourd'huy tu remplis toute d'armes,
Y faisant fourmiller grand nombre de gendarmes... [6].
De Beze, ce n'est pas une terre gothique,
Ny une region Tartare ny Scythique ;
C'est celle où tu nasquis, qui douce te receut,
Alors qu'à Vezelay ta mere te conceut ;
Celle qui t'a nourry et qui t'a fait apprendre
La science et les arts dès ta jeunesse tendre,
Pour luy faire service et pour en bien user,
Et non, comme tu fais, à fin d'en abuser.
Si tu es envers elle enfant de bon courage,
Ores que tu le peux, rends-luy son nourrissage [1],
Retire tes soldarts [2], et au lac Genevois
(Comme chose execrable) enfonce leur harnois.
Ne presche plus en France une Evangile [3] armée,
Un Christ empistolé [4] tout noirci de fumée,
Portant un morion en teste, et dans sa main
Un large coutelas rouge de sang humain... [36]
. . . . . Appellez-vous athée
Celuy qui dès enfance onc du cœur n'a ostée
La foy de ses ayeuls ? qui ne trouble les lois
De son pays natal, les peuples ny les rois ?
Appellez-vous athée un homme qui mesprise
Vos songes contre-faits, les monstres de l'Eglise ?
Qui croit en un seul Dieu, qui croit au Sainct Esprit,
Qui croit de tout son cœur au sauveur Jesus-Christ ?
Appellez-vous athée un homme qui deteste
Et vous et vos erreurs comme infernale peste ?... [28]
Ah ! que vous estes loing de nos premiers docteurs,
Qui sans craindre la mort ny les persecuteurs,
De leur bon gré s'offroient aux plus cruels supplices,

1. Ses soins, etc. (L.).
2. Soldats*.
3. Longtemps fém. (L.).
4. Armé de pistolets.

Sans envoyer pour eux je ne sçay quels novices !
  Que vit tant à Geneve un Calvin desja vieux,
Qu'il ne se fait en France un martyr glorieux
Souffrant pour sa parolle? O ames peu hardies !
Vous ressemblez à ceux qui font les tragedies,
Lesquels sans les jouer demeurent tous craintifs,
Et en donnent la charge aux nouveaux apprentifs [1],
Pour n'estre poinct mocquez ni sifflez, si l'issue
De la fable n'est pas du peuple bien receue... [32]
  Les apostres jadis preschoient tous d'un accord ;
Entre vous aujourd'huy ne regne que discord ;
Les uns sont Zvingliens, les autres Lutheristes,
Les autres Puritains, Quintins, Anabaptistes,
Les autres de Calvin vont adorant les pas,
L'un est predestiné et l'autre ne l'est pas,
Et l'autre enrage après l'erreur Muncerienne,
Et bien tost s'ouvrira l'escole Bezienne.
Si bien que ce Luther lequel estoit premier,
Chassé par les nouveaux est presque le dernier ;
Et sa secte qui fut de tant d'hommes garnie
Est la moindre des neuf qui sont en Germanie.
  Vous devriez pour le moins, avant que nous troubler,
Estre ensemble d'accord sans vous desassembler ;
Car Christ n'est pas un dieu de noise ny discorde :
Christ n'est que charité, qu'amour et que concorde,
Et monstrez clairement par la division
Que Dieu n'est point autheur de vostre opinion.
  Mais monstrez-moy quelqu'un qui ait changé de vie
Après avoir suivy vostre belle folie !
J'en voy qui ont changé de couleur et de teint,
Hideux en barbe longue et en visage feint,
Qui sont plus que devant tristes, mornes et palles,
Comme Oreste agité de fureurs infernales.
  Mais je n'en ay point veu qui soient d'audacieux
Plus humbles devenus, plus doux ny gracieux,
De paillards continens, de menteurs veritables,

1. Anc. orthogr. d'apprenti (L.; Montaigne, II, III; sans I dans N.).

D'effrontez vergongneux, de cruels charitables,
De larrons aumosniers [1], et pas un n'a changé
Le vice dont il fut auparavant chargé... [48]
L'autre jour, en pensant que ceste pauvre terre
S'en alloit (ô mal-heur !) la proye d'Angleterre,
Et que ses propres fils amenoient l'estranger
Qui boit les eaux du Rhin, à fin de l'outrager,
M'apparut tristement l'Idole de la France,
Non telle qu'elle estoit lorsque la brave lance
De Henry la gardoit, mais foible sans confort,
Comme une pauvre femme atteinte de la mort.
Son sceptre luy pendoit, et sa robe semée
De fleurs de lys estoit en cent lieues entamée ;
Son poil estoit hideux, son œil have et profond,
Et nulle majesté ne luy haussoit le front.
En la voyant ainsi, je luy dis : « O princesse,
Qui presque de l'Europe as esté la maistrese,
Mere de tant de roys, conte-moy ton malheur,
Et dy-moy, je te pri', d'où te vient ta douleur ? »
Elle adonc [2] en tirant sa parolle contrainte,
Souspirant aigrement, me fit ainsi sa plainte :
« Une ville est assise ès champs savoysiens,
Qui par fraude a chassé ses seigneurs anciens,
Miserable sejour de toute apostasie,
D'opiniastreté, d'orgueil et d'heresie,
Laquelle (en ce-pendant que les rois augmentoient
Mes bornes, et bien loin pour l'honneur combatoient)
Appellant les banis en sa secte damnable,
M'a fait comme tu vois chetive et miserable.
« Or mes rois, cognoissans qu'une telle cité
Leur seroit quelque jour une infelicité [3],
Deliberoient assez de la ruer par terre ;
Mais contre elle jamais n'ont entrepris la guerre ;
Ou soit par negligence, ou soit par le destin,
Entiere ils l'ont laissée et de là vient ma fin.
« Comme ces laboureurs, dont les mains inutiles

1. Adj. qui fait l'aum. (N.; L.).
2. Alors[5].
3. Le contraire de félic. (L.; Palsg., 231 ; Pougens).

Laissent pendre l'hyver un toufeau [1] de chenilles
Dans une fueille seiche au faiste d'un pommier;
Si tost que le soleil de son rayon premier
A la fueille eschauffée, et qu'elle est arrosée
Par deux ou par trois fois d'une tendre rosée,
Le venin, qui sembloit par l'hyver consumé,
En chenilles soudain apparoist animé,
Qui tombent de la fueille, et rampent à grand' peine,
D'un dos entre-cassé [2] au milieu de la plaine.
L'une monte en un chesne et l'autre en un ormeau,
Et tousjours en mangeant se trainent au coupeau [3];
Puis descendent à terre, et tellement se paissent
Qu'une seule verdure en la terre ne laissent.
« Alors le laboureur voyant son champ gasté,
Lamente pour néant [4] qu'il ne s'estoit hasté
D'estouffer de bonne heure une telle semence;
Il voit que c'est sa faute et s'en donne l'offense.
« Ainsi lorsque mes rois aux guerres s'efforçoient,
Toutes en un monceau ces chenilles croissoient!
Si qu'en moins de trois mois telle tourbe enragée
Sur moy s'est espandue, et m'a toute mangée... [21]
« Toutesfois en mon mal je n'ay perdu le cœur,
Pour avoir une royne à propos rencontrée,
Qui douce et gracieuse envers moy s'est monstrée... [12]
« Puis quand je voy mon roy, qui desja devient grand,
Qui courageusement me soustient et defend
Je suis toute guarie, et la seule apparence
D'un prince si bien né me nourrit d'esperance .. [28]
« Cependant pren la plume, et d'un style endurci
Contre le trait des ans, engrave tout cecy;
A fin que nos nepveux puissent un jour cognoistre
Que l'homme est mal-heureux qui se prend à son maistre.»
Ainsi par vision la France à moy parla,
Puis s'esvanouissant de mes yeux s'en-vola
Comme une poudre au vent, ou comme une fumée
Qui se jouant en l'air est en rien consumée.

1. Touffe*.
2. Un pen cassé*.
3. Sommet*.
4. Vainement (N.; L.).

INSTITUTION

POUR L'ADOLESCENCE DU ROY TRES-CHRESTIEN

CHARLES IX[1]

Sire, ce n'est pas tout que d'estre roy de France,
Il faut que la vertu honore votre enfance ;
Car un roy sans vertu porte le sceptre en vain,
Et luy sert d'un fardeau qui luy charge la main .. [7]
Un roy pour estre grand ne doit rien ignorer :
Il ne doit seulement savoir l'art de la guerre,
De garder les citez ou les ruer par terre,
De picquer les chevaux, ou contre son harnois[2]
Recevoir mille coups de lances aux tournois ;
De sçavoir comme il faut dresser une embuscade,
Ou donner une cargue[3] ou une camisade[4],
Se renger en bataille et sous les estendars[5]
Mettre par artifice en ordre les soldars.
Les rois les plus brutaux telles choses n'ignorent,
Et par le sang versé leurs couronnes honorent ;
Tout ainsi que lyons qui s'estiment alors
De tous les animaux estre veuz les plus forts,
Quand leur gueule devore un cerf au grand corsage[6],
Et ont remply les champs de meurtre et de carnage.
Mais les princes chrestiens n'estiment leur vertu
Proceder ny de sang, ny de glaive pointu,
Ny de harnois ferrez[7] qui les peuples estonnent,
Mais par les beaux mestiers que les Muses nous donnent.
Quand les Muses, qui sont filles de Jupiter

1. Cette pièce fut publiée pour la première fois en 1561.
2. Sur cette rime, v. p. 60.
3. Charge*.
4. Attaque*.
5. Sur la chute du *t*, v. p. 58.
6. Corpulence, *habitus* (N.; L.).
7. De fer*.

(Dont les rois sont issus), les rois daignent hanter,
Elles les font marcher en toute reverence,
Loin de leur majesté bannissant l'ignorance ;
Et tous remplis de grace et de divinité,
Les font parmy le peuple ordonner equité... [20]
  Mais pour vous faire tel il faut de l'artifice
Et dès jeunesse apprendre à combattre le vice.
  Il faut premierement apprendre à craindre Dieu,
Dont vous estes l'image et porter au milieu
De vostre cœur son nom et sa saincte parole,
Comme le seul secours dont l'homme se console.
  Après si vous voulez en terre prosperer,
Vous devez vostre mere humblement honorer,
La craindre et la servir, qui seulement de mere
Ne vous sert pas icy, mais de garde et de pere.
  Après il faut tenir la loi de vos ayeux,
Qui furent rois en terre et sont là haut aux cieux ;
Et garder que le peuple imprime en sa cervelle
Le curieux discours d'une secte nouvelle.
  Après il faut apprendre à bien imaginer.
Autrement la raison ne pourroit gouverner :
Car tout le mal qui vient à l'homme prend naissance
Quand par sus[1] la raison le cuider[2] a puissance.
  Tout ainsi que le corps s'exerce en travaillant,
Il faut que la raison s'exerce en bataillant
Contre la monstrueuse et fausse fantaisie,
De peur que vainement l'ame n'en soit saisie ;
Car ce n'est pas le tout de sçavoir la vertu,
Il faut cognoistre aussi le vice revestu
D'un habit vertueux, qui d'autant plus offence
Qu'il se monstre honorable et a belle apparence.
  De là vous apprendrez à vous cognoistre bien,
Et en vous cognoissant vous ferez tousjours bien.
Le vray commencement pour en vertus accroistre[3]
C'est (disoit Apollon) soy-mesme se cognoistre.
Celuy qui se cognoist est seul maistre de soy,

1. Par dessus.
2. La présomption*.
3. Sur cette rime et la pron. d'accroistre. voy. p. 110.

Et sans avoir royaume il est vrayment un roy.
Commencez donc ainsi ; puis si tost que par l'âge
Vous serez homme fait de corps et de courage,
Il faudra de vous-mesme apprendre à commander,
A ouïr vos subjects, les voir et demander,
Les cognoistre par nom et leur faire justice,
Honorer la vertu et corriger le vice.
Mal-heureux sont les roys qui fondent leur appuy
Sur l'ayde d'un commis, qui par les yeux d'autruy
Voyent l'estat du peuple, et oyent[1] par l'oreille
D'un flateur mensonger qui leur conte merveille.... [12]
Aussi pour estre roy vous ne devez penser
Vouloir comme un tyran vos subjects offenser.
Car comme nostre corps vostre corps est de boue;
Des petits et des grands la Fortune se joue ;
Tous les regnes mondains[2] se font et se desfont,
Au gré de la Fortune ils viennent et s'en-vont ;
Et ne durent non plus qu'une flamme allumée,
Qui soudain est esprise[3] et soudain consumée.
Or, Sire, imitez Dieu, lequel vous a donné
Le sceptre, et vous a fait un grand roy couronné,
Faites misericorde à celuy qui supplie,
Punissez l'orgueilleux qui s'arme en sa folie,
Ne poussez par faveur un homme en dignité,
Mais choisissez celuy qui l'a bien merité ;
Ne baillez pour argent ny estats ny offices,
Ne donnez aux premiers les vacans benefices,
Ne souffrez près de vous ne[4] flateurs ne vanteurs ;
Fuyez ces plaisans fols qui ne sont que menteurs,
Et n'endurez jamais que les langues legeres
Mesdisent des seigneurs des terres estrangeres.
Ne soyez point mocqueur, ny trop haut à la main,
Vous souvenant tousjours que vous estes humain,
Ne pillez vos sujets par rançons ny par tailles,
Ne prenez sans raison ny guerres ny batailles ;
Gardez le vostre propre et vos biens amassez ;

1. Ind. de ouïr.
2. Qui sont de ce monde (N.).
3. Embrasée (L.; Jon. Gl.).
4. Ni... ni.

Car pour vivre content vous en avez assez.
  S'il vous plaist vous garder sans archers de la garde,
Il faut que d'un bon œil le peuple vous regarde,
Qu'il vous aime sans crainte; ainsi les puissans rois
Ont gardé leur empire et non par le harnois.
  Comme le corps royal ayez l'ame royale;
Tirez le peuple à vous d'une main libérale,
Et pensez que le mal le plus pernicieux
C'est un prince sordide et avaricieux.
  Ayez autour de vous des personnes notables,
Et les oyez [1] parler volontiers à vos tables;
Soyez leur auditeur comme fust vostre ayeul,
Ce grand François, qui vit encores au cercueil.
  Soyez comme un bon prince amoureux de la gloire,
Et faites que de vous se remplisse une histoire
Digne de vostre nom, vous faisant immortel
Comme Charles le Grand ou bien Charles Martel.
  Ne souffrez que les grands blessent le populaire;
Ne souffrez que le peuple au grand puisse desplaire.
Gouvernez vostre argent par sagesse et raison :
Le prince qui ne peut gouverner sa maison,
Sa femme, ses enfans et son bien domestique,
Ne sçauroit gouverner une grand' république.
  Pensez longtemps devant [2] que faire aucuns edicts;
Mais si tost qu'ils seront devant le peuple dicts,
Qu'ils soient pour tout jamais d'invincible puissance
Car autrement vos loix sentiroient leur enfance.
  Ne vous monstrez jamais pompeusement vestu;
L'habillement des rois est la seule vertu.
Que votre corps reluise en vertus glorieuses,
Et non pas vos habits de perles precieuses.
  D'amis plus que d'argent monstrez-vous desireux;
Les princes sans amis sont tousjours malheureux.
Aimez les gens de bien, ayant tousjours envie
De ressembler à ceux qui sont de bonne vie.
Punissez les malins et les seditieux;

1. Écoutez. 2. Avant.

Ne soyez point chagrin, d'espit[1] ne[2] furieux ;
Mais honneste et gaillard, portant sur le visage
De vostre gentille ame un gentil tesmoignage.
Or, Sire, pour autant que[3] nul n'a le pouvoir
De chastier les rois qui font mal leur devoir,
Punissez-vous vous-mesme, à fin que la justice
De Dieu qui est plus grand vos fautes ne punisse.
Je dy ce puissant Dieu dont l'empire est sans bout,
Qui de son throsne assis en la terre void tout
Et fait à un chacun ses justices égales,
Autant aux laboureurs qu'aux personnes royales ;
Lequel je suppliray vous tenir en sa loy,
Et vous aimer autant qu'il fit David son roy,
Et rendre comme à luy vostre sceptre tranquille.
Car sans l'ayde de Dieu la force est inutile.

ELEGIE

A GUILLAUME DES AUTELS[4]

. . . . . [47]
Nos ennemis font faute et nous faillons[5] aussi... [14]
Ils faillent de penser qu'à Luther seulement
Dieu se soit apparu[6], et generalement
Que depuis neuf cens ans l'Eglise est dépravée,
Du vin d'hypocrisie à longs traits abreuvée... [10]
Or nous faillons aussi; car depuis sainct Gregoire
Nul pape dont le nom soit escrit dans l'histoire
En chaire ne prescha; et faillons d'autre part,

1. Irascible, *iracundus* (N.; L.).
2. Ni.
3. Dans la signification où l'on employait *pourtant que* (L. hist.; Chev., III, 320).
4. Dans l'édit. de 1560.
5. Commettons une faute. Sens fréq. (Pascal).
6. S'app. pour app. (N.; L.).

Que le bien de l'Eglise aux enfans se départ[1].
Il ne faut s'estonner, chrestiens, si la nacelle
Du bon pasteur sainct Pierre en ce monde chancelle,
Puis que les ignorans, les enfans de quinze ans,
Je ne sçay quels muguets, je ne sçay quels plaisans
Tiennent le gouvernail, puis que les benefices
Se vendent par argent ainsi que les offices.
Mais que diroit sainct Paul, s'il revenoit icy,
De nos jeunes prelats, qui n'ont point de soucy
De leur pauvre troupeau, dont ils prennent la laine
Et quelques fois le cuir, qui tous vivent sans peine,
Sans prescher, sans prier, sans bon exemple d'eux,
Parfumez, decoupez[2] courtisans, amoureux,
Veneurs et fauconniers, et avec la paillarde
Perdent les biens de Dieu dont ils n'ont que la garde?
Que diroit-il de voir l'Eglise à[3] Jesus-Christ,
Qui fut jadis fondée en humblesse[4] d'esprit
En toute patience, en toute obéissance,
Sans argent, sans credit, sans force ny puissance,
Pauvre, nue, exilée, ayant jusques aux os
Les coups de fouets sanglans imprimez sur le dos;
Et la voir aujourd'huy riche, grasse et hautaine,
Toute pleine d'escus, de rente et de domaine?
Ses ministres enflez et ses papes encor
Pompeusement vestus de soye et de drap d'or?
Il se repentiroit d'avoir souffert pour elle
Tant de coups de baston, tant de peine cruelle,
Tant de bannissemens, et voyant tel meschef[5]
Pri'roit[6] qu'un trait de feu luy accablast le chef.
Il faut donc corriger de nostre sainct Eglise
Cent mille abus commis par l'avare prestrise,
De peur que le courroux du Seigneur tout-puissant
N'aille d'un juste feu nos fautes punissant.

1. Se partage (St Alexis, O 20 a)*.
2. Épith. qui se rapporte aux habits, à la tenue (L., hist., ex. pris dans Lacurne).
3. *A* pour *de*, archaïsme resté populaire (reçu dans N.; J. Gl.).
4. Ou humilité*.
5. Malheur*.
6. V. p. 152.

Quelle fureur nouvelle a corrompu nostre aise?
Las! des Lutheriens la cause est très-mauvaise,
Et la defendent bien; et par malheur fatal
La nostre est bonne et saincte, et la defendons mal.
O heureuse la gent[1] que la mort fortunée!
A depuis neuf cens ans sous la tombe emmenée!
Heureux les peres vieux des bons siecles passez
Qui sont sans varier en leur foy trespassez,
Ains que[2] de tant d'abus l'Eglise fut malade!
Que n'ouïrent jamais parler d'Œcolampade,
De Zvingle, de Bucer, de Luther, de Calvin;
Mais, sans rien innover au service divin,
Ont vescu longuement, puis d'une fin heureuse
En Jesus ont rendu leur ame genereuse.
Las! pauvre France, helas! comme une opinion
Diverse a corrompu ta premiere union!
Tes enfans, qui devroient te garder, te travaillent,
Et pour un poil de bouc entr'eux-mesmes bataillent,
Et comme reprouvez, d'un courage meschant,
Contre ton estomac tournent le fer trenchant... [24]
France, de ton malheur, tu es cause en partie:
Je t'en ay par mes vers mille fois advertie;
Tu es marastre aux tiens et mere aux estrangers,
Qui se mocquent de toy quand tu es aux dangers;
Car sans aucun travail les estrangers obtiennent
Les biens qui à tes fils justement appartiennent... [82]

REMONTRANCE

AU PEUPLE DE FRANCE[3].

. . . . . [8]
O Seigneur tout puissant, qui as tousjours esté
Vers[4] toutes nations plein de toute bonté,

1. Nation (N.; L.).
2. Avant que*.
3. Publiée en 1564.
4. Envers*.

De quoy te sert là haut la foudre et le tonnerre
Si d'un esclat de feu tu n'en brusles la terre ?
Es-tu dedans un throsne assis sans faire rien ?
Il ne faut point douter que tu ne sçaches bien
Cela que contre toy brassent tes créatures,
Et toutesfois, Seigneur, tu le vois et l'endures !
Ne vois-tu pas du ciel ces petits animaux,
Lesquels ne sont vestus que de petites peaux,
Ces petits animaux qu'on appelle les hommes
Qu'ainsi que bulles d'eaux tu creves et consommes [1],
Que les doctes Romains et les doctes Gregeois
Nomment songe, fumée et fueillage des bois,
Qui n'ont jamais icy la verité cognue
Que je ne sçay comment ou par songe ou par nue ?
Et toutesfois, Seigneur, ils font les empeschez,
Comme si tes secrets ne leur estoient cachez,
Braves entrepreneurs et discoureurs des choses
Qui aux entendemens de tous hommes sont closes,
Qui par longue dispute et curieux propos
Ne te laissent jouir du bien de ton repos,
Qui de tes sacremens effacent la memoire,
Qui disputent en vain de cela qu'il faut croire,
Qui font trouver ton fils imposteur et menteur ;
Ne les puniras-tu, souverain créateur... [126)
Comment pourrions-nous bien avec nos petits yeux
Cognoistre clairement les mysteres des cieux,
Quand nous ne sçavons pas regir nos republiques,
Ny mesmes gouverner nos choses domestiques ?
Quand nous ne cognoissons la moindre herbe des prez ?
Quand nous ne voyons pas ce qui est à nos piez ?
Toutefois les docteurs de ces sectes nouvelles,
Comme si l'Esprit Sainct avoit usé ses ailes
A s'appuyer sur eux, comme s'ils en avoient eu
Du ciel dru et menu mille langues de feu [2],
Et comme s'ils avoient (ainsi que dit la fable
De Minos) banqueté des hauts dieux à la table,

1. Consumes*.

2. Sur cette rime, v. p. 243.

Sans que honte et vergongne en leur cœur trouve lieu,
Parlent profondement des mysteres de Dieu ;
Ils sont ses conseillers, ils sont ses secretaires [1]
Ils sçavent ses advis, ils sçavent ses affaires,
Ils ont la clef du ciel et y entrent tous seuls [2],
Ou qui veut y entrer il faut parler à eux.
Les autres ne sont rien sinon que grosses bestes,
Gros chapperons fourrez [3], grasses et lourdes testes.
Sainct Ambrois, sainct Hierosme, et les autres docteurs
N'estoient que des reveurs, des fols et des menteurs... [8]
Il ne faut pas avoir beaucoup d'experience
Pour estre exactement docte en vostre science ;
Les barbiers, les maçons en un jour y sont clercs,
Tant vos mysteres saincts sont cachez et couvers.
Il faut tant seulement avecques hardiesse
Detester le papat [4], parler contre la messe,
Estre sobre en propos, barbe longue, et le front
De rides labouré, l'œil farouche et profond,
Les cheveux mal peignez, le sourcy qui s'avale [5],
Le maintien refrongné, le visage tout pasle,
Se monstrer rarement, composer maint escrit,
Parler de l'Eternel, du Seigneur et de Christ... [4]
Avoir sainct Paul en bouche et le prendre à la lettre,
Aux femmes, aux enfants l'Evangile permettre,
Les œuvres mespriser et haut-louer la foy.
Voila tout le sçavoir de vostre belle loy.
J'ay autrefois gousté, quand j'estois jeune d'âge,
Du miel empoisonné de vostre doux breuvage ;
Mais quelque bon daimon m'ayant ouy crier
Avant que l'avaller me l'osta du gosier... [24]
O Seigneur, tu devrois, pour chose necessaire,
Mettre l'opinion aux talons, et la faire
Loin du chef demeurer, et non pas l'apposer

1. Confident, premier sens (N.; L.; Ménage, *Com. sur Malherbe*, Godefroy, *Lex. de Corn.*).
2. Pron. seux (Quich. Vers., p. 374). Cf. p. 200, 286.
3. Bonnets fourrés (N.; Roquef.), au fig. docteurs (L., hist.).
4. La papauté (L).
5. Qui s'abaisse (N.; L.), c. à d. le sourcil froncé.

Si près de la raison, à fin de l'abuser?
Comme un meschant voisin, qui abuse à toute heure
Celuy qui par fortune auprès de luy demeure.
Ce monstre, qui se coule en nos cerveaux, après
Va gaignant la raison laquelle habite auprès,
Et alors toute chose en l'homme est desbordée,
Quand par l'opinion la raison est guidée.
La seule opinion fait les hommes armer,
Et frere contre frere au combat animer;
Perd la religion, renverse les grand's villes,
Les couronnes des rois, les polices civiles;
Et après que le peuple est sous elle abatu,
Lors le vice et l'erreur surmontent la vertu... [112]
Nous sçavons bien, Seigneur, que nos fautes sont grandes,
Dignes de chatiment; mais, Seigneur, tu demandes
Pour satisfaction un courage contrit,
Un cœur humilié, un penitent esprit.
Et pource, Seigneur Dieu, ne punis en ton ire
Ton peuple repentant qui lamente et souspire,
Qui te demande grace; et, par triste meschef,
Les fautes de ses roys ne tournent sur son chef... [46]
O vous, doctes prelats, poussez du Saint-Esprit,
Qui estes assemblez au nom de Jesus-Christ,
Et taschez sainctement par une voye utile
De conduire l'Eglise à l'accord d'un concile;
Vous-mesmes les premiers, prelats, reformez-vous,
Et comme vrais pasteurs faites la guerre aux loups;
Ostez l'ambition, la richesse excessive;
Arrachez de vos cœurs la jeunesse lascive,
Soyez sobres de table et sobres de propos;
De vos troupeaux commis cherchez-moy le repos,
Non le vostre, prelats; car vostre vray office
Est de prescher sans cesse et de chasser le vice.
Vos grandeurs, vos honneurs, vos gloires despouillez;
Soyez-moy de vertus, non de soye habillez;
Ayez chaste le corps, simple la conscience;
Soit de nuit, soit de jour, apprenez la science;
Gardez entre le peuple une humble dignité,

Et joignez la douceur avec la gravité... [12]
  Vous, juges des citez, qui d'une main égale
Devriez administrer la justice royale,
Cent et cent fois le jour mettez devant vos yeux
Que l'erreur qui pullule en nos seditieux
Est vostre seule faute, et, sans vos entreprises,
Que nos villes jamais n'eussent esté surprises.
  Si vous eussiez puny par le glaive trenchant
Le huguenot mutin, l'heretique meschant,
Le peuple fust en paix ; mais vostre connivence
A perdu la justice et l'empire de France.
  Il faut, sans avoir peur des princes ny des rois,
Tenir droit la balance, et ne trahir les lois
De Dieu, qui sur le fait des justices prend garde,
Et assis aux sommets des citez vous regarde.
Il perce vos maisons de son œil tout-voyant,
Et, grand juge, cognoit le juge fourvoyant[1]
Par present alleché ou celuy qui par crainte
Corrompt la majesté de la justice saincte... [46]
  Et vous, nobles aussi, qui n'avez renoncée[2]
La foy de pere en fils qui vous est annoncée,
Soustenez vostre roy, mettez-luy derechef
Le sceptre dans la main et la couronne au chef,
N'espargnez vostre sang, vos biens ny vostre vie :
Heureux celuy qui meurt pour garder sa patrie !
  Vous, peuple, qui du coutre et des bœufs accouplez
Fendez la terre grasse et y semez des blez ;
Vous, marchans, qui allez les uns sur la marine,
Les autres sur la terre, et de qui la poitrine
N'a humé de Luther la secte ni la foy,
Monstrez-vous à ce coup bons serviteurs du roy !
Et vous, sacré troupeau, sacrez mignons des Muses,
Qui avez au cerveau les sciences infuses,
Qui faites en papier luire vos noms icy
Comme un soleil d'esté de rayons esclaircy,
De nostre jeune prince escrivez la querelle

1. Pour se fourvoyant. 2. V. p. 121.

Et armez Apollon et les Muses pour elle... [252]
Vous, guerriers asseurez, vous, pietons, vous, soldars,
De Bellonne conceus, jeune race de Mars,
Dont les fresches vertus par la Gaule fleurissent,
N'ayez peur que les bois leurs feuilles convertissent
En huguenots armez, ou comme les Titans
Ils naissent de la terre en armes combatans.
Ne craignez point aussi les troupes d'Allemagne,
Ny ces reistres mutins qu'un François accompagne ;
Ils ne sont point conceus d'un fer ny d'un rocher :
Leur cœur se peut navrer [1], penetrable est leur chair ;..[8]
Mais ayez forte pique et bien tranchante espée,
Bon cœur et bonne main, bonne armure trempée,
La bonne targue [2] au bras, aux corps bons corselets,
Bonne poudre, bon plomb, bon feu, bons pistolets,
Bon morion en teste, et surtout une face
Qui du premier regard vostre ennemy desface.
Vous ne combattez pas, soldars, comme autresfois
Pour borner plus avant l'empire de vos rois ;
C'est pour l'honneur de Dieu et sa querelle saincte
Qu'aujourd'hui vous portez l'espée au costé ceinte... [32]

RESPONSE DE PIERRE DE RONSARD

AUX INJURES ET CALOMNIES DE JE NE SÇAY QUELS PREDICANTEREAUX ET MINISTREAUX DE GENÈVE [3]

. . . . . [65]
Je jure du grand Dieu l'immense déité
Que je diray le vray sans fard ny sans injure;
Car d'estre injurieux ce n'est pas ma nature.
Je te laisse ce droit duquel tu as vescu,

1. Blesser*.
2. Bouclier*.
3. Cette réponse à Florent Chrétien et Jacques Grevin parut en 1563, à Lyon, et en 1564, à Paris.

Et veux quant à ce point de toy estre vaincu.
Or sus, mon frere en Christ, tu dis que je suis prestre ?
J'atteste l'Eternel que je le voudrois estre,
Et voir tout le chef et le dos empesché
Dessous la pesanteur d'une bonne evesché [1]... [137]
Tu dis qu'une sourdesse [2] a mon aureille close ?
Tu te moques de moy et me viens blasonner [3]
Pour un pauvre accident que Dieu me veut donner.
Nouvel evangeliste, insensé, plein d'outrage,
Vray enfant de Satan, dy-moz en quel passage
Tu trouves qu'un chrestien (s'il n'est bien enragé)
Se doive comme toy moquer d'un affligé ?... [62]
Tu dis que je suis vieil ? Encore n'aye-je atteint
Trente et sept ans passez, et mon corps ne se plaint
D'ans ny de maladie, et en toutes les sortes
Mes nerfs sont bien tendus, et mes veines bien fortes ;
Et si j'ay le teint palle et le cheveu grison
Mes membres toutefois ne sont hors de saison.
Or cela n'est que jeu dont je ne fay que rire
Et voudrois que ce fust le plus de ton mesdire [166]
Tu dis, en vomissant dessur moy ta malice,
Que j'ay fait d'un grand bouc à Bacchus sacrifice ?
Tu mens impudemment : cinquante gens de bien
Qui estoient au banquet diront qu'il n'en est rien.
Muses, qui habitez de Parnasse la crope [4],
Filles de Jupiter, qui allez neuf en trope [5],
Venez et repoussez par vos belles chansons
L'injure faite à vous et à vos nourrissons.
Jodelle ayant gaigné par une voix hardie
L'honneur que l'homme grec donne à la tragedie [6],
Pour avoir, en haussant le bas stile françois,
Contenté doctement les oreilles des rois ;

1. Fém. jusqu'au XVIe s. (L.).
2. Surdité (Palsg., 212 ; N. a surdité, sourdeté et sourdise).
3. Détracter, railler (N.; L.). Cf. p. 242, le sens exactement contraire.
4. Croupe*.
5. Troupe*. Cf. p. 293.
6. En 1552, après la représentation de la *Cléopâtre* de Jodelle, qui avait eu lieu à Fontainebleau.

La brigade qui lors au ciel levoit la teste
(Quand le temps permettoit une licence honneste)
Honorant son esprit gaillard et bien appris,
Luy fit present d'un bouc, des tragiques le prix.
Ja [1] la nappe estoit mise et la table garnie
Se bordoit d'une saincte et docte compagnie,
Quand deux ou trois ensemble en riant ont poussé
Le pere du troupeau à long poil herissé.
Il venoit à grands pas, ayant la barbe peinte;
D'un chapelet [2] de fleurs la teste il avoit ceinte,
Le bouquet sur l'oreille, et bien fier se sentoit
De quoy telle jeunesse ainsy le presentoit;
Puis il fut rejetté pour chose mesprisée
Après qu'il eut servy d'une longue risée,
Et non sacrifié comme tu dis, menteur,
De telle fausse bourde impudent inventeur.
Tu te plains d'autre part que ma vie est lascive,
En delices, en jeux, en vices excessive?
Tu mens meschantement [3]; si tu m'avois suivy
Deux mois, tu sçaurois bien en quel estat je vy.
Or je veux que ma vie en escrit apparoisse
Afin que pour menteur un chacun te cognoisse.
M'éveillant au matin, devant que faire rien,
J'invoque l'Eternel, le pere de tout bien,
Le priant humblement de me donner sa grace,
Et que le jour naissant sans l'offenser se passe;
Qu'il chasse toute secte et toute erreur de moy,
Qu'il me vueille garder en ma premiere foy,
Sans entreprendre rien qui blesse ma province [4],
Tres-humble observateur des loix et de mon prince.
Après je sors du lict, et quand je suis vestu
Je me range à l'estude et apprens la vertu,
Composant et lisant, suivant ma destinée,
Qui s'est dès mon enfance aux Muses enclinée [5].
Quatre ou cinq heures seul je m'arreste enfermé;

1. Déjà*.
2. Couronne*.
3. Méchamment (L.; J. Gl.).
4. Mon pays*.
5. Inclinées (Les 2 dans N.. L., rem.; Palsg., 461).

De vouloir pardonner doucement à ma faute.
Au reste je ne suis ny mutin ny meschant,
Qui fay croire ma loy par le glaive trenchant.
Voilà comme je vy; si ta vie est meilleure,
Je n'en suis envieux, et soit à la bonne heure[1]... [116]
Tu dis que j'ay gagé[2] ma Muse pour flatter?
Nul prince ny seigneur ne se sçauroit vanter
(Dont je suis bien marry) de m'avoir donné gage.
Je sers à qui je veux, j'ay libre le courage.
Le roy, son frere et mere, et les princes ont bien
Pouvoir de commander à mon luth Cynthien.
Des autres je ne suis ny valet ny esclave,
Et s'ils sont grands seigneurs, j'ay l'esprit haut et brave.
Tu dis que j'ay vescu maintenant escolier,
Maintenant courtisan et maintenant guerrier,
Et que plusieurs mestiers ont esbatu ma vie?
Tu dis vray, predicant; mais je n'euz oncq' envie
De me faire ministre ou comme toy, cafard,
Vendre au peuple ignorant mes songes et mon fard.
J'aimerois mieux ramer sur les ondes salées,
Ou avoir du labeur les deux mains empoulées,
Ainsi qu'un vigneron par les champs incogneu,
Qu'estre d'un gentil-homme un pippeur devenu... [148]
Tu te mocques, aussy, de quoy ma poësie
Ne suit l'art miserable, ains[3] va par fantaisie,
Et de quoy ma fureur sans ordre se suivant
Esparpille ses vers comme fueilles au vent;
Ou comme au mois d'esté, quand l'aire bien feconde
Sent battre de Cerès la chevelure blonde,
Et le vanneur my-nud, ayant beaucoup secoux[4]
Le blé, de-çà, de-là, dessus les deux genoux,
Le tourne et le revire, et d'une plume espaisse
Separe les bourriers[5] du sein de la déesse;
Puis du dos et des bras efforcés par ahan[6]

1. V. p. 236.
2. Que j'ai loué à gage.
3. Mais.
4. Part. passé de secouer (L., étym.; Burg. Gr., II, 154; Marot. Acc. Rim.). V. p. 309.
5. Fétus (L.).
6. Efforts.

Mais aux hommes bien-nez qui sont aimez des cieux... [16]
Tu sembles aux enfants qui contemplent ès [1] nues
Des villes, des géans, des chimeres cornues,
Et ont de tel object le cerveau si esmeu,
Qu'ils pensent estre vray le masque qu'ils ont veu [2] ;
Ainsi tu penses vray les vers dont je me joue,
Qui te font enrager, et je les en advoue
Ny tes vers ny les miens oracles ne sont pas.
Je prens tant seulement les Muses pour esbas ;
En riant je compose, en riant je veux lire,
Et voilà tout le fruict que je reçois d'escrire.
Ceux qui font autrement ils ne sçavent choisir
Les vers qui ne sont nez sinon pour le plaisir ;
Et pource les grands rois joignent à la musique
(Non au conseil privé) le bel art poëtique.
Tu dis qu'auparavant j'estois fort renommé
Et qu'ores [3] je ne suis de personne estimé.
Penses-tu que ta secte embrasse tout le monde ?
Penses-tu que le ciel, l'air, et la terre et l'onde
Se faschent contre moy pour [4] te voir en courrous ?
Tu te trompes beaucoup : Dieu est pere de tous !
Je n'ay que trop d'honneur ; certes je voudrois estre
Sans bruit et sans secours, comme un pasteur champestre,
Ou comme un laboureur qui de bœufs accouplez
Repoitrit ses guerets pour y semer les blez.
Celuy n'est pas heureux qu'on monstre par la rue,
Que le peuple cognoist, que le peuple salue ;
Mais heureux est celuy que la gloire n'époint,
Qui ne cognoist personne et qu'on ne cognoist point [5]... [224]

1. Dans les.
2. Lactance. V. A. Chénier, p. 378.
3. Maintenant*.
4. A cause qu'ils...*
5. V. A. Chénier, p. 213.

Sur ce tombeau, et verse maintes branches
De verts lauriers et vertes esparvanches [1] ;
Puis tous les ans raconte à ton enfant
Qu'un beau mourir rend l'homme triomphant,
Dontant la mort, quand la belle memoire
De ses vertus est escrite en l'histoire,
Servant d'exemple et de publique loy,
Qu'un bon subjet doit mourir pour son roy.

EPITAPHE DE PHILIPPE DE COMMINES

PASSANT.

Quelle est ceste déesse empreinte en ceste yvoire,
Qui se rompt les cheveux et tord les bras ?

PRESTRE.

L'Histoire.

PASSANT.

Et l'autre qui d'un œil tristement despité
Lamente à ce tombeau ?

PRESTRE.

La simple Verité.

PASSANT.

Ne gist point mort icy le romain Tite Live ?

PRESTRE.

Nón, mais bien un François, dont la memoire vive
Surpasse ce Romain, pour sçavoir égaler
La verité du faict avec le beau parler.

PASSANT.

Dy-moy ce corps doué de tant de vertus dines [2].

PRESTRE.

Philippes fut son nom, son surnom de Commines... [38]

1. Pervenches.
2. Dignes. Cette orthographe est conforme à la prononciation qu'avait alors ce mot. V. p. 351.

EPITAPHE DE MARULLE

Dites bas de bonnes paroles,
Muses, et avec mes chansons
Accordez foiblement les sons
De vos luths et de vos violes.
Voicy de Marulle la tombe ;
Priez qu'à tout jamais du ciel
La douce manne et le doux miel
Et la douce rosée y tombe.
Je faux : la tombe de Marulle ?
De luy sa tombe n'a sinon
Les vaines lettres de son nom ;
Il vit là bas avec Tibulle.
Dessus les rives Elysées,
Et sous l'ombre des myrtes vers,
Au bruit des eaux chante ses vers
Entre les ames bien prisées... [20]
Chere ame, pour les belles choses
Que j'appren en lisant tes vers,
Pren pour present ces lauriers vers,
Ces beaux lis et ces belles roses.
Tousjours legere soit la terre
A tes os, et sur ce tombeau
Qui enserre un esprit si beau
Tousjours grimpe le verd lierre !

EPITAPHE DE REMY BELLEAU

Ne taillez, mains industrieuses,
Des pierres pour couvrir Belleau :
Luy-mesme a basty son tombeau
Dedans ses Pierres precieuses.

LES DERNIERS VERS

DE P. DE RONSARD

STANCES

J'ay varié ma vie en lecidant à [illegible]
Que Clothon me filoit entre naisse [illegible]
Maintenant la santé [illegible]
Tantost la maladie [illegible]
La goutte ja [illegible] vieillart ne [illegible]
Les muscles et les [illegible]
Monstrant en cent façons par cent [illegible]
Que l'homme n'est rien [illegible]
L'un meurt en son printemps [illegible]
Le trespas est tout un, [illegible]
Le vray thresor de l'homme est [illegible]
Le reste de nos ans ne sont que les [illegible]
Pour longtemps conserver [illegible]
Ne force ta nature, [illegible]

1. Dans les édit. poeth., après les épitaphes, viennent 3 pièces rangées sous le titre de Fragments, et parmi lesquelles se trouve un fragm. de la traduction libre du *Plutus* d'Aristophane. Après les fragm. viennent les derniers vers de Ronsard (11 pièces [illegible] dont 6 sonnets) qui parurent séparément en 1586.

2. Monosyllabe.

3. Ce mot aujourd'hui perdu indiquait une proximité de temps (N.); ici signifie ensuite, bientôt.

4. Mais.

5. Ne l'écoute pas !

INDEX

DES MOTS EXPLIQUÉS DANS LES NOTES

A

A, pour, 192.
A et e, 64.
A pour de, 153, 367.
A, avec, 180.
A bas, 47.
Abayer, 251.
Abbaye, 319, 329, 330.
Abysme, 183.
Accointable, 226.
Accointance, 157.
Accoiser, 323.
Accort, 231.
Accouarder, 37.
Accrestre, 110.
Accroistre. 363.
Accueilly, 324.
Achée, 169.
Adextre, 82.
Admonester, 148.
Adolorrer (S'), 322.
Adonc, 85.
Affecter, 99.
Affoler, 2, 4, 79.
Age, 77.
Ahan, 228.
Ai, prononciation, 261.
Aign, 261.
Aigu, 98.
Ailer, 92.
Aimant, 297.
Ainçois, 152.
Ains, 9.
Ains que, 36.
Al = au, 282.
Alainer, 134.
Altesse, 258.
Alumelle, 356.
Amasser, 263.
Amignoter, 188.
Amourée, 108.
Ampoullé, 329.
Amyable, 266.
Apasté, 67.
Apparoistre (S'), 366.
Appointer, 286.
Apprentif, 359.
Arabe, 89.
Ardentement, 297.
Ardeur, 51.
Ardre, 7.
Arène, 109.
Argenteux, 325.
Argive, 174.
Armes, 64.
Arondelle, 62.
Arrouser, 55.
Asserrer, 332.
Assisons-nous, 38.
Assemmement 289.
Atant, 30.
Attaquer, 124.
Attendre, 254.
Attourné, 174.
Attrainer, 184.
Aumosnier, 360.
Aureiller, 323.
Autant (D'), 24.
Avaler (S'), 370.
Avant-jeu, 98.
Avettes, 30.
Avorter, 16.
Ayes, 204.
Azurant, 152.

B

Baller, 31, 305.
Bander (Se), 255.
Barde, 230.
Bas, 28.
Bas (A), 47.
Bas (Çà), 85.
Basme, 102, 258.
Battu, 200.
Baye, 330.
Béant, 306.

Béchée, 30.
Bellette, 344.
Berceau, 240.
Bergerette, 28.
Bers, 185.
Bestial, 106.
Bienheuré, 321.
Blandissant, 5.
Blasonner, 242, 374.
Blesmi, 109.
Bleu, 92.
Blu, 152.
Boivon, 147.
Bonneter, 227.
Bord (A), 6.
Boucler, 173.
Bourrier, 377.
Bouteille, 329.
Branle, 173, 264, 283.
Branler, 208.
Brave, 88, 191.
Braver (Se), 67, 192, 226, 291.
Brehaigne, 261.
Brigade, 107.
Broncher, 175.

C

C au lieu de ss, 153.
Çà bas, 85.
Callioupe, 87.
Camisade, 315.
Campaigne, 261.
Caqueter, 26.
Cargue, 315.
Carolle, 154.
Caroller, 305.
Carquan, 146.
Carquois, 60.
Caut, 72.
Cautelle, 35.
Cautement, 297.
Ceint (Demi-), 303.
Célestes, 242.
Célestiel, 243.
Celle, 39.
Celuy, 339.
C'en dessus dessous, 355.
Cercher, 269.
Cerne, 87.
Cest, 23.
Ceston, 145.
Cestuy, 125.
Chacun (Un), 89.
Chaloir, 284.
Chanter de, 140.
Chanteresse, 101.
Chape, 264.
Chapelet, 23.
Chappeau, 332.
Chapperon, 370.
Charrette, 88.
Châsse, 22.
Cheoir, 75.
Chetif, 138.
Cheut, 75.
Chevaucheur, 147.
Chevre-pieds, 138.
Chevreul, 293.
Chouan, 290.
Cil, 285.
Cimeterre, 12.
Clairté, 188.
Cleron, 251.
Cliquant, 185.
Coche, 34.
Cofin, 298.
Cognoistre, 273.
Coi, 2.
Cointement, 144.
College, 107.
Colombeau, 27.
Colonne, 61.
Compaing, 345.
Comparatif pour le sup. 313, 314.
Compas (Par), 98.
Conquereur, 206.
Conquester, 189.
Conseil, 310.
Consommer, 81, 225, 369.
Conte, 27.
Conter, 170.
Contre-bas, 15.
Convoi, 32.
Coqu, 286.
Coral, 146.
Corsage, 362.
Cosser, 251.
Cossi, 342.
Coudre, 165.
Coupeau, 128.
Cours, 147, 199.
Court, 248.
Courtine, 26.
Couteau, 314.
Crespe, 5.
Cresper, 303.
Croistre, 237.
Crope, 118.
Crouillet, 252.
Cru, 174.
Cuider, 61, 354.
Cuit, 96.

D

D supprimé, 43.
Danser, 305.
De retranché, 270.
Déclose, 51.
Décœuvre, 104.
Decoupé, 367.
Deduict, 284.
Defaillir, 156.
Defrauder, 168.
Delié, 263.
Démener, 27.
Denté, 175.
Départir, 279, 367.
Desbander, 298.
Deslié, 263.
Desparti, 187.
Despit, 123, 366.
Despiteux, 74.
Desrober, 148.
Desserrer, 348.
Dessur, 39.

Desvier, 15.
Détacher, 278.
Deubs, 276.
Deuls (Je me), 277.
Devaler, 93.
Devant, 155.
Devers, 7.
Devideau, 162.
Dextre, 4, 82.
Digne, 351, 381.
Dispote, 39.
Don'rai (Je), 189.
Doucelet, 155.
Dougé, 40, 93.
Dougément, 40.
Douillet, 193.
Douloir, 5, 13.
Doute, 79.
Douteux, 176.
Douter, 52, 296.
Dr changé en tr, 19.
Drillant, 143.
Duisant, 175.
Dure p. d'Eure, 277.
Du tout, 287.

E

E syncopé, 142, 152, 182, 205, 355.
E, allongement, 76, 150.
É au passé défini, 316.
Elabouré, 173.
Elle, pr. pers., 265.
Embas, 273.
Embler, 14.
Embrassée, 267.
Embrunir (L'), 246.
Emmanteler, 190.
Emmurer, 133.
Empenné, 87.
Empistolé, 358.
Emprise, 91.
En ce pendant, 173.
Encharner, 11.
Encliner, 375.
Enclos, 302.
Encontre 52, 196.
Encourir (S') 139.
Encourtiner, 376.
Endémené, 190.
Enfançon, 304.
Engarder, 201.
Engraver, 2.
Engraveure, 188.
Enjoncher, 16.
En-onder, 5.
Enrou, 175.
Enseigner, 35.
Ensuivre 120.
Ententif, 91.
Entrecassé, 322.
Entre-rompre, 5.
Entr'ouïr, 346.
Épanir, 75.
Epoinçonner, 14.
Epoindre, 157.
Erratique, 130.
Erre, 325.
Erreur, 208, 301, 355.
Erreurs, 170.
Ès, 7.
Esbattre (S'), 10.
Escarder, 197.
Eschange, 73.
Eschaffaut, 316.
Esclater (S'). 183.
Esjouir (S'), 272.
Esmouvant, 152.
Espace, 313.
Espamé, 179.
Esparvanche, 381.
Espoint, 92, 157.
Espris, 385, 364.
Esprit, 193.
Essueil, 327.
Estaim, 40.
Estoc, 138.
Estofé, 219.
Estoupé, 225.
Estre, 348.
Et si, 2.
Etrange, 31.
Eu (rime), 92, 103.
Evangile, 358.
Evesché, 374.

F

F dans neuf, 59.
Face, 153.
Faillir, 33, 34, 366.
Faiscelle, 309.
Fanir, 82.
Fantaisie, 159.
Fantastique, 227.
Fardeur, 191.
Fatalement, 163.
Feinte, 187.
Feintise, 208, 314.
Ferré, 273.
Feru, 207.
Feste, 183.
Feu, 47, 243, 245.
Fier, 110.
Figuré, 305.
Finer, 294.
Flageol, 31.
Flageoler, 60.
Flair, 211.
Flairant, 23.
Flamber, 81.
Fleau, 194.
Fluctueux, 259.
Fontanier, 348.
Fontelette, 152.
Fontenette, 152.
Forcaire, 27.
Fortune (De), 126.
Forvoyer, 372.
Fourmis, 341.
Fouriere, 267.
Fouyer, 38.
Franche, 154.
Franchise, 8.
Frayé, 176.
Fretillard, 103, 190.
Fueillard, 93.
Fuitif, 197.
Funeral, 188.

Fust, 234.
Fust que, 292.

G

Gager, 377.
Gaigner, 96, 163.
Gaillard, 50.
Gallant, 111.
Gallant-homme, 248.
Garbe, 193.
Garni, 211.
Gauche, 60.
Genial, 266.
Gemmé, 150.
Gemmeux, 190.
Genner, 245.
Gent, 330, 368.
Gent, e, 40.
Gentement, 22.
Gentil, 67.
Gn, 261, 351.
Gourmer (Se), 355.
Gouspiller, 384.
Goy, 253.
Grace (De votre), 236.
Graffer, 305.
Grand, 175.
Grasselet, 343.
Grasset, 343.
Grecs, 286.
Greve, 201.
Groin. 303.
Guarir, 209.
Guerdon, 90.
Guide, 180.
Guimple, 197.
Guiterre, 346.

H

Haim, 6.
Halener, 164.
Harnois, 60.
Harpeur, 100.
Harquebouse, 314.
Hautain, 88.
Hautesse, 82.
Havement, 103.
Herisser, 290.
Hersoir, 25.
Heur, 338.
Heure, 244.
Heure (A l'), 8.
Heure (A la bonne), 236.
Hierre, 261.
Hideuseté, 63.
Honni, 207.
Horologe, 327.
Horreur, 177.
Houpper (Se) 276.
Humblesse, 72.
Humeur, 117, 133.
Hurter, 176.

I

Ier, iez, 8.
Ign, 261, 351.
Ils se rapp. à un fém., 166, 197, 308.
Image, 172.
Immortel, 200.
Imparfait sans s, 32.
Impératif sans s, 27, 299.
Imployable, 95.
Impourvu (A l'), 111.
Ind. prés. sans s., 6.
Infant, 252.
Infelicité, 360.
Inspirer, 72.
Io, 15.
Irriter, 244.

J

Ja, 20, 99, 383.
Jartiere, 161.
Jazard, 106.
Jou, 22.

L

L (Chute de l'), 123, 171, 265.
L finale, 200, 370.
Labeurer, 168.
Laidure, 151.
Lambrunche, 142.
Lame, 75.
Larmes, 64.
Lascher (Se), 72.
Lerelot, 169.
Librairie, 71.
Licher, 224.
Locatif, 274.
Loge, 262.
Los, 91.
Loyer, 231.
Luicte, 99.

M

Maigrelet, 343.
Maigret, 343.
Maistrier, 175.
M'amour, 3.
Manicles, 307.
Marine, 178.
Martelé, 250.
Mauvaistié, 21.
Méchantement, 375.
Mensonge, 170.
Mentir, 207.
Mentonnier, 251.
Mercerie, 95.
Meschef, 283.
Mesnage, 231.
Mesnager, 39.
Meuble, 186.
Meur, 220.
Meurdre, 19.
Meurtrier, 8.
Mignarder, 129, 316.
Mignoter, 8.
Mignotise, 152.
Miroer, 14.
Moiteux, 54.
Moleste; 288.

Mondain, 364.
Monstre, 228.
Montaigne, 161, 331.
Morfonture, 308.
Mort (Le), 120.
Mortel (Le), 301.
Mortels, 200.
Moucher, 204.
Mousquette, 314.
Musin, 155.
Myrteux, 62.
Myrtin, 73.

N

N'agueres, 234.
Naguiere, 113.
Nais, 257.
Naturel, 312.
Naufrage, 208.
Navire, 73.
Navrer, 5.
Ne, 2.
Ne syncopé au futur, 189.
Néant (Pour), 361.
N'eau, 129.
Neufard, 33.
Neuflesme, 59.
Neuvain, 293.
Ngn. 56.
Nier, 168.
Nopcier, 198.
Noud, 58.
Nouer, 115, 177.
Nourrissage, 358.
Nouveau, 87.
Nouvelet, 105.
Nueux, 190.
Nuisance, 285.
Nuital, 141.

O

O changé en ou, 87.
Oblivieux, 97.
Obseque, 188.
Ocieux, 323.
Ode, 80.
Odoreux, 223.
Œillader, 89.
Œuvre, 99.
Offensé, 17.
Oi, sa prononciation, 60, 110.
Oindre, 83.
Oiselet, 249.
Oiseux, 103.
Ombre, 132.
Ombreux, 47.
Onc, oncques, 50.
Ondelet, 153.
Ondette, 153.
Ondeux, 187.
Ord, 224.
Ores, ore, or', 5.
Ores que, 157.
Ou changé en o, 87, 118.
Oultrecuider, 61.
Outré, 85.
Outrepercé, 315.

P

Pair (Sans), 209.
Pantois, se, 176.
Papat, 370.
Papegay, 291.
Par (A), 317.
Par ce, 247.
Parleresse, 121.
Part, 35.
Participe (Acc. du), 121.
Participes en z, 247.
Part. faible changé en fort, 175.
Partir, 208.
Passé défini en é, 320.
Passe-temps, 150.
Patientement, 290.
Patin, 303.
Pau, 282.
Pauvre, 159.
Pendre, 155.
Pendre de, 69, 223.
Pennache, 53.
Penser, panser, 228.
Perdurable, 124.
Perennel, 88.
Peris, 171.
Perruque, 70, 96.
Pers, 66.
Pertuis, 183.
Pertuiser, 158.
Reser, 273.
Peu, 103.
Pieteux, 223.
Pigner, 5.
Pilleresse, 16.
Plaints, 7.
Plastron, 138.
Playe, 5.
Poignant, 140.
Poinct, 16, 157.
Poincture, 160.
Point (Mal en), 98.
Poise, 273.
Poison, 16.
Poisseux, 183.
Poliot, 75.
Pommeler, 22.
Pompe, 131.
Pomper, 201.
Pompon, 110.
Portraire, 252.
Poulcer, 233.
Poultre, 36.
Pour, 223, 379.
Pour autant que, 366.
Pour ce, 70.
Pourfiler, 200.
Pourmener, 376.
Pourperet, 150.
Pourprin, 150.
Pourpris, 133.
Pourtraict, 336.
Pousser, 82.
Poutre, v. Poultre.
Prée, 15.
Premier, 287.

Sourcer, 221.
Sourcil, 123.
Sourdesse, 374.
Sourdre, 340.
Sourire (Se), 139. 228.
Souvente fois, 325.
Se permettre avec, 153. 210. 278.
Sueux, 325.
Suivir, 39.
S'un, 121.
Supplier a, 239.
Surgeon, 62.
Sus, 7. 29.
Sus (Par), 363.

T

T (Chute de), 58.
Tabourin, 173.
Tandis, 183.
Tant que, 33.
Tant seulement, 144.
Tapon, 110.
Tard, 313.
Targue, 190.
Temple, 191.
Tendret, 139.
Termes, 64.
Test, 12.
Thusques, 10.
Tiers (Le), 326.
Tige, 89.
Tigre, 18.
Tinre, 19.
Tirelire, 34.
Tormente, 7.
Tors, 4.
Tors, 322.
Tortis, 7.
Tortue, 12.
Touffeau, 37.
Tourangelle, 214.
Tourte, 9.
Toutes, 62.
Tout (Le), 27.
Trac, 3.
Trahe, 33.
Traiqueur, 26.
Travers (Le), 222.
Treoncier, 79.
Treplant, 196.
Treplant, 346.
Tres, 330.
Tressaillir, 321.
Tressuer, 240.
Treste, 325.
Treuve, 84.
Trope, 57.
Trop plus, 91.
Turquois, 112.

U

Ue = eu, 281.
Un chacun, 89.
U pour eu, 176.

V

Van, 17.
Vers, 18.
Vertueux, 97. 176.
Vertues, 85.
Vertueux, 314.
Vertueux, 105.
Vertueliet, 150.
Vers, 30.
Vers, 264.
Vertugade, 8.
Vespre, 77. 219.
Vespres, 87.
Vesture, 296.
Veu, 243.
Viande, 96. 110.
Vueil, 156.
Virer (Se), 151.
Vive, 49.
Voirre, 76.
Voirrons (Nous), 238.
Vois (Je), 179.
Vois (Tu t'en), 179.
Volter, 147.
Voye, 211.
Vueil, 32.

Y

Yvoirin, 146.

INDEX

DES STROPHES, DES MÈTRES ET DES COMBINAISONS DE RIMES

I

SONNETS

f m m f f m m f.	m^2 m^2 f^2 m^3 m^3 f^2 .	Pages. 1, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 15, 16, 22, 24, 50, 51, 53, 54, 57, 59, 60, 61, 61, 71, 76, 310, 333, 336, 338
	m^2 m^2 f^2 m^3 f^2 m^3. .	6, 16, 17. 25, 26, 27, 52, 53, 54, 58, 62, 334, 335
	m^2 f^2 m^2 f^2 m^3 m^3	25
	m^2 f^2 m^2 f^2 m^2 f^2 . .	57, 58, 59, 61, 63
	m^2 m^2 f^2 f^2 m^2 f^2	64
	m^2 f^2 m^3 m^2 f^2 m^3	72
	m^2 m^2 m^3 f^2 f^2 m^3	78
	f^2 f^2 m^2 m^2 f^2 m^2	77
	f^2 f^2 m^2 f^3 m^2 f^3	337
m f f m m f f m.	f^2 f^2 m^2 f^3 f^3 m^2 . .	2, 3, 4, 7, 9, 10, 14, 19, 24, 334
	f^2 f^2 m^2 f^3 m^2 f^3	17, 48
	f^2 m^2 f^2 m^2 f^2 m^2.	62, 63
	f^2 m^2 f^2 m^2 f^3 f^3	75
	f^2 f^2 f^3 m^2 m^2 f^3	333
	m^2 m^2 m^3 m^4 m^3 m^4	338

f f² f² f f f² f² f.	m m f³ m² m² f³	28, 332
	f³ m f³ m f³ m	3[illegible]
f m f m m f m f.	m² m² m² f² f² m².	76
f f f f² f² f f f².	m m f³ m f³ m	77

II

STROPHES

(*Les strophes de l'invention de Ronsard sont marquées du signe* *.)

4 vers.	12 syllabes	f m f m	Voyez 67
	10 —	f m f m	73, 174
		f f m m	78
	8 —	f m m f	74, 146, 169
		m f m f	116, 146, 170
		f m f m	122
		m f f m	125
	7 —	f f m m	117
		m m f f	179
		f m f m	167
	6, 6, 6, 4*	f f m m	131
5 vers.	8* —	m f m f m.	148
	7* —	f m f f m.	118
		m m f f m	156
6 vers.	12 —	m m f m² m² f.	114
	8 —	m m² m m² m² m²	12
		m f m f m m	26
		m m f m² m² f.	34, 48, 136, 140, 145, 155, 160
		f f m f² f² m	95, 109, 137, 142, 160, 168
		f m f m m² m²	104
	7 —	m m f m² m² f.	11, 102. 158
		f f m f² f² m	108
	6 —	f m f m m² m²	45, 101
	12, 12, 6, 12, 12, 6*	f m f m f² f²	135
		m m f m² m² f	28
	10, 10, 6, 10, 10, 6*	f f m f² f² m	36
		m m f m² m² f	40, 142
	7, 3, 7, 7, 3, 7*	f f m f² f² m	345

7 vers.	8 syllabes	.	m f m f m² m² f. . . . . Pages.	164
	7ᵉ —	.	f f m f² m f² m	105
8 vers.	10 —	.	m m f f m² m² f² f².	98
	8ᵉ —		f m f m m f² m f²	106
			m m f f m² m² f² f².	165
	7 —	.	m m f f m² m² f² f²	110
	6 —	.	f m f m f² m² f² m².	130
9 vers.	9 —	.	f f m m f² f² m² m² f² f²	141
10 vers.	7ᵉ —		f m f m f² f² m² f² f² m²	84
			m f f m m² m² f² m² m² f². . . .	87
			m m f f m² m² f² f² m² m². . .	111, 138
	6 —	.	m f m f f² m² f² m² f² f²	128
12 vers.	8 —	.	f m f m f² m² f² m² f² m² m² f². . .	85
14 vers.	7 —		m f m f m² f² m² f² m² m² f² m⁴ m⁴ f²	82
18 vers.	8 —		f f m f² f² m m² f² m² f² m² m² f⁴ f⁴ m⁵ f⁶ f⁶ m⁵	82
n vers.	8 —	.	f f m m.	150
	7 —	.	m m f f.	151
	12, 6, 12, 6..		f m f m.	72
	10, 6, 10, 6..		f m f m.	123
	8, 6, 8, 6ᵉ .		m f m f.	107

TABLE

—

AVERTISSEMENT V
LA VIE DE P. DE RONSARD, PAR CLAUDE BINET. . XIII

POÉSIES CHOISIES DE P. DE RONSARD.

LES AMOURS. — Livre I : Amours de Cassandre. 1
— Livre II : Amours de Marie. . . 21
LES VERS D'EURYMEDON ET DE CALLIRÉE. 52
SONNETS ET MADRIGALS POUR ASTRÉE. 53
SONNETS POUR HELENE. 57
LES AMOURS DIVERSES. 69
SONNETS RETRANCHÉS. 75
LES ODES. — Livre I. 80
— Livre II. 101
— Livre III. 116
— Livre IV. 128
— Livre V. 150
ODES RETRANCHÉES. 164

La Franciade. — Livre I. 171
— Livre II. 181
— Livre III. 195
— Livre IV. 208
Charles IX et Ronsard. 218
Le Bocage royal. — Ire partie. 222
— IIe partie. 232
Les Églogues. 249
Les Mascarades, Combats et Cartels. 269
Les Élégies. 275
Les Hymnes. 296
Les Poèmes. 310
Sonnets divers. 332
Les Gaietés et les Épigrammes. 340
Les Discours. 352
Les Épitaphes 380
Les derniers vers de P. de Ronsard. 383
Index des mots expliqués dans les notes. 385
Index des strophes, des mètres et des combinaisons de rimes. 392

CHAUMONT. — IMP. CAVANIOL, RUE DECRÈS, 1.